



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

HN 6822 +



KF 8430



Wm. Rockhill.



UNE
VIE D'AMBASSADRICE
AU SIÈCLE DERNIER

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1903.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Mémoires du temps de Louis XIV. Un vol. in-18.	3 fr. 50
Louis XVIII et le duc Decazes. Un vol. in-8°.	7 fr. 50
La Conjuration de Pichegru. Un vol. in-8°.	7 fr. 50
La Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire. Un vol. in-18.	3 fr. 50
Poussière du passé. (Notes et tableaux d'histoire.) Un vol. in-18.	3 fr. 50
Le Duc d'Aumale. Un vol. in-8° avec deux portraits.	7 fr. 50

Romans historiques

Mademoiselle de Circé. Un vol. in-18.	3 fr. 50
Drapeaux ennemis. Un vol. in-18.	3 fr. 50
Don Rafaël. Un vol. in-18.	3 fr. 50
La Mongautier. Un vol. in-18.	3 fr. 50

UNE
VIE D'AMBASSADRICE
AU SIÈCLE DERNIER

LA PRINCESSE DE LIEVEN

PAR

ERNEST DAUDET



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1903

Tous droits réservés

KF8430



UNE VIE D'AMBASSADRICE

AU SIÈCLE DERNIER

LA PRINCESSE DE LIEVEN

INTRODUCTION

Quiconque s'est occupé d'histoire contemporaine connaît le nom de la princesse de Lieven. Mais bien peu de personnes connaissent sa vie, ou tout au moins les dessous de sa vie. Parmi les femmes de la première moitié de ce siècle dont on a le plus parlé, il n'en est pas qui ait, autant qu'elle, fourni matière à des jugements contradictoires et par conséquent peu susceptibles de nous donner de sa vraie nature une idée précise et juste.

L'Anglais Charles Gréville qui la fréquenta, quand elle était ambassadrice de Russie à Londres, nous apprend, dans son journal, qu'elle est « extraordinairement intelligente, d'une finesse extrême, sait

être charmante quand elle veut s'en donner la peine. Rien n'égale la grâce et l'aisance de sa conversation pailletée des pointes les plus délicates. Ses lettres sont des chefs-d'œuvre. » Il ajoute, il est vrai, « qu'elle est profondément blasée et dévorée par l'ennui ». Talleyrand, qui la connut en Angleterre après 1830, n'est pas moins louangeur dans ses mémoires que Charles Gréville, mais avec des réserves analogues : « Beaucoup d'esprit naturel, pas d'instruction, écrit de façon charmante. Caractère impérieux. Pas de beauté, mais de la dignité. »

Un compatriote de Gréville, Sir Sidney Ralph, trace de la princesse le portrait suivant : « C'est une femme grande, droite, maigre, dont l'ensemble a un charme incomparable. Sa conversation se distingue par une brièveté et une précision épigrammatique sans affectation, un langage net, clair, court et serré, mais à la fois aisé et gracieux, piquant et quelquefois badin, toujours le mot propre. Musicienne de premier ordre, mais ignorante des choses élémentaires à scandaliser un écolier, elle n'aime pas la lecture. Elle sait mieux écrire que personne au monde. Elle a une terreur panique de l'ennui. Elle est au-dessus de toute fausseté, de toute petitesse. »

Mêmes éloges mêlés de réserves dans les appréciations de la duchesse Decazes. « Taille plate, pas de poitrine, ses robes taillées avec beaucoup d'art cachaient une partie de sa maigreur. Son esprit était

bienveillant. Mais il s'exerçait grâce à celui d'autrui dont elle savait tirer parti, tout en le faisant valoir, grâce aussi à une faculté réelle de tout comprendre, de tout s'assimiler. Pleine de préjugés aristocratiques, elle était discrète et fidèle à l'amitié. Mais, elle lui demandait beaucoup. »

Rappelons pour en finir avec ces divers témoignages celui de Guizot qui nous confesse que, dès ses premières relations avec Mme de Lieven, il fut frappé « de son esprit, de son grand air et plus tard de sa bonté » .

Sauf dans le dernier de ces jugements, la bienveillance ne va pas, on le voit, sans quelque alliage. Bien que la part de l'admiration y soit supérieure à celle de la critique, ils ne suffisent pas à justifier une opinion définitive. Nous sommes cependant bien loin de la sortie pleine d'acrimonie à laquelle se livre Chateaubriand contre la princesse dans les *Mémoires d'outre tombe*. Il ne pardonnait pas à Mme de Lieven de n'avoir pas été éblouie en le voyant à Vérone et de ne s'être pas enrôlée parmi les thuriféraires de Mme Récamier. Il se vengea en essayant de la ridiculiser et de ridiculiser du même coup Guizot, dont il ne craignit pas de révéler la liaison avec elle, tout en divulguant celle qui avait existé, vingt ans avant, entre la princesse et Metternich. Nous ne rappellerons ici que le dernier trait de sa philippique. « Les ministres et tous ceux qui désirent le devenir sont

fiers d'être protégés par une dame qui a eu l'honneur de voir M. de Metternich aux heures où le grand homme, pour se délasser du poids des affaires, s'amuse à effiloquer de la soie. Le ridicule attendait à Paris Mme de Lieven. Un doctrinaire grave est tombé aux pieds d'Omphale.

Amour, tu perdis Troie! »

Guizot et Mme de Lieven, pour s'être connus et aimés, ne se considérèrent ni comme perdus ni comme ridiculisés. On ne voit pas bien d'ailleurs en quoi Guizot l'eût été davantage aux pieds d'Omphale que Chateaubriand aux pieds de Juliette. Il n'en est pas moins vrai que l'impression produite par ces lignes satiriques s'est prolongée jusqu'à nos jours. La mémoire de Mme de Lieven n'en est pas encore entièrement délivrée.

Je me flatte de l'espoir que les pages qu'on va lire corrigeront ce que cette impression a d'excessif et d'injuste. Dans la femme que Chateaubriand nous présente comme une poupée, comme une « dame » pédante, prétentieuse, ennuyeuse, ennuyée, sans élan ni sensibilité, elles révéleront une âme ardente, passionnée, prompte à s'émouvoir, dont trop d'hommes illustres ont subi le charme et à qui ils restèrent trop étroitement attachés pour qu'on puisse prétendre qu'elle était dépourvue des dons qu'il lui a contestés.

C'est à la correspondance de la princesse que j'ai demandé le secret de l'ascendant qu'elle exerça sur ceux qui la connurent et les preuves de sa valeur intellectuelle et morale. La plus grande partie de cette correspondance m'a été fournie par le comte Alexandre Apponyi, petit-fils du comte Alexandre de Benckendorff, frère de Mme de Lieven. Je lui dois la communication de quelques centaines de lettres écrites par sa grand'tante, quatre cents pour préciser, dont la première date de 1802 et la dernière de 1838.

Écrites en français, elles sont presque toutes adressées par la princesse à son frère qui fut général et aide de camp des empereurs Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}. On en trouve dans le nombre quelques-unes envoyées au même correspondant par le mari de Mme de Lieven ou par elle à son père et à la comtesse Apponyi son amie, ambassadrice d'Autriche à Londres d'abord, puis à Paris, sous le règne de Louis-Philippe. Parmi celles qu'elle adressait à son frère, cent cinquante, traduites en anglais, ont été publiées à Londres (1). Il en restait deux cent cinquante qui n'avaient jamais vu le jour. Le comte Apponyi a bien voulu me les

(1) *Letters of Dorothea princess Lieven, during her residence in London, 1812-1834*, edited by Lionel G. Robinson; London, Longmans, Green and C^o. En les publiant, notre éminent confrère les a enrichies d'annotations instructives. Son recueil contient uniquement celles qui furent écrites entre les deux dates indiquées dans le titre et encore s'en faut-il qu'elles y soient toutes, l'éditeur ayant eu surtout en vue de prendre dans la correspondance ce qui intéressait exclusivement l'Angleterre.

communiquer avec le texte français des précédentes. Je ne saurais trop le remercier de sa courtoise libéralité.

Cette volumineuse correspondance embrasse, en effet, trente-six années de la vie de la princesse, la période la plus active de son existence si pleine et si mouvementée. Elle a seize ans lorsque entre elle et l'ainé de ses frères qui vient de la quitter, s'établit ce commerce épistolaire qu'on ne voit que bien rarement suspendu ou ralenti. Elle en a cinquante-cinq lorsqu'il est interrompu par la mort de ce frère bien-aimé qui, durant si longtemps, a été son confident et son conseiller. A ce moment, elle s'est déjà fixée à Paris. Le cœur déchiré par la perte de deux de ses enfants — ceux qu'elle préférait, — par ses dissentiments avec son mari, survenus à la suite d'incidents douloureux dont sa correspondance nous révèle les causes, elle cherche, dans le tendre attachement qui l'unit à Guizot, la consolation et l'oubli de ses malheurs.

Ce que fut cet attachement, nous en serions encore à pouvoir à peine le soupçonner, si une bienveillance qui m'honore ne m'avait ouvert le recueil des lettres que Guizot recevait de son amie et de celles qu'il lui écrivait, toutes plus attachantes les unes que les autres, tant en raison de leur intérêt historique que par ce qu'elles nous laissent voir de l'âme de leurs auteurs. En me donnant accès dans ce parterre enchanté, on

m'a demandé de n'y cueillir que quelques fleurs, les héritiers de Guizot se réservant de publier un jour tout ce qui dans les écrits inédits de leur aïeul peut aider à grandir sa mémoire. Cette restriction si aisée à comprendre n'enlève rien à la gratitude dont je suis pénétré. Mais elle explique la discrétion et la réserve avec lesquelles j'ai touché à ces reliques sacrées et pourquoi des volumineux dossiers qui les contiennent j'ai tiré si peu. J'en ai tiré assez cependant pour éclairer d'une vive lumière l'histoire intime et publique de Mme de Lieven.

A l'effet de compléter cet imposant ensemble documentaire, j'ai pu m'aider encore de diverses publications de date plus récente (1), auxquelles sont venues se joindre un certain nombre de communications

(1) En voici la liste :

Mémoires et correspondance du baron de Barante, publiés par son petit-fils.

Mémoires de METTERNICH.

Lettres de la princesse de Lieven à M. de Bacourt (*Correspondant* du 10 avril 1893).

Sa correspondance avec le comte Grey, éditée à Londres, dont nous devons à Mme Dronsart (*Correspondant* du 10 juin 1890) une très fidèle analyse.

Fragments de sa correspondance avec Metternich (*Revue hebdomadaire* des 29 juillet et 4 août 1899).

Correspondance de Lady Granville (Londres).

Journal de Charles Gréville, traduit de l'anglais par Mlle Marie Anne de BOVET.

Journal de la princesse Tourkestanow (Archives russes).

Correspondance de S. M. l'impératrice Marie Feodorovna avec Mlle de Nelidoff, publiée à Paris (Ernest Leroux) par la princesse Lise Troubetzkoi.

Un fragment du journal de la princesse de Lieven inséré par le pro-

personnelles, émanées de la source la plus sûre. J'exprime aux personnes de qui je les tiens toute ma reconnaissance. Grâce à elles, grâce aux possesseurs des documents très précieux qu'il m'a été donné d'utiliser, j'ai pu faire revivre une société disparue qui eut ses grandeurs et ses vicissitudes, et reconstituer, en y dressant dans un cadre de vérité la fine silhouette de Mme de Lieven, le temps où elle brilla sur l'une des premières scènes du monde, parmi les hommes d'État les plus éminents, à travers les émouvantes péripéties qu'engendrait d'heure en heure, au lendemain de la Révolution française, et toujours plus poignantes, l'ardente lutte engagée par les peuples contre les rois. Pour s'aventurer à travers ces événements et ces acteurs oubliés, il fallait un flambeau. La vaste correspondance de la princesse me l'a mis en main. J'apporte ici la moisson qu'il m'a permis de récolter et d'engranger.

E. D.

fesseur Theodor Schiemann, de Berlin, dans son ouvrage : *Die Ermordung Pauls und die Thronbesteigung Nikolaus I.*

Divers articles dans l'*Edinburgh Review*, le *Quarterly Review* et the *Nineteenth Century*.

Notes manuscrites de la première duchesse Decazes (Archives de la Grave).

CHAPITRE PREMIER

A LA COUR DE RUSSIE

I

Le grand-duc Paul de Russie, fils unique de l'impératrice Catherine et son héritier, avait, en 1776, épousé en secondes noces une nièce de Frédéric le Grand, Dorothée-Augusta, fille du roi de Wurtemberg. En abjurant la religion luthérienne dans laquelle elle était née pour embrasser celle de son mari, cette princesse reçut le nom de Marie-Feodorowna, sous lequel elle est entrée dans l'histoire. Pendant vingt ans comme grande-duchesse et ensuite sous le règne de son mari et sous celui de son fils Alexandre 1^{er}, au milieu des épreuves les plus cruelles, elle a donné l'exemple des plus nobles vertus.

Parmi les demoiselles d'honneur qu'elle avait à la cour de son père, il en était une qui l'accompagna en Russie à l'époque de son mariage et y demeura auprès d'elle. Elle se nommait Mlle Schiling. Son dévouement lui avait assuré l'affection de la nouvelle

grande-duchesse, qui ne l'appelait que « ma Lilli » et qui lui donna un gage éclatant de sa sollicitude en la mariant à un jeune officier, le baron, plus tard comte de Benckendorff, lequel fit sous le règne de Catherine un brillant chemin. De cette union naquirent deux fils, Alexandre et Constantin, et deux filles, Dorothée et Marie. C'est la première de celles-ci qui devait devenir Mme de Lieven.

Ces détails étaient nécessaires pour faire comprendre la protection qui s'étendit sur elle au moment de sa naissance, en 1785, et dont les membres de sa famille aussi bien qu'elle-même ne cessèrent de recevoir les témoignages tant qu'ils vécurent.

Dès l'âge le plus tendre, Dorothée et Marie (1) furent placées au couvent de Smolny, institut des demoiselles nobles protégées par l'impératrice. Elles y étaient en 1797 quand elles perdirent leur mère. Les souvenirs sont rares et obscurs de cette époque de la vie de Dorothée. Ceux qu'on en a conservés révèlent surtout le constant intérêt dont, comme sa mère et sa sœur, elle fut l'objet de la part de Marie Feodorowna.

En 1797, celle-ci occupait le trône aux côtés de

(1) De cette sœur, qui fut demoiselle d'honneur de l'impératrice et se maria, il est rarement question dans la correspondance qui est sous nos yeux. Elle y est désignée sous le nom de Macha. On aimait dans la famille à se débaptiser, à substituer au prénom un diminutif. Alexandre devient Arrar; Constantin, Costa; Dorothée, Dacha. Elle-même, dans les premières années de son mariage, quand elle parle de son mari, ne l'appelle que Bonsi.

son mari le tsar Paul I^{er}. Elle écrivait fréquemment à une jeune femme, Mlle de Nelidoff (1), honorée de l'amitié de l'empereur, qu'une intrigue menée par ceux qui la jalouaient venait d'éloigner de la cour et qui s'était retirée au couvent de Smolny. On lit dans une de ses lettres, en date du 2 mars de cette année : « Je vous écris, mon enfant, dans l'amertume de mon cœur; une lettre arrivée hier à Berne (?) du médecin de ma pauvre Lilli la dit dans le danger le plus éminent (*sic*); le médecin est dans les plus vives alarmes. Ah! ma chère Nelidoff, je vous avoue que je suis affligée jusqu'au fond de l'âme. Si Dieu la retire de ce monde, je perdrai l'amie de mon enfance, la plus digne des femmes. Si vous l'aviez connue davantage, croyez-moi, ma chère enfant, vous l'auriez chérie comme moi; il est difficile d'être plus honnête, plus foncièrement honnête qu'elle ne l'est; elle m'aimait comme son enfant, et de ma part aussi combien je lui suis attachée! Jugez de l'état d'angoisse dans lequel je me trouve. Je me flatte qu'elle vit encore, parce qu'il me semble que si elle était morte, nous le saurions déjà. Mais, Ozéroff ne pense pas qu'elle puisse en revenir. Elle est d'un calme, d'une résignation édifiante; ah! elle a été toujours

(1) Le point de savoir si elle fut la maîtresse de l'empereur ou seulement son amie n'a jamais été éclairci, bien que la manière dont la traita toujours Marie Feodorowna donne à penser que celle-ci savait à quoi s'en tenir et ne voyait pas en elle une rivale.

excellente chrétienne. Je suis sûre que vous partagerez ma peine. Dieu veuille à tout jamais vous en épargner une pareille. »

Le surlendemain, 4 mai, l'impératrice écrit encore : « Je n'ai aucune nouvelle quelconque de ma pauvre Benckendorff. Cependant, cette lettre si alarmante du médecin est du 26; nous sommes au 4 aujourd'hui; par conséquent, il y a sept jours de passés; si le danger eût augmenté, on m'aurait écrit; ce silence donc me donne quelque espérance. » Cette espérance ne se réalisa pas. La baronne de Benckendorff mourut et il résulte de la suite des communications faites par l'impératrice à Mlle de Nelidoff que, dès ce moment, elle avait adopté les orphelines.

Le 4 juin, elle demande qu'on lui envoie à Pawlowski, où elle réside, « les bonnes petites Benckendorff. Galitzin commandera la voiture. » Le 29 juillet, elle interroge : « Que font les petites Benckendorff? » Le 16 septembre, sur l'avis qui lui est donné que ses protégées se plaignent de n'être jamais admises à la cour, elle prie le père de leur faire sentir « que la retraite est essentielle et nécessaire à leur âge, surtout étant privées d'une mère pour les guider et les conseiller dans le monde. Cet hiver, je les ferai venir tous les quinze jours une fois au spectacle de l'Hermitage; mais jamais elles n'iront à la cour avant l'âge requis. » Le lendemain, elle ajoute : « Je crois que Benckendorff vous arrivera aujourd'hui ou demain; je

lui ai parlé des petites ; il est bien satisfait de mes arrangements et entre parfaitement dans mon plan. » Et sans doute ces arrangements portèrent leurs fruits, puisque deux ans plus tard, en novembre 1799, Mlle de Nelidoff mande à sa souveraine : « Je sais que Mme de Calemborg est très contente des petites Benckendorff et cela me fait un sensible plaisir. Je les trouve intéressantes et je sais combien elles intéressent leur auguste protectrice. » En voilà assez pour nous apprendre en quelles conditions et avec quels soins elles ont été élevées et ce qu'est l'ainée, Dorothée, au moment où elle vient de quitter le couvent de Smolny.

Qu'on se figure une toute jeune fille aux cheveux châtain, grande, mince, trop mince même, et qui promet de grandir encore. La poitrine est plate à l'excès, le cou plutôt disgracieux à force d'être long. Mais elle rachète ces imperfections par la grâce du visage et par l'éclat du regard. Ses yeux noirs, caressants, révèlent la vivacité de son intelligence, l'ardeur de son âme. Dans cette enfant, la femme qu'elle sera plus tard perce déjà, prime-sautière, spontanée, impressionnable au plus haut degré, voire un peu frivole, ce qui est de son âge.

Aussi instruite qu'elle peuvent être les jeunes filles d'un rang social égal au sien, elle parle quatre langues : le russe, le français, l'allemand et l'anglais ; elle les écrit ; c'est le français qu'elle préfère. Elle en use ordinairement dans sa conversation comme dans

sa correspondance. Entre tous les arts qu'on lui enseigna, elle n'est guère captivée que par la musique ; et encore, manifeste-t-elle ce goût plus encore comme auditrice que comme exécutante.

Après la mort de sa mère, elle a voué à son père un culte passionné, ainsi qu'à sa sœur Marie et à ses deux frères Alexandre et Constantin, à ceux-ci surtout. L'esprit de famille règne à ce foyer. Une affection réciproque en règle toutes les actions. Le baron de Benckendorff, maintenant général d'infanterie, avait, sous Catherine, su gagner, avec l'estime de ses camarades, celle de sa souveraine. Elle lui a été maintenue par le successeur de celle-ci, l'empereur Paul I^{er}, qui, d'ailleurs, a connu ses filles au couvent de Smolny. « Il venait souvent au couvent où j'ai été élevée, écrira plus tard Dorothee dans son journal (1). Il s'amusait quelquefois des jeux des petites filles ; il y prenait volontiers part lui-même. Je me souviens d'avoir joué un soir, dans l'année 1798, au colin-maillard avec lui, le dernier roi de Pologne, le prince de Condé et le maréchal Souvaroff. L'empereur fit

(1) La princesse de Lieven a laissé un journal autographe. Elle y raconte sa vie et ne recule pas, m'assure-t-on, devant les confidences personnelles les plus intimes. Mais, aux termes du testament de son fils aîné, le prince Alexandre qui lui survécut, ce précieux document et d'autres provenant de sa succession ne pourront être communiqués ni publiés avant 1936. On n'en connaît qu'un fragment dont la lecture inspirera à tous ceux qui en prendront connaissance le regret que la divulgation de ces récits échappe encore à l'histoire d'une vie dont nous n'ignorons guère plus les secrets.

mille folies très gaies et toujours convenables. » Quant à l'impératrice Marie Feodorowna, elle ne s'est pas contentée de jouer avec la jeune pensionnaire, de veiller sur elle ; elle cherche maintenant à la marier.

Il y avait alors à la cour de Russie une haute dignitaire qui, par ses services et l'influence qu'ils lui avaient assurée, était devenue toute-puissante. C'était la baronne de Lieven, gouvernante des enfants impériaux, amie de leur mère, sa compagne inséparable, fixée à demeure au palais. Rien de banal en cette femme, ni l'existence, ni le caractère. Veuve d'un général d'artillerie de qui elle avait eu quatorze enfants, elle était sans fortune pour élever ceux qui lui restaient au moment où mourut leur père (1). Elle avait alors quitté la ville de Kieff où il était mort et s'était établie en Livonie son pays d'origine (2). Depuis, s'étant créé quelques ressources par la vente d'un bien, elle vivait à Riga, avec sa nombreuse famille, pauvre et obscure, pas assez obscure cependant pour qu'à diverses reprises, son nom n'eût été prononcé devant la Grande Catherine. Ceux par qui il l'était y avaient sans doute ajouté divers traits révé-

(1) Le général de Lieven, sur le peu qu'il laissait à sa veuve, affecta par son testament 15,000 roubles à la fondation à Kieff d'une église luthérienne.

(2) Les Lieven sont originaires de Livonie. Ils occupaient un rang élevé parmi les Lives, population primitive de la contrée. La langue des Lives est encore parlée par ce qui reste de cette peuplade qui compte environ sept cents individus établis sur les bords de la Baltique où ils vivent de la pêche.

lateurs d'une rare trempe d'âme, puisqu'en 1783, l'Impératrice s'en souvint lorsqu'elle eut à rechercher une éducatrice pour les enfants du grand-duc Paul, son héritier.

On sait qu'au mépris du droit des parents elle entendait s'occuper seule de les élever. Elle n'aimait pas leur père, soit qu'il lui rappelât trop vivement le mari dont on lui imputait la mort tragique, soit que, comme la mère d'Hamlet, elle craignit de lire en ses yeux l'accusation véhémement qu'elle le soupçonnait de porter en son cœur. Elle l'avait relégué loin d'elle. Lui-même eût d'ailleurs refusé de vivre à ses côtés, d'être le témoin de ses désordres. Catherine et son fils semblaient séparés par un abîme. Les griefs légitimes ou non que le tsarevitch nourrissait contre sa mère s'étaient encore aggravés quand elle lui avait arraché ses enfants pour les avoir à sa cour et pour façonner à son gré leur esprit et leur âme. Cet outrage à l'autorité paternelle accompli lorsqu'ils étaient encore en bas âge, il avait fallu bientôt songer à leur donner une gouvernante. Le souvenir de l'Impératrice s'était alors porté sur la baronne de Lieven qui végétait tristement dans sa pauvre maison de Riga.

Un matin, elle y voit entrer le comte de Bronn-Camus, gouverneur général de la province. Il est porteur de l'offre que fait à la jeune femme l'Impératrice. Celle-ci l'appelle à sa cour pour y diriger l'éducation des enfants du tsarevitch. Tombée de si haut,

une telle offre est presque un ordre. Cependant, la veuve y répond en la repoussant. Peut-être connaît-elle les dissentiments qui existent entre la mère et le fils et redoute-t-elle de s'y trouver mêlée; peut-être aussi, révoltée par tout ce qu'on raconte des mœurs de l'Impératrice, ne veut-elle pas la voir. Elle refuse résolument, sans avouer les causes de son refus. Elle objecte qu'ayant des grandes filles, elle répugne à se fixer à Saint-Pétersbourg. Le négociateur insiste; il énumère les avantages proposés; puis, à bout d'arguments, il montre à Mme de Lieven trois de ses fils encore enfants, qui courent pieds nus dans la chambre.

— Vous aurez de quoi leur payer des souliers, dit-il.

Elle rougit et, après une brève hésitation, s'écrie :

— Eh bien, ce sera pour eux que j'essaierai.

D'après une autre version empruntée aux mêmes sources et qui complète celle-ci sans la démentir, le consentement n'aurait pas été aussi prompt. Elle nous montre Mme de Lieven restant sourde aux objurgations du comte de Broron, ne partant pour Saint-Pétersbourg que sur un ordre formel et décidée à y faire connaître les causes de son refus.

Elle est reçue au palais impérial de Paulowski par la comtesse Braniçka.

— Pourquoi ne voulez-vous pas vous charger de l'éducation des petits-enfants de Sa Majesté? lui demande celle-ci.

Sans se gêner et tout crûment, au risque d'attirer sur elle les colères de la despotique souveraine, qui tient dans ses puissantes mains la vie de ses sujets, la baronne de Lieven fait connaître les motifs de son refus. Alors, de derrière un paravent, surgit Catherine qui, très calme, sans paraître offensée de l'allusion qui vient d'être faite à ses désordres, dit à sa sujette :

— Vous ne les verrez pas. L'entraînant dans le parc, elle la fait asseoir auprès d'elle sur un banc et, durant une heure, l'entretient, l'interroge, lui expose ce qu'elle attend d'elle, achevant par ces mots : — Plus je vous entends et plus vous m'inspirez confiance. Vous êtes bien véritablement la femme qu'il me faut.

Un tel langage ne laisse plus place au refus. La baronne accepte donc les fonctions difficiles qu'on lui a presque imposées. Elle apporte à les remplir autant d'indépendance que de sollicitude. Quoiqu'elle les tienne de sa souveraine, elle se souviendra toujours qu'au-dessus de l'autorité que celle-ci s'est arrogée sur ses petits-enfants, il y en a une supérieure, plus légitime, plus sacrée : celle du père et de la mère. Toutes les fois que sur des questions d'éducation, de conduite, il y aura conflit entre l'une et l'autre, c'est du côté des parents que la gouvernante se mettra, et avec tant d'habileté, de savoir-faire, mais aussi tant de résolution, que Catherine, qui cependant ne cède à personne, presque toujours finira par lui donner raison. Il est vrai que Mme de Lieven n'hésite jamais

à mettre les fers au feu quand il le faut, et à déclarer qu'elle s'en ira plutôt que de prêter la main à ce qu'elle considère comme une injure à l'autorité paternelle.

J'ai sous les yeux un portrait d'elle qui ne permet pas de douter de la fermeté de son caractère. Il a été fait quand elle commençait à vieillir. Elle y est représentée en une toilette quasi asiatique. Les traits trop durs et par trop dépourvus de grâce concourent à trahir une volonté sans défaillance. Dans le regard, l'énergie le dispute à la bonté. C'est l'image d'une maîtresse femme et d'une femme de cœur. Elle rend vraisemblable tout ce qui nous a été révélé d'elle. Elle explique aussi la reconnaissance que lui avaient gardée ses élèves. Leur père, Paul I^{er}, une fois sur le trône, et sa femme l'impératrice Marie, à son exemple, lui en donnèrent maints témoignages. Elle devait en recevoir d'autres de leur successeur Alexandre I^{er}. Il n'oublia jamais que Mme de Lieven avait largement contribué à sa formation intellectuelle.

Les enfants de la gouvernante, naturellement, participèrent à sa faveur. Entrés dans l'armée, ses trois fils allaient parvenir aux plus hautes fonctions militaires et civiles. Charles fut major-général, aide de camp de Souvoroff, curateur de l'université de Dorpat et, en 1833, sous le règne de Nicolas, ministre de l'instruction publique. Avec le souvenir de sa science, dont l'étendue le différenciait de ses frères, il a laissé celui d'une dévotion intolérante, exaltée, poussée jusqu'au

mysticisme et de fréquentes colères au cours desquelles il devenait si terrible que sa famille tremblait toujours devant lui. Jean fut aussi général et se retira ensuite dans ses terres. Le plus jeune, Christophe, d'un naturel plus malléable que son aîné, mais sec de cœur et d'esprit borné, ne fut pas moins heureux dans sa carrière. On le verra tour à tour lieutenant-général, ambassadeur à Berlin et à Londres, gouverneur du futur Alexandre II. A l'époque où l'Impératrice songeait à lui donner pour femme Dorothée de Benckendorff, il avait vingt-sept ans. Depuis trois ans, aide de camp de Paul I^{er}, il était nanti du portefeuille de la guerre. Il exerçait ses fonctions ministérielles sous l'autorité directe et quotidienne de l'Empereur.

A ces détails, il est aisé de se figurer ce qu'était alors la situation de sa mère à la cour de Russie. En possession de l'amicale confiance de l'Impératrice, aimée par ses maîtres, adulée par ses inférieurs, enviée par ses égaux, la rigidité de ses mœurs, l'éclat de ses services, le prix qu'elle en recueillait incessamment lui assuraient un respect universel. Plus tard, quand elle aura vieilli, se mêleront aux manifestations de ce respect mérité de timides réticences. Les jeunes demoiselles d'honneur railleront entre elles, sans aigreur sinon sans esprit, les manies de la vénérable *mutterchen* (1), c'est ainsi qu'elles la

(1) Petite mère chérie.

désignent; ses sévérités, ses exigences; ils la traitent comme une aïeule à propos de laquelle on plaisante sans cesser de la respecter et de l'aimer.

Elles se répéteront, pour en rire, quelques-uns de ses mots. A la suite d'un voyage qu'elle a fait avec l'Impératrice mère, elle a dit : « Tout a été charmamment. » A quelqu'un à qui elle vient de raconter une histoire extravagante et qui lui a demandé de qui elle la tenait, elle a répondu : « J'ai mes schpions (espions) qui m'avertissent de tout. » N'empêche que la malicieuse princesse Tourkestanow qui se gausse ainsi « de la bonne dame » est obligée de constater qu'en dépit de ces menus travers, elle en impose toujours « à certaine personne, » c'est-à-dire à l'Impératrice, et que le jour où celle-ci, traversant la Courlande, a tenu à honorer de sa présence le château de Mesotten, qui appartient à sa vieille amie, la comtesse de Lieven a été l'objet de l'hommage de tous pour le faste aristocratique qu'elle a déployé dans cette réception, pour sa courtoisie et pour la libérale grandeur de son accueil.

Ces railleries inoffensives se donnaient cours en 1818. Mais ce qui était possible alors ne l'eût pas été en 1800. Aucun courtisan n'eût osé critiquer les paroles ni les actes d'une femme considérée comme un des grands serviteurs de l'État, et qu'entourait l'affectueuse protection de la famille impériale. Il en eût trop coûté de médire d'elle, non qu'elle fût capable

d'en tirer vengeance, mais parce que la critiquer ou la railler c'eût été déplaire à l'Empereur, qui aimait à lui témoigner sa bienveillance. Il venait de lui en donner un nouveau gage en accordant, sur les instances de l'Impératrice, son consentement au mariage de son ministre de la guerre avec Dorothée de Benckendorff.

Les deux familles s'étaient rapidement mises d'accord, Mme de Lieven heureuse d'ouvrir la sienne à une fille noble, convenablement dotée, portant un nom honoré et dont l'éducation s'était faite en quelque sorte sous ses yeux; les Benckendorff, non moins heureux d'une alliance qui leur assurait le patronage d'une femme aussi influente à la cour qu'on pouvait l'être sous le prince fantasque et capricieux que fut Paul I^{er}. Quant aux jeunes gens, ils jubilaient. De la joie qu'ils laissaient voir, on eût pu conclure que leur mariage était, à proprement parler, un mariage d'amour, si l'âge de la fiancée — elle avait quinze ans — n'eût autorisé les esprits sagaces et prévoyants à concevoir quelques doutes sur la durée des sentiments qu'elle éprouvait alors.

Après la bénédiction nuptiale, les nouveaux époux s'installèrent à Saint-Pétersbourg d'où les fonctions du mari ne lui permettaient pas de s'éloigner. Le général de Benckendorff retourna à son commandement. Mais, pour faciliter à sa fille la transition d'un état à un autre, il laissait dans la capitale ses autres enfants :

Alexandre, Constantin et Marie. Ils y finissaient leur éducation. Alexandre se destinait à l'armée, Constantin à la diplomatie. Quant à Marie, promue au rang de demoiselle d'honneur, elle allait bientôt vivre à la cour. J'ai dit quelle union étroite et tendre régnait entre les frères et les sœurs. Dès lors, on conçoit sans peine que Dorothee ait souscrit d'un cœur enthousiaste à l'arrangement qui fixait à ses côtés les compagnons de ses jeunes années et lui épargnait les tristesses d'une séparation dont son nouveau foyer, quelque bonheur qu'elle espérât y trouver, eût été assombri.

Du reste, dès ce premier jour, elle aima son mari. La preuve en est dans sa correspondance. On la voit à tout instant se louer de lui, se plaindre amèrement lorsque son service auprès de l'Empereur le retient loin d'elle, se réjouir quand il revient et plus encore quand il lui a annoncé en rentrant qu'il va pouvoir rester quelques jours à la maison. Parmi les nombreuses lettres que j'ai dans les mains et qui, de 1802 à 1838, se suivent périodiquement, j'en ai trouvé une sans date, mais qui assurément a été écrite au lendemain du mariage, pendant une courte indisposition du cher frère Alexandre. Elle témoigne de l'état d'âme de la petite comtesse et tout y révèle, en ce qui touche son mari, un parfait contentement :

« Croyez, mon cher Alexandre, que je souffre autant que vous d'être privée de vous voir dans ce

moment. J'ai besoin de votre présence pour compléter mon bonheur. Je n'entreprendrai pas de vous le décrire. Vous connaissez mon mari (avec quel plaisir je lui donne ce nom !) Aussi vous devrez comprendre combien je l'aime, combien je suis heureuse. Tâchez de vous remettre bien vite. Je suis d'une impatience extrême à vous voir et à vous dire tout ce que mon cœur ressent de tendre pour vous. Adieu, je t'embrasse tendrement. »

En exprimant avec cette ardeur toute junéville son amour pour l'homme dont, depuis quelques jours, elle porte le nom, la jeune mariée ne joue pas une comédie. Elle traduit les sensations de son âme ; elle est sincère comme elle le sera toujours en parlant de lui. Quelques années après, elle cessera de dire qu'elle l'aime ; mais elle dira toujours qu'elle l'estime et se consacrera à le faire briller en lui attribuant ses propres talents.

Le trait est à retenir. Au cours d'une longue vie qui a parsemé sa route de tentations entraînant, notre héroïne n'a pas su toujours y résister, et encore qu'on lui ait calomnieusement prêté des amants qu'elle n'a jamais eus, on ne saurait nier qu'elle ne s'est pas piquée, son mari vivant, d'une fidélité rigoureuse à ses devoirs conjugaux, et, son mari mort, d'un attachement durable à sa mémoire. Sa liaison avec Metternich ne peut être mise en doute, et pas davantage la passion que lui avait inspirée un grand seigneur anglais

dont ses intimes d'alors associaient le nom au sien. Il est également visible que dans son amitié pour Guizot, contractée avant qu'elle ne fût veuve, il y a eu une part d'amour, et qu'au total son cœur, une fois détaché de celui de son époux, a longtemps erré avant de se fixer à la dernière et suprême affection qui embellit sa vieillesse et l'accompagna jusqu'à la tombe. Du moins, convient-il de constater qu'à travers ses aventures de caractère si divers, menées en marge de sa vie, la dignité de son foyer est toujours restée sauve et celle de son mari par conséquent.

Elle a porté beau, s'est fait un visage impassible, n'a rien laissé voir ni rien livré à la malignité publique de ce qu'elle devait et voulait cacher. Ce que l'on sait, on l'a surpris, et sans doute enjolivé; elle avait l'horreur de l'incorrection, du scandale. Elle n'a cessé de nourrir, plus encore que la crainte d'une déchéance bien improbable dans le monde où elle vivait, l'ardent désir de ne pas être une cause de chagrins pour le père de ses six enfants (1), pour eux-mêmes. Cette préoccupation apparaît en elle toujours si dominante qu'on n'est pas étonné de l'entendre, parvenue à la maturité de l'âge, parler de son mari avec autant de tendre sollicitude qu'aux temps riants de la lune de miel, et gémir d'être séparée de lui, alors que des douleurs successives et les coups répétés du malheur lui font sou-

(1) Cinq fils et une fille qui ne vécut pas.

haïter ardemment une réunion qui leur permettrait de mêler leurs larmes.

Cet avenir de tristesse et de regrets, elle ne le prévoyait pas à l'aube de sa vie conjugale. Heureuse, elle jouissait de son bonheur. La conviction qu'il durerait en doublait le prix. Son existence est alors celle de toutes les jeunes femmes ses égales. Tout lui plaît, tout lui sourit, tout lui est rose. Ses jours se partagent entre l'accomplissement de devoirs qui ne sont encore ni nombreux, ni lourds, ni difficiles, et les obligations mondaines auxquelles elle est tenue. A la cour comme à la ville, elle est de toutes les fêtes, mise en vedette par la fonction de son mari et par celles de sa belle-mère. On la voit au Palais d'hiver quand l'Empereur y réside; au palais Michel qu'il préfère, parce qu'il s'y croit plus en sûreté; à Gatchina, à Paulowski, dans les salons de la capitale. Elle se trouve partout où vont les « Impériautes ». Admise dans l'intimité de l'Impératrice, elle est l'amie des grandes-duchesses. Les personnages les plus haut placés la comblent de prévenances; tout le monde a des attentions pour elle; la rudesse tartare s'émousse au contact de cette jeune femme frêle, délicate et riieuse dont la jeunesse captive quiconque l'approche et dont les saillies spirituelles allument toujours autour d'elle un rayon de gaieté.

Elle s'abandonne à ce tourbillon moins encore par goût que parce que son mari s'y plaît, ou tout au moins parce que, déjà courtisan souple et délié, il l'a per-

suadée que feindre de s'y plaire est le plus sûr moyen de se maintenir dans les bonnes grâces de l'Empereur. Elle paraît alors s'y livrer tout entière, et il en est ainsi jusqu'au jour où le despotisme impérial, qui déjà tant de fois a fait des victimes et autorisé tous les doutes sur l'état des facultés mentales de Paul I^{er}, soumet la Russie à un régime de compression intolérable et y répand la terreur.

« Le caractère ombrageux de l'Empereur, raconte dans son journal la princesse de Lieven, avait pris dans la dernière année un caractère effrayant. Les apparences les plus puériles prenaient à ses yeux les proportions d'un complot. Il destituait et exilait arbitrairement. La forteresse recevait de nombreuses victimes, et il ne fallait quelquefois pour cela que des gilets trop longs ou un habit trop court. Les gilets étaient pros crits. L'Empereur disait que les gilets avaient fait la Révolution française; quand il en rencontrait un dans la rue, son propriétaire était mené au corps de garde... Dans les dernières six semaines, plus de cent officiers de la garde impériale avaient été jetés dans les prisons. Mon mari avait le malheur d'être l'organe de ces sentences iniques. Tout tremblait devant l'Empereur. Le soldat seul l'aimait encore, car, quoique fatigué d'une discipline excessive, les largesses de l'Empereur venaient le consoler. Sa sévérité pour les officiers était toujours compensée par de fortes distributions d'argent aux soldats. »

Après avoir mentionné les dispositions du malheureux Paul I^{er} à la violence et à l'extravagance, Mme de Lieven se plaît à reconnaître qu'il possédait de réelles qualités d'esprit et de cœur; qu'il était « grand et noble, ennemi généreux, ami magnifique, sachant pardonner grandement et réparer un tort ou une injustice avec effusion ». Par malheur, « la toute-puissance, cet écueil des plus fortes têtes, avait achevé de développer en lui de tristes germes ». Néanmoins, jusqu'à ce jour, le comte de Lieven n'avait pas eu à souffrir des caprices de son terrible maître. En une circonstance, il est vrai, où il s'était rendu coupable d'un oubli dans le service, l'Empereur lui avait envoyé un aide de camp pour lui dire en propres termes et sans y rien ajouter qu'il était « un sot ». L'aide de camp avait dû bel et bien s'exécuter et aller lui, simple colonel, jeter cette épithète à la tête du ministre de la guerre. Mais, en rappelant ce souvenir, Mme de Lieven observe que « c'est le seul mauvais moment que son mari ait eu à subir de la part de l'Empereur ».

Ce fut la vérité jusqu'au 11 mars 1801, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée de la nuit tragique qui devait voir périr Paul I^{er}. Ce soir-là, le jeune ministre, alité depuis quelques jours, recevait à l'improviste ce billet écrit par l'Empereur : « Votre indisposition se prolonge trop, et comme les affaires ne peuvent pas se régler sur vos vésicatoires, vous aurez à remettre le portefeuille de la guerre au prince Gagarine. »

En même temps que ce témoignage de la fin de sa faveur, le comte de Lieven recevait, d'autre part, la nouvelle que l'Empereur, à la demande de Gagarine et afin d'atténuer la rigueur de cette disgrâce soudaine, avait donné l'ordre de mettre à l'ordre du jour du lendemain sa promotion au grade de lieutenant général. Ceci était fait pour le consoler de cela. Il s'endormit néanmoins l'esprit inquiet. Le style du billet, ce qu'il savait du caractère de Paul I^{er} lui donnaient tout à craindre, en dépit de l'avancement promis. Il était loin de se douter que, quelques heures plus tard, l'Empereur serait mort, victime d'une conjuration ourdie par certains des hauts personnages de sa cour.

A leur tête, on le sait, était le comte de Pahlen : il cumulait alors plusieurs grands emplois qui le mettaient en rapports fréquents avec le ministre de la guerre. Pendant que celui-ci était indisposé, il venait souvent le voir. « C'était, dit encore Mme de Lieven, un homme d'une haute stature, large d'épaules, le front élevé; de la physionomie la plus ouverte, la plus honnête, la plus joviale; plein d'esprit, d'originalité, de bonhomie, de finesse, de drôlerie dans le langage : une nature inculte, mais forte, beaucoup de bon sens, ferme, hardi, portant la vie légèrement. C'était l'image de la droiture, de la joie et de l'insouciance... Je le voyais toujours arriver avec un plaisir infini; il ne manquait jamais de me faire rire et il y

prenait plaisir. J'étais fort contrariée de me voir renvoyée lorsque la conversation prenait une tournure sérieuse. Il rendait compte à mon mari des incidents de la journée. J'étais de trop pour cela, mais j'étais un peu curieuse et j'obtenais souvent de mon mari la confiance de ce que je n'avais pas entendu. »

C'est ainsi qu'elle apprit qu'un soir, l'Empereur, soupçonnant ses fils de conspirer contre lui, était descendu après souper chez l'ainé, le grand-duc Alexandre, où il n'allait jamais. « Il voulait le surprendre. Il trouva sur sa table, entre autres livres, la tragédie de la mort de César. Cela lui parut décisif. Il remonta dans son appartement et, prenant l'histoire de Pierre le Grand, il l'ouvrit à la page de la mort d'Alexis et ordonna au comte Koutaisoff (1) de porter ce livre au grand-duc et de lui faire lire cette page. » Pahlen avoua à Lieven qu'étant données les dispositions de l'Empereur, il s'attendait d'un moment à l'autre à voir l'Impératrice au couvent et les grands-ducs à la forteresse. Mais, il ne poussa pas ses confidences jusqu'au bout. Voyant son jeune collègue malade, incapable de servir, il s'abstint de l'initier au complot.

La princesse n'hésite pas à déclarer que ce fut là l'une des bonnes fortunes de la carrière de son mari. « Je lui ai souvent entendu débattre cette question.

(1) Son ancien valet de chambre dont il avait fait son grand écuyer et son favori.

Que faire d'une aussi dangereuse confiance? Sauver l'Empereur, voilà le devoir. Mais qu'oï? Livrer à la vengeance, à sa rigueur tout ce que la Russie comptait de plus grand, de plus élevé? Où s'arrêterait la proscription, alors que les impliqués étaient si nombreux? L'échafaud, l'exil, la prison pour tous. Et après? Un régime plus terrible encore que celui sous lequel gémissait la Russie. L'alternative était horrible. Si Pahlen avait parlé, il n'y avait qu'un parti à prendre, c'était de se brûler la cervelle. »

Le jeune ménage ne connut donc la sanglante tragédie du palais Michel que lorsque le dernier acte venait d'être joué. C'était dans la nuit du 11 au 12 mars. Vers deux heures et demie, les Lieven, qui s'étaient couchés et dormaient, sont brusquement réveillés par un officier chargé d'un message de l'Empereur.

— C'est la forteresse, dit le mari à la femme. Et il n'en doute plus en apprenant qu'il est mandé au Palais d'hiver, où Sa Majesté l'attend. Toutefois, comme il sait que l'Empereur réside au palais Michel, il croit à une erreur de l'officier. — Vous êtes ivre, lui reproche-t-il.

Offensé, l'officier réplique qu'il vient de quitter Sa Majesté et a répété ses propres paroles. Et Lieven s'étonnant que l'Empereur ait changé de résidence au milieu de la nuit, le messenger ajoute :

— L'Empereur est très malade et c'est le grand-duc

Alexandre, c'est-à-dire l'Empereur, qui m'envoie vers vous.

A cette nouvelle, la surprise du ministre devient de l'effroi. Il renvoie l'officier et discute avec sa femme sur le parti à prendre. Le messenger a-t-il dit la vérité? N'est-ce pas un piège que Paul I^{er} tend à son favori d'hier? « Il était inutile de chercher à deviner cette énigme. Il fallait prendre un parti. Mon mari se leva; il demanda son traîneau et passa en attendant dans sa chambre de toilette, qui donnait dans la cour. La chambre à coucher était située sur la Grande Millionne, exactement en face de la caserne du premier régiment de la garde impériale Préobrajensky, et cette rue aboutissait au Palais d'hiver. Mon mari me fit lever et me plaça à la fenêtre en m'engageant d'observer tout ce qui se passerait dans la rue et de l'en prévenir.

« Me voilà en faction. J'avais quinze ans, l'humeur gaie, aimant assez un événement et regardant très légèrement à travers une catastrophe quelconque, pourvu qu'elle amenât un changement à la routine de la veille. Je pensais avec curiosité au lendemain Où ferai-je ma visite à ma belle-mère et aux grandes-duchesses chez qui j'allais tous les jours? Voilà quel était mon plus grand souci. Il n'y avait qu'une veilleuse dans la chambre. Je levai le rideau de la fenêtre, je m'y établis et je restai les yeux fixés sur la rue. De la glace, de la neige. Pas un passant. Le factionnaire retiré et blotti dans sa guérite. Pas une lumière à

aucune fenêtre de la caserne, pas le moindre bruit. Mon mari me demandait de l'autre chambre ce que je voyais. Je répondais : « Rien du tout. » Il ne hâtait pas beaucoup sa toilette, hésitait à sortir. Les quarts d'heure se succédaient et je m'ennuyais de ne rien voir. J'avais quelque envie de dormir. Enfin, j'entends un bruit bien faible encore, mais que je reconnais pour être celui d'une voiture. J'annonçai à grands cris cette grande nouvelle. Mais avant que mon mari eût le temps d'accourir, la voiture avait passé. Un coupé à deux chevaux (dans ce temps tout le monde allait à quatre ou six chevaux à Pétersbourg) de très chétive apparence, mais deux officiers derrière en guise de laquais, et à la lueur de la neige, je crus reconnaître M. Ouvaroff, aide de camp général de l'Empereur. Cette circonstance était frappante. Mon mari n'hésita plus. Il se jeta dans son traîneau et se fit conduire au Palais d'hiver. »

C'est là tout ce que vit Mme de Lieven des dramatiques scènes qui précédèrent et suivirent le meurtre de Paul I^{er}. Ce qu'elle en raconte ensuite, elle le sut le lendemain par sa belle-mère, qui était au palais Michel durant cette terrible nuit. Son récit ajoute peu à ce que l'on savait déjà; il ne diffère que par de menus détails de celui que j'ai publié ailleurs (1). Il n'y a donc pas lieu d'y faire de plus nombreux emprunts.

(1) Voir mon livre : *Conspirateurs et Comédiennes*. — F. JUVES, éditeur.

Je n'en veux retenir que les quelques lignes où la narratrice, après avoir décrit l'allégresse qui, d'un bout à l'autre de la Russie, salua l'avènement d'Alexandre successeur de Paul I^{er}, la justifie et l'explique. « Nous avons manqué d'historiens et de poètes pour redire cet enthousiasme, cet enivrement général. Quatre années de despotisme touchant parfois à la folie, souvent à la cruauté, venaient de trouver un terme. La catastrophe oubliée ou exaltée, il n'y avait pas de milieu. Le moment de la juger n'était pas venu encore. On s'était couché esclave opprimé; on se réveillait libre et heureux. Cette pensée dominait toutes les autres. On était affamé de bonheur et on s'y livra avec la confiance de l'éternité. »

II

A la date où s'ouvre la correspondance qui va me servir de guide — février 1802, — on ne semblait plus se rappeler en Russie les circonstances en lesquelles s'était accompli ce changement de règne. Salués, au lendemain de leur crime, comme des libérateurs, les meurtriers de Paul I^{er} avaient été maintenus d'abord dans leurs emplois. La veuve de Paul demandait en vain leur punition. Le sentiment public

ne permettait pas à l'Empereur de les châtier. Mais, peu à peu, cédant aux sollicitations de sa mère comme à l'horreur qu'ils lui inspiraient, il commençait, sous divers prétextes, à les bannir. Pahlen lui-même, le plus puissant d'entre eux, après avoir poussé l'arrogance jusqu'à déclarer « que s'étant débarrassé du mari, il saurait bien se débarrasser de la femme », avait payé de la disgrâce et de l'exil ses révoltantes bravades. Il venait d'être interné dans ses terres de Courlande, sous la défense absolue d'approcher jamais de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Son départ, l'éloignement de ses complices effaçaient de sanglants souvenirs. Il n'y est jamais fait allusion dans les lettres qu'écrivait Dorothee de Lieven à son frère, même quand elle y parle du successeur de Paul I^{er}. Déjà populaire avant de monter sur le trône, le jeune Empereur — il avait vingt-trois ans — était adoré. Partout où il paraissait, on l'acclamait. Ses sujets enveloppaient dans le même culte sa femme l'impératrice Élisabeth, « si belle et si charmante, pleine de la dignité la plus gracieuse » et que Mme de Lieven nous montre « vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, la tête sans ornements, rien que ses belles boucles blondes flottant sur son cou. Sa taille était fort belle et rien alors n'était comparable à l'élégance de son port, de sa démarche. L'Empereur aussi était beau. Il resplendissait de jeunesse et de cette sérénité qui formait le trait distinctif de sa phy-

sionomie et de son caractère. L'aspect de ce couple impérial était saisissant. On s'inclinait devant eux, on les entourait avec un amour qui tenait de la passion » .

Le changement de règne n'avait pas modifié la situation de la famille de Lieven. La mère demeurait à la cour, investie des mêmes fonctions, attachée à la personne de l'Impératrice douairière, honorée de sa confiante amitié. Le mari de Dorothee n'était plus ministre de la guerre. Mais, nommé lieutenant général, aide de camp de l'Empereur, il n'avait rien perdu de son crédit. Sous les ordres de son maître, il participait à la haute direction des affaires militaires. Il devait en être ainsi pour lui jusqu'à la fin de 1809, époque de son entrée dans la carrière diplomatique et de sa nomination à la légation de Prusse.

Durant cette période de huit années, rien dans l'existence de sa femme ne permet de prévoir le grand rôle qu'elle tiendra plus tard. Les événements publics qui, dans l'avenir, absorberont son attention, ses facultés et la passionneront ne semblent pas l'intéresser. Il en est à peine question dans ses lettres de jeunesse ; elle y parle surtout d'elle, de son mari, de ses enfants, au fur et à mesure qu'ils viennent au monde ; des menus faits de sa vie, de ceux de la ville et de la cour. Elles n'offriraient qu'un médiocre intérêt pour l'histoire si elles n'éclairaient du jour le plus vif celle de la société russe dans les premières années du règne d'Alexandre. A ce point de vue du moins, elles mé-

ritent de retenir le lecteur, car elles sont une chronique vivante et piquante où revit tout un monde avec ses mœurs, ses plaisirs, ses scandales, ses drames.

Au commencement de 1803, le frère aîné de Mme de Lieven, entré dans l'armée en qualité d'officier, venait de quitter Saint-Pétersbourg pour aller faire au loin son apprentissage de la vie militaire. Très attristés de leur séparation, le frère et la sœur s'étaient promis de s'écrire souvent, tant qu'elle durerait. Dès le 27 février, Dorothee tient parole :

« J'ai eu bien du plaisir, mon cher Alexandre, à recevoir votre billet d'hier. J'étais impatiente de savoir des nouvelles de votre course nocturne. Vous voilà en grand train de voyage à l'heure qu'il est. Le mari vient de partir ; je n'ai plus d'Arrar à trainer après moi dans la maison ; les matinées me paraissent d'un long tuant ; je n'ose pas lire encore et, pour comble de disgrâce, je n'ai plus d'oranges à peler, car vous savez que depuis qu'il n'y a plus de progéniture à attendre on a cessé de m'en donner. Khitroff a passé hier la soirée chez nous ; il m'a dit une nouvelle dont on fait encore un grand secret, mais qui va être connue ces jours-ci : le comte Flinsky se divorce décidément de sa femme et part de suite pour épouser la princesse Lubomirska... On marie déjà la comtesse Flinska à un autre ; mais je ne sais pas encore qui.

« Depuis votre départ, le temps est mauvais ; il fait sale dans les rues. Cela n'empêche cependant pas nos

belles dames de trainer leurs longues queues et leurs charmes sur le quai... On dit qu'il y avait une foule prodigieuse à la mascarade allemande. Il s'y est passé un assez joli tour. Cinq masques s'approchent du buffet, s'y font servir et gobent pour une centaine de roubles de vins, etc., etc. Quatre d'entre eux le quittent; le cinquième reste, assis. Comme il se fait tard, l'hôte s'approche du masque et lui demande le paiement qui lui est dû; celui-ci ne répond pas un mot. Feuilleté lui fait des reproches, le menace de la police : même silence. L'officier de police arrive, lui dit qu'il le découvrira s'il s'obstine à ne pas payer. Mais voyant que tout cela n'avance à rien, il le prend par les épaules et... toute la machine s'écroule; c'était de la paille... J'ai bien du plaisir à penser que mes lettres vous en font un peu et c'est bien une raison pour vous écrire souvent, outre la satisfaction que j'y trouve moi-même; j'attends avec impatience votre première lettre. Adieu, mon cher ami. Bonsi vous embrasse; bon chemin et de temps en temps un regret à vos amis. Je me mets sur les rangs la première, car personne assurément ne peut vous être plus sincèrement attaché que moi. »

J'ai cité presque en entier cette lettre parce qu'elle donne une idée exacte de toutes celles qui datent des huit années qu'au lendemain de son mariage Mme de Lieven passa à Saint-Pétersbourg. Elle me permet non de ne leur rien emprunter, mais d'abrégé les

extraits, de les réduire à ce qui nous fait pénétrer dans la société russe, au moment où, à la faveur des plus grands événements du siècle, elle va se répandre en Europe, se mêler plus étroitement à celle de Paris et de Londres, et, pour me servir d'un mot qui manque à notre langue, puisqu'il caractérise mieux que tout autre ce mouvement de fusion, les « cosmopolitiser ». De mois en mois, les notes de Mme de Lieven se succèdent, révélant chez leur auteur, en même temps qu'une large part d'esprit naturel, une claire vision des êtres et des choses; un sens très net de l'ordre moral, des préjugés de caste; un amour passionné pour sa famille, son pays, ses souvenirs; une rare faculté d'exprimer ce qu'elle ressent, de décrire ce qu'elle a vu. Totalisées au bout de chaque année, elles sont comme des chapitres de petite histoire, écrits en marge de la grande, par la rédaction desquels celle qui les a écrits se prépare à des observations d'envergure plus large, qui s'exerceront ultérieurement avec une incomparable *maestria* sur des sujets plus dignes des historiens et y apporteront de précieuses informations.

Pour le moment, nous n'en sommes encore qu'à la chronique. Mais, quand il s'agit de nous initier à des mœurs ignorées ou peu connues, de nous apprendre ce qu'il est advenu de certains personnages qui n'ont paru qu'un jour sur quelque illustre théâtre pour disparaître ensuite, la chronique a aussi son prix. Plus

encore que l'histoire, elle est la clé des âmes. A ce titre, il convient d'extraire de cette correspondance de jeune femme, en leur maintenant leur ordre chronologique, un certain nombre de passages qui nous apprennent ce que nous ignorons.

« Le comte Valérien Zouboff (1), y est-il dit le 3 mars, a eu ces jours passés une espèce de coup d'apoplexie; si on ne l'eût secouru sur-le-champ, c'en était fait de lui; il est beaucoup mieux à présent. Je crois que sa veuve se serait consolée de sa perte, d'autant plus qu'on parle de divorce entre eux... Hier, j'ai fait ma première sortie en voiture, accompagnée de Costa (2). Vous eussiez ri de voir sa figure lorsque nous rencontrâmes l'Empereur et qu'il s'arrêta avec nous; il le fixait tant qu'il pouvait et avec la plus drôle de mine. Un aide de camp a été arrêté hier pour être venu à la parade avec un gilet noir. Le général Rayefsky est de retour de Moscou. On le dit très capot de ce que le chambellan Hitroff lui a enlevé sa promesse. »

« 6 mars. — On ne parle en ville que d'un article de la *Gazette de Londres*, où notre ambassadeur en France est furieusement bafoué. La cause est une balourdise, à la vérité, qu'il a commise en faisant insérer dans le Bulletin à Paris une note officielle au Premier Consul sur laquelle celui-ci, écrit-on, lui a

(1) Un des célèbres favoris de Catherine.

(2) Constantin, le plus jeune de ses frères.

fait une sortie assez verte devant tous les ministres. Là-dessus, comme vous pensez bien, s'ensuit commentaires sur commentaires. »

« 10 mars. — J'ai encore une mort à vous annoncer, et quelle mort! la belle Naschokin; on en a eu la nouvelle hier de Moscou; elle est décédée après huit jours de maladie seulement. La Gerebzoïff la Polonaise (1) va la suivre bientôt, je crois; elle est déjà à toute extrémité. Voilà une malheureuse époque pour nos beautés. La princesse Toufaïkin a été enterrée hier... Encore une singulière et triste aventure. La princesse G..., jeune fille de quinze ans au plus, fille du ci-devant ministre des finances, a disparu depuis quatre jours; toutes les recherches qu'on a faites jusqu'à présent ont été inutiles. Toute la famille devait partir pour Moscou. La nuit de ce jour, elle s'évade. Le pire de l'affaire est que ces jeunes filles ont reçu une très mauvaise éducation, que jamais elles n'ont vu de monde, en sorte qu'il y a tout lieu de supposer qu'elle s'est enfuie avec quelqu'un du commun. Le père est hors de soi de désespoir et il y a bien de quoi. » Et en post-scriptum de la même lettre : « La G... est enfin retrouvée; elle s'était enfuie avec un écrivain de son père. La belle affaire! »

(1) Sœur des Zouboff. Avait été l'amie de lord Withworth, ambassadeur d'Angleterre en Russie sous Paul I^{er}. Du vivant de ce prince, c'est chez elle que se réunissaient les mécontents et que furent jetées les bases du complot de 1801.

« 31 mars. — L'ambassadeur de France Hédouville est arrivé (1). On dit sa femme jolie et assez ressemblante à la défunte Toufaïkin; ni lui ni elle n'ont encore paru. L'ambassadeur est habillé à l'ancienne : beaucoup de poudre, des boucles, le front découvert... L'Empereur ira demeurer à Kameni-Ostrow. Nous y avons déjà loué une maison toute proche du palais, assez vaste... Costa y demeurera avec nous. A propos, je ne vous ai pas dit encore que la promenade devant ma maison m'est absolument interdite parce que c'est un lieu *indécent*. Vous devinez bien que cela vient d'une haute part; mais ce que vous auriez peine à deviner, c'est que c'est le Verd (?) qui en est cause. Il me rencontre, il me parle; effectivement, c'est scandaleux; donc tout de suite, défense de me montrer. Qu'en dites-vous? Bonsi est fâché de cela; aussi a-t-il dit vertement sa façon de penser là-dessus. Mais, en attendant, il faut se soumettre. »

« 4 avril. — Les Françaises ont paru (2); tout ce qu'on avait débité sur leur figure est faux. Ce n'est pas moi qui parle ici, car mon jugement pourrait vous paraître suspect. Mais c'est par d'autres que j'ai appris qu'elles sont laides tout à fait. Le général Ouwaroff, grand admirateur du beau sexe, me l'a confirmé. Outre cela, elles ont très mauvaise tournure

(1) Le général d'Hédouville que le Premier Consul venait de nommer à Saint-Pétersbourg.

(2) La générale d'Hédouville et ses filles.

et sont mal mises. La renommée trompe fort. »

« 8 avril. — J'étais fort étonnée depuis quelque temps de ne plus voir la comtesse Zouboff. J'ai appris hier que, sur les reproches que lui a faits son mari de sa vie dissipée, elle s'est condamnée à une retraite volontaire et a fermé sa porte à tout le monde, même à sa grande et grosse amie, même au cousin (?); qu'en dites-vous? Le mari s'en moque; le cousin passe sa vie dans sa chambre... J'ai vu hier les Françaises. Vous eussiez ri de voir la foule de monde qui courait après elles. »

« 22 avril. — Je reviens dans ce moment du théâtre des chevaux aux Galerenhoff. Il est arrivé ici, depuis quelques jours, une voltigeuse italienne nommée Chiarini, qui excelle vraiment dans son genre. Elle est âgée de seize ans et belle comme un ange. En voilà bien assez pour faire que le théâtre ne se désemplit pas depuis trois semaines qu'elle est arrivée, et tous les jours, il y a représentation. »

« 5 mai. — Costa a été l'autre jour chez l'Impératrice, qui a eu la bonté de le présenter elle-même à l'Empereur. Il a été décidé que, dans quelques semaines d'ici, il ira à Ratisbonne y passer quelques mois, et de là on l'enverra à quelque mission plus considérable.

« Le général Talisin, que vous connaissez, a été renvoyé de la ville, il y a de cela trois ou quatre jours. Tout le monde a été ravi de cette nouvelle. Il était

généralement haï et à bien juste titre. Voici la cause de son renvoi. Il voulait être commandant du régiment de Semenowsky, et pour parvenir à ses fins il avait gagné à force d'argent deux des valets de chambre de l'Empereur. Deux mille roubles leur avaient été déjà payés et Talisin leur avait donné une lettre de change de quinze mille, payable aussitôt qu'il aurait atteint son but. L'Empereur découvre l'intrigue. Il a les preuves en main, et tout de suite il envoie ordre à Talisin de quitter la ville; il a eu son congé et il est dit dans l'ordre pourquoi. Les deux valets de chambre, dont l'un était le favori de l'Empereur, ont été renvoyés avec des feld jagers. Tout le monde bénit la justice de notre cher souverain qui mérite vraiment chaque jour davantage l'amour de son peuple.

« ... L'Impératrice est déjà établie à Paulowsky. Samedi, il y aura bal à propos de la fête de la grande-duchesse Catherine. Nous y sommes invités et, comme il n'y aura en tout que dix danseurs, il faudra que Bonsi étale aussi ses grâces. »

« 9 mai. — Avant-hier, il y eut bal chez la comtesse Schouvaloff, et comme de raison votre sœur en a été. Elle donne dans le grand genre, comme vous voyez. La fête était délicieuse; c'était un goûter à la viennoise du plus joli goût possible. On avait pratiqué un jardin délicieux dans la salle du thé. Tous les appartements étaient éclairés en transparents;

c'était vraiment une féerie : l'Empereur et l'Impératrice en étaient. »

« 12 mai. — Je suis encore toute harassée de ma course à Paulowsky, je me suis bien amusée ; j'ai dansé comme une folle, quoiqu'il y eût fort peu de danseuses. Bonsi s'en est donné aussi ; nous avons beaucoup valsé surtout. Les Français ont apporté une nouvelle danse, *la Bernoise*, qui naturellement est fort à la mode ici.

« Le petit Scherbatoff est parti pour Vienne. C'est celui qui, vous savez, eut cette affaire avec le chevalier de Saxe (1) ; il va vider sa querelle avec lui. Le chevalier avait appelé le prince Zouboff en duel pour avoir raison de son renvoi de la Russie après son histoire du temps encore de l'Impératrice défunte. Scherbatoff, auteur de la dispute, apprenant ce cartel, se rend en toute diligence à Vienne afin de le prévenir. Ceci prouve du caractère chez un jeune homme tout au plus de vingt-quatre ans... Zouboff l'a échappé belle à Varsovie. Un Polonais lui envoie un défi pour venger sur lui les malheurs de sa patrie ; beaucoup

(1) Fils du prince Xavier de Lusace, oncle de Louis XVI. Sa querelle avec Scherbatoff datait des temps de l'émigration (1794). Réfugié alors en Russie, il en avait été chassé à la demande de Valérien Zouboff avant que ce différend eût été vidé. Ce n'est qu'au bout de huit ans qu'il put demander compte à Zouboff de son expulsion, dont il le rendait responsable. Mais, soit que, comme on l'a prétendu, Zouboff eût refusé de se battre, soit que Scherbatoff eût revendiqué le droit d'avoir le premier satisfaction, c'est avec celui-ci que le chevalier de Saxe dut d'abord se mesurer. L'issue du duel lui fut fatale. Dans une des lettres suivantes, Mme de Lieven raconte qu'il a été tué.

d'autres se joignent à lui. Enfin, ils assiègent la maison du prince ; la populace s'en mêle ; le gouverneur a été obligé, pour mettre à couvert les jours du prince, de le faire partir secrètement la nuit avec une bonne escorte qui l'a conduit jusqu'aux frontières d'Autriche ; il est maintenant à Vienne. »

En ce même mois de mai, la verve de notre petite mariée se voile d'un peu de tristesse. Pour la première fois, elle va connaître le chagrin de se séparer de ce qu'on aime. L'Empereur doit faire une visite au roi de Prusse, à Memel. M. de Lieven, en sa qualité d'aide de camp, est désigné pour l'accompagner. Il a été décidé qu'en son absence sa femme s'installerait à Paulowsky, auprès de sa belle-mère. Elle n'aime pas ce séjour où règne une étiquette « fort ennuyante » et que l'absence de Bonsi lui rend insupportable. Les femmes des aides de camp qui ont suivi l'Empereur, « ses compagnes de veuvage, » y résident avec elle. Les Impératrices s'efforcent de les distraire. Mais, en dépit des plaisirs, il n'y a de consolation pour Dorothée que lorsqu'arrivent des nouvelles des voyageurs. Elle en fait part joyeusement à son frère et, du même coup, la correspondance reprend son caractère de chronique historique et mondaine :

« Partout l'Empereur est acclamé. A Riga, le peuple a dételé ses chevaux à la porte des faubourgs et a traîné la voiture jusqu'au château. Les gardes qui avaient eu l'ordre de ne pas venir à la rencontre

de l'Empereur sont sortis malgré cela et l'ont reçu avec des cris de joie qui ont été répétés par tous les habitants. Les matelots de toutes les nations qui se trouvent à Riga semblaient en ce moment ne faire qu'un peuple avec la nation russe. L'Empereur a été touché jusqu'aux larmes, et il y avait bien de quoi. Il s'est arrêté pendant trois jours à Riga, pendant lesquels il n'y avait que fêtes, que bals. Mon mari a dansé du matin au soir.

« Je m'ennuie ici à périr; vous ne vous faites pas idée de l'étiquette qui y règne. Cependant, depuis quelques jours, je ne vais plus aux sociétés; je prétexte une cure que je fais et je m'en trouve fort bien. Au moins, je passe mon temps plus agréablement et je suis libre, c'est un grand avantage. Lanskoï, l'aide de camp du grand-duc Constantin, a été congédié du militaire et placé au ministère des affaires étrangères. On dit que c'est pour un uniforme déboutonné. »

Au mois de juillet suivant, le mari et la femme sont de nouveau réunis. Ils ont suivi la cour à Kaméni-Ostrow. Mais, ils y habitent dans une maison qu'ils ont louée. C'est encore de la solitude pour la jeune femme. Elle n'a plus auprès d'elle ni frère ni sœur. Alexandre, après un séjour en Sibérie, se rend au Caucase, à moins qu'il n'aille en Chine ou en Égypte, voire à Constantinople : c'est un grand voyageur. Macha a commencé auprès de l'impératrice Élisabeth son service de demoiselle d'honneur. Costa, apprenti

diplomate, vient d'être envoyé à Ratisbonne et Bonsi passe son temps aux ordres de l'Empereur. La correspondance devient plus active. Elle est une distraction pour Mme de Lieven, le meilleur moyen de combler le vide des journées.

Le 7 juillet, elle est riche d'informations :

« Costa ne m'a pas écrit depuis son départ de Riga. Mais le prince de Scherbatoff venant de Vienne l'a rencontré à Vilna. A propos de Scherbatoff, je crois vous avoir dit qu'il était parti pour l'étranger afin de vider son ancienne querelle avec le chevalier de Saxe. Il vient de l'expédier dans l'autre monde. On a employé mille supercheries pour perdre Scherbatoff. D'abord, le chevalier ne voulait pas se battre au pistolet. Mais voyant que Scherbatoff ne voulait pas s'en désister, il a exigé de lui de prendre le pistolet qu'il lui donnerait lui-même. Heureusement, celui-ci l'essaya avant et il se trouva que la balle, au lieu d'aller droit, donnait trois pas à droite. Il a arrangé le pistolet de son mieux, et du premier coup il perce le chevalier d'outre en outre. Celui-ci s'écrie : « Je meurs », et tire encore son coup. Mais la balle n'a fait que friser le chapeau de Scherbatoff. Le chevalier de Saxe est mort sur la place.

« ... Nous avons eu ces jours-ci une aventure d'un autre genre. Vous devez connaître et vous rappeler un certain prince G..., réputé coquin, escroc, qui possède les choses les plus rares, qui a gagné Koutaïsoff dans

le temps par ses belles pierres. Vous y êtes. Eh bien, ce G... après avoir perdu une somme énorme au jeu, à Moscou, est venu ici où il a continué à jouer et à perdre. Pour faire face à une partie de ses créanciers, il fabrique une fausse lettre de change sur un banquier de Vienne; je crois qu'il ne s'en est pas tenu à une; tant il y a que voyant l'Empereur et la ville à demi instruits de ses friponneries, il adresse avant-hier une lettre à mon mari, lui enjoignant de remettre l'incluse à l'Empereur. Cette lettre lui annonce le dessein qu'il a pris de finir ses jours en se noyant; il prie en même temps l'Empereur de se charger d'un enfant qu'il a. Aussitôt après la réception de la lettre, on envoie dans tous les postes, dans toutes les villes frontières afin de l'arrêter, car il est évident que ce prétendu désespoir n'est qu'une feinte pour éloigner les recherches afin qu'il puisse s'évader. Jusqu'ici, il n'y a point de nouvelles et il y a tout lieu de craindre qu'il n'ait déjà passé la frontière.

« Tous les jours, je fais une promenade à cheval. Vous auriez meilleure opinion de mon courage si vous pouviez me voir à présent à cheval. Je viens d'en acheter un charmant qu'Égert me dresse et que je pourrai monter d'ici à quelques semaines. En attendant, je me sers des chevaux de la cour. »

Quelques jours plus tard, la cour est réinstallée à Paulowsky. On y fête le retour de l'Impératrice qui revient de Prusse, où elle avait suivi son mari et où

elle est restée après lui. « Il me semble par ouï-dire qu'on est enchanté de la reine (1) ; je ne sais même si elle ne plaît pas plus que l'Impératrice ; vous me direz que cela est difficile. »

Le 30 juillet, nouveau déplacement : la cour est à Péterhoff, séjour préféré de l'Impératrice mère. De récents embellissements viennent de transformer cette résidence de rêve. Le 7 août, Mme de Lieven les décrit : « Vis-à-vis de la grande fontaine de Samson, en face du palais, on a élevé deux beaux pavillons d'où continue une superbe colonnade coupée au milieu par le chemin. La coupole des pavillons est dorée. En haut, il sort une fontaine qui arrose cette coupole et descend le long des fenêtres à la vénitienne, pratiquées dans ces pavillons. L'effet est de la plus grande beauté. Lorsque vous vous trouvez devant ces pavillons, cela fait absolument l'effet d'une pluie à verse. Sur la terrasse qui descend du palais, on a placé, de distance en distance, des vases en bronze doré de forme antique. Toutes les statues qui sont dans le jardin vont être dorées.

« ... Nous avons deux étrangers dans notre ville depuis environ une semaine. Le premier est l'oncle de l'Impératrice, le prince de Bade, frère de feu son père ; le second, le prince de Gloucester, neveu du roi d'Angleterre. Il est arrivé à Péterhoff le jour de la fête ;

(1) La belle reine Louise de Prusse qui plus tard, lors des malheurs de sa patrie, révéla tant d'héroïque grandeur d'âme.

il y avait mascarade et illumination, le tout fort beau. Ce prince peut avoir vingt-cinq ans : il est de la taille de l'Empereur, mais pas si gros ; il a une tournure charmante, un beau visage, l'air très comme il faut. Il s'arrêtera un mois ici. » Comme toutes les lettres que Mme de Lieven écrit à son « cher Alexandre », celle-ci se termine par les expressions les plus affectueuses, les plus tendres ; elles ont même ce jour-là un caractère d'effusion plus accentué. « Bonsi vous embrasse bien tendrement. Adieu, mon cher, mon bon ami ; voilà bientôt un demi-an que vous nous avez quittés. Il vous en reste encore cinq fois autant, et puis vous nous serez rendu, j'espère. »

Le surlendemain, elle corrige son premier jugement sur le prince de Gloucester. Elle l'a rencontré à un bal donné en son honneur par le prince Kourakin (1). « Il prouve bien qu'il ne faut pas juger des apparences ; il se découvre qu'il est d'une bêtise rare ; la Bagration s'en est emparée (2). » Le 11 septembre, ce n'est que

(1) Frère de celui qui fut ambassadeur à Paris sous Napoléon I^{er}.

(2) Femme du général Bagration qui commanda les armées russes pendant les campagnes contre la France et fut tué en 1812, à la bataille de Borodino. Après sa mort, sa veuve quitta la Russie et se rendit à Vienne, où elle devint l'amie de Metternich dont elle eut un fils qui depuis fut quasi légitimé. Pendant le Congrès, elle fut l'ornement de toutes les fêtes. Elle était belle et passait pour galante. On l'avait surnommée : « Bel ange nu », par allusion à ses décolletages qui la déshabillaient à outrance. En 1815, elle parut à Paris. Elle s'y fixa définitivement un peu plus tard et y mourut vers 1855. Elle s'y était remariée, tout en conservant son nom, avec le général anglais Caradoc, lord Holden, qui lui survécut. Elle avait essayé de se poser en rivale

détails sur sa vie privée et ses plaisirs qui se succèdent sans interruption. Entre les lignes, on devine le dépit que commence à lui inspirer la solitude où la laisse son mari. « Je continue toujours mes promenades à cheval. Comme je les fais après que mon mari est revenu de chez l'Empereur, nous ne dinons plus qu'à quatre heures, quelquefois plus tard; c'est aussi l'heure du dîner de l'Empereur. Cela ne m'arrange nullement. Aussi, y a-t-il toujours dispute entre nous. Il y a des jours où je ne le vois pas du tout. De fondation, vous savez qu'il y va tous les matins; il finit quelquefois ses affaires à trois heures; il y dine et puis, après diner, des affaires encore. »

Pour remplir cette solitude et aux heures où elle lui pèse, elle recourt à l'amitié. Elle commence à nouer ici ou là des relations que la mort seule brisera. C'est alors qu'elle se lie avec la princesse Alexandre de Wurtemberg, née Antoinette de Saxe-Cobourg, belle-sœur de l'impératrice Marie-Féodorowna, durant un séjour que fait cette personne jolie et charmante à la cour de Russie. « C'est une bien intéressante femme. Sans être belle, elle a une figure extrêmement douce

diplomatique de la princesse de Lieven. Mais, elle n'avait ni son esprit ni sa fidélité à ses amis, et sa beauté disparue ne pouvait plus lui en tenir lieu bien que, comme la Jézabel de Racine, elle recourût à mille artifices pour réparer des ans l'irréparable outrage. Sa tentative échoua et, après avoir été une des plus jolies femmes de son temps, elle dut se résigner à n'être qu'une ex-jolie femme. C'est cependant, quoique excentrique, une figure attachante que j'espère remettre un jour en lumière.

et gracieuse qui fait qu'on l'aime dès qu'on la voit; elle est toute charmante. » Le 20 octobre, elle écrit encore : « Macha est venue avec la princesse Alexandre de Wurtemberg passer quelques jours chez moi pour voir partir le ballon aérostatique. Deux jours de suite, l'Empereur, toute sa famille et tout le public de Pétersbourg étaient rassemblés pendant quelques heures, et finalement le ballon n'est point parti. La populace était furieuse. On dit que dans la confusion le grand maître de la police a été maltraité. »

Au commencement de novembre, elle est toute à la joie; son père, qu'elle n'a pas vu depuis longtemps, vient passer quelques jours près d'elle. « Il occupera vos chambres. Je les ai fait arranger fort joliment. La petite chambre qui répond à la bibliothèque en haut sera son cabinet; il y a de nouvelles tapisseries françaises fort jolies, un divan en perse, des rideaux à l'antique... et dans l'escalier un tapis *anglais* qui fait fort bien... L'Impératrice mère est de retour en ville; elle a recommencé son train de vie ordinaire. Elle ne se montre jamais en public, ni aux messes, ni aux Hermitages. »

La retraite en laquelle s'est confinée l'auguste veuve de Paul I^{er} fait contraste avec les divertissements de la cour, laquelle assiste, le 30 novembre, à l'inauguration du théâtre de pierre, « le plus beau qui existe, écrit Mme de Lieven, pouvant contenir deux

mille spectateurs, brillamment éclairé « par une « vingtaine de lampes à quinquets » qui répandent « une clarté incroyable ». On fait toilette pour y aller « parce que l'on quitte en bas déjà ses pelisses, le « théâtre étant plus chaud qu'aucun appartement ». Pour attendre ses voitures, « il y a douze foyers revêtus de faux marbres et ornés de statues. C'est de la plus grande magnificence ». Mme de Lieven parle avec le même enthousiasme d'une représentation donnée le 12 décembre au théâtre de l'Ermitage par Mlle Félix, nouvelle actrice arrivée de Paris, « qui vient de se déclarer épouse de M. Andrieux », comédien lui aussi, arrivé avec elle. « Ah! mon cher, que vous avez bien fait de partir avant que de l'avoir vue! Elle est jolie, belle tout ensemble, un maintien, une tournure, une mise la plus noble, la plus élégante du monde, un organe délicieux. Pour le jeu, elle dépasse de beaucoup la Valville. J'en raffole. »

Ce n'est pas trop de ces distractions ininterrompues pour consoler Mme de Lieven du gros chagrin que lui a causé le départ de la princesse Alexandre de Wurtemberg. « C'est aussi vraiment une charmante femme; on ne voit pas de figure plus intéressante ni de commerce plus agréable. Pendant son séjour ici, nous étions tous les jours ensemble. »

Est-ce ce chagrin qui dicte à la correspondante du « cher Alexandre », au moment où s'achève cette année 1802 si pleine pour elle d'agitations, de bruit

et peut-être de déceptions, ces accents mélancoliques? « Nous vivotons tranquillement et orageusement aussi, si vous voulez, car à la cour il y a de tout. Heureusement que notre petit individu n'en est pas atteint. Mais, il y a cependant bien des moments où l'on forme le vœu d'en être bien loin. Et pourtant, tel est l'homme et la force de l'habitude, et l'habitude des grandeurs qu'il ne se sépare jamais qu'à regret des choses mêmes qui lui sont le plus à la charge et le plus désagréable. En vérité, mon cher, j'envie bien de bon cœur votre sort, s'entend si je pouvais le partager avec Bonsi, car sans lui point de plaisir pour moi. Pétersbourg est d'un morne insupportable. »

III

Telles sont, dans ces premières années de son mariage, les préoccupations et les impressions de Mme de Lieven. Elle les raconte et les traduit avec l'abondance et la spontanéité de sa jeunesse; elle s'occupe surtout des petites choses parce que dans le cadre limité où est enfermée sa vie les grandes lui échappent encore. Si son existence est uniforme, elle est facile; elle ne comporte dans le présent ni lourds

devoirs ni cuisants soucis, et cette jeune femme de dix-sept ans ne saurait prévoir ceux que lui réserve l'avenir; elle n'y songe même pas.

A ce point de vue, sa correspondance en 1803 ne diffère guère de celle de 1802. C'est toujours de sa part même application à entretenir son frère des menus faits qui se déroulent sous ses yeux : les événements de la cour, les absences de son mari, les visites qu'elle reçoit, celles qu'elle fait, ses déplacements, ses projets, les aménagements de son intérieur. Il y a peu à glaner dans ces notes quasi quotidiennes où se trahit parfois avec une absence totale de volonté l'impatience passagère que causent à Mme de Lieven la monotonie des jours qui se succèdent pareils et l'impossibilité où elle est d'en remplir à son gré toutes les heures.

Cette impatience apparaît jusque dans la satisfaction qu'elle éprouve, au mois de mars, en annonçant à son frère qu'elle va voyager « et courir le monde seule. Ne vous en scandalisez pas trop cependant. » Si son mari la quitte comme l'année précédente, ce qui n'est que trop probable, et sans doute pour plus longtemps, elle ne retournera pas à Paulowsky, où, durant son dernier séjour, « elle n'a eu que des désagréments » ; mais « pour ne pas rester en ville à s'ennuyer, elle ira, accompagnée de « la Hoven » à Marienbourg chez sa belle-sœur Vietinghoff, et de là en Courlande « prendre les eaux de mer où celles d'une source très vantée

et très salulaire ». Elle y restera jusqu'au retour de son mari. « Le voyage d'abord, le séjour de la campagne et les eaux me feront certainement un bien infini, outre le plaisir que cette course me procurera. Aussi, je m'en réjouis bien. Si on pouvait rapprocher un peu le Caucase, j'irais y prendre les eaux et je verrais mon cher Arrar. »

Revenant à son rôle de chroniqueuse, elle annonce dans la même lettre « le mariage de Scheremitoff avec une de ses esclaves qu'il a déclarée son épouse légitime lorsqu'elle est accouchée d'un fils. Elle vient de mourir ces jours-ci et a été enterrée avec toute la pompe imaginable. Son fils s'appelle comte Dmitri et hérite seul des grands biens du comte ».

« 22 avril. — Nous sommes bien bruyants tous ces temps-ci. Vendredi, on a dansé chez les Orloff; dimanche chez Volkonsky, où je m'en suis donné à cœur joie. Ce soir, il y a bal chez Strogonoff; toutes les impériautes y sont. Hier, nous avons eu à l'Hermitage le fameux ballet de *Castor et Pollux*; les machines ont été fort bien, mais le tout était languissant. A propos de ballet, la Didelot est morte, une grande perte pour nous. Aussi, n'avons-nous pas eu son mari hier; mais, à sa place, ce lourdaud de Walberg. »

« 4 mai. — Il est arrivé une histoire délicieuse au dernier bal des Narischkine. Dolgorouky cherche querelle à Borodin, des chevaliers gardes, qu'on dit maintenant l'amant favorisé de la Zouboff. Il lui dit

mille horreurs de cette femme et charge Borodin de les lui redire. Celui-ci lui répond du plus grand sang-froid qu'il se soucie aussi peu de lui que d'elle, qu'il ne se charge pas de pareille commission, et qu'il n'a qu'à la faire lui-même; finalement, après cent propos, ils se donnent un rendez-vous pour hier matin, se battent au pistolet, et Dolgorouky reçoit la balle au-dessus du genou. Elle y est encore; il est couché, et je crois pour longtemps. Il faut que j'aie le cœur bien mauvais, mais en vérité cela m'a fait plaisir. Toute la ville se moque de Dolgorouky. Borodin était hier à l'Hermitage, comme si de rien n'était. Mon Dieu! comme il est bête, cet homme d'esprit! »

Le 12 mai, elle a un grand crève-cœur. Son mari part à la suite de l'Empereur; pour elle, il n'est plus question de voyage, il faut retourner à cet ennuyeux Paulowsky. « Le grand plaisir, écrit-elle; une année d'intervalle n'a pas apporté de changement à l'agréable manière de vivre ici : même gêne, même étiquette, même ennui, il y a de quoi périr. Je suis logée dans les mêmes appartements que nous occupions, il y a de cela trois ans. Combien cela m'a rappelé d'agréables souvenirs! vos arrivées à cheval avec Kretoff, nos promenades en ligne à la datche de Soltikoff; tout plein de choses me sont revenues en tête. En vérité, c'était un temps bien agréable pour moi. Que de changements depuis! Comme toute cette société s'est dispersée! »

« 18 mai. — Dolgorouky est toujours dans le même état; on lui laisse la balle, parce qu'étant trop près de la grande artère il y aurait du danger à la faire sortir; je crois qu'il sera longtemps couché. La Zouboff va partir pour la Pologne; on dit que c'est le mari qui la renvoie. La première beauté de Paris est ici dans ce moment-ci, une certaine princesse Poninska. Elle est française; on la dit fort belle. Je ne l'ai point vue encore. »

Quelques semaines plus tard, nous la retrouvons remise du dépit de son voyage manqué. Son mari est revenu : « Aujourd'hui pour la première fois, il passe toute la journée chez lui. Il a maintenant des jours marqués pour le travail ainsi que l'ont les ministres; il a dans la semaine trois jours tout à lui. Il en est enchanté et moi aussi, comme de raison. » Mais, cet arrangement dure peu. Au mois de septembre, sa vie est redevenue très grise : « Je m'ennuie assez. Je ne vois presque pas mon mari; il est même rare qu'il dînera à la maison. » Par contre, elle a en perspective le bonheur qu'elle souhaitait le plus ardemment. Elle nourrit l'espoir d'une maternité prochaine. Au fur et à mesure qu'il se précise, elle se résigne mieux à sa solitude. On pourra danser sans elle, cela lui est bien égal. Elle ne ment pas lorsqu'en parlant à son frère des fêtes auxquelles vont donner lieu les fiançailles de la grande-duchesse Marie — dîner de trois cents personnes et bal paré dans la salle Saint-

Georges, « le premier qui ait eu lieu depuis ce règne », — elle ajoute : « Je passerai tout cela dans ma chambre et j'en ai peu de regrets. »

D'ailleurs, comme elle a la mobilité de son âge, ces velléités de retraite durent peu. Au commencement de 1804, la cour était en grand train de plaisirs ; elle a recommencé à y prendre part : « Je suis de tout cela, ne vous en déplaie, malgré ma taille assez disgracieuse. Au reste, qu'importe la façon, pourvu qu'on s'amuse. » Elle met à s'amuser d'autant plus d'entrain que le moment approche où elle devra se condamner à la réclusion. Et puis, tout est à cette heure pour lui faire savourer la joie de vivre. Les faveurs pleuvent sur sa famille. Sa belle-mère vient d'être pourvue d'une belle starostie en Pologne. A ce don de l'Empereur, l'Impératrice a ajouté des diamants. Son père, qu'elle attend sous peu de jours, est nommé conseiller privé. Son frère Alexandre, qui fait campagne en Géorgie, signalé pour sa belle conduite devant l'ennemi, a reçu le prix de sa vaillance : le grade de lieutenant et l'épée de Sainte-Anne. L'Empereur l'a admis au nombre de ses aides de camp. Constantin est nommé secrétaire d'ambassade à Berlin.

Enfin, elle espère un fils. « Je suis bien impatiente de pouvoir vous annoncer l'arrivée d'un petit neveu. Je vous assure que je ne puis pas attendre ce moment. C'est sûrement papa qui vous l'apprendra le premier. Je voudrais seulement avoir une adresse sûre pour

que vous en soyez informé plus tôt, parce que votre amitié m'assure de la part que vous prendrez à cet événement. D'ici à trois semaines, j'espère pouvoir vous marquer ma délivrance. Je suis bien impatiente que tout soit fini, et heureusement fini. Je redoute un peu ce moment. »

Entre temps elle ne se lasse pas de bourrer de nouvelles sa correspondance. Elle y parle non seulement de hauts personnages russes, mais aussi de quelques-uns des émigrés français qui ont pris du service en Russie. « Le comte de Saint-Priest le cadet épouse la princesse Galitzin surnommée Patriarche ; le comte de Langeron, une veuve Kachintzoff assez jolie et très riche. Girard se marie à la fille de Dehmouth, l'aubergiste, qui a un bien immense. Tous ces messieurs ne font pas mal leurs affaires. » — «... Le jeune Davidoff, colonel aux chevaliers gardes, vient d'épouser la jeune duchesse de Grammont, petite-fille du duc de Polignac, une jolie personne et fort bien élevée. » — « La nuit du 20 au 21 du mois passé, le comte Valérien Zouboff est mort après une maladie de près d'un mois, d'un abcès formé dans le foie et qu'on avait traité comme un rhumatisme ; il est regretté généralement. L'Empereur et tout ce qu'il y a de plus considérable a assisté à son enterrement. » — « Ce courrier-ci vous instruira d'une nouvelle à laquelle vous vous seriez bien peu attendu : la mort de Dolgorouki. Il était depuis deux jours ici lorsqu'il prit une fièvre chaude maligne

qui le mit au bout de trois jours à l'extrémité. Depuis ce temps jusqu'au jour de sa mort, qui était le huitième de sa maladie, il était tellement affaibli qu'il ne revenait à lui que pour des instants. Il n'a cependant pas du tout senti le danger de son état, et il est mort ou plutôt il s'est endormi sans aucune souffrance. Il a toujours refusé la communion. Mon mari lui a donné tous les moments où il n'était pas chez l'Empereur ; il y était quelquefois même pendant la nuit. »

Vers la mi-février, un heureux accouchement met un terme à la grossesse de la jeune femme. Son frère en est aussitôt averti ; le mois suivant, le comte de Lieven lui confirme la nouvelle : « Je suis père enfin, mon cher ami. Ma femme a très heureusement accouché d'une fille et moi d'un volume d'inquiétudes. Elle est déjà presque entièrement rétablie, quoiqu'il n'y ait pas encore quatre semaines qu'elle est délivrée du mignon d'enfant que je souffre un peu plus que ses semblables. »

Les inquiétudes dont parle ici le comte de Lieven, il était destiné à les ressentir d'année en année, pendant les trois suivantes. Dans cet intervalle, sa femme lui donna trois fils : Alexandre, Paul et Constantin. La naissance de sa fille l'avait mise en goût de maternité et préparée à être la mère admirable que révèle jusqu'à la fin de sa vie sa correspondance. Elle le fut avec son premier enfant comme avec les autres. Dans la plupart de ses lettres à son frère, elle parle de sa fille :

« Je passe mon temps chez ma petite quand je ne suis pas interrompue par le monde. » — « Ma petite a été vaccinée la semaine passée ; voilà une grande inquiétude de moins pour moi. Elle va bien et j'espère pouvoir la produire dans le monde sous quelques jours. » — « L'Impératrice voulait que j'allasse à Paulowsky comme les années précédentes. Mais je m'en suis dispensée celle-ci à cause de ma petite qu'il y avait trop d'embarras à transporter là-bas, outre que j'aurais été peut-être logée dans des appartements humides. Je suis donc restée toute seule ici avec elle et mon temps s'est passé plus vite que je l'avais cru ; elle commence à devenir bien gentille, bien jolie. Que ne donnerais-je pas pour que vous la vissiez, mon cher Alexandre ; vous l'aimeriez, j'en suis sûre. » — « Je ne sais ce que je donnerais pour que vous vissiez mon mari avec son enfant. Il en est occupé sans cesse. Vous n'avez pas d'idée comme il l'aime. Dans le fait, elle est charmante, cette petite créature et bien faite pour plaire. Elle a tant d'esprit, d'entendement ! Comme je voudrais déjà qu'elle pût parler ! »

Ces propos sont ceux de toutes les mères. Mais ils sont à signaler, tenus par une femme qu'on verra bientôt occuper la première place dans les milieux diplomatiques et qu'on pourrait croire, à ne la voir que là, assez dédaigneuse de ses devoirs maternels, disposée à ne pas prendre au tragique les soucis que lui donnent ses enfants.

En réalité, ils ont dominé toujours toutes ses autres préoccupations. La petite nouvelle-née ne vécut pas. En 1807, il n'en est plus question dans la correspondance qui est muette quant à l'époque de sa mort. Trois berceaux ont remplacé le sien et contribué sans doute à rendre moins cruelle à sa mère sa disparition. Au mois de mai de cette année, à peine relevée de couches, Dorothée mande à son frère : « Mes trois garçons vont bien. Constantin sera bien joli avec le temps ; il l'emportera certainement sur les deux aînés, quoique je ne pense pas qu'il puisse faire tort à mon affection pour Paul. » Désormais ses lettres témoignent, pour la plupart, de sa sollicitude maternelle et de son désir de faire de ses fils des hommes dignes d'elle.

A la même date, les dramatiques événements déchainés en Europe par la Révolution française se compliquaient et s'aggravaient. Des divers points où on les avait vus d'abord se dérouler, ils se répercutaient en coups retentissants jusqu'aux frontières de l'empire russe. L'armée française les avait franchies en entrant en Pologne. Austerlitz, Eylau, Friedland sont, de la fin de 1805 au milieu de 1807, les étapes de la marche épique qui conduisait l'un vers l'autre Napoléon et Alexandre. Des actions sanglantes préluaient à la paix de Tilsitt. La guerre d'où allait sortir l'alliance mettait le monde en feu.

En lisant les lettres qu'écrivait à cette époque à son

frère Mme de Lieven, on est étonné de n'y recueillir que de rares échos des inquiétudes auxquelles les victoires françaises livraient la Russie. Cet étonnement est d'autant plus fondé que les préoccupations patriotiques se doublaient pour la jeune femme de préoccupations d'ordre plus intime, non moins douloureuses. Son mari était désigné pour suivre l'Empereur dont on annonçait le prochain départ pour l'armée ; son frère venait d'y être envoyé, comme attaché à l'état-major du général en chef Benningsen. C'est à peine, cependant, si sa correspondance mentionne ces événements. Quand elle y fait allusion, c'est pour souhaiter des succès à son cher Alexandre ou pour se plaindre d'être séparée de son mari, dont les absences, durant cette période, furent fréquentes.

Lors de la première, à la fin de 1805, elle écrit : « Vous n'avez pas d'idée comme cette séparation d'avec lui m'est pénible, puisque je suis tout à fait dans l'ignorance du moment où je pourrai le revoir et que, selon toute apparence, leur absence doit durer encore plus longtemps. Ils marchent maintenant avec l'armée. Dieu sait quand ils pourront la quitter. J'ai au moins l'avantage sur les autres femmes d'avoir tous les jours des nouvelles bien fraîches. Je ne sors point du tout, excepté pour voir ma belle-mère. On dit qu'une forte armée française se trouve fort près de chez vous. Je vous avoue que cela me donne bien des inquiétudes et me fait désirer vivement des lettres de votre part. »

Ni dans celle-là, ni dans les suivantes. il n'est parlé de la bataille d'Austerlitz, qui vient de mettre aux prises Français et Russes.

En revanche, l'année suivante, au jour anniversaire de ce mémorable combat, une lettre du comte de Lieven, datée de Saint-Pétersbourg et adressée à son beau-frère, au quartier général de Benningsen, trahit les alarmes de la cour de Russie.

« Ne négligez pas, mon cher ami, de me mander tout ce qui est intéressant à savoir, accompagné même de vos réflexions ; je saurai en tirer un bon parti pour le bien général. Vous m'avez dit que Benningsen a besoin d'être encouragé. Aussi n'ai-je pas manqué de soigner un rescrit très flatteur que le courrier porteur de la présente lui a remis. Mais je ne puis vous cacher, mon cher ami, l'inquiétude que j'ai sur le sort de notre armée depuis aujourd'hui. Cette journée qui nous fut si fatale l'année passée peut avoir produit un second revers, et, dans le moment que vous recevrez cette lettre, il doit y avoir eu de grands événements chez vous. Je fonde ces suppositions par les nouvelles que nous avons de la marche de l'armée française. Je crois entrevoir les calculs de Bonaparte de donner une bataille le même jour. Si Benningsen, dans ce cas, aura eu le bon esprit de se replier sur Buxhoeveden (1), voyant les forces de l'ennemi supé-

(1) Le général Buxhoeveden commandait le corps d'armée qui suivait celui de Benningsen.

rieures aux siennes, le danger ne pourra pas être grand. Mais je crains qu'il n'aura pas voulu plier et par là se sera trop exposé. Kamensky est parti le 16 ; une troupe de jeunes gens l'ont suivi ; Kretoff est du nombre ; Knorring est parti aujourd'hui. Tout ce qui a pu être envoyé d'ici pour subvenir aux besoins de l'armée a été fait ; toutes les mesures que l'urgence des circonstances a exigées ont été prises ; enfin, on a fait ici tout ce qui a été possible de faire. Si les premiers coups ne sont pas décisifs, il y a de l'espoir que nous finirons par des succès, surtout si nous pouvons nous tenir jusqu'au printemps sans grandes pertes puisqu'alors nous aurons les secours de l'intérieur qui nous rendront supérieurs à l'ennemi. »

Le danger que redoutait le comte de Lieven parut d'abord devoir être conjuré, Benningsen étant parvenu à éviter le contact avec l'armée française. Mais, serré de près par Napoléon, il fut bientôt réduit à accepter le combat. C'était à Eylau, le 7 février. Si malgré son caractère horriblement sanglant et tragique, cette bataille ne fut pas décisive, du moins prépara-t-elle l'écrasement des forces russes, qui eut lieu à Friedland, le 14 juin suivant. Quelques jours plus tard, les deux Empereurs se rencontraient à Tilsitt et la paix était signée entre la Russie et la France.

Le 22 juillet, l'empereur Alexandre rentré à Peterhoff, Mme de Lieven pour la première fois subit le contre-coup des événements, non plus comme une

petite fille à l'âme mobile et légère, sur qui ils glissent sans y creuser une trace profonde, mais comme une femme que le malheur vient de mûrir. Humiliée d'avoir vu son souverain qu'elle idolâtre contraint de traiter avec ce Français, un soldat de fortune, ce qu'elle éprouve, elle l'exprime sous des formes simples et familières. Mais, dans ses paroles un caractère se trahit, une personnalité s'en dégage et, quoiqu'elle n'ait que vingt-deux ans, commence à paraître en elle une patriote aussi sensible aux revers de son pays qu'à ses triomphes.

« J'ai été si longtemps sans vous écrire, mon cher Alexandre, par la même raison que vous me donnez de votre silence dans votre lettre. J'ai l'esprit peu disposé à cela ; je suis d'une humeur abominable ; je me dispute du matin au soir avec tout ce que je rencontre et nommément avec mon mari, sans que cependant cela porte préjudice à l'amour conjugal. C'est un besoin de disputer, de dégoiser toute ma mauvaise humeur, que je ne puis pas vaincre. Tout reflue aujourd'hui à Péterhoff pour les fêtes. Je suis restée seule chez moi parce que la disposition de mon esprit m'éloigne absolument des plaisirs. Malgré l'arrivée de mon mari, je suis restée établie ici (à Tsarkoé-Célo), me contentant de le voir quelques heures, une fois par semaine. J'ai double intérêt à ce séjour, d'abord pour ma santé et celle de mes enfants qui y gagnent beaucoup, et puis parce que j'aurais honte

de voir du monde. Je ne puis vous dire à quel point je suis humiliée de ce qui s'est passé. »

Cette lettre, qui révèle beaucoup d'amertume et qui prouve aussi que Mme de Lieven n'est plus, au même degré qu'aux débuts de son mariage, l'amoureuse candide et naïve dont la gaieté remplissait la maison, est la dernière de cette période de sa vie. Bientôt après, Alexandre de Benckendorff, nommé capitaine, rentra à Saint-Petersbourg pour y remplir ses fonctions d'aide de camp de l'Empereur. La correspondance entre la sœur et le frère fut naturellement interrompue ; ils n'avaient plus à s'écrire puisqu'ils se voyaient tous les jours. Elle ne fut reprise qu'en 1810, lorsque Mme de Lieven se fut installée à Berlin avec son mari. Transporté, sur sa demande, de la carrière militaire dans la carrière diplomatique, il venait d'être nommé ministre de Russie à la cour de Prusse.

De ce séjour à Berlin, qui ne dura pas deux ans, la jeune femme ne devait garder que d'assez ternes souvenirs. La mission du comte de Lieven fut sans éclat. Elle ne comportait guère et n'eût comporté pour personne l'emploi de talents diplomatiques. Vaincu par Napoléon, ne régnant que sur un royaume dépecé où il n'était même plus son maître, le morose Frédéric-Guillaume, abaissé et sacrifié par l'alliance contractée entre la Russie et la France, attendait sa revanche d'une rupture des nœuds qui s'étaient formés à Tilsitt sans profit pour lui. Cette rupture, il l'espérait ; en

1810, tout la faisait présager ; il s'y préparait, secrètement encouragé par Alexandre qui, lui aussi, la sentait venir. Le rôle du représentant impérial à la cour de Prusse se bornait à entretenir ces espoirs, à transmettre les instructions que nécessitaient ces circonstances. Il n'y avait guère place en cela pour l'activité intellectuelle de Mme de Lieven.

D'ailleurs les facultés qu'elle devait bientôt déployer à Londres ne s'étaient pas encore révélées. Elle ne songeait qu'à jouir des avantages attachés à la haute fonction qu'occupait son mari ; qu'au bonheur d'avoir ses enfants autour d'elle, de les associer aux satisfactions matérielles et morales qui lui étaient assurées à elle-même. On ne trouve pas autre chose dans les lettres qu'elle écrit alors. Elles ne présenteraient qu'un médiocre intérêt si elles ne témoignaient, dans les récits où elle raconte ce qu'elle voit et répète ce qu'elle entend, du rare don d'observation qu'elle a si heureusement exercé depuis. Sa présentation à la belle reine Louise est narrée par elle non à son frère, cette fois, mais à sa sœur, avec un luxe de détails qui contribue à en faire le plus piquant tableau.

« Elle m'a fait un accueil extrêmement aimable ; elle m'a retenue au-delà de deux heures chez elle, m'a fait cent mille questions sur Pétersbourg, de vous aussi, et, en général, ne parle que Russie et Russes qu'elle paraît aimer beaucoup. Elle m'a montré son appartement, qui est assez joli, surtout sa chambre à

coucher, qui est arrangée dans le goût de Pétersbourg : des draperies, des albâtres, des colonnes et un grand encensoir fumant au milieu de la chambre; en un mot, c'est très joli. Elle-même était mieux que tout cela. Elle avait un habit court ouvert par devant, ponceau brodé d'or, broderies des uniformes de cosaques, les manches cosaques de même; dessous, un habit en satin blanc, mêmes broderies en or; un bonnet demi-cosaque, demi-houlan sur la tête, fort haut, large par le haut, étroit par le bas, ponceau et or, comme l'habit. Cela faisait un costume charmant et lui allait à merveille; collet montant comme les cosaques. C'était assez singulier, mais joli. Elle n'a pas changé depuis Pétersbourg; mais le roi est un peu engraisé. C'est aujourd'hui la fête de la reine; il y a un grandissime bal au grand palais. J'y vais et je serai aussi belle que je puisse l'être. »

Elle ne parle pas de la société de Berlin aussi favorablement que de la toilette royale. Trois mois après son arrivée, elle sent qu'elle va s'ennuyer beaucoup. « Les sociétés sont tuantes, les femmes très peu aimables; les hommes ne le sont qu'autant qu'on leur donne à manger, et comme ma maison n'est point encore montée à recevoir beaucoup de monde, je ne puis pas juger de l'effet que produirait mon cuisinier sur leur humeur. Je me borne maintenant à voir quelques étrangers, parmi lesquels les ministres de France et d'Autriche, tout ce qu'il y a de plus dis-

tingué partout, sous tous les rapports. Je suis invitée parfois à dîner chez des Majestés et des Altesses. Mon mari et ses collègues sont traités en marchandise anglaise. Il sort du reste plus que moi. Je me promène au parc avec mes enfants et puis je mange et je dors : voilà les plaisirs de Berlin. »

Le temps ne modifie pas son opinion sur les personnages du milieu où elle vit : « Ce sont de drôles de gens. Le roi est bien peu de chose et entêté comme toutes les bêtes. On lui a remâché qu'il ne devait pas avoir l'air trop bien avec nous et il suit très exactement cet avis envers nous, et au delà, et, d'un autre côté, il va, à ce qu'on dit aujourd'hui, faire trente milles pour voir quelques matelots russes qui passent. Son fils est habillé en cosaque et paraît ainsi dans les rues et aux bals de la cour; ils n'ont pas le sens commun, tous. Au reste ceci m'importe peu. Je songe maintenant à mettre à profit pour ma santé le temps que je suis en Allemagne, et j'espère que ce ne sera pas long. »

Ce devait être plus long qu'elle ne pensait. Elle se résigna, et trompa son attente en ne donnant aux devoirs diplomatiques que le strict nécessaire; en se consacrant à ses enfants; en les conduisant à la campagne, à la mer, aux eaux et en y séjournant le plus qu'elle pouvait. En septembre, sous les ombrages de Charlottembourg « elle ne s'ennuie ni ne s'amuse ». Sa vie est « douce et commode ». Elle la supporterait

si elle en voyait la fin. « Mais être sotte pendant quelques années encore, c'est violent; et vrai, je crois qu'à moins de grands événements, nous pourrions ici. » Ces événements, on les prévoit en avril

F82 1 : « Les environs se remplissent de troupes françaises. Vous aurez bientôt des lauriers à cueillir. Ces triers-là me feront sans doute prendre le chemin de Russie et j'en serai fort aise. Ma santé n'est pas bonne, ma beauté est au diable et mon humeur pas brillante; il n'y a pas de quoi l'avoir gentille non plus. »

Les vœux de Mme de Lieven ne se réalisèrent qu'à quelques mois de là, au moment où Napoléon et Alexandre se préparaient à marcher l'un contre l'autre. Son mari fut rappelé; elle quitta Berlin avec satisfaction, s'inquiétant cependant un peu « de ce qu'on allait faire d'eux ». Ils ignoraient encore qu'on leur destinait le poste de Londres.

Au mois de mai 1812, l'empereur Napoléon était à Dresde. Sous prétexte d'y tenir de solennelles assises et de recevoir l'hommage et le serment des rois (1), il avait voulu se rapprocher de la Russie. Au milieu des fêtes qui signalaient sa présence en Saxe, il se préparait à attaquer Alexandre, tout en feignant, bien qu'il fût résolu à la guerre, de n'avoir pas renoncé à la conjurer. Le tsar n'y était pas moins

(1) Albert VANDAL, *Napoléon et Alexandre I^{er}*.

résolu que lui. Mais, il entendait qu'elle se fit en deçà des frontières de son empire ; il espérait attirer là son redoutable rival et lui creuser un tombeau. A la faveur de négociations où personne n'apportait ni sincérité ni bonne foi, chacun des deux adversaires se flattait de dissimuler à l'autre ses dispositions personnelles et ses secrets desseins. Il en résultait par toute l'Europe un état d'incertitude et de trouble dont les lettres de Mme de Lieven nous révèlent maints symptômes.

Rentrée de Berlin à la fin de 1811, elle était encore à Saint-Pétersbourg au printemps suivant. Elle s'impatientait de ne pas savoir à quel poste on destinait son mari, qu'une mission temporaire retenait hors de la capitale. Le choix de ce poste restait subordonné à la tournure qu'allaient prendre les événements. On voit alors la jeune femme supporter malaisément « ce vilain climat » nuisible à sa santé, dont l'avait déshabituée son séjour en Prusse. « L'incertitude de mon sort à venir, mande-t-elle à son frère, le 24 mai, fait que je ne puis même pas m'établir à ma guise. Je vous assure que je suis bien fatiguée de cette ignorance complète des événements. Je n'ai aucune idée du moment et du lieu où je reverrai mon mari. Dans tous les cas, je suis bien décidée à ne pas voir les glaces sur la Néva et si les circonstances ne me permettent point de me retrouver avec mon mari sous un ciel étranger, j'irai en chercher un plus chaud en

Russie. La Crimée me sourit beaucoup et Constantin est tout décidé à m'accompagner si j'y vais... Je ne vous dis rien de ce qui se passe, d'abord par la très bonne raison que je n'en sais absolument rien et que je veux mourir si j'y comprends goutte. Bien fin celui qui peut calculer ce qui va advenir de tout cela. »

Ce qui en advint, on le sait : la brusque rupture des négociations engagées entre la France et la Russie, le déchirement de l'alliance, le passage du Niémen par Napoléon, sa marche sur Moscou, l'incendie de cette ville et enfin la retraite tragique de la grande armée sous les meurtrières rigueurs d'un hiver inexorable. Au mois d'octobre, ce sombre drame touchait à son dénouement. En s'achevant, il préludait aux luttes suprêmes dans lesquelles allait s'abîmer la puissance de Napoléon. A cette heure, le souverain vaincu était condamné.

— Nous ne pouvons plus régner ensemble, avait dit Alexandre; lui ou moi, moi ou lui.

Et cette menace, il commençait à en assurer l'exécution en se réconciliant avec l'Angleterre que, depuis Tilsitt, et pour plaire à Napoléon, il avait traitée en ennemie. Le premier témoignage de la réconciliation devant être l'envoi à Londres d'un ambassadeur de Russie, il se décidait à en nommer un. Pour occuper ce poste dont ses projets belliqueux et vengeurs grandissaient l'importance, il désignait le comte de Lieven.

La correspondance est muette sur les circonstances

qui déterminèrent cette désignation. Elle nous montre seulement Mme de Lieven non encore fixée, à la date du 7 octobre, quant à celle de son départ pour l'Angleterre et s'en inquiétant. « Je suis d'une très grande impatience à me voir hors d'ici et toujours de nouveaux obstacles viennent retarder ce moment. Maintenant que l'expédition est à peu de choses près terminée, mon mari vient de prendre un rhume assez fort avec de la fièvre et, selon la manière des hommes d'être malades, il est presque toujours au lit... Je doute que nous partions encore cette semaine. Cela m'afflige véritablement à cause de la saison. » Malgré ce ton désolé, elle se consolait cependant du retard qui lui était imposé. « On est dans une grande attente des nouvelles de la grande armée. Les derniers bulletins de Wentzingerode ayant annoncé que les forces de Napoléon se portaient vers elle, je ne suis pas fâchée d'attendre encore ici les résultats de ce grand événement. » Peu de jours après, d'une lettre de son mari, nous pouvons conclure que les impatiences de Mme de Lieven ont trouvé leur terme et que rien ne s'oppose plus à son départ. Le 9 octobre, le nouvel ambassadeur de Russie à Londres écrit à son beau-frère :

« ... Je compte partir dans six ou huit jours au plus. Je serais peut-être à la veille de mon départ si une indisposition de quelque jours ne m'eût retardé. On m'a donné le poste le plus brillant, le plus important

et le plus agréable auquel je pouvais aspirer. Le moment présent lui donne surtout le plus grand relief. Vous pouvez juger par là, mon cher ami, du comble de mon bonheur et de la reconnaissance que je dois à l'Empereur de ce témoignage éclatant de ses bontés et de l'étendue de sa confiance. Ma femme, comme vous le pensez bien, participe grandement à ma félicité; que pouvait-elle individuellement désirer de mieux? »

Cette lettre disait vrai. Mme de Lieven partageait l'allégresse de son mari. Deux années passées hors de son pays avaient éveillé en elle des vellétés d'indépendance. Le despotisme auquel cependant elle était faite depuis son berceau lui semblait moins tolérable qu'au lendemain de son mariage, comme si son séjour à l'étranger lui eût fait une âme nouvelle et suggéré l'impérieux besoin d'une atmosphère plus légère et plus libre que celle de la cour moscovite. Lasse d'une étiquette façonnée aux caprices du maître, lasse de la Russie, de la capitale russe, de la société au milieu de laquelle elle vivait, bien que tout y fût pour flatter son orgueil, elle aspirait à briller sur un autre théâtre. Attrait de l'inconnu ou pressentiment du rôle qu'elle y devait jouer, celui que la faveur impériale ouvrait à ses ambitions l'attirait, lui apparaissait comme un séjour enchanteur où tout serait à souhait pour son esprit et pour ses goûts.

CHAPITRE II

A LA COUR D'ANGLETERRE

I

La correspondance de Mme de Lieven ne nous entretient ni de son départ pour l'Angleterre ni de son arrivée à Londres, et pas davantage de l'accueil qu'elle y reçut. Elle y est installée depuis plusieurs mois, et son mari est en possession de son poste lorsque reprend avec son frère son commerce épistolaire. C'est en avril 1813, au moment où Napoléon s'efforce de déjouer les calculs des puissances coalisées et, quoique accablé par le nombre, leur porte de terribles coups. Alexandre de Benckendorff est sur le théâtre de la guerre. « J'apprends ce matin d'extraits du *Moniteur*, lui mande sa sœur, qu'on nous a frottés sur l'Elbe. Comme il n'y a aucun détail d'ajouté à cela, je pense que c'est plutôt d'un avantage remporté sur l'ennemi que j'ai à vous féliciter. On acquiert une certaine facilité à commenter les gazettes françaises ;

il n'y a jamais qu'à substituer le mot de défaite à celui de victoire qu'ils se donnent. »

Quelques semaines plus tard la marche des alliés sous l'impulsion toujours plus active d'Alexandre inspire à la jeune femme un véritable chant d'enthousiasme et d'admiration à l'adresse de son souverain : « Qu'il est beau d'avoir fait cette belle guerre et qu'il est gigantesque et digne seulement des Russes de se trouver dans l'espace de cinq mois des bords de la Moskowa à ceux de l'Elbe ! Qu'il est bien plus beau encore, après cette série de victoires et de triomphes, d'en user avec la modération que fait notre Empereur ! Cela le met au-dessus de tout ce qui, jusqu'à présent, a paru sur le trône, et que l'Europe est heureuse de voir ses destinées confiées à Alexandre !... Combien le monde est renversé depuis que nous ne nous sommes vus ! Quelle brillante année vous avez vue et comme votre devise, alors, s'est trouvée la véritable arme qu'il fallait employer pour parvenir là où vous êtes et surtout là où vous en viendrez, car tout s'organise pour accomplir le grand œuvre. L'Empereur est admirable et bien admiré aussi, je vous assure. Comme la modération, la loyauté font bien avec la puissance ! Sa gloire est solide. »

Entre temps, elle a commencé à se faire une place dans la société britannique. A la cour comme à la ville, elle a trouvé l'accueil qu'elle souhaitait. La cour d'Angleterre est alors la plus excentrique et la plus

dissolue des cours. Sous le nom du roi Georges III, tombé en enfance, règne son fils, le prince régent, qui montera effectivement sur le trône en 1818. Ses débauches l'ont rendu impopulaire parmi ses sujets. Sa femme, la princesse Caroline de Brunswick, de laquelle, depuis plusieurs années, il vit séparé, court le monde en triste compagnie, promenant de toutes part les scandales provoqués par son inconduite. Pour la remplacer à la cour, le prince régent a ses maîtresses : l'ancienne, lady Hertford, et la nouvelle, lady Coningham. Afin de justifier leur présence auprès de lui, il invite fréquemment les femmes du corps diplomatique et notamment l'ambassadrice de Russie. De là, les mauvais bruits auquel donneront lieu, de 1818 à 1820, les rapports quasi quotidiens de Mme de Lieven avec le prince. Ce qui est plus vrai, c'est que, à l'exemple de celui-ci, la famille royale, les ministres, tout ce qui compte en Angleterre témoignent à la jeune ambassadrice sympathie et respect. Mais tant de motifs de se plaire à Londres ne l'empêchent pas d'observer autour d'elle les habitudes, les tendances, les mœurs ; de voir tout ce qui manque à cette société où elle occupera bientôt une si grande place et dont elle ne saisit encore que les défauts et les inconvénients. Voici comment elle la juge au bout de dix mois (6 août 1813) :

« Cette belle Angleterre est toujours la même chose ; c'est une chaîne de perfections, mais qui ne frappent

que votre raison et qui sont muettes pour votre imagination. Je vous accorde deux mois d'engouement, parce qu'en effet tout est beau ici, et puis si extraordinaire que votre curiosité et votre admiration sont sans cesse en jeu. Mais, lorsqu'on a tout vu, lorsqu'on est fatigué d'admirer, on veut sentir, et ce n'est point le pays des émotions. Mon individu devrait se trouver heureux ici ; j'y suis sous des auspices si belles (*sic*), on m'y reçoit comme jamais aucune étrangère ne l'a été ; personnellement même, je crois que j'y réussis, mais je ne voudrais pas mourir dans ce pays. Je suis toujours étonnée de l'anglomanie qu'ont prise tant de mes compatriotes. Il y a de quoi se dégriser lorsqu'on vit avec les Anglais. Je vous en parle trop ; j'ai assez de leur vue et j'aime mieux songer à l'outre-mer. »

Ce sont là des impressions de début, que ne tarderont pas à corriger le temps, un contact plus fréquent avec l'aristocratie anglaise, les amitiés qu'elle y contractera. Nous la verrons subir alors la contagion de cette anglomanie qu'elle critique chez ses compatriotes, la subir à ce point que lorsqu'après vingt ans de séjour en Angleterre, elle en devra partir pour rentrer en Russie, elle sera littéralement au désespoir. Mais, il s'en faut de beaucoup que tel soit son état d'âme durant les premiers temps de son séjour. Le charme n'opère pas encore. Elle est dans une période d'étude, d'observation et de défiance ; singulièrement troublée d'ailleurs par les tragiques péripéties qui se déroulent sur

le continent, auxquelles elle assiste de loin, en s'associant aux inquiétudes et aux angoisses que ressentent à cette heure les gouvernements et les peuples.

Sa conduite et ses paroles témoignent de beaucoup d'énervement et d'impatience. Les défaites de Napoléon, la prise de Paris, l'abdication de 1814 la comblent de joie et d'orgueil ; elle en attribue presque exclusivement le mérite à son souverain ; elle est trop bonne patriote pour ne pas se réjouir de le voir ramasser tant de lauriers. Mais le retour de l'île d'Elbe, le départ des Bourbons, les préparatifs guerriers du revenant, les calamités nouvelles dont l'Europe est menacée excitent ses critiques et, à la fin de la lettre qui suit, amènent sous sa plume des imprécations insultantes à l'adresse de ces Français que plus tard, beaucoup plus tard, elle aimera passionnément dans la personne de Guizot.

« Que d'événements depuis quelques semaines, s'écrie-t-elle le 19 avril 1815, et comme un peu de prévoyance eût pu faire éviter toutes les calamités qui attendent encore l'Europe ! Au moins l'énergie et les forces que déploient les puissances promettent-elles une fin prompte à cette nouvelle crise. Je la désire vivement et que, de même que l'année passée, vous puissiez venir profiter de la paix en Angleterre. Je vous donne rendez-vous à Brighton pour le mois d'août. Terminez la besogne jusque-là, si faire se peut. Ici, il y a quelques aboyeurs qui crient à la paix ; mais

tout ce qui a le sens commun comprend qu'il n'y a que les baïonnettes et les boulets pour faire justice de cet homme et préserver l'Europe de sa domination.

« En attendant, il n'est pas à l'aise à Paris. Il est entre les mains des jacobins dont le parti est très fort en France et, en attendant qu'il puisse prendre le dessus, le plus despote des hommes est forcé d'endosser la livrée du républicanisme. Il manque d'argent complètement. Ses paroles sont toutes de miel ; mais, ainsi que les abeilles qui sont ses armes, il a son venin tout prêt.

« Les Français sont les plus méprisés et les plus méprisables des hommes. Dans ce moment, ils attendent qu'une autre révolution aussi paisible que celle-ci leur rende les Bourbons, et ils les recevront avec la même indifférence qu'ils les ont vus partir. C'est le superlatif de la canaillerie. Le duc d'Orléans est ici ; je ne sais trop pourquoi. Ces princes ne sont jamais que là où ils ne devraient pas être..... Je suis beaucoup dehors cette année-ci, ajoute-t-elle. Ma santé s'en ressent ; les veillées ne me conviennent point et cependant le besoin de distraction me pousse partout. Cela ira tant que ça pourra. »

Au mois de novembre, la coalition victorieuse a terminé son œuvre ; l'Europe est délivrée ; Louis XVIII a recouvré sa couronne. Il semble que désormais la révolution soit désarmée. Mme de Lieven s'apaise, retrouve sa sérénité et commence à justifier ce juge-

ment que l'année suivante son amie lady Granville portera sur elle : « Elle devient célèbre par sa politesse et ses empresses à tout le monde. Sa manière est très admirée, et, autant qu'on peut voir, un grand changement a eu lieu. Les convenances sont respectées. Elle est sur le ton le plus amical envers son mari et a pour lui les plus grands égards. »

Ses lettres à son frère témoignent de cet apaisement. Son cher Arrar était venu la voir l'année précédente et elle avait été heureuse de le recevoir à Londres. Bien tendrement, elle lui exprime le regret de ne pouvoir lui faire encore cette année les honneurs de la capitale de l'Angleterre.

« Pauvre petit frère, que je vous plains et moi aussi ! j'espérais vous revoir ici ; j'avais calculé même que l'époque de votre arrivée serait celle que j'avais destinée à mes visites dans le pays, que nous irions ensemble, que vous vous amuseriez comme je l'ai fait ; que nous admirerions ensemble ce beau pays, ces magnifiques établissements ; que nous ririons ensemble de la gaucherie de leurs possesseurs, mais que nous trouverions, comme je l'ai trouvé en effet, qu'on consentirait à être gauche au prix du bonheur qu'éprouvent ces gens-là et qu'ils répandent. Au reste, on trouve sous ces écorces peu provocantes un si grand fonds de bonhomie, de cordialité et de bon esprit qu'on peut quelquefois se rétorquer le compliment et se trouver fort gauche du jugement qu'on a porté. »

Suit la nomenclature des visites qu'elle a faites durant l'été, et qu'elle fera désormais les années suivantes jusqu'à la fin de son séjour en Angleterre. Lady Harriett, lady Granville dont elle goûte fort les qualités d'esprit et de cœur; le duc de Devonshire, dont la maison « est digne d'un empereur », l'ont reçue tour à tour et fêtée. Peu à peu ces relations vont s'étendre. Elle sera accueillie par toute l'aristocratie anglaise, qui ne fait que suivre l'exemple de la famille royale, pour qui, à Brighton et à Windsor, il n'est pas de fête complète quand Mme de Lieven n'en est pas. A la même époque, M. de Merweld, ambassadeur d'Autriche à Londres, étant mort, le prince Paul Esterhazy vient le remplacer. « C'est une fort bonne acquisition pour nous. Sa femme va arriver au printemps. »

Ce qui ne lui plaît pas moins, c'est que Londres est, en cette année 1815, le rendez-vous de toute la « fashion russe », qui y vient en allant à Paris ou en s'en retournant : les Orlof; un comte Lavadowsky, « jeune éventé qui a de l'esprit logé dans la plus mauvaise cervelle »; les deux dames Nariskine, la princesse Serge Galitzin, la comtesse Woronzoff; beaucoup d'Autrichiens aussi, dont deux archiducs « qui courent le pays ». A citer encore, parmi ces relations si propres à charmer la jeune ambassadrice, Balmaine « qui vient d'être nommé commissaire à Sainte-Hélène, auprès de Bonaparte », lord Pembroke, lady Jersey, lady Cowper; le général de Flahaut, fugitif de France,

« dont Talleyrand est le véritable père » et qui va épouser la fille de l'amiral Keith, miss Mercer, une riche héritière.

Le cercle, d'année en année, ne fera que s'étendre et tout ce qui compte dans la haute société anglaise y figurera. Dès ce moment, des princes et des princesses de sang royal viennent le grossir et Mme de Lieven y trouve deux amies dont le nom apparaîtra fréquemment dans sa correspondance : la princesse Charlotte, fille du régent, héritière de la couronne, mariée au commencement de 1816 à Léopold de Cobourg, le futur roi des Belges, après d'assez orageuses aventures où elle apparaît moins comme une coupable que comme une victime de la perversité de sa mère, et qui n'empêcheront pas les Anglais de la chérir vivante ni de la regretter amèrement lorsqu'elle meurt en couches au mois de novembre 1817 ; la duchesse de Cumberland, belle-sœur du régent, née princesse de Meklenbourg-Strelitz, veuve d'un premier mari, Frédéric de Prusse, dont elle a un fils ; divorcée d'avec un second, le prince de Salms-Braunfels, et qui n'a épousé le duc de Cumberland, le troisième, un des frères du régent, qu'après avoir été fiancée au duc de Cambridge son cadet, avec qui elle a rompu à la veille du mariage, ce que sa belle-mère ne lui a pas pardonné.

Dans sa vie nouvelle, la jeune ambassadrice ne cueille que des fleurs. Aussi est-il bien sincère le cri de satisfaction relevé dans une de ses lettres. « Me

voilà fixée à Londres après avoir couru toutes les campagnes de l'Angleterre. Jamais, je ne me suis autant plu ici que cette dernière année. Je vois et je connais beaucoup de monde et je m'y amuse vraiment. Pourquoi n'êtes-vous pas ici, cher Alexandre? » •

La politique, qui deviendra quelques années plus tard « sa passion », ne l'a pas encore absorbée. Elle est toute à ses plaisirs. Elle paraît heureuse de voir son mari les partager. Les loisirs qu'ils lui laissent appartiennent à ses enfants, dont elle s'occupe activement. Leur nom revient à tout instant sous sa plume avec mille détails qui témoignent de l'ardeur de sa sollicitude maternelle. Cette jeune femme à qui la maturité de l'âge donnera plus tard un air guindé, hautain, réfrigérant au dire même de ses admirateurs, est à cette heure tout feu tout flamme, rieuse, expansive, animée au plus haut degré du désir de plaire et convaincue qu'elle y réussit. « Sans vanité, mes soirées et celles de lady Jersey sont les plus agréables et les plus brillantes. » Et comme pour prouver que son bonheur ne l'empêche pas de jouir de celui des autres, elle ajoute : « La princesse Charlotte est heureuse et contente; ils sont tous deux prodigieusement amoureux, lui de sa femme et elle de son mari et de sa liberté. J'en jouis pour ma part, car je puis la voir comme jadis : elle est toujours charmante. »

A propos de la princesse Charlotte et de la famille

royale, il convient de citer encore ce passage d'une lettre du 30 octobre 1816 : « Je vois beaucoup les Cobourg, et dans le fait, je suis maintenant la plus intime liaison de la princesse Charlotte, tout en gardant de mon côté la mesure et la prudence nécessaires pour ne point donner ombrage au père, car les relations de famille sont les mêmes que de votre temps. Le mari fait fort bien ; elle lui est extrêmement attachée et soumise. Je ne réponds point de la durée de ce bonheur conjugal ; mais certes, il est bien à désirer qu'il se consolide.

« ... Je vois toujours la duchesse de Cumberland, qui malheureusement se trouve dans une situation à ne jamais espérer de réconciliation avec la reine, et, comme la cour est brouillée avec elle, les particuliers aussi s'en écartent et lui font éprouver toutes les humiliations possibles. Je me suis mise sur un pied assez indépendant pour pouvoir lui témoigner de l'intérêt, malgré l'anathème général, et l'amitié que je ne lui eusse point montrée si elle se trouvait dans une situation prospère, je me crois tenue en conscience de ne point la lui refuser lorsqu'elle peut lui être de quelque utilité ou seulement d'un peu d'agrément... »

Voilà certes qui n'est pas d'un mauvais cœur et cette assistance accordée à une princesse malheureuse, dépourvue de tout pouvoir, de tout crédit, prouve qu'au moins dans sa jeunesse Mme de Lieven, à qui, plus tard, la spontanéité des élans de cœur sera contestée,

l'a véritablement possédée et en a fait usage au profit d'autrui. En ce temps-là, du reste, femme et mère heureuse adulée, admirée sinon pour sa beauté du moins pour son esprit et ses dons de séduction; non encore méconnue par son mari; épargnée par le malheur qui s'appretait à la frapper sans merci, en lui enlevant son père, son plus jeune frère, deux enfants, elle est peu disposée à ce pessimisme dont s'assombrirent les vingt dernières années de sa vie?

Elle est mordante dans ses jugements. Ils se manifestent indulgents ou sévères selon que les gens sur qui elle les porte sont les amis ou les ennemis de son pays qu'elle aime passionnément; mais elle n'est pas systématiquement malveillante. Fréquemment, une remarque en retour atténue ses appréciations qui, dans la plupart des cas, ne vont pas plus loin qu'un coup de patte donné en passant et à fleur de peau. Comme presque toutes les femmes, elle est malicieuse et non méchante. « Notre corps diplomatique est augmenté des ambassadrices de France et d'Autriche, mande-t-elle à son frère; la première, la marquise d'Osmond, une espèce de revenant bien blême, bien maigre, bien bonne personne; la seconde, la princesse Esterhazy, petite, ronde, noire, animée et assez méchante. Je vais également bien avec l'une et avec l'autre. La dernière est la petite-nièce de la reine d'Angleterre par sa mère, la princesse de la Tour et Taxis. Cette parenté ne lui donne au reste aucune

prérogative ici puisqu'elle forme membre du corps diplomatique. »

Les lettres que, vers le même temps, elle écrit à son père ne contribuent pas moins que celles qu'elle écrit à son frère à nous initier à sa vie, vie brillante, vie de distractions et de plaisirs, qui nous la montre uniquement occupée à se récréer et à se distraire en se lançant dans le tourbillon mondain.

Le 10 juillet 1817, elle annonce à son père que, sous peu de jours, elle va quitter Londres, d'abord pour se rendre à Brighton, où le prince régent lui offre l'hospitalité, et pour faire des tournées dans l'intérieur du pays, chez des connaissances. « C'est la manière d'employer mon temps que je préfère à toute autre. Le pays est si beau, les châteaux si bien montés et les propriétaires plus européens qu'à Londres, c'est-à-dire aimables autant qu'un Anglais peut l'être. Ceci, cependant, ne s'applique pas généralement, car il y a des personnes extrêmement agréables; mais il faut convenir que la généralité pêche pour les formes... Je vais ce soir à la noce de la princesse Marie d'Angleterre. Toute la famille y est réunie, excepté cette pauvre duchesse de Cumberland, qui est traitée avec une injustice sans exemple. Cela révolte tout le monde. Je la vois beaucoup et je lui donne tous les conseils et l'adoucissement à ses peines que je puis. Je suis fort liée avec la princesse Charlotte. Son mari est parfaitement heureux avec elle et mérite vraiment de l'être.

C'est un homme tout à fait distingué pour sa manière de penser et son caractère. »

Au mois d'octobre suivant, elle confesse que ses projets de villégiature n'ont été qu'à demi réalisés et que son automne « a été entièrement massacré ». Les occupations de son mari, la nécessité de divertir des compatriotes de passage à Londres — Mme Nariskine, « pour qui le prince régent a été d'une galanterie extrême », le prince Alexis Gortschakoff, le comte Wittgenstein — l'ont clouée chez elle. « J'ai gagné à cela quelques fatigues de plus, auxquelles on n'est pas habitué dans cette saison, j'entends de grands diners, qui sont pour moi une chose tuante. » Heureusement, une course à Paris où son mari l'emmène va la délasser. Elle en revient à la mi-novembre, plus déçue que charmée par ce qu'elle a vu.

« J'ai passé trois semaines dans un tourbillon de plaisirs et de nouveautés. J'en ai été un peu étourdie : après cinq années d'habitudes de gravité, les allures de Paris m'ont assez divertie ; mais, je ne vous dirai pas qu'elles me plaisent et je crois qu'on se fatiguerait de cette constante frivolité plus tôt que de toute autre chose. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été bien aise de venir me reposer à Londres de mon séjour à Paris et de rencontrer de silencieux Anglais auxquels je puis raconter le bavardage des Français ; ne me trahissez pas ; on aurait trop mauvaise opinion de mon goût.

« Le roi nous a reçus avec une véritable bonté, la famille royale de même. Nous avons eu force grands diners, des prévenances de toutes parts et le choix des plaisirs. Celui que j'ai su le mieux goûter est le petit séjour de Michel Woronzoff à Paris pendant que nous y étions; il nous a montré tout plein d'amitié et j'ai eu mille regrets de me séparer de lui. »

En même temps qu'elle rentre en Angleterre, le duc de Devonshire, son ami, y revient aussi après un voyage à Saint-Pétersbourg. « Il est enchanté de la réception que lui a faite la famille impériale, pas fort édifié de l'accueil des particuliers. Je vois ce que c'est; on se sera diverti à ses dépens et on a eu tort, car, avec sa mine nigaude, il est plein d'esprit, et avec son esprit il donnera ici mauvaise opinion de l'urbanité russe. Je voudrais qu'au lieu de rire chez nous de quelques gaucheries étrangères on ne lançât pas dans l'étranger des Russes qui font pire que faire rire à leurs dépens, mais qui se font, et à juste titre, mépriser. J'en ai rencontré à Paris qui m'ont vraiment donné de la mauvaise humeur. Aussi, d'y rencontrer un Michel Woronzoff est vraiment une jouissance patriotique. »

La même lettre se termine par une lamentation :

« Quel triste événement a marqué mon retour ici! cette charmante princesse Charlotte, si pleine de bonheur, de beauté, de magnifiques espérances, enlevée à l'amour de toute une nation! Il est impossible

de retrouver dans l'histoire des peuples ou des familles un événement qui a causé des pleurs et un désespoir semblables à celui-ci. On voyait dans les rues des gens du peuple pleurer, les églises constamment remplies, les boutiques fermées pendant quinze jours, ce qui est plus éloquent encore pour une population marchande comme celle-ci ; enfin, tout, du premier jusqu'au dernier, dans une consternation qu'il est impossible de décrire. J'ai souffert plus que tout autre peut-être : nous étions fort bien ensemble ; elle me montrait une amitié plus vive qu'à toute autre femme, et il était vraiment impossible de n'être pas touchée de ses excellentes qualités. Ce pauvre prince Léopold est dans un état à faire pitié. Le prince régent aussi a senti ce coup avec beaucoup de force. »

Heureusement, l'arrivée du grand-duc Nicolas, le futur empereur de Russie, vient la distraire de son chagrin. Ce jeune prince parcourt l'Europe pour compléter son éducation. « Il plaît généralement et il est vraiment charmant. Je ne lui connais de défaut que sa manie des uniformes ; mais c'est seulement pour constater l'impossibilité de la perfection dans les hommes. Ses relations avec le prince régent sont parfaites ; il y a le plus grand mérite lui-même, car ses manières sont toutes captivantes. Je lui ai montré chez moi ce qu'il y a de société à Londres dans ce moment-ci ; il a beaucoup d'aisance dans les manières et il en faut pour encourager les gauches Anglais.

Avec les femmes, il est fort timide; mais il a le goût bon et de la galanterie dans les manières; il a réussi généralement et j'en suis toute glorieuse. Il est parti pour l'Écosse et reviendra dans un mois pour passer un mois à Londres. Il a fait un grand dîner officiel chez nous avec le prince régent; mais les diners l'ennuient et il préfère que je lui donne des soirées. »

De tout ce qui précède il résulte que, jusqu'à ce jour, la politique avait laissé Mme de Lieven indifférente. Elle paraît ne s'y être que faiblement intéressée pendant les premières années de son séjour à Londres et n'avoir pris que peu de part aux graves affaires dont son mari, en sa qualité d'ambassadeur de Russie, était chargé de débrouiller l'écheveau. Que le pouvoir en Angleterre fût aux mains des tories ou aux mains des whigs, cela lui importait peu. A quel que parti qu'ils appartenissent, n'était-elle pas choyée par les conseillers de la couronne? L'opposition ne l'environnait-elle pas des mêmes égards? La famille royale ne la traitait-elle pas comme une privilégiée? Ne trouvait-elle pas partout, enfin, dans la société britannique, l'accueil que méritaient les représentants de cet empereur Alexandre qui, depuis qu'il s'était rapproché de l'Angleterre, n'avait cessé d'être son allié fidèle, complaisant, empressé?

Les difficultés qui devaient éclater plus tard entre les deux pays, quand l'étroite union contractée en vue d'une œuvre commune n'était plus assez nécessaire

pour tarir à leur source les causes des conflits et des rivalités, ces difficultés dormaient encore; on ne les prévoyait pas, on ne les soupçonnait pas. La France, dont les alliés occupaient le territoire, était pour tous, au même degré, l'ennemie, la seule et la plus redoutable; la nation turbulente dont il convenait de se défier, de laquelle il y avait lieu d'exiger d'amples dédommagements aux efforts qu'il avait fallu déployer pour la vaincre. Le péril dont ses agitations intérieures menaçaient l'Europe était encore trop visible et trop pressant pour qu'on laissât se déchirer le contrat qu'avait créé entre les grands États le besoin de la contenir.

Il n'aurait pu, par conséquent, s'élever à cette heure de nuages entre les alliés, et au grand poste qu'à côté de son mari elle occupait dans le concert européen, l'ambassadrice russe n'avait rien à souhaiter. Il lui suffisait, pour être heureuse, de se laisser vivre, de s'en tenir à ses devoirs de mondaine, de donner ainsi du relief à ses fonctions, de les remplir de manière à grandir le pays qu'elle représentait. Elle ne rêvait rien au delà de ce rôle qui exigeait uniquement du tact, de la bonne grâce et de l'esprit. La politique ne l'attirait pas, elle en laissait le monopole à son mari et n'attachait de prix qu'à se rendre digne des hommages qu'on lui prodiguait. Les appréciations politiques font donc totalement défaut dans toute la partie de sa correspondance qui a été écrite antérieu-

rement aux derniers mois de 1818. C'est seulement à partir de cette date, lorsque venait de prendre fin le Congrès d'Aix-la-Chapelle, où elle avait accompagné l'ambassadeur, que se montre dans Mme de Lieven, et bien timidement encore, une femme nouvelle et qu'elle se hasarde sur un domaine dont l'exploration ne semble pas l'avoir précédemment tentée.

Quels motifs ont déterminé la tardive métamorphose qu'elle commence à subir à trente-quatre ans et par suite de quelles influences va-t-elle se modifier peu à peu? Est-ce le spectacle de tant de conducteurs de peuples, réunis à Aix-la-Chapelle, qui lui a révélé qu'elle peut goûter, en les fréquentant, des jouissances inattendues, inspiré le goût passionné des choses de la diplomatie, l'impérieux besoin de s'y mêler, d'y jouer sa partie et de devenir une Égérie constamment au service de qui voudra la consulter? Est-ce l'action personnelle du plus illustre de ces hommes d'État, le prince de Metternich, qui s'est exercée sur son esprit comme la grâce captivante de ce haut personnage s'est exercée sur son cœur? C'est à Aix-la-Chapelle qu'elle l'a rencontré pour la première fois; c'est là que s'est formée entre eux la chaîne d'amour, fragile et fleurie, dont quelques fragments de lettres, copiés par les employés du cabinet noir, constituent l'unique témoignage et qui trois ans plus tard, surprise à Vérone par Chateaubriand, lui a suggéré des réflexions aussi malveillantes qu'injustes; c'est là enfin qu'elle a aimé ou

tout au moins qu'elle a cru aimer pour toujours.

Les détails nous manquent de ce suggestif roman. Nous en savons assez cependant pour supposer qu'à Metternich est due la métamorphose dont, en dehors de lui, il paraît impossible de reconstituer les origines, et encore qu'il convienne de glisser sur un épisode dont les voiles mystérieux n'ont été qu'à demi déchirés, on ne saurait passer sous silence que c'est à son retour d'Aix-la-Chapelle qu'on voit Mme de Lieven mêler aux informations dont sa correspondance est coutumière de brèves appréciations sur les événements et sur les hommes, révélatrices d'un état d'âme nouveau.

II

Après avoir résidé à Aix-la-Chapelle pendant la durée du Congrès, passé quinze jours à Bruxelles, un mois à Paris, elle était rentrée à Londres à la fin de décembre pour s'aliter, « en si grand danger d'une inflammation de la gorge et des poumons qu'elle s'est vue tout près de son cercueil ». Le 1^{er} janvier 1819, à peine rétablie, elle rendait compte à son père des impressions qu'elle rapportait de son voyage. La lettre est datée de Brighton, où le prince régent rece-

vait l'ambassadrice ainsi qu'il le faisait chaque année à la même époque.

« Nous sommes logés chez lui et par conséquent aussi bien et aussi commodément que possible; il est toujours plein de bonté et d'amitié pour nous. Mon mari n'a eu qu'à se louer de l'Empereur et de tous ses compatriotes. Le séjour d'Aix-la-Chapelle lui a été intéressant sous tous les rapports, et moi j'en conserve un souvenir bien précieux. Celui de Bruxelles a été bruyant et fatigant au possible, puisqu'on ne pouvait pas assez donner trop de fêtes et de courses à l'Impératrice. Quand ce n'était pas à diner ou aux bals, nous étions auprès de ma belle-mère, de telle sorte qu'il ne nous restait que le strict nécessaire pour dormir. Ma belle-mère a eu l'air fort heureux de se retrouver avec nous. Elle a été enchantée de mes enfants. Paul est certainement le plus joli garçon qu'il soit possible de voir et le plus spirituel et le meilleur. Elle s'est séparée de mon mari avec un véritable chagrin. Elle me semble bien baissée et affaiblie.

« De Bruxelles nous sommes allés passer quelques semaines à Paris, dont le séjour a été curieux dans ce moment de crise. La retraite de M. de Richelieu a fait de la peine à tous les honnêtes gens. Les diners m'ont poursuivie à Paris comme à Bruxelles. Mais, comme j'y trouvais l'occasion de faire des connaissances intéressantes et qu'en outre je pouvais fré-

quenter également et sans inconvénient tous les partis, le plaisir ne m'a pas fait songer à la fatigue. »

Le surlendemain, en écrivant à son frère, elle marque l'importance qu'elle attache au Congrès dont la réunion l'a attirée à Aix-la-Chapelle.

« La réunion d'Aix-la-Chapelle est sans doute une époque mémorable par les résultats satisfaisants qu'elle doit avoir, et bien extraordinaire par la simplicité, la concorde qui ont présidé à de si grandes questions. J'ai fait à cette occasion des connaissances intéressantes dont le souvenir ne pourra jamais s'effacer en moi. Le bonheur d'y avoir Constantin a été, comme vous pouvez vous l'imaginer, bien apprécié par moi. Il n'a pas rempli le but de son séjour à Aix-la-Chapelle ; mais il a toute la chance et les promesses de l'atteindre sous peu.

« L'Impératrice mère a été, comme toujours, excellente pour moi. Ma belle-mère a vivement joui de sa réunion momentanée avec nous. Mes garçons ont eu auprès d'elle tout le succès imaginable. J'ai revu toute cette cour de Russie et j'ai trouvé fort commode qu'elle vint me chercher si loin. J'ai renoué mes tendresses avec le grand-duc Constantin. Enfin j'ai passé par tant de reconnaissances dans un si court espace de temps que si je n'avais pas fait une bonne maladie par suite de mes fatigues, je serais fort tentée de prendre tout ce voyage pour un rêve.

« Après avoir expédié Congrès et grandeurs, nous

sommes allés nous rafraîchir à Paris, où nous avons trouvé une épidémie de fièvre chaude, tellement était grande l'agitation des partis. La crise a été bien près de devenir dangereuse. Des ministres en retraite, des ministres en faveur, des espérances, des craintes, des courtisans dans les plus vives perplexités, ne sachant distinguer le soleil levant du soleil couchant, car les fluctuations ont été fréquentes et prolongées, tout cela fait un spectacle curieux, et qui eût pu être divertissant s'il n'avait menacé de devenir tragique. Au bout de tout cela, toute l'Europe doit regretter et regrette le duc de Richelieu.

« Nous attendons incessamment Michel Woronzoff ; il passera six mois en Angleterre. J'ai laissé Mme de Nesselrode à Paris. Elle y reste jusqu'à l'été prochain ; je l'ai beaucoup vue pendant toute cette époque ; c'est une femme d'esprit et dont la société me convient beaucoup. Il y a des Russes prodigieusement à Paris ; ils ne vont pas dans le monde, de sorte que je n'ai vu que les anciennes connaissances inévitables ; de ce nombre la princesse Souvaroff, qui s'est donné des dents superbes ; je ne vous parle pas du reste.

« Je reviens hier de Brighton, où j'ai passé quelques jours chez le prince régent ; il est plus que jamais honnête et amical pour nous. Toute la Russie m'a parlé de votre femme, cher Alexandre ; on la trouve charmante, spirituelle, sensée, tout ce qu'il faut pour vous rendre complètement heureux. Je jouis de cet

éloge parce qu'il me répond de votre bonheur. »

On remarquera que dans ces lettres elle ne souffle pas mot de Metternich, dont elle a cependant le cœur plein et avec qui elle commence à échanger des lettres passionnées. Il a été à lui seul l'attrait et le charme de son voyage. Elle est désolée d'être séparée de lui et de ne point savoir quand elle le retrouvera ; « elle l'identifie à toutes ses affections » et à Brighton comme à Londres, la nuit et le jour, elle soupire : « S'il était ici!... » L'absence de Metternich est à cette heure le tourment de sa vie. Il a beau lui écrire : « Je t'aime à Carlsbad comme aux pieds du Vésuve et dans les ruines de Pestum et aux Champs-Élysées », elle ne se résigne pas à vivre loin de lui, ne se rassérène que lorsqu'elle lui écrit pour protester de son amour : « A demain. Demain, je t'aimerai comme tous les autres jours de ma vie! Mon ami, comme il m'est doux de t'aimer. C'est une si ravissante chose! Bonne nuit. »

Le 3 septembre 1819, en rentrant à Londres du château de Midleton, où elle a passé quelques jours chez lady Jersey, elle mande à Metternich : « Mon bon ami, si tu avais été ici cet été, que de belles et bonnes chances pour nous voir à notre aise! J'ai beaucoup été seule, je le serai encore pendant quatre ou cinq jours. Que de fois je me suis dit, pendant tout ce temps : « S'il était ici!!! » Hier au soir encore, en rentrant dans mon appartement à Midleton, il y avait un clair

de lune superbe; je me suis tenue quelque temps sur le balcon de ma chambre à coucher. J'ai entendu marcher dans la chambre à côté de la mienne; je ne sais lequel de la compagnie on m'avait donné pour voisin; tu aurais eu probablement cette chambre, si tu étais venu chez lady Jersey. Tu serais entré dans mon balcon, bon ami; nous nous serions dit bien bas quelques douces paroles; l'image de ce qui pouvait être m'a persécutée toute la nuit; j'ai fermé mon balcon, je me suis couchée, j'ai rêvé, et ce rêve a été charmant. Je te voyais, mon ami, nous parlions beaucoup, et de crainte qu'on ne nous entendît tu m'avais prise sur tes genoux pour me parler plus bas. Mon cher Clément, j'ai senti ton cœur battre, je le sentais sous ma main si fort que j'en ai été réveillée : c'était le mien qui te répondait. Bon Dieu! mon ami, comme il me bat encore au moment où je t'écris ceci! Mon rêve pourrait-il jamais devenir réalité? Mon Clément! as-tu le temps de rêver?... Combien mon rêve t'aurait fait plaisir!...

« ... Rien ne me fait du bien comme un voyage. Je suis à merveille ce soir parce que j'ai fait soixante et dix milles. Si tous les jours, je faisais ce chemin, je serais bientôt près de toi. Mais, mon ami, malgré mes efforts, il faut que je reste. Dis-moi donc, que deviendrons-nous? Peux-tu soutenir l'idée d'une plus longue séparation encore? Enfin, si nous nous sommes résignés pour l'année 1819, crois-tu possible de le faire

pour l'année 1820? Dis-moi, Clément, qu'allons-nous devenir? Penses-tu à cela?» En ce langage, se résument ses souvenirs, ses regrets, ses désirs, ses espérances; mais, elle se garde bien d'en laisser rien paraître. Dans les rares lettres qu'elle parvient à expédier en Autriche, elle verse ses confidences. Il n'y en a pas dans celles qu'elle écrit à son frère. Le nom du « bien-aimé » n'est même pas prononcé, comme si elle craignait de trahir son secret qu'elle croit bien caché, encore qu'à ce moment il commence à transpirer autour d'elle, à la faveur des commentaires qu'ont rapportés d'Aix-la-Chapelle les témoins des attentions que, durant le Congrès, lui a prodiguées Metternich. Non seulement, elle ne parle pas de lui; mais elle colore de prétextes la mélancolie qui s'est emparée d'elle depuis qu'elle l'a quitté.

« ... J'ai mal commencé mon année, dit-elle le 2 mai; je suis indisposée presque depuis le moment de mon retour en Angleterre; je crois en vérité que le petit bout d'air continental que j'ai respiré a refait ma nature à ce régime et que j'ai assez des brouillards de Londres. Quelle inconstance que cette humaine nature! Je recevrais avec plaisir la nouvelle d'une autre place; mais, comme l'a dit Nesselrode lui-même, il n'y a que Paris et Vienne, et Paris Dieu m'en garde et Dieu en garde aussi Paris. Je crois qu'il y a puissance centrifuge entre nous. »

Puis, pour mieux voiler ce qui la préoccupe, et

comme pour s'étourdir, elle entre en mille détails qu'elle semble ne mettre là que pour remplir son papier : « Mes enfants vont bien et apprennent avec ardeur. Le plus distingué sans contredit est Constantin. Il ne restera pas dans la nullité, bien sûr. Paul est le plus beau ; il est aussi plein d'esprit. Londres va son train d'amusements et je m'en mêle par vocation, non par choix. Je m'ennuie assez communément, et un grand motif de consolation est de m'ennuyer avec Wellington. Il est fort vieilli de la vie de Londres. Il y a mouvement de corps et pas mouvement d'âme. Il ne peut pas s'y accoutumer. Ce que je dis là se rapporte entièrement à la société. Ensuite, lui a par-dessus le marché le souvenir de tout ce qu'il était et de ce qu'il n'est plus, et il y a une grande différence du Wellington de l'Europe au Wellington de Londres. Je le vois beaucoup et il me conte également ses ennuis politiques et particuliers. »

On a vu qu'au début de cette lettre elle se plaint d'être indisposée. Il est certain que peu à peu, depuis son arrivée à Londres, sa santé était devenue fort précaire. Cette fois cependant, l'indisposition n'était due qu'à des causes normales. Après dix-huit ans de mariage, elle commençait une cinquième grossesse qui s'annonçait laborieuse et pénible. Le 5 octobre, à la veille de ses couches, elle l'annonce à son frère. « Vous savez mes aventures ; vous savez que je vais accoucher, lorsque je me doutais à peine que je fusse

grosse. » Dix jours plus tard, elle met au monde un fils. « Malgré les appréhensions sérieuses avec lesquelles elle voyait approcher cette époque, écrit son mari, elle n'a point eu de couches plus heureuses que celle-ci. » Ils eussent préféré une fille, « car, on a assez de trois garçons, quelles que soient les espérances qu'ils promettent ». Le nouveau-né n'en est pas moins accueilli avec une joie émue et tendre par la mère. Entre tous ses enfants, il sera bientôt, avec le frère qu'elle lui donnera six ans après, l'objet de ses prédilections.

Il n'y aurait pas lieu de s'attarder à cet épisode de la vie maternelle de Mme de Lieven si, de son temps, dans la société de Londres, il n'avait donné prétexte à des insinuations qu'il convient de rectifier. Dans ses souvenirs inédits, la duchesse Decazes raconte que lorsqu'elle est arrivée à Londres en 1820, comme ambassadrice de France, et a connu Mme de Lieven, on désignait sous le nom « d'enfant du Congrès » l'enfant né en 1819, ce qui équivalait à en attribuer la paternité à Metternich. Mais, il suffit d'un rapprochement de dates pour démontrer que les dires dont la duchesse se fait l'écho manquent de fondement. La naissance est de la mi-octobre. Il y avait alors onze mois que Mme de Lieven s'était séparée de Metternich. Ils ne s'étaient pas revus dans cet intervalle, ainsi que le prouvent leurs pérégrinations réciproques. Le constater, c'est établir le caractère calomnieux de

l'imputation dont, en cette circonstance et sur ce point, était victime Mme de Lieven.

A propos du même épisode, il faut signaler encore un incident curieux et quasi-comique qu'elle narre elle-même sous la forme la plus piquante peu de temps après la venue au monde de son fils. Cet incident met en scène à l'improviste sa belle-mère, qui lui avait semblé « bien baissée et bien affaiblie » lorsqu'elle l'avait rencontrée au Congrès d'Aix-la-Chapelle.

« Je m'en vais vous conter une série de cacophonies qu'elle vient de nous faire et qui m'est tout à fait désagréable. J'accouche, et mon mari s'empresse de le lui écrire ainsi qu'à l'Impératrice mère, et comme celle-ci a toujours voulu être marraine de tous mes enfants, il dit à sa mère qu'il lui abandonne de le lui demander ou non à cette occasion, au cas qu'elle juge que l'Impératrice mère s'attend à cette demande ou qu'elle ne s'en soucie pas. Voilà que sur cette phrase ma belle-mère imagine de dire à l'Impératrice que nous désirons non seulement l'avoir elle pour marraine, mais aussi l'Empereur pour parrain. Jamais nous n'avions songé à pareille chose et j'aurais eu vingt-quatre enfants que jamais je n'eusse eu l'indiscrétion de le demander. Enfin, voilà qu'elle bâcle l'affaire et nous mande que l'Empereur et l'Impératrice acceptent avec plaisir de tenir l'enfant sur les fonts, chose à laquelle nous n'avons jamais songé.

« Mais, ce n'est pas fini. Avant encore de recevoir

cette lettre, je lui écris que le régent, au mois de mai dernier encore, m'avait demandé lui-même à être parrain de l'enfant qui devait venir, et qu'en conséquence, comme cela ne pouvait pas être honnêtement décliné, il tiendrait l'enfant et qu'il fallait l'appeler Georges. Ne voilà-t-il pas qu'elle raconte que par vanité j'ai voulu avoir le régent pour parrain !

« ... Je vous ai écrit toute cette bêtise parce que je serais fort aise, si l'occasion s'en présente pour vous, que vous expliquassiez cette affaire dans laquelle ma belle-mère nous fait jouer gratuitement le plus sot rôle imaginable. Je n'ai jamais demandé personne, et c'est absolument de mouvement spontané que le régent s'y est offert. J'avais même espéré qu'il aurait oublié cela, et si bien que j'avais dit à Wellington, lorsqu'il vint me voir quelques jours après mes couches, qu'il fallait qu'il tint mon garçon. Mais le régent n'a pas lâché prise et a fait venir mon mari pour lui en reparler. Il n'y avait rien à faire qu'à se soumettre. Le bon de l'affaire, c'est que dans tout cet embarras et cette richesse de parrains mon pauvre petit garçon n'est pas encore chrétien. Tantôt j'étais malade, tantôt le régent absent, et maintenant que le voilà roi (1), il y a trois mois au moins de profond deuil, pendant lesquels il n'est pas question de baptiser. »

(1) Georges III venait de mourir et le régent de lui succéder sous le nom de Georges IV.

L'affaire s'arrangea. Les souverains russes renoncèrent à leur droit de parrainage. Le roi d'Angleterre tint l'enfant sur les fonts baptismaux et lui donna son nom. Quant à Wellington, il reçut la promesse d'être parrain à son tour si Mme de Lieven redevenait mère, ce qui arriva en 1825.

On devine à ces traits qu'au moment où nous en sommes de la vie de notre ambassadrice, elle brille, à la cour britannique, du plus vif éclat. Peut-être la redoute-t-on plus qu'on ne l'aime. Il y a tant de réticence dans les hommages qu'on lui rend qu'il faut bien croire qu'ils excitent parmi les femmes de la cour du dépit, de la jalousie, de l'envie. Le Roi, dont les attentions incessantes et multipliées la compromettent plus encore qu'elles ne la flattent, ne se gêne pas pour dire d'elle « qu'il la déteste ». Les ministres se plaignent « qu'elle intriguaille trop avec l'opposition ». Le prince Esterhazy, ambassadeur d'Autriche, confie au duc Decazes, ambassadeur de France, « combien l'inquiète et lui est peu agréable la correspondance secrète et suivie qu'elle entretient avec le prince de Metternich ». Le roi Louis XVIII lui-même, en écrivant à son ambassadeur, le met en garde contre les petites perfidies de Mme de Lieven et « de son cher z'amant ». D'autres vont jusqu'à contester qu'elle ait de l'esprit. Dans celui qu'on lui prête ils ne voient « qu'une rare faculté d'exercer celui des autres et de se l'assimiler ».

Néanmoins, les moins bienveillants sont obligés de

reconnaître qu'elle rachète ses travers par de précieuses qualités. Elle est d'un commerce sûr, discrète, fidèle à l'amitié. Ses préjugés aristocratiques ne l'empêchent pas de saluer le mérite partout où elle le découvre, et cette femme qui, si fréquemment, paraît accablée sous un incommensurable ennui possède comme pas une, et par la seule puissance de son esprit, l'art de grouper autour d'elle les hommes les plus éminents et de les y fixer.

Le duc Decazes était alors à Londres, en qualité de représentant du gouvernement français, et sa femme, à peine âgée de vingt ans, s'y trouvait avec lui. L'ambassadrice de Russie et celle d'Autriche aimaient beaucoup la jeune duchesse. Pendant la saison des chasses, lorsque la haute société anglaise était dans ses châteaux, le corps diplomatique restait un peu isolé. A Londres, les trois ambassadrices se voyaient tous les jours, et celle de France était de la part des deux autres, de la princesse de Lieven surtout, l'objet d'une incessante sollicitude. « Quand j'étais malade, ce qui était mon état assez habituel, dit-elle dans ses souvenirs, la princesse m'écrivait de petits billets. J'en ai conservé un grand nombre. Ils sont concis et affectueux. Elle avait et a toujours eu une grande peur de gagner les maladies. Peu de jours avant mon départ pour revenir en France, mon fils ayant une fièvre scarlatine, elle passait chaque matin sous mes fenêtres pour savoir de moi-même comment je me trouvais. »

La princesse menait du reste une vie très active, dit encore la duchesse Decazes en nous parlant de cet hiver 1820-21 qu'elle passa à Londres. En réalité, c'était elle qui dirigeait l'ambassade de Russie et souvent aussi l'ambassade d'Autriche. Sa correspondance avec Vienne ne l'occupait pas moins que sa correspondance avec Saint-Pétersbourg. Plusieurs fois par semaine elle écrivait à l'Impératrice de Russie : « Je suis quelquefois arrivée chez la princesse au moment où elle finissait sa lettre pour sa souveraine. Elle disait ce qu'elle avait écrit, demandait des nouvelles à ajouter. L'Impératrice aimait les nouvelles, des détails sur les modes, sur les toilettes, sur les scandales de société. »

La princesse est en même temps douée au plus haut degré du sens pratique de la vie. On vante justement la tenue de sa maison, ses réceptions, ses dîners, l'éducation qu'elle fait à ses fils, l'habileté qu'elle déploie pour faire croire en son mari à l'existence de mérites qu'il ne possède pas. Quoi qu'en ait dit Chateaubriand qui prétend nous faire croire que l'ambassadeur était supérieur à sa femme, on s'accordait à le trouver nul, ennuyeux, frivole. On l'avait surnommé « Vraiment » parce que c'est le mot qu'il avait le plus souvent à la bouche, en ayant l'air étonné de tout. Il était de notoriété publique que c'est sa femme qui dirigeait, sans en avoir l'air, les affaires de l'ambassade.

On racontait alors une historiette qui donne une

idée de l'importance diplomatique qu'on attribuait à M. de Lieven. Il fut appelé un matin chez le prince régent d'Angleterre. Celui-ci le reçut avec une bienveillance particulière, le fit asseoir, lui parla durant assez longtemps de choses parfaitement indifférentes et le congédia en l'engageant à revenir, mais sans lui avoir fait aucune communication. L'ambassadeur se retira très surpris, convaincu néanmoins que le lendemain il en apprendrait plus long. Il revint et reçut même accueil que la veille. Mais quand il quitta le régent, il n'était pas plus avancé, l'entretien n'ayant une fois de plus roulé que sur des banalités.

— Je ne sais vraiment pourquoi il m'a mandé, disait-il en rentrant à l'ambassade.

On ne tarda pas à le savoir. Le régent portait perruque, et ayant remarqué que le prince de Lieven avait de jolis cheveux, délicieusement arrangés, il s'était mis en tête de se faire faire une perruque sur le modèle de la coiffure de l'ambassadeur, dont il avait voulu, à deux reprises, étudier lui-même l'arrangement. N'empêche que les affaires de l'ambassade étaient menées de façon supérieure et que tout en contribuant à leur direction Mme de Lieven s'ingéniait à en laisser l'honneur à l'homme dont elle portait le nom. C'est elle qui l'informe ; c'est pour lui qu'elle enquête, qu'elle interroge, qu'elle fait parler les gens et qu'elle attire chez elle quiconque peut la documenter. Descend-elle de ces hauteurs pour présider le comité

de patronage des bals d'Almask (1) où, grâce à elle, la valse encore inconnue à Londres est inaugurée, ou encore pour conférer avec sa couturière ou son joaillier, créer quelque mode nouvelle dont le succès est assuré si elle-même l'inaugure, comme elle l'a fait quand elle s'est montrée à la cour avec ses diamants liés en bouquets et répandus sur sa robe, c'est encore dans un but d'utilité, et pour relever le prestige de l'ambassade dont en réalité elle est l'âme et l'inspiratrice. De plus en plus attachée à l'Angleterre, elle s'efforce d'assurer aux Russes l'estime des Anglais et aux Anglais l'estime des Russes. Son compatriote le ministre Capo d'Istria étant venu à Londres et y ayant obtenu « le succès le plus complet », elle s'en réjouit autant que de voir « qu'il a rendu justice à ce pays ».

L'activité intellectuelle qu'elle est parvenue à imprimer peu à peu à sa vie ne tarde pas à constituer pour son esprit un besoin de tous les jours et bientôt d'autant plus impérieux que ses deux fils aînés, Alexandre et Constantin, viennent de la quitter — septembre

(1) Bals par souscription dont les dames patronnesses vendaient les billets à un très haut prix. Le corps diplomatique prenait ses billets pour toute la saison. Les autres étaient distribués pour chaque bal. Etre admis à Almask vous classait comme appartenant à la haute société. Aussi l'ambition de toutes les femmes était-elle d'y être appelées; mais c'était fort difficile. La princesse de Lieven était, parmi les patronnesses, celle qui refusait le plus souvent. La duchesse Decazes raconte qu'afin de faire admettre au bal d'Almask une dame française, très jolie et très élégante, mariée à un agent de change de Paris, elle dut déclarer à la princesse de Lieven qu'elle renverrait son propre billet si l'on n'en accordait pas un à sa protégée.

1821 — pour aller compléter leur éducation en Russie. Après les avoir laissés durant quelques semaines à Paulowsky, auprès de leur grand'mère Lieven, leur père vient de les placer à l'université de Dorpat. Il se propose d'envoyer Paul, le troisième, à Paris. Désormais, la mère n'aura plus auprès d'elle que Georges, le dernier né, et d'être séparée des trois autres elle est tout attristée. Mais, voilà que soudain, à l'aube de cette période qui sera pour son cœur maternel une période de privations et de sacrifices, et comme si la destinée voulait par avance lui assurer une revanche et un dédommagement, un bonheur inespéré lui survient. Pendant que son mari est en Russie, l'occasion lui est offerte de se rencontrer avec Metternich, qu'elle n'a pas revu depuis Aix-la-Chapelle et n'espérait pas revoir de sitôt.

Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que cette occasion c'est le roi Georges IV qui la lui procure. S'il l'a fait à dessein, il en faut conclure que ce prince est un bon prince. S'il n'a été que le complice inconscient du hasard, on doit convenir que le hasard est parfois un merveilleux arrangeur de circonstances heureuses. Celles dont Mme de Lieven rend compte à son père dans la lettre suivante, datée de Hanovre, le 27 octobre 1821, semblent avoir été machinées comme au théâtre pour faciliter la rencontre des deux amants en l'absence du mari et leur ménager quelques jours de liberté.

« Mon bien cher papa, je me trouve ici depuis huit jours. Le roi d'Angleterre a eu la bonté de désirer beaucoup que j'y vinsse, et lord Londonderry (1) m'a envoyé un courrier à Francfort pour presser mon arrivée. Comme je ne doutais nullement, d'après les données de lord Londonderry et les miennes propres, de trouver déjà mon mari à Hanovre, je m'y suis rendue sur-le-champ. Malheureusement, mes calculs étaient faux : il n'y était pas et il n'y est pas encore. Ses départs ont fait remettre de plusieurs jours le départ du Roi parce qu'il avait jugé essentiel de voir mon mari ici en même temps que le prince Metternich, qui s'y était rendu de son côté en grande partie dans l'espoir de rencontrer mon mari. On lui a encore envoyé un courrier pour le prévenir de l'attente où est le Roi. Mais le dernier terme est arrivé ; les médecins ne veulent plus que Sa Majesté prolonge son séjour ici et Elle part après-demain. Je n'ai nulle idée quelconque de ce qui peut être cause du retard de mon mari. Bon cher papa, comme son retour est encore plus vivement désiré par moi, depuis que je sais qu'il me parlera de vous!

« J'ai trouvé à mon arrivée ici le Roi fort malade ; je l'ai vu couché le premier jour ; depuis, il s'est remis et a pu recevoir du monde, et même hier se

(1) Lord Castlereagh, marquis de Londonderry, qui se suicida l'année suivante. Il était ministre des affaires étrangères dans le cabinet britannique. Il y fut remplacé par Canning.

montrer au public. On ne se fait pas d'idée de l'enthousiasme avec lequel il est reçu. Il y a une fort grande réunion de princes d'Allemagne ici, qui sont tous venus faire leur cour au Roi, en sorte que Hanovre est fort brillant. Le Roi retourne droit en Angleterre et remet à l'année prochaine à faire la tournée des capitales du continent. Quoique je me trouve ici sur son invitation, j'y suis désorientée d'y être sans mon mari et je ne puis point vous dire à quel point cela me contrarie. »

Elle affecte toujours, on le voit, de ne pas parler de Metternich, ou tout au moins se borne-t-elle à prononcer son nom, comme si elle redoutait, en racontant ce qu'elle peut avouer de ses relations avec lui, de trahir ce qu'elle est tenue d'en cacher. Il n'est plus là d'ailleurs quand elle retrouve son mari. Le comte de Lieven s'était attardé en route en revenant de Russie, d'où il est parti « fier de n'avoir pas obtenu de grâces et de n'en avoir pas demandé ». — « Les témoignages gracieux et confiants de notre adorable monarque, l'accueil flatteur de toutes les personnes estimables, la réunion avec plusieurs parents que je n'avais pas vus depuis de longues années ou dont j'avais encore à faire la connaissance, l'aspect enfin plus rapproché d'une patrie qui se développe et se transforme avec une rapidité surprenante, sont autant d'objets qui m'ont offert des jouissances inappréciables et qui me sont d'un intérêt et même d'une utilité réelles » .

Au commencement de l'année suivante, les époux se réinstallaient à Londres et la brillante existence qu'aimait Mme de Lieven reprenait bientôt son cours accoutumé. Elle continue à en donner les détails à son frère. « J'ai passé mon hiver entre ici et Brighton, où le Roi nous fait venir souvent. Son palais est devenu une résidence charmante depuis qu'il admet à sa société tout ce qui compose la meilleure société de l'Angleterre. Il y a majorité d'opposition sans doute. Mais il faut convenir que c'est dans ce parti-là que sont les grands noms, les grands biens et la fashion. Le duc de Wellington y est aussi régulièrement prié lorsque nous y sommes. Bloomfield a sa retraite (1) ; vous vous souvenez que c'était le factotum chez le régent. Cette déchéance a fait beaucoup de bruit. Lady Pembroke a été à la mort et n'est pas entièrement remise... Le projet de voyage du roi d'Angleterre pour cet été me paraît plus vague qu'il n'était. Je regretterais bien qu'il ne se fit pas, car je m'étais bien réjouie de faire un petit tour d'Europe à cette occasion. Sa santé a beaucoup baissé, il est fort maigri et vieilli et il est appréhensif sur son compte. »

A glaner encore parmi ces nouvelles quelques traits de préoccupations plus intimes. « Paul est à Paris. Il y continue ses études avec un gouverneur particulier

(1) Il était premier écuyer, secrétaire particulier et trésorier de la cassette privée. La favorite en titre, lady Coningham, le fit brusquement destituer pour mettre un de ses fils à sa place.

et en suivant quelques cours au collège. Nous l'attendons demain ici pour ses vacances de Pâques. Mon petit Georges est un charmant enfant. Sans lui, il me semblerait n'avoir pas d'enfants, tellement je suis séparée des autres. Mon mari s'occupe beaucoup et sort peu dans le monde. J'y vais par devoir et assez par plaisir. J'aime assez le mouvement et le bavardage. »

C'est la première fois qu'elle en fait l'aveu. Il semblait jusqu'à ce jour qu'elle considérât comme une corvée les obligations et les devoirs de sa vie officielle. Mais, peu à peu, elle y a pris goût. Ses fréquentations avec Wellington, l'influence de Metternich, un contact de plus en plus intime avec les diplomates et les gens de cour ont contribué à ouvrir définitivement son esprit aux affaires publiques, à l'initier à beaucoup de choses qui étaient antérieurement pour elle comme un livre fermé et à imprimer à ses facultés une direction dont désormais elles ne se désintéresseront plus.

III

A la fin de l'été de 1822, le comte de Lieven ayant été désigné par sa cour pour assister au Congrès qui

devait se réunir à Vérone, l'ambassadrice le suivit : « Nous partons sous deux jours. Notre absence d'Angleterre ne sera pas longue; elle dépendra sans doute de celle du duc de Wellington (1); il part demain pour le Congrès. Ce Congrès s'impatiera un peu de ses retards. Une maladie très grave l'a retenu jusqu'aujourd'hui. Les nouveaux arrangements ministériels l'eussent en tout cas empêché de partir. Ce n'est qu'aujourd'hui que M. Canning a été nommé en remplacement de lord Londonderry... Paul retourne à Paris pour y faire son droit et un peu d'économie politique. Nous sommes fort contents de ses progrès. Mon petit Georges, que j'adore, restera à Brighton pendant notre absence. Il y aurait eu des risques à le faire voyager aussi vite et aussi loin dans l'arrière-saison. J'accompagne mon mari en grande partie parce que cela épargne les frais de mon séjour d'Angleterre; c'est une double dépense à laquelle nos finances ne sauraient suffire. »

Le 23 octobre, elle était à Vérone, où, comme à Aix-la-Chapelle, quatre ans avant, elle trouvait « toute l'Europe réunie » : les empereurs de Russie et d'Autriche, le roi de Naples, le roi de Sardaigne, la plupart des petits princes italiens, la fine fleur de la diplomatie, et au milieu d'elle, le prince de Metternich. « Je suis fort aise de me trouver ici, écrit-elle. C'est une réunion plus intéressante peut-être que

(1) Il avait été désigné comme ministre plénipotentiaire au Congrès.

toutes les précédentes. La partie féminine est faible... je suis seule de mon espèce. La durée du Congrès est incertaine; on calcule sur quatre semaines; mais je crois que c'est trop modeste; nous ne le coulerons probablement pas à fond; notre départ suivra de près celui du duc de Wellington. »

Malgré ces velléités de prochain départ, elle résidait encore à Vérone au commencement de décembre, bien loin de se plaindre de la longueur de son séjour. C'est de là que, le 1^{er} décembre, elle mande à son frère ses impressions sur les personnages parmi lesquelles elle vit; sur Metternich notamment, dont elle n'avait jamais tant parlé et dont, tout en avouant qu'elle le connaissait déjà, elle parle comme si leur intimité venait seulement de se nouer et ne datait pas de plusieurs années. En revanche, ni dans la lettre qui suit, ni dans aucune de celles qu'elle écrit de Vérone, pas un mot de Chateaubriand, qui représentait la France au Congrès; pas un mot de Mme Récamier. Mme de Lieven ne semble avoir été frappée ni par le prestige de l'un ni par la beauté de l'autre, et c'est bien là ce que le grand homme ne lui a pas pardonné. S'il s'est exprimé sur elle avec tant d'amertume et de raillerie, c'est qu'il avait à se venger de n'être pas parvenu à l'éblouir.

... « Nous voici depuis deux mois au milieu du Congrès. L'Europe est intéressante et le cercle dans lequel je vis m'a mise dans les rapports tout à fait

satisfaisants pour ma curiosité et mes goûts. Tous les soirs, le Congrès se réunit chez moi (1) ; le comte Nesselrode et le prince Metternich m'ont demandé cela comme nécessaire pour eux et j'y trouve tous les avantages, parce que cela me vaut la société quotidienne des personnes les plus remarquables par le rôle qu'elle jouent en Europe et par leur agrément personnel.

« Je connaissais beaucoup déjà ce prince de Metternich par diverses rencontres que nous avons eues ; ici je me suis beaucoup liée d'amitié avec lui. Le duc de Wellington en outre, qui est ma plus solide et ma plus intime connaissance de l'Angleterre, était constamment chez moi : ces deux constellations antipathiques à l'antichambre de l'Empereur m'ont privée solidement de la société de mes compatriotes, en sorte que je vois à Vérone toute l'Europe sauf la Russie ; j'en excepte Nesselrode, qui est un brave et loyal homme, et Pozzo et Tattischeff, qui, en qualité de membres du Congrès, viennent tous les jours chez moi.

« Je suis fâchée de rencontrer dans les gens qui devraient être le mieux avec moi précisément tout l'éloignement qu'on porterait à un ennemi. Parce que j'ai passé dix ans en Angleterre, on me croit anglaise,

(1) A la même date, Metternich écrit à sa femme : « Mme de Lieven est ici ma seule ressource en fait de société. Je passe presque toutes mes soirées chez elle et la plupart des membres du Congrès suivent en cela mon exemple. »

et parce que je vois tous les jours le prince de Metternich, autrichienne. Ce sont ces jugements portés en l'air qui ne font guère honneur à l'intelligence de vos camarades. C'est ensuite juger d'une manière bien opposée aux principes de l'Empereur les personnes qui m'exposent à ces commentaires. J'ai quelque soupçon que l'Empereur connaît la haine qu'on me porte et qu'il censure fort ces préventions. On a voulu les lui faire partager, mais le projet a échoué complètement; il me traite avec bonté et je me flatte qu'il me connaît. Quant à moi, j'ai fait toutes les avances possibles aux Russes, ils y ont répondu comme je viens de vous dire, et je suis restée avec eux polie quand je les rencontre, mais point du tout soucieuse de leurs petits commérages ni empressée d'aucune façon.

« ... Le Congrès se disperse; à la fin de la semaine prochaine, tout le monde part et nous aussi. Chacun tire de son côté. Le duc de Wellington nous a devancés. Je regretterai Vérone, j'y ai passé un temps bien agréable. Mon mari a été occupé et employé; il était plénipotentiaire au Congrès. Cette école lui a fort convenu. En général, on juge mieux sur les lieux qu'à distance, et jamais sa connaissance des affaires n'eût pu être aussi complète ni aussi utile pour le service s'il était resté à Londres. Nous y retournons je ne sais pour combien de temps encore. Il y a dix ans que nous y sommes, c'est long, et j'ai bien répété au comte Nesselrode qu'il nous obligerait de songer à nous donner une

autre place, lorsque la convenance du service pourra se rencontrer. Le choix n'est pas grand, il est vrai, parce qu'il roule sur Paris et Vienne. Cette dernière place va être donnée comme ambassade à Tattischeff : c'est un homme de beaucoup d'esprit; quant à Pozzo, il fait bien sa besogne à Paris.

« Je ne pense pas que vous revoyez l'Empereur avant la fin de janvier à Pétersbourg. Parlez de moi à Nesselrode lorsque vous le reverrez; il pourra vous donner de mes nouvelles; je l'aime de tout mon cœur et je me fie à lui comme à ce qu'il y a de plus loyal et de plus sûr en ce monde. J'aime bien sa femme aussi, et je regrette de ce qu'elle n'ait pas été ici; c'est une femme d'esprit. »

Le besoin de changer de place et de quitter l'Angleterre la reprenait de temps en temps, surtout lorsqu'elle était loin de Londres. Alors, elle se rappelait qu'elle s'y portait mal, qu'elle y résidait depuis trop longtemps pour y trouver encore des surprises, et elle aspirait à changer de milieu, à vivre sous des cieux moins gris et plus propices à sa santé. Mais, une fois rentrée à l'ambassade, elle était reconquise par les souvenirs des dix années écoulées depuis son arrivée, par les satisfactions qu'elle devait à ce poste, par les amitiés qu'elle y avait contractées; ses plaintes devenaient moins fréquentes, moins vives. Cependant, c'est bien de Londres qu'est datée — 6 août 1823 — la lettre d'où sont extraites les lamentations qui suivent :

« Ma santé empire plutôt qu'elle ne gagne et ma position ici m'empêche de rien faire avec suite pour la remettre. J'ai déjà refusé une fois au Roi d'aller chez lui au cottage de Windsor ; il vient de me prier encore d'y venir passer quelques jours ; il faut bien que je le fasse ; il croit que l'air de Windsor me fera du bien ; mais sa manière de vivre doit m'y faire du mal : veiller et dormir tard me sont tout à fait mauvais. Et cependant, comment, dans ma situation ici, ne pas me plier un peu à cette gêne ! D'autant qu'en ne le faisant pas, ce serait ôter à mon mari aussi les occasions d'être auprès du Roi. Vous ne vous faites pas d'idée combien j'en ai assez de mon métier d'ambassadrice de Russie en Angleterre ; il y est trop beau pour ne pas y être bien incommode. Partout autre part, on aurait beau m'aimer, l'étiquette s'opposerait aux intimités. Je vous prie de ne point croire que cette plainte sente l'orgueil et ne la dites pas à d'autres, car, si l'on ne me comprend point, on me trouvera bien vaine, et Dieu sait que je ne le suis point ; je suis seulement triste et malade. »

Triste et malade, deux mots qui dans l'avenir vont souvent tomber de sa plume et qui traduisent les progrès de la transformation que l'âge avait opérée en elle. Elle n'était plus une jeune femme ; et il y avait loin de la petite pensionnaire que nous avons vue s'élancer du couvent de Smolny enjouée et riieuse, pétulante et légère comme un oiseau, se jeter pleine d'ardeurs et

d'espoirs dans la vie conjugale et proclamer qu'elle aime son mari. Que de changements dans son esprit et dans son cœur durant le quart de siècle qui s'est écoulé depuis qu'elle épousa le jeune ministre de la guerre de Paul I^{er}! En découvrant peu à peu combien elle lui était intellectuellement supérieure, elle a cessé de l'aimer. Elle ne lui garde d'attachement que pour l'exemple, la correction, la tenue, et parce qu'il est le père de ses enfants.

Elle allait alors vers la quarantième année. Elle semblait n'attendre rien de l'avenir que la continuation d'une existence qui ne pouvait plus lui apporter de surprise. Physiquement, cependant, elle n'avait pas beaucoup changé. On peut se figurer que Balzac l'a prise pour modèle en créant certaines de ses héroïnes. Dans le roman, comme dans l'histoire, la plupart de ces femmes de la Restauration ont entre elles un air de famille, une petite tête sur un long cou, un nez fin et long, une grande bouche, un menton court, des yeux expressifs, de beaux cheveux soyeux. Telle était la princesse de Lieven. La froideur et la dignité combinées avec une grâce hautaine et voulue sont la caractéristique de ces nobles physionomies. Mais, sous cette froideur, sous cette dignité, brûle souvent un brasier et dorment, prêtes à s'éveiller, toutes les ardeurs de la passion.

C'est bien ainsi que jusqu'en 1834, époque où elle quitta Londres, Mme de Lieven ne cessa d'apparaître

à l'aristocratie britannique qui, depuis longtemps, lui avait en quelque sorte accordé la grande naturalisation. Elle y était aimée, « en dépit des travers de son caractère et de ses trop fréquents dédains ». On avait fini par la considérer « comme une adoptée, une compatriote » qui faisait honneur à son pays d'adoption. Tous les soirs, elle recevait. Les ministres, les chefs de l'opposition, les plus illustres représentants de l'aristocratie, voire les princes du sang, se rencontraient chez elle, comme sur un terrain neutre où l'on était sûr de trouver toujours bon accueil et sages avis.

A ce moment, dans toutes les chancelleries européennes, on la tenait un peu pour un oracle et on la consultait à tout propos. Au mois d'août 1824, le comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche à Rome, fut nommé à Londres en la même qualité. La comtesse sa femme, qui avait reçu dans la ville éternelle Mme de Lieven, lui écrivit aussitôt pour lui demander quelques renseignements et quelques conseils propres à faciliter l'installation de son mari au poste auquel il venait d'être appelé. C'est par une consultation en règle que répondit la princesse.

« Vous me trouverez toute à vous, à vos ordres, et bien heureuse si mon expérience anglaise peut vous être bonne à quelque chose. Au reste, aucune ambassadrice ne pourrait y venir sous des auspices aussi agréables que ceux qui vous y accompagnent. Vous

connaissez ce qu'il y a de mieux ici dans la société et vous en êtes aimée... Tâchez seulement d'avoir la mémoire courte pour tous ces visages hétérocytes qui peuplaient vos salons de Rome; n'ayez pas le cœur trop tendre pour eux, je vous en prie.

« Le Roi se réjouit fort de votre arrivée à tous deux; je lui ai beaucoup parlé de vous et il vous connaît comme s'il vous avait vus. Je vous engage fort, chère Comtesse, à venir ici en même temps que le comte Apponyi; je vous prie de ne point considérer ce conseil comme intéressé; c'est à vous que je pense en vous le donnant.

« ... Je vois par ce que me dit le prince Metternich que votre arrivée en Angleterre est différée jusqu'au printemps. Vous y trouvez d'arriver ici avec la belle saison et d'y trouver réunis tous les intérêts d'affaires, de société et de cour. Vous passerez les deux ou trois mois de dissipation de Londres sans la moindre obligation de rien faire pour la société, parce qu'on n'attend rien avant les premiers six mois d'un établissement nouveau, et vous gagnerez ainsi l'année ronde pour vous établir.

« ... Je passe à vos interrogations, article *toilette*. Il n'y a qu'une cour par an dans toute l'année; elle a lieu en avril ou en mai. A cette occasion, il faut de toute nécessité le costume de cour, c'est-à-dire le manteau, les plumes et les barbes. Dans les autres occasions, il n'y a que les robes rondes, et aux plus

grandes fêtes chez le Roi il n'y a pas autre chose. Il vous faut à tout événement une ou deux robes riches, car, quoiqu'il n'ait point donné de fêtes depuis deux ans, la lubie peut lui en venir. Apportez votre parure hongroise; il serait peut-être agréable au Roi que vous la missiez à quelqu'une de ces fêtes. Du reste, vous savez que durant les trois mois de la saison de Londres, vous êtes tous les jours en toilette, c'est-à-dire soie, gazes, crêpes, etc., etc. La mousseline n'est pas de mise pour le soir... Je ne crois pas avoir jamais autant parlé toilette de ma vie. Aussi, ai-je fini. »

Ainsi s'exerçait, sous toutes les formes et en toute occasion, l'influence que la princesse de Lieven avait acquise à Londres. Le pays que son mari représentait tirait ainsi profit de son habileté. Elle ne l'ignorait pas, puisque son souverain se plaisait à le lui dire en des lettres fréquentes et flatteuses. Elle se croyait donc à jamais fixée en Angleterre et maintenant elle ne souhaitait plus en partir. Elle y avait pris ses habitudes. On ne saurait affirmer cependant qu'elle était heureuse.

Ame inquiète, tourmentée, rarement satisfaite, elle a d'abord voulu se distraire de ce qui lui déplait par la rigoureuse pratique de ses devoirs maternels; puis, comme s'ils ne suffisaient pas aux besoins de son âme, dans les entraînements du monde et dans deux aventures dont une seule nous est positivement con-

nue; mais, dans ces aventures, elle n'a pas trouvé ce qu'elle attendait. Elles l'ont laissée déçue et désabusée. Peut-être aussi, en se séparant de Metternich, après le Congrès de Vérone, a-t-elle compris que c'en est fait du sentiment qu'elle avait inspiré à cet homme d'État; peut-être pressent-elle qu'elle ne le verra plus (1) et qu'elle le détestera autant qu'elle l'a aimé. Enfin, trois de ses enfants l'ont quittée. Elle s'inquiète de leur avenir; la présence des deux qui sont auprès d'elle ne la console pas de l'absence des autres ni des orages intimes qui trop souvent troublent la paix de son foyer et accusent entre elle et son mari une désolante incompatibilité d'humeur. Toute sa personne, à certaines heures, trahit tant de tristesse que ceux qui la fréquentent en sont frappés. C'est vers ce temps que l'un d'eux, Gréville, écrit : « Elle est la personne la plus profondément blasée qui se puisse voir et dévorée par un ennui profond, même dans la compagnie de ses meilleurs amis, car son attitude est si froide, si ennuyée, si languissante que, lors même qu'elle s'efforce d'être gracieuse et de faire la bonne femme, elle ne parvient qu'imparfaitement à fondre la glace dans laquelle elle semble figée. »

Il y a beaucoup d'exagération dans ce jugement. Les lettres qui sont sous nos yeux prouvent au con-

(1) Ils ne se revirent qu'à Brighton en 1848. Le silence des documents ne permet pas de préciser la date de la rupture de leur liaison.

traire que Mme de Lieven n'est pas toujours « triste et malade », ni par conséquent en proie « à cet ennui profond » dont les lignes qui précèdent ont le tort de ne pas assez marquer le caractère accidentel et passager. Il serait plus juste de dire qu'elle tend de plus en plus à devenir d'une mobilité malade.

Du reste, nous touchons à la période où des morts successives vont lui meurtrir le cœur. A la fin de 1825, elle apprend tout à coup celle de l'empereur Alexandre, qu'elle aimait et admirait : « Ah! mon frère, quel malheur que celui qui vient de nous frapper! Un courrier du comte Nesselrode nous apporte aujourd'hui l'affreuse nouvelle; aujourd'hui jour de sa naissance, nous apprenons sa mort! Depuis huit jours, cette triste nouvelle circulait. Je ne pouvais pas me résoudre à la croire, tant mon cœur se soulevait contre cette horrible pensée que l'empereur Alexandre n'était plus! Qu'il faut de religion pour se résigner à un semblable décret de la Providence! »

Six semaines plus tard, ses regrets sont bien amortis. L'avènement de Nicolas, qui vient d'octroyer à la famille de Lieven un titre princier qu'elle-même portera dès ce jour, console l'ambassadrice de la perte qu'ont faite la Russie et l'Europe. Elle se réjouit en pensant que son ami Wellington assistera comme représentant du roi d'Angleterre au couronnement du nouveau Tsar. Dans ses rapports avec le généralissime anglais elle en est encore à la lune de miel, comme

en parlant de l'empereur Nicolas elle n'a qu'accès de ferveur. Cet enthousiasme ne durera pas en ce qui touche Wellington. Mais, à cette heure, il affecte des formes lyriques. Elles témoignent d'une chaleur d'âme qui ne s'expliquerait guère si l'ambassadrice était, à l'habitude, la femme ennuyée, figée dans la glace dont nous parle Charles Gréville.

« Je vous écris un mot, cher Alexandre, par le duc de Wellington. Je suis ravie qu'il aille voir notre pays, et je suis sûre que son arrivée sera reçue avec bien du plaisir par l'Empereur et par notre public. Je jouis d'avance de ses succès, et des impressions qu'il rapportera de chez nous. C'est le plus beau, le plus noble caractère du monde, et il est peut-être plus grand encore par ses sentiments que par sa haute réputation militaire.

« Il se rend chez nous avec un vrai plaisir. L'Angleterre ne pouvait envoyer un ambassadeur plus digne de la plus grande circonstance. Il admire avec tout le monde la superbe conduite de notre Empereur. Cher Alexandre, quels événements! quel caractère que celui que l'Empereur déploie! Quel respect, quelle admiration que ceux que lui porte l'univers! Quelle magnifique race de princes que la nôtre! Pauvres princes du reste de l'Europe! Quelle pitié à côté des nôtres! Si vous m'avez vue Russe dans l'âme à mon dernier séjour, jugez tout ce que je dois éprouver en ce moment!

« Ma santé s'est bien ressentie de tout cela ; je n'ai pas une autre pensée que la Russie. Nous attendons avec impatience la fin des travaux de la commission militaire (1) : il faut de grands exemples. Je dis avec Wellington : là où les rois savent monter à cheval et punir, il n'y a pas de révolution possible ; aussi je suis tranquille.

« J'ai vu avec un sensible plaisir, cher Alexandre, votre nom paraître sous tant de formes honorables et flatteuses (2). Qui aurait dit, lorsque nous nous entretenions l'été passé du grand-duc Nicolas qu'il remplirait de sitôt nos prédictions. C'est bien là le Pierre I^{er} et le grand homme que nous voyions dans l'avenir. Il a déjà montré tout ce qu'il est. Vous ne m'avez pas écrit un mot depuis la mort de notre cher empereur Alexandre, et je suis plus que jamais avide de lettres. Jugez combien les nouvelles de Pétersbourg doivent nous être précieuses dans ce moment ! Que fait notre belle et charmante Impératrice ? »

Quinze mois plus tard, par suite des dissentiments qui ont éclaté entre la Russie et l'Empire ottoman, et que vient d'aggraver le soulèvement de la Grèce

(1) Le changement de règne en Russie, décembre 1825, fut marqué par une grave conspiration militaire dirigée contre Nicolas sur la tête duquel le refus de son aîné de régner venait de faire passer la couronne. Le nouveau souverain se montra impitoyable dans la répression.

(2) Alexandre de Benckendorff, qui était alors général, se distingua par son intrépidité en défendant son souverain contre les conspirateurs. C'est à sa belle conduite que sa sœur fait allusion.

contre la Porte, nous trouvons la princesse de Lieven dans une nouvelle phase. Elle ne pense plus que du mal de Metternich; elle ne prononce plus le nom de Wellington qu'avec raillerie et colère. N'ont-ils pas pris parti l'un et l'autre pour la Turquie contre la Russie? C'en est assez pour déchaîner ses fureurs. Lord Liverpool, chef du cabinet, étant mort, elle use de son influence sur le Roi pour faire nommer Canning à sa place et mettre en échec par cette nomination Metternich et Wellington. Elle est tout entière à Canning. « C'est un homme d'un talent extraordinaire; c'est un honnête homme; ce n'est point du tout un jacobin; c'est le seul membre du cabinet qui soit bien, et très bien, pour la Russie... Metternich et Canning se haïssent aussi cordialement que par le passé; le premier ne digère pas notre intimité avec l'Angleterre... Entre ces deux ministres qui se détestent, le premier n'est pas le plus coquin; voilà une parfaite vérité. Enfin, qu'on me batte. Mais, je soutiens que nous devons aimer Canning. »

Dans son enthousiasme pour lui, elle s'exprime avec indulgence pour le Roi, qu'au fond elle méprise, mais qui a eu le mérite de confier le pouvoir à cet homme d'État. « Le Roi se porte à merveille; il jouit de son beau et bizarre pavillon (1), de sa bonne table et de sa musique bien bruyante, et de sa grosse marquise (2),

(1) La maison qu'il s'était fait construire à Brighton.

(2) Sa maîtresse, la marquise de Coningham.

dont il est un peu ennuyé. Nous avons diné l'autre jour chez lui avec ses ministres, qu'il n'avait pas vus depuis deux mois, pas même le duc de Wellington. »

Sorti du pouvoir à l'arrivée de Canning, Wellington pousse la mauvaise foi, en le combattant, jusqu'à désavouer les actes que lui-même avait accomplis comme ministre. Cette attitude accroît l'indignation de Mme de Lieven : « Le duc de Wellington poursuit sa carrière d'hostilités contre nous ; il a porté une grave atteinte à sa réputation. Sa conduite est mauvaise, perfide et l'intention est avouée, celle d'embarasser par le mal qu'il fait à son pays, pourvu qu'il culbute son rival Canning. Mais Canning restera. Le Roi se montre résolu à le soutenir et voilà des occasions où un roi est beaucoup en Angleterre. » Elle enveloppe Metternich dans les mêmes ressentiments : « M. Canning marche avec nous. Les finesses autrichiennes ont mené loin M. de Metternich. Le voilà joliment planté. Tant mieux ! » — « Je crois, moi, que le Metternich homme d'esprit est mort, car il n'y a plus un brin de cela dans toute sa conduite. C'est un usurpateur de son nom qui s'est brouillé avec tout le monde, qui s'obstine dans toutes les erreurs politiques où l'a mené sa vanité. » Voilà un triste dénouement à d'ardentes amours.

Au mois d'août 1827, une cruelle et longue maladie emporte Canning. « Nous venons de perdre Canning. Je dis nous, car la perte est vraiment individuelle ; je

dis encore nous comme Russe, car il était le sincère allié de la Russie... Tout ce qui n'est pas Metternichiste est dans la désolation. » — « Le duc de Wellington est toujours en froid avec moi. Il ne me pardonne pas d'avoir préféré le ministre ami des Grecs au ministre ami des Turcs. » Et comme la mort de Canning a ramené Wellington au pouvoir, elle ajoute : « Le Roi lui a bien rendu son poste, mais non sa faveur. » — « Le duc de Wellington est premier ministre, le duc de Wellington est Autrichien ; il préfère les fourberies du prince Metternich à la loyauté de l'empereur Nicolas. A la bonne heure, nous sommes en position de ne point nous en inquiéter. »

Elle s'en inquiétait cependant et son animosité contre Wellington, loin de désarmer, alla sans cesse en augmentant. On la vit revêtir les formes les plus diverses, se manifester non seulement à propos des événements d'Orient et de la guerre turco-russe, mais encore à propos des incidents touchant la politique intérieure de l'Angleterre, et des difficileuses questions qu'eut à résoudre le chef du cabinet pendant la durée de son gouvernement. Même après qu'eut été signée, en 1829, la paix entre la Russie et la Sublime Porte, même quand Wellington eut quitté le pouvoir, Mme de Lieven ne désarma pas. Elle ne pardonnait pas à son ancien ami d'avoir contrecarré la politique et les vues de l'empereur Nicolas. Lorsqu'en 1827 elle

se déclare si résolument contre lui, elle ne recule devant aucune extrémité pour rendre mortels les coups qu'elle lui porte : elle s'allie à l'opposition parlementaire comme à celle des journaux; elle excite contre le cabinet les passions, les amours-propres, les rivalités; elle flatte les adversaires du ministre; elle essaye de détacher de lui ses amis, de jeter la division dans le parti qui le soutient; elle sort en un mot de la réserve que lui impose sa situation diplomatique. L'activité de son ressentiment n'est égalée que par sa perfidie féminine.

« Elle a agi avec la plus grande impertinence, écrira Charles Gréville au mois de juin de l'année suivante, faisant usage de son crédit auprès du Roi afin de desservir le ministère et Wellington. Son antipathie pour celui-ci va toujours grandissant depuis qu'ils se sont brouillés, lors de l'arrivée de Canning aux affaires, alors qu'elle avait été fort malhonnête pour le duc afin de se concilier le nouveau ministre dans l'intérêt de sa cour, qu'elle a fort bien servie en cette circonstance, à ce que me dit Esterhazy. »

Il faut renoncer à citer ici en entier toutes les lettres où s'exercent la verve et les instincts combatifs de l'ambassadrice. Il suffira d'ailleurs de quelques extraits pour en marquer la vivacité :

« Le duc de Wellington a été forcé de se faire libéral comme Sganarelle s'est fait médecin dans la comédie de Molière. La Chambre basse n'entend plus les maximes obscurantes. Dans tout ce qui regarde l'inté-

rieur, les mesures de gouvernement doivent être sur des principes éclairés — ou bien le gouvernement ne peut plus se soutenir — et Wellington veut rester premier ministre. L'émancipation des catholiques a passé aux Communes, mais les Pairs vont la rejeter (1). Cette lutte entre les deux Chambres doit trouver son terme. Dans deux ou trois ans, les Pairs n'oseront plus dire non. » — « Le Roi est bien pour nous; s'il pouvait, il ferait. Mais Wellington est obstiné comme un mulet, en même temps cependant qu'il cède dès qu'il y va de sa place. A propos, je vous mandais, je crois, que de peur de nous prendre aux cheveux je ne lui parlais jamais de nos affaires. Je vous avais à peine dit cela que nous voilà en scène. Elle a été si forte que je l'ai écrite de suite, je m'en vais la chercher; si je la retrouve, je la mettrai ici; elle vous prouvera toute sa bienveillance pour la Russie et toute la force de sa logique. » — « Wellington a su en imposer à la nation anglaise par je ne sais quel prestige. Durant huit jours après le changement dans le ministère, il y avait comme une insurrection contre ce quartier général qui prétendait gouverner l'État. A les entendre, le gouvernement ne pouvait pas tenir deux jours. Wellington s'est moqué des clameurs; il a pris un air de défi et on en a eu peur. Tout médiocre qu'il soit, il a de la ruse; il flatte les

(1) Mme de Lieven se trompait. Les Pairs votèrent comme les Communes.

ultras; il flatte surtout les libéraux. Sur la question catholique, ceux-ci sont aussi sûrs qu'il opérera leur émancipation que les autres le sont de son intolérance éternelle. Il est bien évident que les uns et les autres sont ses dupes; mais, en attendant, chacun défend avec acharnement la probité de ce patron commun de deux principes extrêmes. En vérité, les peuples sont faciles à tromper; c'est une réflexion qui vient tout naturellement lorsqu'on voit cette nation réputée si sage et si pensante devenir le jouet d'un ministre aussi médiocre... » — « Le duc de Wellington persévère dans la marche plus conciliante et plus polie qu'il a adoptée. Peut-être ira-t-il dans cette nouvelle voie aussi loin qu'il était allé dans la voie contraire. Je ne me mêle pas de décider si ce qu'il fait maintenant est par contrainte ou par conviction; malgré sa médiocrité, il a de la ruse dans l'esprit, et il a été si mauvais pour nous qu'il faudra bien du temps pour que ses bonnes façons me séduisent. Il s'est remis un peu en coquetterie avec moi pendant le dernier séjour que nous avons fait à Windsor chez le Roi. Il y est venu passer un jour; il était fort empressé. Nous avons causé de tout, hormis de Turquie. Il se plaint de ce que je le maltraite, de ce que je ne le fais pas venir chez moi comme j'avais accoutumé de faire ci-devant; enfin il agace. Je reste en grande dignité et surtout je ne serai plus dupe de sa mine sagace, car il n'a que cela. » — « Wellington a repris toute sa malveillance,

ou plutôt cette malveillance qu'il n'avait cachée que par nécessité se remontre aujourd'hui sans contrainte. Toujours est-il que les affaires intérieures l'empêcheront de songer à une guerre étrangère dans ce moment. Mais, enfin, sans l'Irlande, je crois qu'il aurait tiré l'épée contre nous, le jour où il a appris que l'Empereur avait résolu le blocus des Dardanelles. L'opinion n'est pas pour nous dans cette question. Le gouvernement avait fait une telle parade, cet été, de notre renonciation au droit de belligérants dans la Méditerranée qu'il lui devient bien difficile de savoir que dire au public en ce moment. Pourvu que cette complication serve bien nos intérêts; c'est-à-dire que nous affamions Constantinople et forçons le sultan à nous demander la paix, c'est bien; mais, si elle ne nous profite pas, il nous faudra nous défier à tout instant de la vengeance que l'Angleterre croira avoir à tirer de nous pour la réputation de dupe que lui vaut cette circonstance aux yeux du public. »

Quinze jours plus tard, c'est une autre note. Wellington, avec qui elle a eu un long tête-à-tête, lui a témoigné « grande douceur, grande amitié ». — « Il me parla de sa position individuelle et la caractérisa de la plus forte qu'un premier ministre ait jamais eue en Angleterre. Je m'égayai un peu sur le compte de ses collègues ministres. Il admit en riant qu'il n'avait pris que des imbéciles. La drôle de vanité. » — « Lorsque Wellington menace, c'est qu'il tremble, et

pour peu qu'on tienne ferme, il fléchit. Il est trop rusé pour ne pas voir que nous le connaissons bien et c'est précisément ce qui fait qu'il nous déteste. Il aimerait mieux quelque innocence qu'il pût mener à sa fantaisie comme il fait du reste du corps diplomatique. »

La querelle entre l'ambassadrice de Russie et le premier ministre d'Angleterre devait se prolonger longtemps encore. Nous en retrouverons sur notre route d'autres échos. Il n'apparaît pas que le prince de Lieven y ait pris part. En lisant les lettres de sa femme, où son nom n'est jamais prononcé, on peut même se demander s'il en connaissait les péripéties et s'il approuvait les agitations dont elles témoignent. Nous sommes mieux renseignés en ce qui touche l'opinion qu'en avait l'Empereur de Russie. Par l'intermédiaire du général de Benckendorff, l'ambassadrice le tenait au courant de tout. Là, l'approbation était entière et sans réserves, ainsi que le prouve ce billet de remerciements : « Que je vous remercie, cher Alexandre, du petit mot galant, de bon goût et de bonne amitié que vous me redites de la part de l'Empereur ! Je suis touchée et heureuse de ce qu'il pense un moment à moi. Il me semble qu'il a raison. Voilà une exclamation qui part de mon cœur et de ma vanité. »

Du reste, quelques mois avant, à l'occasion de la mort de sa belle-mère, qui ouvrait pour elle la série des calamités et des deuils de cœur, elle avait reçu

les preuves de la gratitude impériale et de la justice que le Tsar rendait à ses incessants et patriotiques efforts. C'est encore par une lettre d'elle que nous apprenons combien elle était sensible à ces manifestations de l'intérêt du maître. « Comment vous exprimer, cher Alexandre, tous les sentiments qui ont rempli mon cœur à la lecture de votre lettre des 2 et 14 mars. Le respect touchant par lequel l'Empereur a honoré la mémoire de mon excellente belle-mère à l'occasion de ses obsèques, les larmes pieuses qu'il a répandues sur ses restes, cette recherche de délicatesse qui lui fait porter son souvenir jusque sur la femme de chambre de la princesse, tous ces détails qui marquent si vivement sa belle âme sont pour lui autant de titres aux bénédictions de Dieu et à celles de ses sujets. L'homme qui porte de tels sentiments dans son cœur mérite toutes les prospérités et les aura... J'ai reçu en pleurant la nouvelle qui me regarde : larmes de reconnaissance, larmes de souvenir pour cette bonne et incomparable femme dont l'Empereur me fait hériter les marques d'honneur. La faveur est bien grande, la manière de l'accorder en rend le prix plus grand encore. Jamais honneur pareil ne fut reçu avec plus d'attendrissement ; je n'ai pu me refuser le besoin de le dire moi-même à l'Empereur. »

L'année suivante un autre malheur vint la frapper. Constantin de Benckendorff, qui avait passé de la diplomatie dans l'armée et y avait, comme son frère,

obtenu le grade de général, fut emporté, dans la vigueur de l'âge, par une brève maladie qui était venue le surprendre en Crimée. La nouvelle en arriva à Londres, le 28 août 1828, par un courrier du ministre des affaires étrangères. La princesse en fut cruellement atteinte. La lettre qu'elle écrivit à son autre frère atteste l'étendue et la sincérité de sa douleur. « Mon cher Alexandre, désormais mon seul frère, c'est hier au soir que j'ai appris par le comte Nesselrode à mon mari l'accablante nouvelle qui nous ravit cet angélique Constantin. Je perds l'un après l'autre tout ce que j'aime. Ma douleur est bien amère. Ce cher, cher Constantin ! quel malheur pour nous ! Comme je l'aimais ! Comme il était bon et tendre pour moi ! Bon Alexandre, aimez-moi plus que vous ne l'avez fait jusqu'ici ; j'ai besoin de tendresse, de consolation. Rien, hors vous, ne peut remplacer cette affection de la nature dont mon cœur sent un si vif besoin. Pauvre bon Constantin ! Que vont devenir ses pauvres enfants?... Dites-moi tout, tout ce qui se rapporte à notre malheur... Nommez-moi le jour que nous devons pleurer le plus. Quelqu'un a-t-il songé à vous envoyer de ses cheveux. Dans ce cas, partagez avec moi... Voilà un chagrin qui jamais ne s'adoucirait dans mon cœur. »

Elle ne mentait pas. « Elle est plongée dans la plus profonde douleur, écrivait son mari. Chaque jour semble accroître au lieu de diminuer son chagrin. »

CHAPITRE III

DE LONDRES A PARIS

I

En 1829, le conflit turco-russe continuait à se répercuter à Londres en de pénibles et fâcheux contre-coups. Il envenimait les rapports du gouvernement moscovite avec le cabinet anglais. Les dissentiments entre les deux cours étaient de toutes les heures ; quand on les croyait apaisés, ils renaissaient, exploités avec une rare violence contre le ministère tory que présidait Wellington par la double opposition des whigs et des radicaux. Liée étroitement avec les chefs de ces partis et notamment avec le plus illustre de tous, le comte Grey, la princesse de Lieven apportait dans ses relations officielles avec les membres du gouvernement un esprit d'autant plus hostile et frondeur que, malgré tout, elle demeurait l'objet de leurs attentions et de leurs prévenances, comme s'ils eussent eu à cœur de racheter ainsi l'hostilité non déguisée que leur inspirait la politique de la Russie en Orient. La

princesse se savait redoutée et en profitait pour intriguer sans cesse contre ces ministres qu'elle considérait comme les ennemis de son pays.

Ses lettres nous la montrent infatigable dans ce rôle et merveilleusement ingénieuse à leur créer des difficultés, en même temps qu'affectant une franchise qui va parfois jusqu'à l'impertinence elle discute avec eux, les critique, les défie et les raille sans tenir compte de leur irritation, même quand on vient l'avertir que Wellington poussé à bout par ses bravades va exiger du gouvernement russe le rappel de l'ambassadeur.

— Il n'osera pas, répond-elle.

En fait, la menace n'est pas suivie d'effet, non que Wellington n'ose pas, comme le croit la princesse, mais parce que, orgueil ou souvenir d'une amitié brisée, il trouve plus digne de lui de ne pas chercher à se venger de cette trop turbulente ambassadrice. Il parle d'elle et de son mari très durement parfois. Il les appelle « des gueux » ; mais il ajoute :

— Je suis trop grand pour en faire mes victimes.

A cette heure, la tête de Turc de la princesse, — le mot est de circonstance, — c'est lord Aberdeen, à qui Wellington a confié la direction des affaires étrangères. Lord Aberdeen préludait alors à une brillante carrière dont les hasards devaient, à quelques années de là, le rapprocher de Guizot et les unir d'une étroite amitié. Cette amitié confiante, Guizot, dans ses Mé-

moires, en a vanté les agréments et le charme. Mais l'ambassadrice de Russie, au début de ses rapports avec lord Aberdeen, ne le jugeait pas aussi favorablement que le fit plus tard le fidèle compagnon des vingt dernières années de sa vie et qu'elle devait le faire elle-même.

« Lord Aberdeen est un pauvre diplomate, écrivait-elle ; il n'y a sorte de vérités qu'il subisse de ma part. Il est fort aisé de le convaincre, mais cela ne mène à rien ; il n'est que le premier secrétaire de Wellington. Pour qu'il fût bon à quelque chose, il faudrait commencer par le mettre en révolte contre son chef. Le chef est bien la mule la plus obstinée que je connaisse. Je ne discute plus avec lui. Je le fais parler et je l'écoute. C'est là que je démêle toute son hostilité contre nous et tout son amour pour Metternich. »

Complaisant pour l'Angleterre et déplaisant pour la Russie, s'efforçant d'ameuter contre celle-ci la presse européenne, se flattant de contrecarrer les visées de l'empereur Nicolas, l'ancien amour de la princesse de Lieven était devenu de plus en plus sa bête noire. Ce qu'elle pensait de lui, elle ne le dissimulait pas, et comme toujours son frère en était le confident. Au commencement de janvier, revenant de Windsor, elle le lui mande.

« Le Roi en causant avec moi a commencé par se récrier sur les abominables mensonges des gazettes à l'égard de nos prétendus désastres et me dit qu'il ne

lisait plus ces articles, tant cela le fatiguait et le dégoûtait. Je lui ai dit que pour moi ils ne m'étonnaient point, vu leur source. Alors il s'est mis à travailler cette source (Metternich) et m'en a dit tout ce qu'il mérite : un homme sans foi ni loi, sans honneur, sans parole ; enfin il n'y a sorte de mal dont il ne m'en ait dit. J'ai expliqué qu'il était bien triste de penser que c'était tout juste cet homme qui menait le cabinet anglais.

« Alors il me dit :

« — L'aveuglement, l'inclination, je vous l'accorde. Mais je ne vous accorde point qu'il nous fasse faire sa volonté. Si nous le servions, nous mettrions le feu aux quatre coins de l'Europe. Je vous engage ma parole que cela ne sera point... »

Quelques mois plus tard, c'est de nouveau lord Aberdeen qui fait les frais de ses lettres : « Il s'est établi un fort grand rapprochement entre lord Aberdeen et moi. Il me livre le plus naïvement du monde toutes ses pensées ; elles sont mesquines, poltronnes, enfin aussi parfaitement conformes à nos intérêts qu'il nous serait possible de les désirer. Il ne fait pas la politique de son cabinet ; mais, comme il a peu d'idées à lui, il est évident qu'il ne s'exprime jamais que selon l'ordre du jour. »

Enfin, lorsqu'en octobre 1829 la paix est signée entre les Turcs et les Russes, c'est dans la personne de lord Aberdeen que la vindicative ambassadrice

triomphe du cabinet britannique et jouit de son dépit.

« Je ne sais rien concevoir de plus charmant que les propos que me tient lord Aberdeen, accompagnés de son visage de tragédie.

« — Eh bien ! votre gloire est complète ; la Russie domine aujourd'hui l'univers ; avec votre langage modeste vous exercez aujourd'hui une omnipotence entière et nous avons l'air d'être vos dupes ; nous sommes abaissés, avilis !

« — Mylord, tant pis pour vous. Mais, nous ne vous avons pas dupés ; vous vous êtes dupés vous mêmes. Vos propres illusions ou celles que vous inspirait votre patron, le prince Metternich, voilà vos vrais ennemis !

« Au bout de ces doléances, il accouche de la nécessité d'être intimement uni à la Russie ; il ne trouve que dans cette combinaison des garanties de paix et de tranquillité pour l'univers.

« — Dieu merci, Mylord, que vous reconnaissiez une vérité que nous n'avons cessé de sentir et de vous dire. Mais, pour qu'elle ait une juste application, il faut que vous en agissiez franchement, loyalement avec mon Empereur comme il l'a toujours fait avec vous, et voilà le *hic*. »

Ainsi, la princesse est implacable envers quiconque ne professe pas une opinion égale à la sienne et ne se prodigue pas pour servir ses desseins. Il n'est qu'un

moyen de la fléchir, c'est de lui rendre les armes et de reconnaître la légitimité de la suprématie que la Russie entend exercer en Orient. Quiconque la conteste ou veut la paralyser est un ennemi aux yeux de l'ambassadrice et encourt son ressentiment.

Parmi les hommes d'État que, tour à tour, elle combat ou elle flatte, il en est un cependant, le comte Grey, qui trouvera grâce devant elle lorsque, devenu ministre après la chute de Wellington, il ne réalisera pas les espérances qu'elle a fondées sur lui au temps où, dans l'opposition, il critiquait au nom des whigs la politique du cabinet tory à l'égard de la Russie. Une fois au pouvoir, la sienne, sur ce point, ne différera pas sensiblement de celle de son prédécesseur. La princesse de Lieven le lui reprochera, se plaindra : « Comme vous feriez bien d'être le Grand Turc, lui dira-t-elle ; alors, j'aurais peur du cordon et je serais toujours de votre avis. »

Déjà, en 1827, avant qu'il ne fût ministre, elle avait failli se brouiller avec lui à l'occasion du traité assurant l'indépendance de la Grèce, qui venait d'être soumis au Parlement et que lord Grey refusait de voter. Elle l'avait alors menacé de ne plus le voir et d'oublier à jamais qu'ils étaient étroitement liés depuis quatorze ans : « Vous avez là un aveu, je ne veux pas dire une menace, très sincère et très ferme. Adieu, Mylord. C'est la première fois que je n'ajoute pas un mot d'amitié à ma lettre. Voilà un état qui n'est pas

naturel entre nous et je vous prie de ne pas le laisser durer. »

Le comte Grey le prit de très haut et avec plus de fermeté qu'elle n'avait cru : « Vous me menacez, — et c'est pour moi une menace sévère, — si je prends dans les affaires de Grèce le parti que je sens qu'il est de mon devoir de prendre, de le considérer comme une offense personnelle. Ceci en effet prévient toute discussion. Je n'ai qu'à me soumettre à la punition si je dois être assez malheureux pour l'encourir. Mais, de mon côté, je dois ajouter non pas une menace, mais l'expression d'une résolution également sincère et également ferme, c'est que si notre amitié se rompt sur ce terrain, elle ne pourra jamais être renouée. » Mme de Lieven eut peur et recula, ainsi que le prouve ce court billet qui termine la querelle : « Que je voudrais que vous prissiez une bonne fois la résolution de faire bon ménage avec moi. Songez-y : j'ai du bon sens, un peu d'esprit et beaucoup d'amitié pour vous. »

Elle mit encore les pouces, en une autre circonstance, pendant l'insurrection polonaise, alors que le comte Grey, étant premier ministre, avait cru devoir inviter à dîner un des chefs insurgés, le prince Czartoryski venu à Londres pour conférer avec lui et avec lord Palmerston. L'invitation exaspéra la princesse. Elle envoya son mari à lord Grey pour lui faire des remontrances ; elle lui écrivit une lettre indignée : « A tout autre que vous, répondit-il, la réponse serait

courte. » Et tout en s'expliquant, il marqua son mécontentement en appelant sa correspondante : *chère princesse*, au lieu de *très chère* et en se disant, non comme toujours son *plus affectionné*, mais son plus sincère ami. Le nuage ne se dissipa qu'au bout de quelques jours, l'ambassadrice étant revenue la première.

En réalité, elle ne voulait pas se brouiller avec cet adorateur qu'elle avait captivé et que quelques intimes ne désignaient que sous le sobriquet de « saint Flirt » depuis qu'il était entré en rapports avec elle ; elle y eût perdu une noble et tendre affection, une affection passionnée qui, chaque matin, lui valait une lettre de son ami, chaque après-midi sa visite, chères et douces habitudes — « mon plus grand plaisir » écrivait le comte Grey, — qui se prolongèrent jusqu'au jour où les soucis du gouvernement le contraignirent à les modifier, ce qui lui arrachait des plaintes et contribua, comme il l'avouait, « à le fatiguer bientôt de son métier ».

Lorsqu'il s'était lié avec la princesse de Lieven, il venait de dépasser la cinquantaine, et, pour préciser, il avait, en 1829, soixante-cinq ans. Quoique à cette aube de sa vieillesse il conservât, avec toute sa chaleur de cœur et son élévation de pensée, les avantages extérieurs qui avaient fait de lui en d'autres temps un véritable héros de roman et « un des plus beaux grands seigneurs du royaume », son âge ne

permettait guère de suspecter le caractère de la liaison qui s'était formée entre lui et l'ambassadrice de Russie. Leurs lettres autorisent d'ailleurs à affirmer que quelque vif et profond que fût leur attachement réciproque, il n'en resta pas moins toujours platonique. Il ne semble pas cependant que leurs contemporains en aient été également convaincus. Les assiduités de lord Grey auprès de l'ambassadrice ont donné lieu à des commentaires analogues à ceux qu'ont suggérés plus tard et à plus juste titre les assiduités de Guizot. En tout cas, et quoi qu'on en pense, elles mettent en lumière chez Mme de Lieven ce don d'attacher à soi et de tenir sous son charme les hommes qu'elle avait distingués.

On ne saurait trop insister sur ce trait caractéristique de sa vie, ne serait-ce que pour l'opposer à tout ce qu'on a dit de son égoïsme, de sa froideur, et de sa mobilité. Il prouve tout au moins qu'elle était capable d'enthousiasme et de constance, et que si trop souvent sous l'empire de ses passions politiques, de ses goûts, de ses intérêts, elle s'est reprise après s'être donnée, elle est plus souvent restée fidèle. Sa liaison avec lord Grey constitue à cet égard une preuve non moins convaincante que sa liaison avec Guizot. Lorsqu'en 1834 il apprendra que les Lieven sont rappelés, il sera désespéré et criera :

— « C'est comme un arrêt de mort. »

Ils n'en étaient pas encore là en 1829. Ils se

croyaient destinés à vivre longtemps ensemble. L'ambassadrice qu'on a vue, au lendemain du Congrès de Vérone, si désireuse de quitter Londres se flatte maintenant d'y être pour longtemps encore et même pour toujours. Après dix-sept ans de résidence en ce pays, elle se vante certes d'être toujours Russe de cœur, et rien de plus vrai ; mais elle est devenue Anglaise d'habitudes et de goûts. Les rares séjours que, pendant ce temps, elle a faits en Russie — le dernier date d'hier — loin de modifier ces dispositions les ont fortifiées. Quoiqu'elle n'ait qu'à se louer de l'accueil de l'Empereur, de sa bienveillance dont elle recueille fréquemment les témoignages, elle est toujours revenue de ses courses à Saint-Pétersbourg plus Anglaise que Russe et ne cessant d'attacher le plus grand prix à la situation exceptionnelle, unique même, qu'elle occupe dans la société britannique.

Il n'est donc pas surprenant qu'elle s'intéresse chaque jour davantage à ce qui s'y passe, à ce qui s'y dit, à ce qu'on y pense, et comme elle se plait à le raconter à son frère, ses lettres sont à vrai dire un miroir où revit toute l'histoire de cette société, ses incidents, ses intrigues, ses scandales si souvent renouvelés, grâce à la perversité des mœurs, qui, sous le règne de Georges IV, a eu sa source à la cour.

En voici un, en date du mois de mars 1829, qui met en scène le triste personnage qu'est le duc de

Cumberland, indigne époux de la charmante princesse dont Mme de Lieven se flatte d'être l'intime amie, bien qu'elle méprise le mari, contre lequel elle a pris parti dans la question d'Irlande, qu'elle voudrait voir résoudre libéralement.

« Un certain capitaine Garth passe ou se fait passer pour le fils de la princesse Sophie, sœur du Roi. Des sommes promises par un cavalier de la cour pour payer ses dettes et surtout pour avoir possession de certaines lettres montrent clairement que la famille royale est intéressée dans cette question. Le premier fait est conjectural. Mais, voici le comble. Le capitaine Garth prétend que ces lettres prouvent que le duc de Cumberland est son père en même temps que la princesse Sophie est sa mère, et quelle que soit l'opinion qu'on porte de cette infâme calomnie, voilà la famille royale dans la boue, car les journaux n'entretiennent le public que de ce fait, soit pour l'affirmer, soit pour le démentir. La conséquence désirée n'aura pas lieu. Le duc de Cumberland reste; il restera d'autant plus que, maintenant, il trouve son honneur intéressé à ne point avoir l'air intimidé par cette horrible accusation. »

Un an plus tard, c'est encore le duc de Cumberland que la correspondance nous dénonce comme mêlé à une sinistre aventure... « Nous avons eu ici la plus horrible catastrophe, et comme le nom d'un prince du sang s'y trouve malheureusement mêlé, je crois devoir

vous en dire quelques détails. Le duc de Cumberland a fait une espèce de cour à lady Graves, sœur du marquis d'Anglesea et dont le mari était chambellan du Roi; mais de ces manières de cour un peu communes en Angleterre et qui ne tirent pas à conséquence. C'est une femme de près de cinquante ans, avec treize enfants et plus jolie du tout... A tout prendre, c'était peut-être une vieille affaire de coquetterie réchauffée, ou rien qu'une habitude. Il a suffi cependant que ce fût le duc de Cumberland, haï fort généralement en Angleterre, dont le nom se trouvât mêlé là-dedans, pour que le public s'en occupât infiniment plus que cela ne méritait.

« Lord Graves fut instruit par des caricatures exposées dans les boutiques des bruits qu'on répandait sur cette liaison. Il y eut des scènes de ménage qui lui laissèrent la conviction entière que c'étaient là de pures calomnies et qui n'avaient qu'un but politique, celui de nuire de plus en plus au duc de Cumberland. La paix était parfaitement faite entre mari et femme, et leur résolution prise de se montrer beaucoup dans le monde ensemble pour faire taire ces bruits, fait qu'attestent même plusieurs lettres écrites par lord Graves à sa femme. Il résidait à Londres, ayant une place dans les douanes, et elle était à la campagne.

« Il y a quinze jours qu'il reçoit une lettre anonyme, contenant des fragments de diverses gazettes

qui toutes rendaient compte d'une manière déshonorante pour lui de sa réconciliation avec sa femme, insinuant qu'il avait été payé pour cela. Il était seul dans sa chambre de toilette ; il prend son rasoir et se coupe la gorge. L'enquête est faite sur le cadavre. Le domestique dépose seulement que son maître était depuis quelque temps attaqué de mélancolie, et le jury déclare qu'il s'est tué dans un moment de folie. Tout cela fut fait dans l'espace de quelques heures. Le public y a vu une précipitation suspecte et, vingt-quatre heures après, les journaux annoncent que c'est le duc de Cumberland qui a assassiné lord Graves.

« On ne saurait se figurer la sensation qu'a produite cette catastrophe. Il n'y a pas un homme sensé qui ne voie l'absurdité d'une pareille allégation ; il n'y en a pas un qui ne trouve qu'en mettant même les choses au pire, c'est-à-dire que lord Graves crût à l'infidélité de sa femme, il fallait jouer de malheur pour tomber tout juste sur un mari qui ne voyait de remède à cela qu'en se coupant la gorge. Mais quoi qu'il en soit, ce qui eût valu à tout autre un sentiment de profonde commisération de se trouver la cause innocente d'une aussi tragique histoire, a attiré sur la tête du duc de Cumberland un orage d'imprécations et de haine comme on n'en a jamais vu d'exemple. C'est un petit triomphe pour les ministres, dont ils ont lieu d'être si contents qu'on les soupçonne, non sans fondement, d'encourager toutes les

horreurs qui se débitent. La conséquence est certainement déplorable pour le duc de Cumberland. Ses amis lui ont conseillé de ne point braver l'orage pour le moment. On craint que la population ne le lapide s'il se montrait. Il est heureusement pour lui malade à Kew. Mais enfin cela ne peut pas durer.

« La duchesse ignore, je crois, totalement toutes ces circonstances et même la mort de lord Graves. Je ne l'ai pas vue depuis ; mais d'après ses lettres que je reçois presque tous les jours, je n'ai pas vu la moindre altération dans son humeur. Elle est dans tous les cas bien véritablement à plaindre, et elle inspire un intérêt général. Je me suis étendue sur ce sujet parce qu'il est possible qu'on s'en occupe chez nous. »

Trois mois plus tard, se produit en Angleterre un événement bien autrement important pour l'histoire que ce drame de vie privée. Le roi Georges IV meurt. Son frère le duc de Clarence lui succède sous le nom de Guillaume IV. Nous devons à l'ambassadrice un piquant portrait de ce prince en même temps qu'elle trace des débuts du nouveau règne un tableau où s'affirment son esprit acéré, ses dons d'observation et son habileté à décrire ce qu'elle a vu. Il ne se peut page d'histoire plus suggestive ni plus révélatrice :

« ... Pardonnez-moi d'avance toutes les incohérences de cette lettre. Je bavarderai selon que les choses se présenteront à mon esprit. D'abord le Roi, quel drôle de Roi ! quel bon enfant ! quelle pauvre tête !

Je crains qu'elle ne lui échappe, tant sa joie de régner est grande. Il change tout, hors ce qu'il devrait changer ; il renvoie les cuisiniers, les domestiques français ; il n'en veut que d'anglais. L'affaire des cuisiniers a été la première de son règne ; c'était le jour même de la mort du feu Roi. Il fait couper toutes les moustaches, il court dans les rues, il bavarde avec tous les passants ; il s'en va au corps de garde et montre à l'officier ses doigts tout tachés d'encre. Il lui montre le nombre de lettres qu'il a signées, les audiences qu'il va donner encore ; il lui parle de sa femme, la Reine, et lui promet de la mener au corps de garde pour faire sa connaissance. Il va tous les jours à la parade exercer un bataillon, et les veut tous passer en revue de la sorte.

« Le lendemain des funérailles, il prit possession du château de Windsor, où l'attendaient les ministres et les grandes charges. Il y arriva juché sur le siège d'une petite voiture, dans laquelle se trouvaient la Reine et les deux filles bâtarde du Roi. Avant-hier, il fut faire visite à lord et à lady Holland et leur demander à dîner pour la semaine prochaine. Grand émoi dans le ministère. Il a demandé à dîner au prince Léopold et veut que lord Grey en soit, cela fera une autre alarme. Il montre en apparence la plus grande faveur, la plus grande confiance au duc de Wellington et il a dit à la duchesse de Cumberland qui lui demandait il y a quelques jours s'il lui avait donné audience ce même matin :

« — Dieu merci, non, Madame ; je suis trop heureux de ne pas le voir ; je voudrais ne jamais le voir.

« Voilà ses propres termes. Il est d'une activité prodigieuse ; amoureux de cérémonies, de réceptions ; prodigue de sa personne en public ; employant toute sa journée à de petites choses ; voulant tout réformer à la fois. Enfin il a la fièvre. La populace l'adore ; il se montre à elle, il a un air familier, cela suffit à John Bull. Le contraste avec les allures du feu Roi est tout à l'avantage de celui-ci. Enfin c'est un nouveau monde que cette Angleterre, et Wellington me dit fort bien :

« — Ce n'est pas un nouveau règne, c'est une nouvelle dynastie. »

« Je le soupçonne d'être fort aise de laisser le Roi dépenser son temps à des bagatelles. Il n'en reste plus pour les affaires, et elles demeureront sous le contrôle exclusif du premier ministre. »

La princesse ne se dissimule pas cependant les difficultés que va créer à Wellington le changement de règne. « Il est en apparence le maître comme il était sous le règne précédent. Mais, il n'y a personne qui pense qu'il puisse le demeurer, à moins qu'il ne change la composition du ministère. » Et tel est sans doute l'avis de Wellington, puisqu'il a fait des ouvertures à divers personnages et notamment à lord Melbourne, à lord Grey, à lord Palmerston, qui tous ont refusé ou mis à leur acceptation des conditions qu'il juge inadmissibles. Ces réponses n'ont pas été du goût du

maréchal et les négociations en sont restées là. « Je lui ai trouvé mauvais visage et l'air très rêveur. Nous voilà fort bien ensemble. Il était allé voir mes enfants à la campagne pendant mon absence. Cela demandait une petite politesse de ma part, que je lui ai faite par écrit. Il est venu me voir hier.

« Nous en sommes venus à des tendresses, et vous pouvez compter que nous sommes de nouveau fort bien ensemble. Il m'a beaucoup parlé du Roi, de sa faveur auprès de lui, et observa à cette occasion qu'il ne faut plus citer Henri V d'Angleterre ni Louis XII de France, comme oubliant les injures; que Guillaume IV les surpassait tous deux pour avoir pu lui pardonner ses mauvais traitements; « parce que en vérité, dit-il, je l'ai chassé comme j'aurais chassé un autre officier ». Il a fort ri de toutes les drôleries que fait Sa Majesté.

« Quant au défunt, il est parfaitement oublié, ou si l'on s'en souvient c'est pour faire la critique de ses mœurs; c'est surtout dans la classe moyenne et subalterne que cette partie de sa vie a laissé une impression qui surnage même par dessus la partie éclatante de son règne. On oublie sa gloire pour s'appesantir sur ses vices; tant il est vrai que les vertus privées sont ce qu'une nation apprécie le plus dans son souverain. Cher Alexandre, que nous sommes heureux de voir tout réuni dans le nôtre! Comment bénir assez la Providence pour ce bonheur? Mais pour en revenir à l'Angleterre, le Roi actuel prend surtout à tâche de donner

tous les exemples contraires à ceux qu'offrait la conduite de son frère. Il se montre partout avec la Reine; il la met en avant dans toutes les occasions; il est toujours entouré de toute la famille royale; cela fait un fort bon effet.

« Il va à l'église en public; il a des manières simples, populaires; il fait des charités bien entendues. En un mot, et je me répète, c'est un bon enfant, mais une pauvre tête. Il vient d'inviter le Roi de Wurtemberg à lui faire visite; il en a fait de même à l'égard du Roi de Prusse; il est avide d'égards, c'est un peu les allures d'un parvenu. La France lui envoie le duc de Mouchy; je suis curieuse d'apprendre qui l'Empereur lui enverra comme ambassadeur complimenteur. Michel Worontzoff serait parfait pour la circonstance; il serait reçu à merveille par le Roi. Si ce n'est pas lui, vous savez qui mon cœur appelle. Vraiment ce cher Tolstoï me ferait un plaisir incroyable. Combien je pense à nos bons moments de Varsovie! Comme j'aime les esprits droits, abrégés, sans phrases! Comme je me sentais à mon aise au milieu de vous tous. J'aime bien quelques-uns de mes Anglais, mais enfin mon cœur n'est pas avec eux sur la table comme il y était à Varsovie. »

C'est de son lit, où une indisposition l'a clouée pour quelques jours, qu'elle envoie à son frère ces multiples détails qu'elle sait destinés à être mis sous les yeux de l'Empereur. La semaine suivante elle les complète :

« Je vais un peu mieux. J'ai pu paraître à la cour ; j'y ai dîné avant-hier. Le Roi et la Reine m'ont reçue et traitée à merveille. Quel spectacle nouveau pour moi que cette cour et quelle nouvelle nation que ces Anglais ! De mornes et graves, ils sont devenus fous ! C'est une gaieté, une vivacité, un mouvement qui font qu'on a de la peine à les reconnaître. Le Roi, pour lequel le proverbe « heureux comme un roi » a certainement été imaginé par anticipation, imprime à tout ce qui l'entoure cette animation extraordinaire. Il a de la bonhomie, de la cordialité dans ses manières, un air de joie qui est tout à fait contagieux. J'ai rencontré chez lui des gens de toutes les couleurs ; il est poli au dernier degré avec tout le monde, dans un mouvement perpétuel. »

En cette même année (1830), l'activité intellectuelle de la princesse de Lieven trouve plus amplement que jamais à s'alimenter, vu la multiplicité des événements qui troublent l'Europe et le caractère quasi tragique de quelques-uns d'entre eux. En France, Charles X est renversé et Louis-Philippe d'Orléans proclamé roi à sa place. Encouragés par ce triomphe de la Révolution, la Pologne se soulève contre ses oppresseurs et la Belgique, lasse du joug des Pays-Bas, donne carrière à ses velléités d'indépendance. En Angleterre, les torys sont chassés du pouvoir, qui passe aux mains des whigs dans la personne de lord Grey, devenu premier ministre. Ces conflits

sont appréciés dans les lettres de l'ambassadrice avec un sang-froid et une sûreté de jugement, que ne possèdent pas toujours les hommes d'État.

En ce qui touche les affaires de France, dont elle parle à l'heure même où elles deviennent menaçantes, il est aisé de voir qu'elle en prévoit le dénouement. Dès le mois de mars, elle écrit :

... « On est plus occupé ici aujourd'hui de ce qui se passe en France qu'en Angleterre. Tous les gens sensés eussent désiré que le Roi fit le sacrifice de son infatuation pour Polignac, car vraiment sa faveur n'est justifiée par aucune espèce de mérite. C'est un homme sans esprit, sans talent, d'un caractère retors, opiniâtre et de vues tout à fait rétrécies. Qu'il le conserve comme son ami, mais qu'il ne l'impose pas comme premier ministre à une nation éclairée qui veut plus que du favoritisme dans ses gouvernants. Enfin le Roi a l'air de jouer la monarchie pour Polignac. C'est cependant là encore ce que lui conseille le duc de Wellington.

« Celui-ci se trouve un peu plus fort au Parlement depuis qu'en adoptant les principes d'économie que lui recommande la Chambre basse il a montré qu'en toutes choses il se conforme au vœu de la majorité du public; et, chose extraordinaire, c'est le même homme, qui se soumet ici à l'opinion, qui recommande au gouvernement français de lui résister! Brave pour soi, voilà de drôles de manières.

« Au reste ici, sa marche est connue; sa façon de gouverner est d'obéir, c'est-à-dire que l'opposition dicte au gouvernement ce qu'il a à faire. En politique étrangère, plus ou moins, c'est la même chose, car après tout est-il possible d'imaginer que ce soit le ministre, ennemi acharné des Grecs, qui fasse de la Grèce un État indépendant et respectable; l'ami enragé des Turcs, qui laisse la Turquie humiliée, appauvrie et ne respirer que parce que nous lui permettons de vivre; le patron de Don Miguel qui lui prodigue des insultes! Enfin ce grand homme est un vrai charlatan, mais dont tous les tours sont mis à découvert. En résumé, il n'y eut jamais de ministre plus désagréable, ni plus commode. » On voit qu'elle ne se lasse pas de frapper sur Wellington. Jadis, elle le sacrait grand homme; maintenant elle le déteste et ce n'est qu'après qu'il aura été renversé que son ressentiment désarmera. Jusque-là, elle ne prononce jamais son nom sans y ajouter un coup de griffe.

Un peu plus tard, en août, quand la révolution de France est consommée, elle y revient et, ignorant encore ce qu'en pense son souverain, elle la juge avec une bienveillance à laquelle on ne s'attendait pas de la part d'une sujette enthousiaste et soumise de l'autocrate russe.

Après avoir déclaré que c'est un grand malheur « qu'il a pu être dans la puissance d'un imbécile comme Polignac de léguer à l'Europe ce labyrinthe

de confusion et de danger », elle ajoute : « La France est-elle tranquille et les voisins le sont-ils? Le nouveau Roi est bien faible et facile, cette garde nationale bien républicaine; l'Espagne bien mal gouvernée, l'Italie bien opprimée et l'exemple de la France d'autant plus dangereux que cette révolution, il faut le dire, a été conduite avec modération, et qu'elle a été entièrement provoquée par la mauvaise foi du gouvernement. Si, d'un côté, cet exemple est utile aux rois, il est mauvais pour les peuples. Enfin c'est une bien méchante affaire à laquelle il n'y a pas de remède et qu'il s'agit seulement de rendre le moins dangereuse. Je crois que le parti de soutenir ce nouveau gouvernement est le seul sage.

« Ici, on a bien fait la grimace dans les premiers moments, mais il a fallu se plier à la nécessité. Le duc de Wellington, qui a le tact fin dès qu'il s'agit de sa propre sécurité, a deviné bientôt qu'il fallait reconnaître la nouvelle France ou quitter son poste. Il a pris le premier parti dans un moment opportun. D'une main, il donne asile à une dynastie qui a fini; de l'autre, il reconnaît la dynastie qui commence. Il ne trouvera en Angleterre que des applaudissements, si l'on en excepte quelques ultras, le duc de Cumberland à la tête, qui eussent voulu qu'on fit la guerre pour soutenir les droits du duc de Bordeaux. C'est du romantique et de la chevalerie qui vont bien dans la bouche de M. de Chateaubriand, mais qui s'applique-

raient mal à l'état actuel de l'Europe. Tout est devenu trop positif dans le monde pour qu'on puisse se livrer à cette pente-là.

« J'ai vu le duc de Wellington avant-hier dans un long tête-à-tête. Il ne m'a entretenue d'autre chose que des affaires de France, déplorant le passé, inquiet sur l'avenir, mais résolu à ne le provoquer par aucune faute, c'est-à-dire à n'offrir à la France aucun prétexte de soupçon ou d'inquiétude. Il a qualifié d'abord la proposition de M. de Metternich d'établir une conférence à Berlin. Il dit :

« — C'est renouveler Pilnitz dont sont sortis tous les maux qui ont si longtemps accablé l'Europe ; il nous faut le fond, mais gardons-nous de la forme. Les représentants des grands cabinets n'ont qu'à se communiquer avec confiance et intimité tout ce qui peut les éclairer réciproquement sur la situation des choses. Il faut de l'inquiétude (ce furent ses termes), de la vigilance ; mais il ne faut pas effaroucher la France en lui laissant croire qu'il existe un tribunal qui la juge.

« Il me parla de Polignac avec une indifférence qui me révolta, car il me dit en riant et en faisant le geste :

— « Il aura la tête coupée. »

« Voilà l'homme. Je lui trouvai fort mauvaise mine, maigri, tiré ; le fait est que ses affaires vont mal en Angleterre, que les élections ont été détestables pour le gouvernement... »

Dans la même lettre, qui est une véritable page d'histoire mêlée de mille détails relevant de la chronique diplomatique, on lit encore au sujet de Wellington :

« Le Roi ne le gêne en rien, c'est un bien pauvre Roi. Il croit avoir tout fait en lisant rapidement et bien exactement tous les matins les papiers qu'il plaît au duc de Wellington de lui envoyer; il ne laisse rien trainer comme faisait le feu Roi, mais il n'a aucune opinion que celle que lui indique Wellington en marge des pièces qu'il lui envoie. Quelquefois, on l'instruit un peu tard, et alors il dit des bêtises et les ministres viennent lui faire la leçon. Voilà comment il traitait haut d'infâme coquin le duc d'Orléans. W. lui a fait dire de se taire et depuis, il se pince les lèvres et ne dit mot lorsqu'on parle de la France. Le duc de Wellington m'a dit l'autre jour :

« — Vraiment mon maître est trop bête; aussi, quand il s'avise de faire à table des discours, je tourne tout de suite de son côté l'oreille d'où je n'entends rien, afin de n'être pas tenté de me lever pour le contredire.

« Il est convenu avec moi que le Roi lui laisse tout faire et ne s'occupe qu'à s'amuser de sa royauté.

« J'ai lu une lettre du marquis d'Anglesea, dans laquelle il rend compte de la visite qu'il a faite à Charles X. Il l'a trouvé tranquille et résigné, rejetant sur le prince de Polignac toute la faute des malheurs

qu'il vient d'éprouver. Mais les princesses surtout n'épargnent point cet ex-ministre. Anglesea dit qu'elles sont féroces sur ce point. La Dauphine veut absolument rester en Angleterre; je crois après tout que c'est par là que cela finira.

« Je crois qu'on sera content chez nous d'Athalin, l'envoyé de France. Il a des manières fort convenables; vous savez qu'il est le mari ou tout au moins l'amant de Mademoiselle d'Orléans, et que celle-là gouverne son frère. L'Empereur a vu tout ce ménage à Twickenham lorsqu'il était en Angleterre. Ceci me rappelle, et le duc d'Orléans m'en a fait souvenir l'année dernière, que le duc de Nemours, alors âgé de deux ans, s'obstinait à appeler l'Empereur le grand Nicolas, et que jamais on n'a pu parvenir à lui faire dire : le Grand-Duc. Alors, déjà, la famille disait :

« — Eh! bien c'est du pressentiment. »

A mentionner encore le récit d'une visite que reçoit du général Baudrand la princesse de Lieven. Le général a été envoyé à Londres par le gouvernement français pour faire part au roi d'Angleterre de l'avènement de Louis-Philippe. « ... Je viens d'avoir la visite du général Baudrand; il m'a été impossible de la décliner, connaissant comme je fais la famille d'Orléans. Ses récits m'ont intéressée. Le tableau qu'il me fait de la situation de son maître n'est pas bien rassurant. Il a encore à ménager le parti républicain; ce La Fayette qui, au fond, a reconnu le pou-

voir monarchique de fort mauvaise grâce. Le duc d'Orléans et lui ne se connaissaient presque pas, et lorsque les députés lui décernèrent la lieutenance La Fayette refusa pendant quatorze heures de se joindre à ce vœu. Quelques moments de plus, et la république était proclamée. Aujourd'hui encore, cette faction est puissante et il faudra bien de l'habileté pour la dompter. Voilà qui est triste. Baudrand accuse moins Charles X que le Dauphin des fautes qui ont été commises ; il disculpe entièrement la Dauphine, « seul homme d'esprit de la famille ». Ici, le duc de Wellington a été pour lui très froid, lord Aberdeen très faux, le Roi fort convenable. Il repart aujourd'hui avec les réponses du roi d'Angleterre. »

II

Sur ces entrefaites, le prince de Talleyrand arrive à Londres en qualité d'ambassadeur du roi des Français. Mme de Lieven ne professe pour lui qu'antipathie et mépris ; elle soupçonne qu'il a pour mission de nouer entre son gouvernement et le cabinet anglais une étroite intimité et un parfait accord sur les diverses questions qui divisent l'Europe. Tout aussitôt, ses défiances s'éveillent ; elles se traduisent dans ses let-

tres par des dires d'une rare malveillance, que Talleyrand certainement a toujours ignorés. S'il les eût connus, il ne lui aurait pas prodigué dans ses Mémoires les louanges qu'on y peut lire.

Le 23 septembre, elle écrit :

« Le duc de Wellington est tout bonnement épris des charmes de M. Talleyrand. Vous ne sauriez croire avec quelle bonne foi il affirme que c'est un très honnête homme et que tout ce qu'on a jamais dit de contraire est pure calomnie. La probité de M. de Talleyrand me rappelle l'esprit de M. de Polignac. Le duc de Wellington n'est pas heureux en portraits. »

Le 2 octobre, c'est pire encore.

« J'ai dîné chez le Roi avant-hier. On ne saurait être plus aimable et empressé qu'il ne l'est avec moi. Il m'a dit les choses les plus flatteuses sur l'union de l'Angleterre et de la Russie... Il m'a conté son entretien avec M. de Talleyrand, qui l'a fort étonné. Dans cette audience, l'ambassadeur lui a adressé un long discours dont la matière était le cours des vicissitudes de M. de Talleyrand. Il est vrai que parler de sa personne au lieu de parler de la puissance qu'on représente est nouveau en diplomatie. Le Roi m'a demandé ce que je pensais de lui (Talleyrand). Je lui ai répondu que je croyais qu'un homme qui avait passé soixante-quinze années dans l'intrigue n'oubliait pas le métier la soixante-seizième. »

A propos du Roi, elle confesse qu'il lui a paru fort

vieilli et cassé. « Il souffre de la goutte ; elle ne se fixe pas et cela laisse quelque inquiétude. Il est devenu fort prudent, fort mesuré dans toutes ses opinions. Il ne se mêle guère des affaires que par convenance ; il laisse faire au duc de Wellington sans l'aimer ni avoir confiance en lui ; mais il agit sur le principe qu'un roi doit soutenir son ministre jusqu'à ce que le vœu du Parlement décide que ce ministre n'a pas le soutien de la nation. Ainsi donc, il ne le fera pas tomber ; mais il ne le ramassera pas s'il tombe. Quant aux affaires extérieures, il s'exprime avec la plus grande sagesse, le désir le plus sincère que les puissances restent unies, et la ferme confiance que cette union doit triompher en définitive de tous les dangers qui existent aujourd'hui. »

Quelques jours plus tard, le ministère que préside Wellington est renversé par la Chambre des Communes. L'ambassadrice dissimule d'autant moins sa joie que c'est le comte Grey qui est chargé par le Roi de former un nouveau cabinet. Il y a longtemps qu'elle souhaite de le voir à la tête du gouvernement. Déjà en 1828, elle lui écrivait : « Si vous le désiriez seulement, vous deviendriez premier... Les feuilles du soir vous ont déjà nommé ministre du sceau privé. Ceci m'offense, car je ne veux pas de demi-mesures pour vous. La place que vous devez occuper est la première place. Je vois en vous le seul homme capable de gouverner l'Angleterre. »

Aussi, chante-t-elle victoire lorsqu'en novembre 1830, elle le voit à la veille de prendre le pouvoir. C'est lui-même qui l'en avertit en sortant de chez le Roi. Et elle d'écrire : « Vous pouvez vous imaginer combien je suis enchantée, mon cher lord. L'honneur qui vous est rendu m'est aussi cher que s'il m'était rendu à moi-même et vous avez les meilleurs vœux, les plus sincères de mon affectueuse amitié. Bonne nuit, cher lord, dormez bien, ménagez votre santé et vos forces, et tout ira bien. »

Elle ne se contente pas de l'accabler de ces félicitations et de le couvrir de ces fleurs ; elle entend contribuer par son influence et ses conseils à la formation du cabinet. Le comte Grey voudrait placer lord Lansdowne aux affaires étrangères. Mais, pour ce poste, elle a un candidat, lord Palmerston, qu'elle a connu en dansant avec lui la première valse qu'elle a dansée à Londres. Elle s'agite et plaide pour lui, et si bien que lord Grey se le laisse imposer, à la grande joie de la princesse. Elle ne se doute pas que, quatre ans plus tard, son protégé la payera de la plus noire ingratitude.

Au lendemain du jour où lord Grey a réussi dans sa mission et pris la direction du gouvernement, il vient voir son amie :

« Voici ce qu'il me dit sur le principe qui a présidé à la formation du présent cabinet : — « Dans la composition de mon ministère, j'ai eu deux buts essen-

tiels : le premier de prouver, dans ces temps de démocratie et de jacobinisme, que de hautes capacités peuvent se rencontrer dans la haute aristocratie ; non que je veuille exclure le mérite si je le rencontre dans la roture ; mais à mérite égal, je l'avoue, je choisis l'aristocrate ; cette classe fait la sûreté de l'État et du trône ; le second : je ne veux pas, comme mon devancier, briller aux dépens de tous, au contraire. Mon cabinet se compose de gens qui ont tous de hauts talents parlementaires ; j'ai choisi chacun d'eux selon son aptitude pour la place qu'il occupe, et je lui laisse toute latitude de diriger son département selon son jugement. Le conseil du cabinet sera donc véritablement un conseil, et la dictature est abolie. »

Après avoir entendu le ministre qui prend le pouvoir, il est piquant d'entendre celui qui vient d'en être précipité. Ce régal, la princesse nous le donne : « ... Je dinai avant-hier chez M. Peel. Le duc de Wellington y était. Il vint tout de suite à moi avec un : Eh bien ! Je crus n'avoir rien de mieux à faire que de le lui rétorquer. Il me répondit :

« — Mauvaise affaire, diablement mauvaise affaire.

« — Mais, monsieur le duc, pourquoi l'avoir laissée arriver ? ou bien vous vouliez que ce fût ainsi ?

« — Diable m'emporte, non ; j'ai été étonné quand on vint me dire que nous étions battus. Je m'en vais vous dire. J'avais contre moi cinq partis à la Chambre basse : les jacobins, les whigs, les torys, les cannin-

gistes, et le mien. Cinquante de mes gens ont voté contre le gouvernement. J'ai vu que cela ne pouvait plus aller. J'ai pris la nuit pour réfléchir encore, et le matin, j'ai décidé de briser le gouvernement. Quant à la politique extérieure, mes successeurs n'ont qu'une chose à faire, c'est de continuer ce que j'ai commencé. S'ils ne le font pas, il y a guerre.

« Je n'ai ni repris ni ajouté une parole et je vous ai donné son style. »

Comme pour nous prouver que les coulisses de la politique anglaise n'ont pas de secrets pour elle et qu'elle n'ignore rien des intrigues auxquelles donne lieu le changement de ministère, elle nous révèle que le duc de Cumberland est en grande colère, et qu'elle a le malheur d'y voir sa part. « Il s'est cru, je ne sais pourquoi, appelé à jouer un rôle s'il survenait un changement ici. Son impopularité y a été et y sera toujours un obstacle absolu. Quoi qu'il en soit, depuis longtemps, il cherche à se rapprocher de lord Grey et a souvent laissé échapper des plaintes du peu d'empressement qu'ont rencontré ses avances. Depuis quelque temps, il a essayé plus d'une insinuation auprès de moi, que j'ai toujours eul'air de ne point comprendre. Enfin, deux jours avant le vote décisif de la Chambre basse, il m'a demandé clairement de pouvoir rencontrer chez moi lord Grey pour s'entendre avec lui. J'ai décliné poliment, mais encore plus péremptoirement une proposition aussi étrange, en le priant de se

rappeler que ce n'était pas dans ma maison que pouvaient se concerter des plans hostiles au gouvernement. Cette réponse et la circonstance qu'il n'a pas été fait chef de l'armée, comme il paraît s'y être attendu, l'ont mis d'une humeur détestable. Assurément sa position est bizarre, car, parvenu au but de tous ses vœux : la retraite du duc de Wellington, il s'aperçoit tout à coup qu'il n'y a rien à gagner pour lui, et sa mauvaise humeur déborde, il ne sait plus contre qui ni contre quoi. »

On voit combien sont nombreuses pour l'Europe, en cette année 1830, les causes de trouble et d'agitation. Deux mois avant qu'elle ne s'achève, le conflit qui se prépare entre la Hollande et la Belgique et qui aura pour dénouement l'indépendance de celle-ci vient les grossir, les envenimer et faire entrer en scène de nouveaux personnages : le prince Léopold de Saxe-Cobourg, auquel est déjà assurée la couronne du futur royaume belge, et le prince d'Orange, héritier de celle des Pays-Bas, qui va être dépouillée, à ses dépens, d'un de ses plus beaux fleurons. Par son mariage avec la grande-duchesse Anne, la plus jeune des cinq filles de Paul I^{er}, ce prince est entré dans la famille impériale russe. A ce titre, il est l'objet de toutes les sympathies et de toutes les prévenances de l'ambassadrice de Russie, bien qu'elle soit convaincue, par l'attitude de la France et de l'Angleterre, que le dénouement qu'il s'efforce de conjurer ne peut l'être.

« J'ai vu le prince d'Orange, écrit-elle le 25 octobre. Je ne saurais vous dire l'impression pénible que m'a causée sa vue. Obligé de fuir et le pays pour lequel il s'est compromis et celui qui est sa véritable patrie, car, quelque couleur qu'on donne à son arrivée ici, tel est cependant le fond des choses; forcé par délicatesse à taire l'encouragement que son père avait donné à sa conduite, tout cela me paraît la position la plus souffrante. Nous avons longtemps causé ensemble de tout. Il est profondément navré de la position des choses, mais il conserve son extérieur ouvert et gai... Notre grande-duchesse s'est conduite admirablement dans ces tristes conjonctures, avec un dévouement entier pour la famille royale et toutes les marques de la plus grande estime et tendresse pour son mari. Elle vient de me faire passer toute sa fortune particulière, dont elle fait don à son mari et dont elle veut que je sois dépositaire jusqu'à ce qu'il la réclame. »

Longtemps encore, sa correspondance sera défrayée par cette affaire. Mais, à la mi-décembre, s'en produit une qu'elle juge bien autrement grave, bien autrement importante : c'est l'insurrection polonaise. « Cette nouvelle a causé ici le plus grand étonnement, à lord Grey la plus grande frayeur, car, en dépit de toutes les paroles un peu indiscrettes qu'il a dites avant d'être premier ministre, depuis qu'il l'est devenu, c'est l'ennemi le plus prononcé des révolu-

tions, des révolutionnaires et du trouble en général, quelque part qu'il se manifeste. Il ne reconnaît à l'Empereur d'autre voie à suivre que celle de la force et il espère qu'elle le rendra maître de cette turbulente Pologne. Toutefois, il me prie de m'armer de bons nerfs pour supporter les injures d'un côté, et les sympathies de l'autre, car l'esprit est trop mauvais en Angleterre comme partout pour ne pas prévoir que les Polonais vont rencontrer de nombreux approbateurs. »

A dater de ce jour et sans remarquer qu'elle se met en contradiction avec elle-même, elle encourage en Pologne la répression des insurgés, tandis qu'elle ne cesse de conseiller à sa cour de céder sur la question belge et de ne pas s'opposer à l'autonomie de la Belgique. A son avis, les Polonais doivent être considérés comme des rebelles et frappés impitoyablement, et les Belges sont dans leurs droits. En juin 1832, toujours appliquée à défendre les intérêts de son pays, elle se réjouit du voyage que va faire en Russie lord Durham, membre du cabinet anglais. « Positivement, si l'Empereur le veut, il dirigera par lord Durham la politique du cabinet anglais; qu'il lui fasse la moitié de l'accueil qu'a rencontré ici un Orloff, et l'homme est à nous, de principes, d'inclination, de tout. Or, il gouverne l'Angleterre. Il part lundi prochain, le 2 juillet. Il veut s'arrêter deux jours à Copenhague et compte être rendu à Pétersbourg pour le 13. J'en

doute. Il fera une excursion pour voir Moscou et quittera Pétersbourg dans le mois de septembre. Le vrai motif de ce voyage n'est pas autre chose que sa santé. La vanité de cet homme est proverbiale ; c'est le plus hautain des aristocrates ; il m'a même assuré hier qu'il descendait des rois d'Angleterre ! Il ne s'est fait donner la garde du sceau privé dans le ministère que parce que cette place lui donne la préséance sur tous les ducs anglais ; enfin c'est des puérilités sans parallèles. La haine qu'on lui porte est générale. Le roi, en me parlant de lui, ne l'appelle jamais autrement que Robert le Diable. Il m'a dit hier avec un gros soupir de soulagement :

« — Dieu merci, nous en serons quittes pour quelques mois.

« — C'est fort bien, sire, mais pourquoi fallait-il que ce fût à nos dépens ?

« — Eh bien, Madame, croyez-moi, cela peut tourner à bien ; il a tant de vanité qu'il voudra réussir et plaire ; et avec peu de chose, des procédés, vous le gagnerez ; alors ce sera fort heureux pour les deux empires. C'est là toute la vérité. »

Bientôt après, elle se félicite des attentions dont lord Durham a été l'objet à la cour de Russie. « Que l'Empereur a d'esprit d'avoir si bien accueilli lord Durham ! L'homme sera gagné, ou si sa revêche nature lui fait faire des sottises, c'est lui seul qu'on en accusera. Lord Grey est touché au cœur par ce bon

début... J'ai toujours oublié de vous dire que lord Durham est frère de Mrs. Howard, la première passion de l'Empereur à Londres. Elle a épousé depuis un cousin de Devonshire. »

Dans une autre lettre en date de septembre, démentant le bruit qui a couru d'un voyage du prince d'Orange en Russie, elle laisse éclater la haine qu'elle a vouée à lord Pamerston. Il commence à jouer un grand rôle sur le théâtre diplomatique comme ministre des affaires étrangères dans le cabinet que préside lord Grey et où l'a fait entrer la princesse de Lieven. Elle lui en veut d'avoir oublié ce qu'il lui doit et d'orienter la politique anglaise à l'encontre de la politique russe. « J'ai une lettre du prince d'Orange qui me prouve qu'il ne va pas trouver l'Empereur ; il paraît que la diplomatie anglaise pêche drôlement ses nouvelles, car c'est lord Palmerston qui nous avait annoncé celle-ci. Je viens de passer mon temps ici avec cet aimable ministre, ce qui fait que je le hais un peu plus que je ne faisais ; nous sommes au reste parfaitement bien ensemble. »

Elle est à la campagne quand elle écrit ce qui précède. Le surlendemain, elle y ajoute ce post-scriptum : « Je suis ici à Londres, où je suis revenue pour faire hier un dîner avec le Roi. Il m'a montré la plus grande part aux inquiétudes que nous avons eues pour l'Empereur, et à notre bonheur des bonnes nouvelles. Il est toujours charmant quand il n'est pas

sous la surveillance de ses ministres, et hier il était émancipé. »

A propos du Roi, on ne saurait passer sous silence les passages suivants de la correspondance où, sous la forme la plus piquante et la plus vivante, l'ambassadrice de Russie achève de nous révéler la physionomie de Guillaume IV.

«... Mon Dieu, que ma visite à Windsor m'a paru drôle ! Quel Roi en comparaison de cet Empereur ! Quelle Reine en comparaison de cette Impératrice ! Quelle cour à côté de la nôtre ! Comme le temps y coulait pesamment ; comme il vole chez nous ! Et puis la conversation du Roi ! J'ai eu une promenade en tête à tête avec lui, trois heures enfermés seuls en voiture ! Que de questions incroyables ! Comme son esprit va toujours, pour commencer, bien droit aux toutes petites choses ! Il veut savoir où se place l'Empereur à diner, combien le diner dure ; si l'on commence par les glaces, au dessert, comme en Angleterre, ou si elles viennent après. Cela nous a pris une bonne demi-heure et plus.

« — L'Empereur est-il galant ?

« — Oui, Sire.

« — L'Impératrice est-elle jalouse ?

« — Non, Sire, parce que l'Empereur vient toujours lui faire ses confidences lorsqu'il se sent le cœur écorché. (C'est vraiment un mot que m'a dit l'Empereur.)

« — Ah, j'éprouve beaucoup de cela ! »

« Je vous donne un tout petit abrégé pour que vous connaissiez le genre. Il n'a pas été le seul cependant ; tout ce qu'il m'a dit sur des chapitres peu importants m'a prouvé ses bons sentiments ; c'est nos principes en toute chose : respect à la royauté, haine aux idées nouvelles, confiance dans la vieille politique qui unissait nos cours, grand dégoût de la France d'aujourd'hui. Sur les affaires ici, pas grande sécurité, pas un mot d'éloge de ses ministres, grands applaudissements à la conduite des torys, dépit extrême de celle du duc de Sussex. Je vous ai dit, je crois, que le Roi lui a défendu la cour, après le langage public détestable qu'il a tenu sur la Pologne et sur le Portugal. Enfin, ce cher Roi ne nous laisse rien à désirer, si ce n'est qu'il ait un peu plus d'esprit et de volonté ; mais cela manquant, que faire de lui ? La Reine, parfaite ; j'en écris longuement à l'Impératrice et à mon chef. »

Enfin, ce dernier trait qui révèle un point d'histoire ignoré et que la princesse écrit en 1834, au retour d'un voyage dont il va être parlé. « ... Savez-vous que le Roi d'Angleterre me paraît être en bon train de devenir fou comme son père ? C'est une observation que j'ai été dans le cas de faire moi-même, car j'ai eu de singulières scènes avec lui, à mon retour de Russie. Mais depuis peu de temps les confidences qui me sont faites de divers côtés me confirment extrêmement dans cette opinion, et hier encore, en causant

avec le duc de Wellington, nous sommes arrivés tous deux à cette conclusion. Ce que j'ignorais et que j'ai appris de lui, c'est que l'année 28, il a été fou pendant quinze jours au point qu'on lui avait mis la camisole. Wellington qui était premier ministre alors, l'a su, et dans tous les détails : voilà une jolie confusion de plus pour l'Angleterre. »

Au moment où la princesse de Lieven envoyait ces révélations à son père, la mission de son mari touchait à son terme, sans que d'ailleurs, pas plus que lui, elle s'en doutât, et la phase la plus active de sa vie allait se clore brusquement.

Au commencement de 1833, une querelle avait éclaté entre la cour de Londres et celle de Saint-Pétersbourg, à propos du remplacement de l'ambassadeur anglais, lord Heytesbury, qui demandait son rappel. Pour lui succéder, lord Palmerston proposa Stratford Canning. « C'est un homme impossible, pointilleux, défiant, lui répondit-on. Nous avons des raisons de croire à une impolitesse personnelle, faite autrefois par lui au Tsar, alors simple grand-duc. Nous ne voulons pas de lui et sommes décidés à ne pas le recevoir. » C'est la princesse de Lieven que le chancelier russe Nesselrode chargea de porter cette réponse à Palmerston. A ce moment déjà, elle n'éprouvait plus que colère et ressentiment contre ce ministre. Après l'avoir imposé en 1830 à lord Grey, elle le tenait, depuis 1832, pour « un pauvre et petit d'es-

prit » et l'accusait de chercher à provoquer « une grande démonstration guerrière, derrière laquelle il espérait cacher ses bévues ». Coupable de ne savoir pas résister à ce ministre entreprenant, lord Grey lui-même, bien qu'elle lui fit toujours bon visage, n'était plus à ses yeux « qu'une vieille femme » sans volonté ; et ce fut pire encore quand il refusa d'intervenir pour empêcher la nomination de Stratford Canning.

Cependant, sur les représentations que la princesse porta de la part de Nesselrode à lord Palmerston, celui-ci lui promit que Canning ne serait pas nommé. Mais, il revint ensuite sur sa promesse, malgré les protestations de l'ambassadrice. La querelle s'envenima. Le Tsar menaça de rappeler son ambassadeur. Effrayée par cette menace dont l'exécution aurait changé toute sa vie, la princesse partit pour Saint-Pétersbourg afin d'en conjurer les effets. Elle en revint rassurée, « toute rayonnante, nous dit Gréville, de l'accueil qui lui a été fait. L'Empereur est allé au devant d'elle par mer, l'a prise à son bord et l'a conduite dans sa voiture, au palais où il l'a fait entrer dans la chambre de l'Impératrice, qu'elle a trouvée en chemise ».

Elle croyait donc le péril définitivement écarté. Rentrée à Londres, elle écrivait à son frère dans l'excès de sa joie :

« Cher, cher Alexandre, comment m'arranger avec mon bonheur de Russie et mon bonheur d'Angleterre ?

car je suis très contente aussi de me retrouver ici avec mon mari et mes habitudes et quelques bons amis. Cependant, si vous saviez comme tout mon cœur est resté là-bas ; comme ce cher Empereur que j'aimais, que j'admirais tant chez nous, je l'adore encore mille fois plus ici ; comme je me rappelle chacune de ses paroles, de ses gestes ; comme je m'attendris en pensant que j'ai pu quitter tout cela ! Je ne me croyais pas le cœur si mol (*sic*).

« Empêchez qu'il ne m'oublie ; dites-lui tout ce que j'ai pour lui de respect, d'enthousiasme, de dévouement, mais ne l'ennuyez pas trop de tout cela ; mettez mon amour en abrégé, mais qu'une fois pour toutes il sache que ma fidélité, ma reconnaissance, ma passion pour lui ne sauraient être égalées. »

Malheureusement, le conflit entre le cabinet russe et le cabinet britannique devint plus aigu. Le 30 août 1834, le prince de Lieven recevait en même temps l'ordre de revenir à Saint-Pétersbourg et l'avis de sa nomination comme gouverneur du Tsarevitch. « Cette lettre, disait la princesse bien des années après, fit lever les mains à son mari en signe de joie et moi de douleur. » L'aveu permet de mesurer la cruauté du coup porté aux espérances de Mme de Lieven et l'étendue de sa désillusion en apprenant qu'il fallait quitter l'Angleterre. Elle ne savait pas encore que lord Palmerston était le véritable auteur de ce rappel. Plus tard, elle écrira de Russie à lord Aberdeen : « Il

m'est prouvé, depuis mon arrivée ici, que c'est à lui que je dois d'avoir quitté pour toujours peut-être cette Angleterre que j'aime tant. M. de Talleyrand me disait un jour :

« — Il dépendra toujours d'un ministre des affaires étrangères, quelque médiocre qu'il soit, de chasser un ambassadeur.

« Et voilà ce que lord Palmerston a voulu et ce qui est arrivé. »

Elle fut, durant plusieurs jours, livrée à d'affreuses perplexités, sans savoir si elle devait se réjouir ou se désoler et plus disposée à se désoler qu'à se réjouir. Ce qu'elle éprouvait, ou tout au moins ce qu'il lui convenait d'en avouer, c'est encore son frère qui en fut le confident.

« ... Un changement total de carrière après vingt-quatre ans d'habitudes morales et matérielles, toutes différentes, est une époque grave dans la vie. On dit qu'on regrette même sa prison lorsqu'on y a passé des années. A ce compte, je puis bien regretter un beau climat, une belle position sociale, des habitudes de luxe et de confort, que je ne puis retrouver nulle part et des amis tout à fait indépendants de la politique. Voilà pour le soupir. Voici pour l'espérance : vivre auprès de l'Empereur, de l'Impératrice, que j'aime tous deux avec autant de vivacité de cœur que s'ils n'étaient pas les maîtres, avec autant d'admiration et de respect que me commandent ces titres; vivre au

milieu de vous et préparer l'avenir de mes deux enfants (1) ; vivre dans cette Russie qui a toujours été l'objet de mon orgueil et de mon amour, car, cher Alexandre, je l'ai bien aimée et peut-être bien servie dans cette longue absence ; du moins y ai-je voué toutes mes pensées. Je suis donc heureuse de l'avenir qui s'offre à moi et le seul doute qui se mêle à ma joie c'est si l'avenir pourra être long.

« Je suis arrivée à l'époque de la vie d'une femme, qui nous a enlevé notre mère. Cette époque demande des soins, des ménagements. Pourrai-je supporter nos hivers ? ou bien ne commencerai-je à vivre au milieu de vous que pour y mourir ? Je chasse cette pensée, car j'aime la vie ; mais elle me revient et me serre le cœur. »

Néanmoins, même sous l'influence de ce doute si pathétiquement exprimé, elle se souvenait qu'elle était encore ambassadrice et tenue toujours d'observer autour d'elle et de rendre compte.

« J'ai été si saisie les premiers jours de l'arrivée de la nouvelle que mon esprit ne valait plus rien pour ce qui se passait autour de moi. Cependant, il se passe toujours ici des événements et de tous les genres. Le Roi donne des signes non équivoques de folie ; son chancelier, lord Brougham, est un peu fou aussi ; les

(1) Les deux plus jeunes, Georges et Arthur. Les trois autres, Alexandre, Constantin et Paul avaient déjà l'âge d'homme et vivaient loin d'elle.

ministres perdent du terrain tous les jours ; dans le pays, toute élection qui se présente tourne en faveur du candidat tory ; dans la Chambre basse, ils n'emportent les mesures qu'ils proposent qu'au moyen du soutien de Peel ; sur la politique extérieure, ce n'est plus autre chose que des rires de la part de leurs propres gens.

« ... M. Talleyrand ne cesse de dire :

« — Les vieux gouvernements ! Ce sont les seuls où il y a repos et bonheur pour les individus. Les constitutions sont des bêtises ; les nations n'en veulent pas, parce qu'elles ont l'instinct de la conservation. »

« Vous ne sauriez croire tout ce que l'on rencontre de bonnes et saines doctrines dans ce disciple de toutes les formes de gouvernement, dans ce roué politique, dans cette personnification de tous les vices. C'est une curieuse créature ; il y a beaucoup à apprendre de son expérience et à recueillir de son esprit ; à quatre-vingts ans, cet esprit est tout frais. »

C'était la première fois qu'elle se montrait équitable envers lui et son langage différait quelque peu de celui qu'elle tenait peu de semaines avant le rappel de son mari, en se réjouissant de ce que M. de Talleyrand « était à Londres dans une position singulière ». — « Il a découvert tout à son arrivée qu'on ne ferait point d'affaires avec lui ; qu'elles se traiteraient à Paris entre M. de Broglie et l'ambassadeur d'Angleterre ; que lord Palmerston serait charmant pour lui,

mais ne lui dirait jamais un mot; qu'on lui écrirait des lettres aimables des Tuileries, mais que son cabinet lui laisserait tout ignorer. Voilà pour sa vieille habileté un rôle peu flatteur; il en est tout étourdi. Mme de Dino pleure et lui ne rit pas. De plus, toutes ses spéculations particulières ont donné à faux. On dit qu'il a perdu huit cent mille francs dans les fonds. Il joue selon qu'il arrange la politique, ou bien il fait celle-ci selon que cela arrange ses finances, et aujourd'hui il n'arrange plus ni l'un ni l'autre. Lord Grey l'adore, lord Palmerston le déteste, lord Holland lui dit tous les secrets du cabinet; mais, en définitive, lord Palmerston se moque de ce jeu de ses collègues et de tout le monde. Son inimitié a paralysé Talleyrand complètement. Il voulait rapprocher nos cabinets; il s'en est un peu vanté à Paris. Palmerston l'a su et l'a devancé; il a fait à mon mari des ouvertures conciliantes. Talleyrand en a été abasourdi, et je crois que ce qu'il voulait faire par lui ne lui plaît plus fait par un autre. Nous sommes, me semble-t-il, sur le meilleur pied possible; mais, c'est un grand coquin. »

Elle l'avait déjà dit de Metternich, oublieuse d'un passé où, loin de le tenir pour tel, elle jouissait délicieusement de sa tendresse. Elle le redisait de Talleyrand à qui elle ne devait pas les mêmes ménagements. On ne peut que regretter de trouver sous sa plume ces épithètes violentes, qu'elles s'appliquent à l'homme qu'elle avait aimé ou à celui qu'elle affec-

tait de mépriser, bien qu'il n'eût cessé de lui témoigner, depuis qu'ils se connaissaient, une déférence affectueuse. Elle était d'autant moins excusable de se modérer si peu dans ses appréciations qu'au même moment son chagrin de quitter Londres trouvait une atténuation consolante et flatteuse dans les témoignages de regret, qu'à la veille de son départ elle recevait de tous côtés.

Lord Grey, qui était resté son ami, quoiqu'il eût quitté le pouvoir, lui adressait de touchants adieux, lui parlait de sa douleur « si impossible à exprimer ». — « Jamais je n'oublierai le bonheur que j'ai trouvé dans votre société. Je ne cesserai jamais d'en regretter la perte. » D'autres manifestations de même nature lui permettaient de dire : « Il faut que je me répète sur un point, c'est le respect, l'affection, l'estime, les regrets unanimes dont mon mari est l'objet. Je ne puis rien exagérer dans ce genre. Le gouvernement, les torys, les radicaux même, tous regardent son départ comme une catastrophe. Il est touché de ces témoignages, et il serait impossible qu'il ne le fût pas. »

Bientôt, d'ailleurs, venaient se mêler à ces émotions des soucis d'ordre plus matériel. « Quelle galère qu'une maison comme la nôtre à emporter et à jeter, car nous sommes entre ces deux agréments-là. Nous emportons tout ce qui est ménage et nous jetons tout ce qui est luxe et valeurs, parce que j'imagine que nous trouverons une maison meublée... Le gouver-

nement anglais est fort poli pour nous et nous offre ses bâtiments pour Hambourg ou pour Pétersbourg. Je ne me suis pas encore décidée. Heureusement, cette offre m'a été faite par le ministre de la marine qui est un de mes anciens amis, car de la part de Palmerston je crois que j'aurais dit de suite non. »

D'autre part, à la veille de quitter Londres, elle ignorait si les fonctions nouvelles de M. de Lieven en Russie lui assureraient un établissement à la cour ou s'il serait obligé d'avoir une installation dans la capitale. Elle chargeait son frère de s'en informer. « Vous savez que nous sommes sans feu ni lieu et combien la question de demeurer à la cour ou non devient importante pour nous. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur ce que, en hiver, ma patrie sera la maison que j'habite. » La réponse à sa question lui fut remise à son arrivée à Saint-Pétersbourg, d'où son frère venait de partir à la suite de l'Empereur qu'il accompagnait à Moscou. Elle apprenait par une lettre de lui que le gouverneur du Tsarewitch avait son appartement dans les résidences impériales.

III

Dès le 8 septembre, nous trouvons la princesse de Lieven installée à Tsarkoe-Sélo où son mari venait de

prendre possession de son emploi. C'est de là qu'à cette date elle renoue sa correspondance avec Alexandre de Benckendorff. Pour commencer, elle lui envoie une lettre qu'en débarquant en Russie elle a reçue de la duchesse de Dino, nièce de Talleyrand, et dont il convient de reproduire ici des extraits à cause des piquants détails qu'elle donne sur la cour du roi des Français, en cette année 1834. La duchesse de Dino mande à Mme de Lieven :

« ... Je fais journellement des courses à Saint-Cloud où l'on est d'une bonté pour moi, d'une confiance pour M. de Talleyrand et d'une sagesse admirable sur tous les grands intérêts. Notre Roi veut être un vieux souverain. Il règne, c'est bien ; mais il gouverne, et c'est encore mieux. Il y met toute la mesure et la fine intelligence nécessaires quand il faut s'aider de grosses vanités et d'une prodigieuse ignorance. Mais enfin, il en vient à bout, et les progrès sont évidents et vraiment prodigieux depuis l'année dernière. Ils sont dus à la personne du Roi. Ses ministres cherchent bien à lui échapper : mais il les reprend un à un, et finit par les dominer. Le plus récalcitrant était M. de Broglie et je pense que le Roi en était encore plus fatigué que le corps diplomatique.

« ... Mgr le duc d'Orléans a eu la bonté de venir exprès du camp de Compiègne pour me voir. Il s'ennuie un peu. Son activité de prince et de jeune homme a besoin de s'employer. La vie frivole à

laquelle Mme de Flahaut aidait si bien le fatigue et le dégoûte. Il vaut mieux que cela et a envie de goûter à plus que cela. Il meurt d'envie de voyager. Vous qui connaissez si bien l'Europe, croyez-vous qu'il le puisse? Je veux dire qu'il le puisse avec sûreté de réception convenable? J'aime Mgr le duc d'Orléans. Mon fils aîné a été élevé avec lui, puis il a confiance en moi. Il a de l'esprit, de la raison, des sentiments nobles, du courage, du gentilhomme et du prince. Enfin, je lui voudrais du bonheur et des succès. Les voyages lui sont nécessaires, mais il faut qu'ils soient faits avec agrément. Aidez-nous de vos conseils.

« Il n'est nullement question de changements de ministres ici. J'en suis charmée. Notre cour prend très bonne mine. On habite très noblement Saint-Cloud. On restaure Versailles, Fontainebleau, tous les anciens souvenirs de notre vieille monarchie; enfin c'est de la royauté et j'en bénis le ciel; puis ce sera mieux encore. Quand je pense au point de départ, je m'étonne encore plus de ce qui a été obtenu que de ce qui reste encore à faire. »

Dans la lettre qui contient celle que nous venons de citer, nous trouvons, en outre, la preuve que pas plus en Russie qu'en Angleterre, Mme de Lieven n'entend se désintéresser des devoirs qui incombent à son mari et qu'elle est résolue à en prendre sa part. A Londres, elle a été pendant de longues années, à côté de lui et sans qu'il protestât jamais, le véritable

ambassadeur. A Tsarkoé-Selo, elle sera de même « le gouverneur » du Tsarewitch tout au moins pour la partie intellectuelle de son éducation et sa sollicitude attentive s'étendra aux autres enfants de l'Empereur. L'ambition qu'elle nourrit à cet égard se manifeste à l'heure même où elle s'installe au palais impérial et de jour en jour, elle s'affirme en s'exerçant et en révélant chez Mme de Lieven une éducatrice d'une rare intelligence.

« ... Écrivez-moi un mot et dites-moi surtout ce que vous croyez que mon mari et moi puissions faire pour rencontrer parfaitement la pensée de l'Empereur pendant son absence. Mon devoir est non pas d'inventer, mais d'obéir. Pour obéir cependant, j'aimerais un peu mieux à connaître les volontés de l'Empereur. Veut-il pour ses enfants un peu de délassement ou non? Ne s'agit-il vraiment de recevoir le grand-duc que le dimanche pendant une heure? Voilà ce que disent les maîtres. Mais le maître l'entend-il ainsi? Enfin éclairez-moi. » — « Je vais tous les jours à midi faire la cour à Mesdames les grandes-duchesses. Je reçois le soir chez moi les demoiselles d'honneur. Voilà les volontés de l'Impératrice exécutées, et voilà ma vie de Tsarkoé-Selo. Après vous avoir dit cela, je n'ai plus rien à ajouter sur mes faits et gestes. Je n'ai point revu encore Mgr le grand-duc héritier. J'attends qu'il me fasse l'honneur de venir s'accoutumer à mon visage et je le désire beaucoup. Je ne

suis pas pédante ; je ne l'ennuierai pas, et je n'ai pas de quoi lui donner des distractions trop grandes. »

Le 12 septembre, le grand-duc héritier, qui régnera un jour sous le nom d'Alexandre II, vient pour la première fois passer la soirée chez elle. « Je commence par une idée bouffonne, mais vraie, c'est que comme début, j'étais à peu près aussi embarrassée que lui, et que ses seize ans me déroutaient, comme ont pu le déranger mes cinquante. Cela va devenir une espèce d'enseignement mutuel. Après cela, j'ajouterai que nous nous sommes respectivement fort bien tirés d'affaire. Il est charmant, en vérité, plein de tact, de bon goût, et d'envie de bien faire.

« Je vous dirai franchement que ce que j'observe en lui est un peu de difficulté de s'exprimer, surtout de raconter, ce qui fait que je lui en ai offert l'occasion plus d'une fois, et qu'il a fini par nous dire avec tout plein de sentiment et de vivacité les événements de la journée du 14 décembre (1) et les impressions qui lui en sont restées. Je désire vivement qu'il vienne souvent ; je suis parfaitement sûre que chaque visite lui donnera plus d'aisance et d'aplomb, et l'accoutumera à de la causerie que j'aurai soin de ne jamais lui rendre ennuyeuse.

« Nous avons vu la première neige ce matin ; elle

(1) Allusion aux mutineries militaires qui éclatèrent à l'avènement de Nicolas et dont il est parlé plus haut. Le grand-duc Alexandre avait alors sept ans.

m'a fait pleurer, j'espère qu'elle ne me fera pas mourir. »

Durant les semaines qui suivent, Mme de Lieven s'attache de plus en plus à sa vie nouvelle si différente de ce qu'avait été sa vie passée, semble y prendre plaisir et se prodigue pour inspirer confiance au jeune prince qui lui est confié :

« ... Le grand-duc est venu deux fois chez moi depuis ma dernière lettre. Chaque séance devient plus facile. Je suis toute aise de pouvoir dire sans flatterie que c'est le plus délicieux jeune homme que j'aie jamais rencontré. Imaginez, passer à seize ans deux heures et demie auprès d'une vieille femme et de personnages graves ; causer avec eux, ou bien les écouter avec intérêt, sans bâiller ; ne jamais dire un mot mal à propos ; toujours à la chose, sans distraction, je vous assure que c'est surprenant. Hier, le hasard nous a fourni Blondoff et Michel Vorontzoff. Nous ramassons un extraordinaire quand il s'en rencontre de convenables. Du reste nous vivons sur notre fonds, qui n'est pas considérable ; mais cela va.

« Aujourd'hui, j'ai l'honneur de recevoir Mme la grande-duchesse Olga. Sa gouvernante m'a dit que l'ordre de l'Impératrice était que je vinsse au palais Alexandre si mon appartement était trop petit, et, comme il nous faut un peu de gaieté et pour cela de l'espace, c'est dans les salons de l'Impératrice que nous essaierons de faire aller ce soir quelques jeunes

jambes... C'est drôle quand je me rappelle la vie passée. La haute politique est aujourd'hui bien loin de moi. »

« Notre jeune grand-duc est charmant; ce qui lui manque n'appartient pas encore à son âge, et rarement à sa position. Il faut qu'il connaisse le monde : ce mot renferme toute chose. Insensiblement il arrivera à cela. Nous allons bien; tout a pris une tournure réglée et d'habitude. — Je ne manque pas un jour de faire ma cour à Mmes les grandes-duchesses et je me permets d'aller voir souvent les petits grands-ducs. Vraiment, c'est une famille délicieuse; ils font plaisir à regarder et à suivre; cela rafraîchit le cœur. Le temps est bien froid; les défections sont quotidiennes; il ne restera bientôt plus que nous et les corbeaux.

« Je crois que pour me faire fête, notre climat me montrera ce qu'il sait faire dans tous les genres, et qu'il fera froid cet hiver dans les mêmes proportions qu'il fera chaud cet été. Ah! mon Dieu, que deviendrai-je au milieu de tout cela! En attendant, pour ne pas succomber tout de suite, je m'en vas passer demain la journée en ville. »

« Tous les jours me semblent amener du mieux dans mes relations avec le grand-duc. Je vous assure que je le crois accoutumé à moi, pas du tout ennuyé de ma société, et quelquefois même il me paraît qu'il y trouve du plaisir. Ce qui est bien en lui, c'est une

envie et une volonté positive de bien faire, d'écouter, de recueillir, de profiter de ce qu'il entend. Les bons jours sont ceux où j'attrape un compère, car comment faire naître des sujets intéressants si personne ne m'interroge ! C'est égal qui ; mais il faut quelqu'un qui ait idée ou curiosité du reste de l'Europe. Enfin j'enfile un peu de l'histoire de mon temps ; un peu d'anecdote ; quelque bêtise au milieu du sérieux, et je vous assure que le grand-duc suit cela des yeux et des oreilles avec une attention charmante. Je persévère dans mon système de le faire raconter, et sa jeune vie, toute courte qu'elle soit, nous fournit encore tous les thèmes nouveaux ; il y a beaucoup de sentiment en lui. Ses impressions, il sait fort bien les décrire, et sa charmante physionomie supplée à ce qui quelquefois lui manque comme expression de parole. C'est cela qu'il me paraît essentiel de pousser en lui. C'est cela que l'Empereur possède à un haut degré ; il exprime toujours sa pensée avec énergie, clarté, en même temps qu'élégance de langue. Je voudrais que le grand-duc sache l'imiter. Cela viendra. »

« Les grands-ducs et grandes-duchesses ont eu hier une soirée qui les a fort amusés. Je fais commencer à sept heures juste, ce qui fait que tous peuvent en jouir, et je vous assure que les petits grands-ducs Nicolas et Michel sont tout aussi réjouis de voir danser que le sont les autres de danser eux-mêmes. Mme Olga a une tenue charmante ; elle parle avec bonté et obli-

geance à tout ce qui est convenable ; elle s'amuse comme un enfant, fille d'empereur. Ils sont tous délicieux ; leur attachement à leurs parents est vraiment touchant à voir : c'est des joies, des transports, quand arrive une lettre ou seulement des nouvelles. Le grand-duc héritier est tout accoutumé à moi ; il subit ma société comme si elle lui plaisait. Avant-hier, le comte Nesselrode a passé la soirée chez moi ; c'était pour moi un jour de fête et une très bonne fortune pour le grand-duc. Nous lui avons fait nous raconter l'histoire vivante des années 1813 et 1814. On ne peut mieux apprendre l'histoire qu'en l'entendant raconter par les auteurs. Aussi le grand-duc était-il tout attention, tout intérêt. Voilà des séances qui valent bien des leçons. »

Du 4 au 16 octobre, le même ton confiant et satisfait règne dans les lettres de la princesse. Elle constate avec joie que « tout va bien et mieux de jour en jour parce que ce qui tourne en habitude devient plus facile. Le grand-duc a une envie de bien faire qui est vraiment touchante. Jamais jeune homme n'a été doué de plus heureuses qualités de cœur ; c'est une bonne base pour le reste. Tous les enfants de l'Empereur sont aimables et charmants pour moi, et en vérité je m'amuse dans leur société d'une manière fort douce » .

A cette époque, elle reçoit à Tsarkoé-Selo la visite des deux jeunes Anglais, le marquis de Douro, fils

ainé de Wellington, et Canning, le fils unique du grand ministre dont elle fut jadis l'amie. En la venant voir, ils lui causent une grande joie. Elle les promène « dans tous les coins de Tsarkoé-Selo ». Mais elle n'ose les inviter à passer la soirée chez elle, parce qu'elle attend le grand-duc et qu'il ne serait pas dans la règle « de lui laisser voir des étrangers qui n'ont pas encore eu l'honneur d'être présentés à l'Empereur. Avant tout nous voulons être corrects. Mais, quand l'Empereur sera de retour, je le supplierai de montrer quelque bienveillance à mes jeunes Anglais... Lord Douro est l'image frappante de son père au point que cela fait rire. Il est militaire, lieutenant-colonel. Canning entrera au Parlement; il a à peine l'âge requis. Tous les deux ont de l'esprit, de la tenue, les meilleurs principes politiques et sont de la plus haute volée en Angleterre ».

De ce qu'on vient de lire, on a, semble-t-il, le droit de conclure que la satisfaction de la princesse, à cette heure de sa vie, est entière et complète; qu'elle se plaît là où elle réside et à ce qu'elle y fait. Voici, cependant, que sur ce bonheur passe un nuage et qu'un passage de la correspondance vient trahir subitement un regret d'autrefois, dû sans doute à l'uniformité de ses journées, à l'absence absolue de causes d'agitation, à la lourde discipline qui règne à la cour de Russie, à la nécessité d'obéir toujours et en tout, et pour tout dire à la privation des incidents dont

la curiosité de l'ambassadrice s'est toujours montrée si friande. « Mes lettres sont sottes ; j'ai eu si longtemps l'habitude de les remplir d'événements ou importants ou piquants que je me sens un peu de paralysie pour décrire une vie monotone, car rien ne l'est plus que celle que je mène. Nos événements sont le thermomètre? Est-il au-dessus ou au-dessous de zéro? Voilà la grande question de tous les jours. A Londres il y en avait d'autres! »

D'autre part, elle mande à son ami lord Aberdeen : « Notre existence ici est honorable et brillante. Je l'aimerais fort si je pouvais oublier l'Angleterre, et si je ne vivais dans un climat fait pour les ours... Je me sens bien loin de l'Europe dans ce beau château... J'ai un fond de société agréable, mais le cercle d'idées et de conversation est bien loin de ce qui a fait ma nourriture journalière pendant vingt-deux années. C'est bien triste, mylord, de quitter des habitudes si longues et des habitudes qui m'étaient si chères. »

Lorsque cinq semaines après son retour en Russie, Mme de Lieven se laissait aller à cette allusion à son séjour en Angleterre, en des termes propres à faire supposer qu'en dépit des apparences elle se consolait malaisément de n'y être plus, elle ne se doutait pas que son existence présente, à quatre mois de là, allait être toute changée par la plus horrible catastrophe qui puisse déchirer le cœur d'une mère et que ces journées un peu mornes de Tsarkoé-Selo qui parfois

lui semblaient si longues, si difficiles à remplir, mais, où, du moins, elle pouvait nourrir l'espoir d'un avenir plus conforme à ses goûts, bientôt elle les regretterait. A son départ de Londres, elle était depuis longtemps séparée de trois de ses fils : Alexandre, Constantin et Paul, retenus loin d'elle par les nécessités de leur carrière. Elle n'avait gardé que les deux plus jeunes, Georges et Arthur, le premier âgé de quinze ans, le second de neuf. Elle les préférait à leurs frères, à Constantin surtout, dont la vie dissipée était pour ses parents une cause d'inquiétude irritante et, d'accord avec son mari, elle venait de les envoyer à l'université de Dorpat, où leurs deux aînés avaient été élevés. C'est de là que brusquement lui arriva une terrifiante nouvelle. Atteints l'un et l'autre de la fièvre scarlatine, ils étaient en danger de mort.

Les détails manquent sur ce douloureux épisode. Il ne nous est révélé que par trois ou quatre billets tracés en hâte, au hasard d'une course éplorée, qui ne nous disent même pas en quel endroit expirèrent, le 4 mars 1835, à peu d'heures l'un de l'autre, les pauvres petits ; si ce fut à Dorpat ou à Saint-Pétersbourg, ni si le père et la mère qu'avait accompagnés Alexandre de Benkendorff eurent la triste consolation de recevoir leur dernier soupir. « Cher, cher frère, ne manquez pas le service funèbre ; je crains qu'on ne vous ait pas dit le moment et que ce cher enfant ne soit seul, bon frère ! » — « Cher, cher Alexandre, au nom de Dieu, com-

mandez bien au gendarme de veiller sur ce précieux dépôt, ce cher enfant; qu'il ne le perde pas de vue. Cher frère, accordez-moi cette grâce. Grand Dieu! un gendarme au lieu de sa mère! Je suis arrivée bien fatiguée, mais passablement bien. Adieu, mon bon frère; je n'oublierai jamais toute la tendresse que vous m'avez montrée. Mon Dieu, pourquoi faut-il que je vive, ou pourquoi ai-je vécu? Bon Alexandre, j'ai le cœur abîmé. » — « Mon cher frère, mon bon frère, que le ciel vous récompense de tout ce que votre tendresse m'a prodigué de douceurs. J'ai la mort dans l'âme. Je viens de recevoir votre lettre. Je compte avec foi sur toutes vos promesses. M. Souhareff a été parfait pour moi; je vous prie de lui en savoir gré et de lui dire combien je lui en suis reconnaissante. J'embrasse votre femme, vos chers enfants : Marie, Coco, et vous cher, cher frère, avec toute la tendresse possible. Mes chers petits enfants, mes chers anges, je vais donc quitter la terre où ils reposent! Cher frère, si je meurs bientôt, ne vous en affligez pas, car je les aurai rejoints et vous me ferez enterrer auprès d'eux. Adieu, mon bon frère. » — « Me voici, cher frère, et je repars à l'instant. J'ai des moments affreux, mais je vis, ce qui est incroyable. »

Si nous manquons de détails sur le malheur qui venait de frapper Mme de Lieven et s'il ne nous est révélé que par les cris de détresse qui retentissent à travers sa correspondance, ces cris nous permettent

du moins de juger de l'étendue de sa douleur. A dater de ce jour, elle en est réellement écrasée, et jamais, dans l'avenir, elle ne parviendra à se délivrer de ce cruel et lourd fardeau. Quoiqu'elle appelle instamment la mort, elle a encore devant soi une longue existence, durant laquelle elle cherchera des distractions dans le spectacle toujours plus compliqué des affaires européennes et des consolations dans une tendre amitié contractée au hasard de sa route. Mais ni cette amitié, quelle qu'en soit la sollicitude, ni ces distractions ne combleront le vide de son âme dévastée. Elles ne lui apporteront pas l'oubli. Elle restera jusqu'au bout là *mater dolorosa* ; à toute heure, elle vibrera au souvenir inoublié de ses chers morts, et pareille à Rachel pleurant ses enfants, elle ne voudra pas être consolée.

Au lendemain de son infortune, il ne pouvait être question pour elle de reprendre ses fonctions à la cour de Russie. En eût-elle eu la volonté qu'elle n'en aurait pas eu la force. Sa santé durement éprouvée déjà par le climat de Saint-Pétersbourg était à l'image de son âme, exigeait du repos et des soins. De là le parti que, d'accord avec son mari, elle prenait aussitôt après les obsèques de ses fils, d'aller à Berlin consulter les sommités médicales. Le prince de Lieven, rappelé d'urgence à la cour, se donna cependant le temps de l'accompagner jusqu'au terme de son voyage. Le 5 avril, ils étaient à Kœnigsberg.

« Nous sommes arrivés ici ce matin, dit-elle à son frère à cette date. J'y passe toute la journée pour prendre un jour de repos. Je suis abîmée, mais c'est mon cœur qui l'est surtout et je crois bien que ma douleur est de celles que le temps augmente ; aussi le temps ne peut-il plus être long pour moi ; cela n'est pas possible, mon malheur est trop grand. Mon mari est un peu indisposé. Il est pour moi d'une bonté parfaite. Quel moment que celui où je m'en séparerai ! Ce sera pour toujours, mon bon frère ; je ne puis plus vivre une vie sans intérêt, sans occupation ; une vie qui ne se composera plus que du souvenir de mes malheurs. Sans distraction, mon esprit mort, mon cœur mort, cela ne va plus. Adieu, cher, cher frère. Je vous embrasse, je vous aime de tout ce qui me reste encore de force aimante... Pour perdre le moins de temps possible, mon mari veut me quitter aux portes de Berlin. »

Peut-être se demandera-t-on pourquoi ces époux choisissaient pour se séparer l'heure douloureuse où ils ne pouvaient attendre quelque soulagement que d'une réunion plus étroite et durable, et il semble bien en effet que tout leur commandait de ne plus se quitter, de mettre en commun leurs pleurs et leurs désespérances. Mais, d'une part, le séjour de la Russie était momentanément interdit à Mme de Lieven, et, d'autre part, son mari avait à un trop haut degré une âme de courtisan, pliée aux ordres de son maître, pour que

l'idée lui vint de s'y soustraire alors qu'ils lui enjoignaient de revenir à son poste sans délai. On le rappela, et après avoir mis sa femme aux portes de Berlin il se hâta d'obéir.

« Mon mari m'a quittée à Wogelsdorff où j'ai trouvé les équipages de la duchesse de Cumberland, qui m'ont conduite à Berlin; elle m'avait fait préparer un appartement dans l'hôtel du prince Frédéric de Prusse, son fils. Elle m'y attendait et ne me quitte pas. Je suis arrivée vivante, c'est tout ce que je puis vous dire de plus triste pour mon compte, car, cher, cher frère, combien la mort me serait douce! Comment croyez-vous possible que je vive avec une douleur pareille dans le cœur, et sans vivre dans le monde pour m'en tirer ou m'en distraire? Mon chagrin augmente tous les jours. C'est vrai ce que je vous dis là; il est plus poignant aujourd'hui qu'il ne l'était hier, et dans cette progression-là que peut être mon avenir? Si vous priez Dieu pour moi, demandez-lui de me réunir à mes anges.

« Ma séparation d'avec mon mari a été cruelle pour tous les deux. C'est bien dur, bien dur, cher frère, de se séparer dans un pareil moment et avec la certitude de ne plus se revoir. Pauvre mari! quel triste voyage que celui qu'il a fait avec moi! Quel triste voyage que celui qu'il fait seul maintenant! Quelle tragédie complète que tout ce qui nous regarde! Je suis un objet de pitié et je me suis prise en horreur. Adieu,

mon frère, mon bon frère. Je suis exténuée. »

A Berlin, un grand bonheur attendait Mme de Lieven. Elle y retrouva Paul, son troisième fils, le plus jeune de ceux qui lui restaient. « Sa vue m'a donné un instant de bonheur; il est bien touché, bien tendre, bien soigneux, bien anxieux pour sa pauvre mère. Je l'aime bien, Paul; vous savez que, désormais, c'est ce que j'aime le plus. Mais notre réunion sera courte et je sais trop que je ne peux rien pour lui. Pauvre Paul! Il pleure en me regardant. Je suis bien faible. L'excitation de mes nerfs m'avait soutenue pour arriver ici. Mais tout cet affreux passé et les fatigues du voyage ont fait qu'une fois au repos la nature s'est vengée, et je suis épuisée, anéantie. »

Cependant, elle recevait les personnes qui « pouvaient l'intéresser ». Parmi les visiteurs, elle cite le ministre prussien Ancillon, le prince de Wittgenstein; M. de Ribeaupierre, ministre de France; la duchesse de Cumberland, qui résidait alors à Berlin et dont la sollicitude ne se lassait pas. « L'intérêt des affaires publiques est encore quelque chose pour moi; je suis donc distrayable. Mais, nécessairement, c'est court, cela s'évanouit avec ces entretiens. » Et comme elle avait reçu des nouvelles de Londres, elle s'efforçait, en les transmettant à son frère, de tromper la longueur de ses journées.

On serait tout surpris de voir, à tout instant, des informations politiques mêlées à ces lamentations,

si elle ne nous avait maintes fois prouvé que les « affaires » ont à ses yeux un intérêt assez puissant pour qu'elle y trouve un remède, même dans les circonstances cruelles qu'elle traverse. Mais elle a été, avoue-t-elle, trop gâtée par sa vie de Londres pour que sa vie de Berlin puisse lui donner les satisfactions qu'elle préfère. « Aujourd'hui, mon esprit est aussi parfaitement privé d'aliment que l'est mon cœur. Ah ! mon pauvre cœur, qu'il est brisé, anéanti ! et rien, rien du tout pour me tirer de ma profonde douleur ! Ah ! si j'étais un homme ! Je suis touchée du souvenir de l'Empereur et de l'Impératrice. Dites à l'Impératrice que je ne lui écris plus parce que je ne m'en crois plus le droit. Quand je le faisais, mes lettres avaient de l'intérêt. Mes récits d'Angleterre lui plaisaient. Aujourd'hui, que je n'ai plus à parler que de ma triste personne, je ne me permets pas de l'importuner ; mais j'aurai toujours dans le cœur le souvenir de ses bontés et la pensée qu'Elle me les continue... J'ai été plus mal ces jours-ci ; les médecins me renvoient et je partirai dans peu de jours pour Francfort d'abord et de là pour Baden-Baden. »

Comme ses précédentes lettres, celles qu'elle écrit de Baden-Baden ne sont que des plaintes, regrets, démonstrations de l'impossibilité d'être encore heureuse, à laquelle elle est condamnée... « Je suis bien aise de la nouvelle que vous me donnez que mon mari a momentanément de l'occupation pour son esprit.

C'est la seule façon de noyer les peines de cœur. Si vous pouviez inventer un remède pareil pour le mien, pour ce cœur si brisé, si malheureux ! Il n'y a que cela qui me donnerait du soulagement. Tout le reste n'a aucune puissance sur ma douleur. Le beau climat, le beau pays, tout cela ne m'inspire qu'indifférence ou même tristesse, car avec eux, avec mes pauvres chers enfants, j'y serais si heureuse ! Sans eux, il n'est plus de joie pour moi.

« Je voudrais avoir un intérêt, une occupation dans le monde ; je me sens capable encore d'occuper utilement mon esprit ; mais cette occupation, le seul remède possible pour moi, me manque et la vie n'est plus qu'un vide affreux, une tristesse éternelle, et ne me laisse d'autre désir que la tombe. Je ne vous écris pas, cher frère, je n'écris qu'à mon mari en Russie. Je ne veux pas accabler les autres de ma douleur, et ce n'est que de cela que j'aurais à les entretenir. »

Cependant quelque accablée qu'elle fût, il y avait en elle une faculté de rebondissement qui, dès ce moment, opérait sur son esprit et, presque à son insu, la disposait à chercher les moyens de se faire « une vie possible ». Son mari et son frère insistaient pour qu'elle rentrât en Russie, sa cure terminée, et se réinstallât à Tsarkoé-Selo, où elle pourrait sinon se divertir, du moins trouver, dans la reprise de ses anciennes habitudes, des distractions efficaces. Mais

lorsqu'après la mort de ses enfants elle avait quitté la cour, c'était avec le ferme et secret dessein de n'y plus faire des séjours de durée. D'ailleurs, à Baden comme à Berlin, les médecins étaient unanimes à déclarer qu'elle ne survivrait pas à un nouveau séjour en Russie. Elle en était elle-même convaincue, et tandis qu'elle recevait des exhortations pressantes qui l'y rappelaient, elle se préparait à se fixer ailleurs. Où? Elle ne savait, et resta quelque temps sans se décider. C'est seulement à la fin du mois d'août et de son séjour de Baden que commence à se trahir dans ses lettres le désir d'aller vivre à Paris.

« L'Italie m'était défendue par les médecins ; elle l'est encore plus par le choléra. Il me faut un climat tempéré ; mais, par-dessus tout, il faut de la distraction à mon esprit. C'est non pas mon seul remède, car il n'y en a pas de possible pour moi, mais c'est la seule chance de prolonger mon existence. Tout m'a été ravi... mais puisqu'il faut encore que je vive, il faut que je me sauve de mes horribles souvenirs. Il faut du repos pour mon corps, de la distraction pour mon esprit. J'irai chercher l'un et l'autre auprès de mes amis. »

Elle en avait en Angleterre. Mais, outre qu'elle ne jugeait pas convenable de s'établir dans un pays où elle vivait naguère revêtue d'un titre officiel, elle y avait été trop complètement heureuse pour y vouloir retourner. Restait Paris, et c'est Paris que les méde-

cins lui conseillaient. « C'est là où je songe à aller passer la mauvaise saison. Je crois, cher frère, avoir acquis assez chèrement le droit de chercher un adoucissement à mes affreux chagrins là où je peux les trouver. Mais, s'il était nécessaire d'obtenir pour cela l'agrément de l'Empereur, je compte qu'il ne me le refusera pas...

« ... Vous oubliez, en me proposant Tsarkoé-Selo, que longtemps avant mes malheurs il avait été décidé que je devais me soustraire au climat de la Russie pendant un an et demi. Vous ne pensez pas sans doute que ma santé vaille mieux aujourd'hui qu'alors... Mon cher frère, vous êtes dans la plénitude des biens de ce monde. Vous ne sauriez entrer dans le cœur des malheureux, et nul être n'est plus profondément malheureux que moi. J'ai tout eu ; je n'ai plus rien. »

Résolue à laisser là, au moins pour un temps, la cour de Russie, son dessein s'était fortifié à la suite d'un refroidissement momentané survenu dans ses relations avec une de ses compatriotes qu'elle croyait son amie, la comtesse de Nesselrode, femme du chancelier de Russie, venue, elle aussi, à Baden-Baden. Elle s'en plaignait à son frère avec amertume : « Cela me peine et m'étonne bien. Jusqu'ici et partout, j'avais eu le bonheur de conserver le bon vouloir des gens qui me prenaient une fois en amitié. Aujourd'hui, mes malheurs semblaient m'y donner de nouveaux droits. Je me suis trompée dans cette circonstance et

j'en suis vraiment blessée; je ne connaissais pas les inégalités de caractère. Ceci a pour moi la suite naturelle que tous les Russes qui se tournent toujours là où est la faveur suivent les mouvements de Mme de N... et m'évitent tous parfaitement. Cela me gâte mon reste de séjour ici. »

Sous l'influence du mal dont elle souffre, elle couronne ses plaintes par ce cri pathétique, désespéré, qui est encore une supplication adressée au Maître auquel elle résiste et de qui elle dira un jour : « Il ne me pardonnera jamais » — « ... Songez donc à mon passé; ma vie pleine d'intérêt, d'occupations de cœur et d'esprit, de devoirs d'intérieur, de devoirs publics, et aujourd'hui rien de tout cela! A cinquante-deux ans, privée de tout! mon cher Alexandre, c'est bien dur. Ma séparation d'avec mon mari m'est bien pénible aussi; je ne saurais vous dire à quel point son appui, ses soins, sa tendresse me manquent. Ah! quelle existence détruite que la mienne, cher frère! je ne sais ce que l'avenir me réserve, mais je sais ce qu'est mon présent : une santé misérable que le moindre vent aigre renverse, une âme déchirée, un délaissement total; pas un intérêt, pas une occupation! Dans ce triste présent, je cherche de l'adoucissement, et je demande à votre tendresse et à l'humanité de l'Empereur de m'accorder le seul que je trouve. Faites-lui agréer avec indulgence la résolution que je prends, car l'idée de lui déplaire empoison-

nerait les pauvres jouissances que je cherche. Dites-moi donc de sa part que je fais son bon vouloir en cherchant à soulager mes peines. »

IV

Vers la mi-septembre, la princesse de Lieven arrivait à Paris, accompagnée de sa nièce Marie de Bencendorff, fille de son frère Constantin. Elle se proposait d'y passer l'hiver. Du premier séjour qu'elle y fit, il existe peu de traces dans nos documents. C'est par ailleurs que nous savons qu'à peine arrivée elle fut en relation avec les plus hautes personnalités de la société diplomatique. Un court billet de son amie lady Granville, ambassadrice d'Angleterre dans la capitale de la France, nous initie à sa manière de vivre : « Elle demeure chez elle, se promène en voiture toute la matinée avec une fort belle nièce qui demeure avec elle; reçoit de huit à dix heures, avide de nouvelles. — « Causez » est son cri, et elle m'écrit : « Distrayez mon esprit... » J'aurai de la satisfaction à lui être utile, quoique je sois décidée à ne pas la laisser devenir plus exigeante qu'il ne me sied. » A ce moment, la princesse n'était pas décidée encore à s'établir définitivement en France, ce qu'elle n'eût pu

faire sans l'agrément de l'Empereur, sous peine d'encourir sa disgrâce. L'autorisation qu'elle souhaitait ne lui parvint que l'année suivante (1836), en septembre, à Baden, où elle était retournée. « L'Empereur ne vous défend rien, lui mandait son frère, et vous laisse libre de vos actions. »

Elle connaissait trop bien la cour d'où lui arrivait ce consentement laconique pour se dissimuler, alors même qu'elle feignait de ne le pas comprendre, ce qu'il cachait. En réalité, l'Empereur daignait fermer les yeux sur les faits et gestes de Mme de Lieven. Mais il était de toute évidence qu'il ne les approuvait pas et se réservait de les blâmer. Elle en pouvait d'autant moins douter qu'au même moment son mari, sans tenir compte de la vague autorisation qu'elle avait reçue, lui écrivait « qu'il la laissait libre de se rendre partout où elle le jugerait à propos, à l'exception néanmoins de Paris ». Ce n'est pas sa volonté à lui qu'exprimait son langage, mais une volonté plus haute. Au général de Benckendorff lui présentant la demande de sa sœur, le Tsar avait sans doute répondu : « Qu'elle aille où elle voudra. » Mais en parlant à M. de Lieven, il avait probablement ajouté : « Excepté à Paris. » C'est donc la véritable pensée du Maître que son mari lui communiquait. Nous n'avons pas la lettre de celui-ci; mais nous avons celle qu'il écrivait à Alexandre de Benckendorff et où l'exposé de ses intentions auxquelles déjà

sa femme opposait une énergique résistance, sans tenir compte des conseils de son frère, se double d'un témoignage de sollicitude pour elle qui s'accorde mal avec la rigueur dont elle allait être l'objet de sa part.

« Cher frère, mandait à Alexandre le prince de Lieven, je vous ai une obligation infinie de votre lettre de Nijni-Novgorod et de l'envoi de celle de ma femme, ainsi que de votre réponse. Je vous sais grand gré aussi de la faculté que vous m'accordez de supprimer celle-ci, au cas qu'elle me parût trop sévère. Il m'était bien doux de reconnaître à ce procédé délicat la tendresse et les ménagements que ma pauvre femme mérite sans doute de votre part, cher ami, par l'attachement sincère qu'elle vous porte.

« En balançant sur le parti qu'il y avait à prendre, j'ai reconnu qu'en la privant de toute réponse de votre part, c'eût été lui causer un chagrin véritable, créer à vous-même de nouveaux embarras. Le langage de votre lettre, en faisant connaître votre pensée sans déguisement, n'est au reste que la stricte vérité. Elle pourra déplaire au premier moment; mais on ne saurait s'en plaindre. J'ai donc acheminé votre lettre dans les temps, en la dirigeant sur Baden-Baden, où j'envoie les miennes jusqu'à ce jour. Toutefois, elle aura quitté cet endroit à l'heure qu'il est, et par conséquent avant la réception de votre lettre. Je ne saurais vous dire cependant où elle se sera rendue. Elle n'attendait que ma réponse pour quitter Baden,

réponse dont elle est en possession depuis quelques jours. Après des développements fort détaillés sur sa position, aussi bien que sur la mienne, je finis par l'engager à venir me rejoindre. Mais, dût-elle ne point prendre ce parti, je lui laisse la liberté entière de se rendre partout où elle jugerait à propos, à l'exception néanmoins de Paris. Le silence que j'avais observé pendant quelque temps vis-à-vis d'elle a produit son effet ; et j'ai lieu d'espérer que mes exhortations, arrivant sur ces entrefaites, auront quelques chances de succès. »

M. de Lieven se trompait. En dépit de ses ordres, sa femme n'en persista pas moins dans son projet. Elle gardait de l'hiver précédent qu'elle avait passé à Paris un trop agréable souvenir pour renoncer aux amitiés contractées durant son séjour dans la capitale de la France. Elle s'était déjà liée avec Guizot, Berryer, Thiers, Molé ; elle était en correspondance avec eux et, en les quittant quelques semaines plus tôt, elle leur avait fait espérer son prochain retour, que ne cessaient d'ailleurs de lui conseiller les médecins. En annonçant à son frère sa résolution de retourner à Paris pour la durée de l'hiver et, comme preuve de sa sincérité et de la gravité de son état de santé, elle envoyait leurs attestations destinées à être mises sous les yeux du Tsar.

Elle était alors plongée en une détresse d'âme dont les lettres qu'elle envoyait de Baden à la comtesse

Apponyi, maintenant installée à Paris, constituent un irréfragable témoignage. Dès le 15 juillet, on l'entend se lamenter : « Il n'y a que huit jours d'écoulés depuis mon arrivée ici. Il me semble qu'il y a huit ans, tant je m'ennuie et me sens abandonnée et misérable. » Le 26, c'est même antienne : « Ma chère comtesse, le temps est affreux, froid et pluvieux ; en fait de société, il y a trois hommes : le comte Buol, M. de Bacourt et le prince Émile de Hesse ; mais, c'est pour une heure de la soirée... La journée est longue ; je n'ai pas un mot de mon mari. Voici plus de deux mois que je reste sans la moindre nouvelle. Je ne puis faire aucun plan pour l'avenir, même le plus prochain ; je ne sais où j'irai en septembre. Ma position me fait beaucoup souffrir. Enfin, chère, je suis encore beaucoup plus digne de pitié que je ne l'étais à Paris et je regrette Paris de tout mon cœur. » Dans toutes ses lettres, ses plaintes se continuent, suggérées par l'ennui, le mauvais temps, une toux opiniâtre, des rhumatismes, l'absence de lettres de son mari. Tout cela fait « une pitoyable créature... Ah ! que je regrette Paris » !

Voici cependant, mêlées à ces gémissements, quelques informations en date du mois d'août où nous retrouvons la femme toujours attirée par les hommes mêlés aux événements politiques ou qu'elle croit destinés à y jouer un rôle : « M. Berryer est ici pour quelques jours, un peu goguenard, en espoir de je ne sais quoi. Il faut avoir l'esprit bien de travers pour

se réjouir. » — « Je pense un peu plus que de coutume à Paris aujourd'hui que vous voilà dans une crise ministérielle... Je regrette le déplaisir qu'aura Thiers à sortir, car vous savez que j'ai pour lui du goût et de l'amitié, et il aimait le pouvoir comme tout le monde l'aime. Je suis impatiente d'attendre par qui il sera remplacé. M. Molé laissera-t-il encore échapper cette occasion d'être ministre? Nous faisons ici de la politique, M. Berryer et moi. Mais il fait autre chose aussi, il joue et chante le vaudeville admirablement et il fait l'amour à Mlle B***. Voilà les grands événements de Bade. Si j'y ajoute la pluie, vous savez tout. »

Du reste, bien autrement importants et intéressants pour elle les avis que lui donnent tous les médecins qu'elle consulte. « Savez-vous bien qu'ils veulent à toute force que je retourne à Paris. Je me portais bien là. Ici, je suis dans un état misérable, pire que l'année passée. Comme il n'y a pas beaucoup d'épreuves à essayer sur mon pauvre corps, ils pensent avec raison qu'il vaut mieux aller au sûr au lieu de l'incertain... J'attends encore des nouvelles décisives de mon mari sur ses possibilités de venir me retrouver et s'il ne m'en donne pas l'espoir, je crois que je reprendrai la route de Paris. » Elle disait : « Je crois ». Mais elle était décidée et à la même époque que l'année précédente, elle arriva à Paris.

Durant cet hiver encore, à la faveur du silence qu'on gardait à son égard, elle put y rester sans

paraître en révolte contre la volonté souveraine dont son mari s'était fait l'écho. Elle s'attachait chaque jour davantage à sa nouvelle vie, qui déjà lui paraissait trop attrayante pour que rien au monde pût la contraindre à en changer.

L'été venu, après un séjour à Valençay chez M. de Talleyrand, se sentant mieux portante, elle alla à Londres. La mort de Guillaume IV venait de faire passer la couronne sur le front de la princesse Victoria. Quoique Mme de Lieven fût absente d'Angleterre depuis trois ans, elle eut la consolation d'y trouver toujours aussi ardentes les amitiés qu'elle y avait laissées. Au commencement de juillet, elle raconte à son frère les émotions qu'elle a éprouvées à Londres : « Les soins, les amitiés de mes amis les ont bien adoucies. Je demeure dans le beau palais de la duchesse de Sutherland, aujourd'hui grande maîtresse de la reine. Tout le monde vient me voir ; on m'entoure, on me soigne, on ne me laisse pas de temps pour mes tristes souvenirs, et si le bonheur était dans ces témoignages, dans ces recherches d'amitié, personne n'en aurait plus que moi. Je suis touchée, reconnaissante, car on me montre plus d'égards, plus de tendresse qu'on ne m'en a jamais montré. Comme de coutume, tous les partis, toutes les couleurs se rencontrent chez moi. C'est un privilège qui m'accompagne partout. » Ces confidences sont pour son frère. Mais, en écrivant à la comtesse

Apponyi, elle ajoute qu'elle est vraiment trop entourée de tant d'amitié, « de l'amitié par-dessus la tête, jusqu'à me faire blasphémer contre l'amitié ». Ces agitations sont bien contraires à sa santé. Elle est « maigrie, réduite à rien ». Il est grand temps qu'elle rentre à Paris.

Néanmoins, ressaisie par l'atmosphère où elle a si longtemps vécu, elle redevient à Londres comme autrefois la plus perspicace des informatrices. « Je vais voir la Reine demain. Le nouveau règne s'annonce comme un miracle. A dix-huit ans, de la tenue, de l'aplomb, curiosité et intérêt pour les affaires, volonté très absolue, aucune espèce d'influence, car la reine mère n'en a aucune, de la préférence pour personne non plus... une connaissance exacte de ce qu'elle ose vouloir et dans ce cas, résolution, d'autres disent obstination, à toute épreuve pour le faire. » — « C'est une merveilleuse chose que cette petite fille qui, le jour où elle monte sur le trône, quitte toutes ses idées, ses habitudes, ses affections d'enfance; qui met au néant l'influence de sa mère, du favori de cette mère; qui ne connaît plus la timidité de la jeunesse; qui se fait homme en l'espace d'une heure; qui est moins embarrassée qu'un vieillard; qui comprend tout, s'occupe de tout, commande avec hauteur et inspire à tout ce qui l'entoure un respect, une crainte que n'inspiraient pas les vieux rois qui l'ont précédée. »

Les lettres d'où sont extraits ces passages abondent en détails sur les affaires de l'État et les hommes qui les mènent. Elles attestent d'un bout à l'autre une activité d'esprit et une satisfaction dont l'ancienne ambassadrice ne nous avait depuis longtemps fourni un aussi visible témoignage. Naguère, elle écrivait à son frère que les incidents de la vie publique ont toujours le don de l'intéresser et de la distraire. Rien de plus vrai et, durant son séjour à Londres, elle semble avoir oublié ses peines. Il serait cependant plus juste de dire qu'elle les laisse dormir. Voici d'ailleurs qu'à l'improviste elles se réveillent. Ses relations avec son mari vont brusquement toucher au drame, et ce drame, en sa simplicité, deviendra poignant et pathétique.

Elle était à Londres depuis quelques jours quand une lettre du prince de Lieven vint inopinément lui apprendre qu'il se rendait en Allemagne, dans une ville d'eaux, pour y faire une cure et que de là il irait passer la mauvaise saison en Italie. Il déclarait à sa femme qu'elle ne pourrait l'accompagner dans ce voyage. Mais comme il désirait la voir et s'entretenir avec elle, il lui demandait de fixer sur la route qu'il avait à parcourir un endroit où ils pourraient se rencontrer. En confiant sa lettre à l'un de ses amis, le comte Orloff, qui partait pour Londres, le prince de Lieven l'avait expressément chargé de démontrer à la princesse la nécessité de cette réunion. Mais il suffit

au comte Orloff de la voir pour comprendre qu'elle était hors d'état de supporter les fatigues d'une longue course. Le seul voyage de Paris à Londres avait ébranlé de nouveau sa frêle santé et l'obligeait à des ménagements.

— C'est à lui de venir vers vous, lui dit le comte Orloff, et non à vous d'aller à lui. Donnez-lui rendez-vous au Havre ou à Dieppe.

Elle suivit ce conseil, écrivit dans ce sens à son mari et quitta Londres pour aller attendre sa réponse à Paris. Mais en chemin ses forces la trahirent. Elle dut s'arrêter à Abbeville. A la suite d'une violente hémorragie, elle y fut durant plusieurs jours entre la vie et la mort. Elle ne put regagner Paris qu'au bout d'une semaine et y rentra littéralement épuisée.

Elle se remettait à peine de cette secousse lorsque la réponse de son mari, en date du 2 août, vint ajouter à ses souffrances physiques une souffrance morale bien autrement cruelle. Il lui « ordonnait » de quitter sur-le-champ Paris et après avoir formulé « des menaces vagues » il terminait ainsi : « J'exige une réponse catégorique, car je suis obligé moi-même de rendre compte dans un délai donné des résolutions que j'aurais à prendre en conséquence d'un refus de ta part. »

Ces paroles indiquant clairement une volonté supérieure à celle de son mari. Mme de Lieven, après avoir

protesté contre la rigueur de ses ordres et lui avoir rappelé que le comte Orloff avait été d'avis qu'elle pouvait résider à Paris sans contrevenir aux ordres de l'Empereur, lui écrivit longuement ses maux et appuya ses dires des consultations médicales auxquelles ils avaient donné lieu. Mais elle prêchait en pure perte. Ses protestations eurent pour résultat de lui attirer cette foudroyante réplique : « Mes lettres ne t'ont pas laissé de doutes, j'espère, que je suis tenu à insister que tu viennes me rejoindre. Je t'ai prévenue qu'en cas de refus je serais obligé de prendre des mesures qui me répugnent. Je te déclare donc aujourd'hui que si tu ne viens pas, je te retire toute subvention. Je dois aussi prévenir le cas où tu me laisserais sans réponse et t'avertir que si, dans un délai de trois semaines, elle ne m'était parvenue, je serais obligé d'agir comme s'il y avait refus de ta part. »

Ce qu'il négligeait de lui dire et ce qu'elle sut plus tard, c'est qu'il n'allait pas la voir parce que l'Empereur le lui avait défendu comme, lorsque mourut en Amérique leur fils Constantin, il lui défendit de faire part à la mère de ce cruel événement. Elle ne le connut que plusieurs mois après, par le retour d'une lettre qu'elle avait écrite à Constantin et qui lui fut retournée avec ce mot tracé sur l'enveloppe : *mort*. En transmettant ultérieurement à lord Grey ces douloureuses et invraisemblables révélations, elle lui confiait encore que M. de Lieven ne parlait jamais d'elle

à leurs enfants et qu'il ne lui écrivait pas parce qu'elle était en disgrâce à la cour. « Vous du moins, mandait-elle à son vieil ami, vous ne demandez pas à l'Empereur de m'aimer ni si vous pouvez me le dire... La Russie est en réalité un horrible pays si l'homme doit abdiquer tous les sentiments naturels et reculer devant l'accomplissement des devoirs les plus ordinaires et les plus sacrés de la vie. » Ces paroles, qui exprimaient la révolte de son âme, expliquent le cri relevé dans sa correspondance avec Guizot : « Je frémissais d'avance en songeant à l'avenir de mes enfants. Quel pays ! Quel maître ! Quel père ! »

Les choses n'en étaient pas encore à ce point lorsqu'elle recevait l'ultimatum de son mari, cité ci-dessus. Aussi ne perdait-elle pas espoir, quoique profondément blessée par des accents si nouveaux pour elle. Clouée à Paris par l'état de sa santé ; incapable « de faire pour de l'argent ce qu'elle n'a pu faire par dévouement et par affection » ; comprenant enfin que son mari n'est qu'un instrument dans les mains de l'Empereur et qu'elle sera impitoyablement sacrifiée, c'est à l'humanité du Maître que de rechef elle a recours, après avoir consulté ses amis de Paris, M. de Médem, l'ambassadeur russe, lady Granville, l'ambassadrice d'Angleterre, et Guizot ; elle adresse au Tsar une supplique ; elle écrit au comte de Nesselrode et au comte Orloff ; elle les adjure de s'entremettre pour fléchir la rigueur dont elle est victime. Sa lettre au

comte Orloff révèle une fois de plus ce que nous savions de son énergie.

« Mon cher Comte, les menaces de mon mari vont devenir des faits, et si dans huit jours je n'ai pas quitté Paris pour aller le rejoindre, il me retire tout secours et me laisse sans le sou. Voilà l'extrémité à laquelle le porte l'engagement qu'il paraît avoir pris vis-à-vis de l'Empereur de me faire sortir de France à tout prix, car ses lettres ne me laissent aucun doute qu'il ne se trouve dans l'obligation de lui rendre compte des résolutions qu'il prend à mon égard. Mes lettres et l'opinion des médecins lui étaient parvenues ; il est donc clair que morte ou vive, il veut que je parte.

« Mon cher Comte, il est impossible, je ne croirai jamais, que l'Empereur veuille ou sanctionne cela. Une parole vague de sa part aura semblé à M. de Lieven un ordre absolu, et son obéissance l'aura disposé, dans un moment d'erreur de jugement, à tenter, pour me réduire à faire sa volonté, un moyen bien maladroit, et bien indigne de moi, bien indigne de l'Empereur. Non, l'Empereur n'a pas pu descendre jusqu'à prescrire à mon mari une telle conduite envers sa femme ; et l'Empereur, ce modèle des époux, ne sera pas la cause du désaccord d'un ménage uni par trente-sept années d'habitudes.

« La question à mon égard me paraît toute simple : il s'agit de savoir, si je ne *veux* pas ou si je ne *peux* pas quitter Paris. Mes paroles ne sont pas crues,

l'attestat des médecins est insuffisant ; dès lors, ce qu'il y a à faire, c'est de prescrire à l'autorité compétente ici de s'assurer de l'exactitude de mes assertions. Voilà ce que je viens réclamer aujourd'hui comme un droit.

« S'il est attesté que je suis hors d'état de partir, je demande la protection de l'Empereur ; je demande qu'il fasse connaître à mon mari qu'il se trompe s'il croit lui plaire en plaçant sa femme dans l'alternative, d'exposer sa vie en partant, ou de tomber dans la misère si elle reste. A tout événement, j'accepte ce dernier sort. Mais, mon cher Comte, le dénuement dans lequel je vais me trouver sera connu. M. de Lieven a passé jusqu'ici pour un homme d'honneur, pour un gentilhomme. Le monde ne concevra pas de sa part un acte aussi inexplicable. Et moi je ne suis pas une personne obscure. Je vis sous les yeux de mes amis et vous savez si j'en ai. On cherchera des causes plus hautes à la persécution dont on me verra accablée.

« Mon cher Comte, vous empêcherez tout cela. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes du petit nombre des serviteurs de l'Empereur qui savent le servir avec une juste intelligence de ses vrais intérêts, de ses vrais sentiments. Mon mari s'est porté à une mesure qu'il suffira d'un mot de l'Empereur pour faire révoquer. Ce mot, Monsieur le Comte, je demande à l'Empereur de le dire ; vous le lui demanderez pour moi. Je compte

sur sa justice ! Il m'avait accoutumée à ses bontés dans les jours de mon bonheur. Il ne me les retirera pas après tous les malheurs qui m'ont frappée. J'attendrai votre réponse avec confiance, et sécurité. Croyez à ma fidèle amitié. »

Elle prie de même son frère :

« Vous souvenez-vous d'une promenade dans votre drojki, l'année 33, à Péterhoff, où, en me parlant de mon mari, vous me disiez :

« — Si jamais votre mari vous menaçait, référez-vous à moi ; je suis là pour vous protéger. »

« Le moment est venu ; protégez-moi. » Elle lui raconte par le menu les avanies dont elle est abreuvée. Elle lui déclare qu'elle ne bougera pas, qu'on n'obtiendra rien d'elle. « Voyager, c'est m'exposer à la mort. Je ne donnerai pas à mon mari la honteuse satisfaction d'aller dire à l'Empereur :

« — Sire, je vous ai obéi, ma femme est morte. »

Et pour finir, elle fait allusion à la misère dont on la menace. « Ce n'est pas moi, mon frère, que cette situation humiliera. Je suis, je serai plus que jamais entourée d'amis dévoués, empressés. Si mon existence matérielle était dépouillée de l'aisance à laquelle j'ai été accoutumée toute ma vie, à laquelle m'appellent mon rang et la fortune de mon mari, en revanche je trouverais des cœurs amis, je trouverais des frères, des amis, dans chacun d'eux. Déjà cette sympathie devient plus vive à mesure qu'on s'aperçoit, car on

s'en aperçoit, de l'injustice dont je suis l'objet. Ce n'est pas moi qui souffrirai d'une persécution aussi peu méritée. »

Avant qu'elle ne connût le résultat de ses démarches, son fils Alexandre arriva chez elle à l'improviste. Il était envoyé par son père pour donner à sa mère « des éclaircissements intimes sur la volonté absolue de l'Empereur et les suites funestes auxquelles elle s'exposait en restant à Paris... Mon mari avait donné l'ordre à son fils de m'emmener, fût-ce au détriment de ma santé ». Alexandre, après avoir causé avec le médecin, s'effraya de la rigueur de cet ordre inhumain comme de la responsabilité qu'il allait encourir en contraignant sa mère à y céder, et lui-même lui conseilla la résistance.

En même temps, elle faisait appel une dernière fois à la raison et à l'affection de son mari. « Ma lettre au comte Orloff attestera aux yeux de l'Empereur le scrupule avec lequel tu as cherché à remplir sa volonté. Elle attestera ma ferme résolution basée sur l'impossibilité de la remplir. Elle réclame une enquête, et puis que justice me soit faite. Mon courage ne faiblira pas, mon esprit ne m'abandonnera pas dans cette situation bien nouvelle pour une femme comme moi. Mon cœur fléchira quelquefois parce qu'il est forcé de douter du tien. Rassure-moi, mon ami, rassure-moi. Laisse-moi ton affection. Où trouveras-tu sur la terre un cœur dévoué, un cœur fidèle? Où trou-

veras-tu encore du bonheur tranquille, si ce n'est auprès de ta femme? Alexandre a causé longtemps avec mon médecin. J'ai appris à cette occasion ce qu'il m'avait caché jusqu'ici, la possibilité d'une hydropisie si je m'exposais à la répétition de ces pertes de sang. Alexandre lui a posé les questions les plus pressantes sur les conséquences qu'il appréhendait pour moi d'un voyage. Ce que le médecin lui a dit à cet égard a tellement effrayé notre pauvre fils qu'aujourd'hui, si je voulais partir, il se refuserait à m'accompagner. »

Dans l'intervalle elle recevait la réponse de son frère. Affligée de n'y trouver, au lieu de l'autorisation définitive qu'elle avait sollicitée, que des phrases évasives, elle discutait une à une les objections qui lui étaient faites et qu'elle devinait suggérées par l'Empereur. Ses arguments restaient toujours les mêmes : sa santé pitoyable, l'avis des médecins, la vie retirée qu'elle menait. Comme elle croyait comprendre que l'Empereur lui imputait à grief d'avoir un salon politique, elle se défendait en définissant le caractère des réunions qui se tenaient chez elle chaque soir. Un salon politique, quelle erreur!

« Oui, des personnages politiques y viennent, c'est à dire ce qu'il y a de plus distingué en esprit dans les divers partis, et cela encore se réduit à cinq Français : M. Molé, M. Guizot, M. Thiers, M. Berryer et le duc de Noailles. Vous voyez qu'il y en a de toutes les couleurs. Parmi ceux-là, les deux premiers seuls je les vois

familièrement et j'ai pour l'un et l'autre une sincère estime. Mais, est-ce donc de politique que je parle avec eux? Qu'est-ce qu'elle me fait aujourd'hui? J'en suis complètement en dehors, et comme ils le savent bien, ils n'ont rien à trouver auprès de moi dans cette donnée, et je vous étonnerais peut-être si je vous disais qu'avec M. Guizot, par exemple, c'est de religion surtout que nous parlons. Il a éprouvé des malheurs semblables aux miens et plus grands encore; il est luthérien comme moi, un homme de la plus haute moralité, et ses entretiens ont plus adouci mes jours que beaucoup de distractions de causeries que j'ai recherchées.

« Ces personnes-là et la diplomatie de bons principes se réunissent chez moi, notre ambassadeur tous les jours, les Anglais de ma connaissance et quelques Autrichiens voyageurs qui se trouvent ici. Voilà, cher frère, ma vie : tous les soirs chez moi ; jamais, chez les autres, jamais un salon étranger, jamais spectacle, jamais autre chose quelconque. C'est une vie douce, réglée qui m'offre la seule distraction qui puisse m'atteindre, qui me fait du bien. Expliquez-moi où peut se trouver le mal d'une existence semblable? »

Son argumentation n'était pas moins vive sur un autre point et mérite qu'on la mentionne, ne serait-ce que parce qu'elle nous livre peut-être un des mobiles auxquels, indépendamment de la volonté impériale toute puissante sur l'âme du prince de Lieven, façonnée à la servitude, il obéissait en traitant si durement

sa femme. Dans la lettre de son frère, elle avait trouvé cette remarque : « Vous ne devez pas être étonnée qu'après tant d'années de supériorité sur lui il ne cherche enfin à s'en venger. » Fondée ou non, l'observation la touchait et elle la relevait avec vivacité : « Mais, mon cher frère, si cette supériorité que vous m'attribuez sur lui existe en effet, puis-je m'en défaire? Cette supériorité, je l'ai mise pendant de longues années à son service. Elle lui a été utile, bien utile, et c'est lorsqu'il ne s'en sert plus qu'il voudrait m'en punir! En vérité, ce serait un excès d'injustice d'un genre bien nouveau...

« En résumé, ajoutait-elle pour conclure, je n'ai rien à me reprocher vis-à-vis de mon mari. Quels que puissent avoir été les orages de notre vie, nos malheurs avaient plus que jamais réuni nos cœurs. Mes lettres ont été constamment tendres, affectueuses. Lui s'est rendu coupable d'un tort grave. Votre esprit d'équité vous porte à en convenir vous-même. Mais, surtout, lui m'a montré une absence de cœur, de simple pitié qui est bien avant dans mon âme. Vous, vous avez été de nouveau pour moi ce que je vous disais en descendant pour la dernière fois l'escalier de ce triste hôtel Ostermann, dans cet affreux moment où je vous parlais pour la dernière fois, dans ce moment où je montais en voiture pour suivre le convoi d'un de mes enfants et précéder l'autre, vous avez été pour moi un père, un frère, un mari. Vous le resterez toujours, n'est-ce pas? »

Ce témoignage de gratitude porte la date du 23 décembre 1837. Le prince de Lieven venait alors d'arriver à Naples, convaincu par les dires de son fils de la sincérité des motifs que sa femme avait opposés à ses ordres. C'est de là que, presque à la même date, il écrivait à l'Empereur :

« ... Il m'est très pénible, Sire, de n'avoir pas à annoncer à Votre Majesté un résultat également satisfaisant quant au second objet qu'Elle a bien voulu commettre à mes soins. Néanmoins, je vous supplie de croire, Sire, que je n'ai négligé aucun moyen de persuasion auprès de ma femme ; que mes instances ont été répétées et suivies même de mesures compulsives, auxquelles notre union depuis trente-sept ans n'avait jamais donné lieu. Elle s'est empressée de porter directement à la connaissance de Votre Majesté Impériale les raisons qui la mettaient hors d'état d'obtempérer aux ordres qui lui avaient été signifiés par ma voie. Me reposant sur la rectitude de son caractère, autant que sur son constant attachement, il me répugne de douter de ses protestations, ni de croire qu'elle n'eût fait son possible pour obéir à deux volontés également sacrées à ses yeux. »

Tel paraît avoir été le dernier mot de ce pénible débat. La princesse de Lieven pourra maintenant se fixer définitivement à Paris ; sa rupture avec son mari est complète ; elle ne le reverra pas. Ni l'Empereur ni lui n'insisteront bientôt plus pour qu'elle rentre en Rus-

sie. Ce qui lui vient encore de son pays ne saurait maintenant ni l'affliger ni l'irriter. Ses désirs ne rencontrent plus d'obstacles, et il en sera ainsi jusqu'à la mort du prince de Lieven, survenue à Rome en 1839.

CHAPITRE IV

LA PRINCESSE DE LIEVEN ET GUIZOT

I

Le 2 janvier 1837, le prince de Metternich écrivait de Vienne à l'ambassadeur d'Autriche à Paris : « Je suis surpris que vous ne nommiez plus jamais ni le prince de Talleyrand, ni le comte Pozzo di Borgo, ni la princesse de Lieven... Elle doit se remuer dans un sens quelconque, car il n'est pas dans sa nature de rester tranquille. »

Quinze jours plus tard, Charles Gréville, venu à Paris pour quelques semaines, mentionne dans son journal que Mme de Lieven paraît s'y être fait une situation des plus agréables. « Elle est chez elle tous les soirs et, son salon étant un terrain neutre, tous les partis s'y rencontrent, si bien qu'on y voit les adversaires les plus acharnés, engagés dans des discussions courtoises. Sa présence à Paris, dans de semblables conditions, doit être fort utile à sa cour, car une femme comme elle sait toujours glaner quelque information

intéressante et utile. Elle s'y plaît infiniment, mais professe un dédain sans bornes pour le caractère français et vante très haut la supériorité morale de l'Angleterre. Parmi les hommes du jour qu'elle préfère sont Molé, aimable, intelligent, de bonne compagnie et, sinon le plus brillant de tous, celui qui a le plus de sens et de jugement; Thiers, le plus remarquable de beaucoup, plein d'esprit et d'entrain; Guizot et Berryer, tous deux remplis de mérite. Elle prétend les Français profondément ignorants de ce qui se passe chez nous. Ainsi, Molé lui disait un jour :

« — C'est vrai que nous ne sommes pas dans une situation brillante, mais celle de l'Angleterre est encore pire.

« Cependant le Roi est mieux informé et comprend mieux notre système de gouvernement. »

C'est encore le journal de Gréville qui nous apprend que Thiers, alors premier ministre, ayant à se plaindre des procédés de l'ambassadrice d'Angleterre, lady Granville, envers Mme Thiers, pria la princesse de Lieven de l'avertir qu'en persévérant dans cette attitude elle s'exposait à provoquer le rappel de son mari. En une autre circonstance, le duc d'Orléans qui cherchait à se marier, « ayant eu la fantaisie de faire incognito une fugue en Allemagne », pour voir de près, sans être vu, deux jeunes princesses de Wurtemberg, le Roi leur père, en ayant été informé après coup, écrivit à Mme de Lieven pour se plaindre de cette

escapade « comme d'une grosse impertinence ».

De son côté, lady Granville qui, comme ambassadrice d'Angleterre, réside à Paris et y voit à toute heure la princesse de Lieven, écrit à une de ses amies, lady Carlisle : « Mme de Lieven est dans toute sa beauté et sa belle humeur. Elle a toujours un entourage ; elle peut se défendre des ennuyeux, parce qu'elle a le courage de les écraser. Les sublimités quelquefois s'entrechoquent, mais à son goût ce n'est pas un inconvénient. Pour moi, ce serait la mort d'avoir Berryer et Molé tête à trois, et à couteaux tirés, mais elle sait nager et se tire de toute difficulté. J'étais chez elle. Il y avait Mme Durazzo, Molé, Humboldt ; on annonce Pasquier. Elle a l'air tout charmé, tout flatté. Elle me dit :

« — Restez, je vous supplie ; causez avec le chancelier.

« Je résiste. Elle m'implore de ne pas l'abandonner. Je cède. Pas plus tôt assise avec tout cet entourage qui nous regarde qu'elle laisse tomber son sac. Elle me tape sur l'épaule :

« — Ramassez-le, ma chère, ramassez-le.

« Et me voilà étonnée et bonne bête, plongeant sur le tapis pour ramasser des chiffons. Drôle de spectacle, car jamais auparavant Mme de Lieven n'a été traitée en humble dame de compagnie. » Un peu plus tard, lady Granville ajoute : « Mme de Lieven est plus intéressante, plus amusante et plus agréable que

je ne saurais dire. Tout ce qu'elle me dit de ceux que j'aime ou dont je suis curieuse vivifie Paris à cette saison morte et déserte. »

Puis, c'est Mme de Lieven elle-même qui nous présente avec esprit et enjouement quelques-uns des hommes qu'elle reçoit : « ... Pour passer des généralités aux personnalités, je m'amuse des hommes autant que des choses. Je respecte M. Guizot parce qu'il le mérite. Je le placerais dans le moyen âge si le moyen âge avait été éclairé. Il a une droiture, une moralité, une fermeté dignes de ce temps-là, et une élévation d'esprit et de façons bien rare au temps présent.

« M. Molé a l'esprit le plus élégant, les manières et le ton du monde les plus accomplis. Il est flexible, doux, aimable, susceptible, jaloux de toute supériorité, vaniteux, éclairé et modéré dans ses opinions, et d'esprit léger comme tous les Français.

« M. Thiers est un feu d'artifice perpétuel ; c'est l'esprit le plus abondant que j'aie rencontré. La mobilité d'impressions et de principes forme son caractère distinctif. C'est un révolutionnaire au fond, mais qui saurait prendre au besoin toutes les autres formes ; il a l'orgueil de Satan, c'est lui-même qui le dit. Il dit que Charlemagne aurait été forcé de compter avec lui ; moi, je crois que Charlemagne l'aurait fait pendre. Il est capable de tout le mal imaginable et au fond de tout cela, il est ce qu'on appelle très bon enfant. Sans rancune, sans envie.

« M. Berryer est le plus magnifique orateur, le plus aimable homme, le meilleur enfant, et le Français le plus léger qu'il existe.

« Je vous dis mes impressions de chacun d'eux, je ne les vois que chez moi. S'ils s'y rencontrent, ils sont fort bien ensemble. Les deux premiers, le premier surtout, M. Guizot, est ma visite quotidienne. J'écoute avec intérêt les opinions de chacun d'eux. Cela me reporte à ma vie passée, moins la curiosité et le parti à en tirer, car tout ceci n'est plus que pour mon divertissement, mais je n'en conçois pas de plus instructif et de plus drôle. »

On devine à ces traits quelle situation s'était faite, moins de deux années après son arrivée à Paris, l'ancienne ambassadrice de Russie à Londres. Nous en possédons d'ailleurs d'autres témoignages, ses lettres à M. de Bacourt, récemment publiées, et sa correspondance avec le baron de Barante, insérée dans les *Souvenirs* que nous devons au petit-fils de celui-ci. On y peut saisir sur le vif l'activité intellectuelle de la princesse, sa connaissance profonde de l'échiquier diplomatique; la confiance qu'elle inspirait, par la rectitude de son jugement et la sûreté de son commerce, à quiconque avait affaire à elle. Maintenant à Paris, comme naguère à Londres, elle sait tout ou veut tout savoir. Elle renseigne, interroge, prévoit, s'éclaire, toujours nette, précise, logique et toujours avec autant de grâce que d'esprit, fidèle à l'amitié,

« lui demandant beaucoup », trop peut-être, « mais incapable de petitesse et de fausseté », soucieuse surtout de n'imposer à personne le contre-coup de ses souffrances matérielles ou morales dont elle ne parlera avec une entière liberté, sans dissimulation ni feinte, qu'à celui à qui elle sera bientôt accoutumée « à dire tout ».

Celui-là, c'était Guizot. Leurs relations dataient du 15 juin 1836 et d'un dîner chez le duc de Broglie où, placés à table à côté l'un de l'autre, ils avaient causé ensemble pour la première fois. Mais elles restaient encore peu fréquentes, subordonnées aux multiples incidents de leur existence réciproque, attendant pour devenir plus étroites et plus intimes que la confiance qui naît du temps et des circonstances eût fait son œuvre, et leur eût donné une base solide, indestructible.

Un billet de Mme de Lieven à Guizot nous permet de préciser le jour où se noua définitivement leur amitié. Il porte la date du 24 juin 1839. Elle écrit : « Il y a deux ans aujourd'hui que nous sommes allés dîner à Chatenay et que nous en sommes revenus. Vous en souvenez-vous ? » C'est donc le 24 juin 1837 qu'ils ont prononcé l'un et l'autre les paroles qui lient « pour l'éternité ». Elles ont dû être solennelles et significatives, à en juger par le souvenir qu'en a gardé Guizot et que vient raviver, deux ans plus tard, une course qu'il fait, seul cette fois, aux lieux où elles

ont été dites. « Chatenay était charmant, mande-t-il le 14 juillet à son amie. Je me suis donné le triste plaisir de refaire seul notre promenade. Mêmes allées, mêmes pas ! Ah ! que ne peut-on fixer sa vie à un moment de son choix ! »

Ce qui s'est passé entre eux, ces phrases brèves et discrètes ne nous autorisent pas à le raconter avec certitude. Mais il est du moins aisé de se le figurer. Invités à dîner à la campagne chez la comtesse de Boigne, ils se sont égarés ensemble dans le parc, avant ou après le repas, et là, seul à seule, ils se sont confessé l'un à l'autre la tristesse dont leur âme est pleine. Que de mélancoliques aveux ils ont pu se faire ! La vie de chacun d'eux s'est déroulée avec des étapes douloureuses où il leur est loisible de revoir, quand ils y reviennent, l'amer faisceau de leurs illusions détruites et de leurs espoirs trompés, source intarissable de larmes. La princesse a perdu deux de ses enfants ; elle n'est pas consolée. De son existence conjugale rien de doux ni de bon ne lui est resté. Sous la brillante apparence de son passé s'est creusé un vide qu'elle sait ne pouvoir combler.

Renversé du pouvoir depuis quelques mois, Guizot n'a pas de meilleures raisons pour être heureux. Déçu dans ses ambitions d'homme d'État, veuf de sa seconde femme morte depuis peu, il pleure un fils chéri dont le trépas récent le torture encore et dont le souvenir, au jour anniversaire de son malheur, lui

arrachera cette plainte émouvante : « Je n'ai vu aucune créature qui semblât créée à ce point pour plaire. Et c'est à moi seul qu'il a plu ! J'ai connu seul le parfum charmant de cette fleur. Il me semble que je l'aurais moins perdu si d'autres en avaient joui comme moi. » Telles sont donc les causes de la détresse morale à laquelle ils sont livrés et que, dès ce moment, ils ne se cacheront plus.

Elle s'aggrave encore du caractère irréparable que lui donnent les années qu'ils ont déjà vécues. Mme de Lieven a cinquante-trois ans, Guizot cinquante. Ils croient n'avoir plus à espérer de l'avenir que des satisfactions de monde ou d'ambition, bien insuffisantes, à l'âge qu'ils viennent d'atteindre, pour leur rendre ce qu'ils ont perdu. Rapprochés par la parité de leur infortune et après avoir gémi de leur isolement, ils en viennent à se dire que peut-être peuvent-ils beaucoup l'un pour l'autre ; qu'une entière confiance entre eux, un contact plus fréquent, des rapports quotidiens ne seraient pas sans douceur. La princesse, à qui la solitude morale dans laquelle elle est plongée est encore plus intolérable qu'à Guizot, a probablement plaidé cette thèse avec plus de chaleur que lui.

— Pour franchir le cap des heures mauvaises, lui aura-t-elle dit, vous avez vos enfants, vos travaux, ce que la mort en traversant votre foyer y a laissé ; vous avez vos ambitions politiques. Mais moi

que me reste-t-il? Je suis seule, toujours seule.

Voilà sans doute ce qu'ont entendu les arbres de Chatenay et sans doute aussi est-ce ce soir-là que dans le mystère de leur ombre ou dans la voiture qui, le soir venu, l'a ramené à Paris avec la princesse, Guizot, touché par ces accents, remué jusqu'aux entrailles par la pensée d'une âme à consoler, à relever, à guérir, a pris l'engagement qu'à peu de temps de là il lui rappellera en ces termes : « Souvenez-vous que la première parole qui nous a vraiment unis, c'est : Vous ne serez plus seule. »

Sûre d'avoir conquis ce bien précieux qu'est une fidèle amitié, Mme de Lieven n'était pas femme à ne pas s'y consacrer toute entière. Dès ce moment — nous sommes en 1837 — il ne peut plus être question pour elle de quitter Paris. Elle s'y fixera, uniquement préoccupée « d'arranger sa vie » pour Guizot. Établie d'abord rue de Rivoli, dans un appartement d'où « elle embrasse tout le jardin », elle s'installe bientôt après (1) à l'ancien hôtel de Talleyrand, rue Saint-Florentin, devenu la propriété de James de Rothschild. Elle a loué l'entresol. Sa chambre est celle qu'occupait jadis le prince. Dans cet appartement où lui-même, en 1814, reçut l'empereur Alexandre, elle va,

(1) En juillet 1838. La duchesse de Talleyrand, liée avec Mme de Lieven, s'offensa de ce que celle-ci en louant l'appartement où le prince de Talleyrand était mort lui « eût fermé sa porte ».

— A moins qu'elle ne soit malade, disait-elle je n'irai pas dans une chambre ou j'ai traversé de si cruelles épreuves.

durant près de vingt ans, recevoir chaque jour, l'après-midi et le soir, tout ce qui compte dans le monde de la politique et de la diplomatie, heureuse de faire à Guizot les honneurs de ce salon qui n'a tant de charme pour elle que parce qu'il y règne souverainement.

C'est pour lui qu'on y viendra non moins que pour la princesse. Mais, les habitués auront soin de ne se présenter qu'à certaines heures ; ils savent que Mme de Lieven et Guizot, lorsqu'il est à Paris, se voient régulièrement deux fois par jour et que toutes choses sont combinées pour que rien ne trouble leur tête-à-tête. Dans la journée, personne n'oserait se présenter à l'hôtel de la rue Saint-Florentin ou y rester quand Guizot s'y trouve. On sait à quelle heure il vient et chacun a soin de disparaître à temps. Pour la même cause, le soir, on ne visite la princesse qu'à une heure avancée, le début de la soirée étant réservé à son ami. Il est l'unique joie de sa vie, sa lumière et sa conscience. Elle n'a plus que lui. Il est le seul à qui elle se soit révélée telle qu'elle est, le seul qui la connaisse, le seul à qui « elle dise tout » et le seul aussi dont la parole ait assez d'efficacité pour apporter quelque soulagement aux épreuves et aux soucis dont le fardeau l'accable : l'inconsolable regret que lui laisse la mort de ses enfants et les irritantes discussions qu'elle a eues avec son mari.

Mais si, lorsque Guizot est à Paris et vient la voir

tous les jours, plusieurs fois par jour, elle se sent forte contre l'adversité; si elle goûte près de lui tout le bonheur dont elle est encore susceptible de jouir, en revanche les absences auxquelles il est obligé la jettent dans une détresse d'âme que sa présence seule peut soulager et qui s'exprime avec véhémence dans les lettres qu'elle lui écrit.

Le 28 juillet 1838, ils venaient de se séparer; elle lui disait : « Ah! que le temps va être lourd, insoutenable! J'en suis accablée d'avance. J'ai envie de pleurer vingt fois le jour. Je suis si abandonnée! il me semble qu'il y a un an que je ne vous ai vu. Où trouver du courage? Adieu, je vais relire votre lettre, mais la relire, c'est pleurer. Donnez-moi de la force. » Et lui de répondre : « Vous me demandez de la force, j'en ai eu beaucoup dans ma vie, jamais avec le sentiment que j'en avais assez. Bien souvent, au contraire, je me suis senti sur le point d'en manquer. Je ne puis vous donner que beaucoup d'affection. Faites-en de la force si vous pouvez. Je le voudrais bien. Près de vous, je l'espère. Mais de loin! Il y en a pourtant à prendre à cette source, même de loin. »

A cette source, malheureusement pour elle, elle ne puisait jamais assez de courage. Il lui fallait la présence réelle, seule condition de bonheur, puisqu'elle seule permet le constant échange de pensées, les longues confidences, celles qu'on n'épuise jamais, à la faveur desquelles on apprend à se connaître. Sur ce point,

il pensait comme elle : « Nous nous sommes beaucoup écrit, beaucoup parlé. Que de choses pourtant nous ne nous sommes pas dites ! » Mais, il se résignait, attendant de l'avenir la plénitude de ces jouissances de l'amitié que la séparation empoisonnait. Plus impatiente que lui, elle ne se résignait pas. Se trouvant à Baden, en 1838, pendant qu'il était au Val-Richer, il arrivait qu'un jour elle se voyait privée de la lettre quotidienne qu'elle avait coutume de recevoir de lui. Et aussitôt elle éclatait : « Comment ! pas de lettre de vous ! Au nom de Dieu ne me donnez pas de ces inquiétudes. Je n'y puis suffire. Il me semble maintenant que le plus grand des malheurs pour moi serait de rester deux jours sans nouvelles de vous. Je ne pense qu'à cela depuis hier cinq heures, l'heure de la poste. J'ai été bien loin dans les montagnes, dans les forêts. Il faisait si beau, il y ferait si beau avec vous ! Je n'aurais besoin de rien, de personne ; ce qui se passe dans le monde me serait indifférent. Vous ne sauriez croire à quel point cette image me plaît. Et puis j'étais si triste ! si triste ! si triste ! Vous êtes si loin ! » C'est à la même époque qu'elle lui disait : « Préoccupez-vous beaucoup de ma santé. C'est juste. Mais ne vous préoccupez plus de mon cœur. C'est une injure. Je vous en prie, ne songez plus à lui que pour votre plaisir. Soyez sûr de mon cœur comme du vôtre. Soyez sûr que je vous dis vrai. »

Du reste, elle ne trouvait pas qu'elle lui exprimât

jamais assez combien grande était la place qu'elle lui avait faite dans sa vie. Aussi s'ingéniait-elle à le lui répéter, à l'en convaincre. « Je vous aime, je vous aime, je vous attends; je vous le dirai autrement, quand vous serez là devant moi, près de moi. Quel plaisir! Adieu. » — « Adieu, vous qui n'êtes pas une illusion; vous qui êtes ma seule vérité, vérité que je chéris, que je chérirai toute ma vie. » — « Vous ne m'avez jamais donné un mauvais moment. Tout ce que vous me dites est si bon, si affectueux, si tendre! Je veux le mériter, je le mérite, car j'ai le cœur si reconnaissant, si plein d'affection! »

Lorsqu'elle lui parlait ainsi, c'est qu'elle avait reçu de « douces paroles », telles qu'elle les aimait et lui en demandait souvent. « Si je parlais la langue de Pétrarque, lui écrivait-il, je vous dirais que dès qu'il s'élève dans mon âme une impression douce, elle me quitte et va vous chercher. Si elle vous trouve, elle me quitte tout à fait. » Ou encore : « Je me suis promené deux heures seul, aussi jeune que l'air, que les bois, que les champs. Je ne le dis qu'à vous : vous ne le direz à personne... Je vous voudrais comme ma vallée, fraîche et riante. Je la regarde avec envie en pensant à vous. Je vous vois maigre, triste, *despou- ding*, en larmes. Je reste en vous; je resterai toujours avec vous. »

Comment n'eût-elle pas été ravie de ce langage? C'est après en avoir savouré la douceur qu'elle écri-

vait dans un élan de reconnaissance : « Que je vous remercie de la douce musique qui m'attendait à mon réveil ! J'ai lu et relu ces paroles si sérieuses, si tendres, si intimes, si vraies. Je vous dois une grande jouissance. Vous avez remis bien du calme dans mon âme. Non, sûrement, mon humeur ne s'adressait pas à vous, elle ne s'adressera jamais à vous. Mon Dieu ! que je serais coupable si je me permettais jamais une injustice, une impatience envers vous ! Mais je suis triste, je resterai triste jusqu'à ce que je vous revoie... L'éternité, dans huit mois ! » C'est cette tristesse abominable qui la torturait. Impuissante à la secouer, elle la subissait dans toute son horreur. Elle « n'osait regarder en arrière, ni se livrer aux souvenirs les plus doux ». « Et mon avenir ! s'écriait-elle, je n'en ai pas ! Ah ! si je n'avais pas votre tendresse, je serais perdue. Ne m'en ôtez rien jamais, jamais. »

Cette note plaintive revient fréquemment dans ses lettres quand ils sont séparés, et quelquefois émouvante et pathétique, comme dans celle-ci, en date du 26 août 1838 :

« Votre lettre d'hier m'a fait pleurer. Oui, nous sommes malheureux tous les deux, bien malheureux. Mais je le suis bien plus que vous. Vous avez des enfants à élever, vous avez une patrie ; vous avez des devoirs publics, une belle carrière à soutenir. Vous avez un *home*. Qu'est-ce que j'ai ? Pensez à tout ce que j'ai perdu. Pensez à ce qui me reste et ne soyez pas

mécontent lorsque je vous montre de la tristesse, beaucoup de tristesse. J'en ai moins auprès de vous. Quelquefois même j'oublie auprès de vous mes chagrins. Mais lorsque je me retrouve en face de moi-même, rien que moi ! Ah ! c'est affreux.

« Tous les jours je le sens davantage, parce que je ne vois aucun terme à cette dure situation. Je la vois au contraire s'empirer tous les jours ; j'ennuie ou je mécontente ceux auxquels je parle. Vous-même, je vous ennue peut-être, je vous mécontente peut-être. Vous trouvez que je n'apprécie pas assez la seule consolation que le ciel m'a envoyée. Vous vous trompez, mon cœur est plein de reconnaissance, d'affection ; mais encore une fois j'ai trop perdu, trop, et je rencontre de la froideur, de la dureté là où je devrais attendre du soutien, de la consolation. Et plus cela se prolonge, plus mon cœur se révolte. Vraiment quelquefois il est prêt à se briser. Je ne me sens de courage pour rien. Il me semble que jamais je n'ai été si triste. Je ne devrais pas vous dire tout cela, mais songez qu'il n'y a plus que vous à qui je le dise. Pardonnez-moi. Ne vous fâchez pas. Ayez pitié de moi.

« Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ! Savez-vous que c'est là ce qui m'empêche de me bien porter ? Il me semble que si vous étiez auprès de moi, je serais bien, tout à fait bien. Que de fois je me sens saisie de ce besoin, ce désir d'aller où vous êtes, de causer avec vous, de vous dire tout ! Ce n'est

qu'avec vous que je sais parler, ce n'est que vous que j'aime à entendre. Je n'ai que tristesse et ennui là où vous n'êtes pas. Vous me manquez bien plus que moi je ne puis vous manquer. Soyez bien sûr de cela. »

II

Aux jours de commémoration douloureuse, aux jours anniversaires de la mort de ses fils, deuils qu'elle porte éternellement, toujours aussi sombres que s'ils dataient de la veille, sa peine prend un caractère encore plus aigu. « J'étais réveillée à six heures, ce matin, 4 mars 1839, comme il m'arrive toujours de l'être à pareil jour. Quatre ans ! Ah ! mon Dieu, c'est hier. Et en même temps il me semble que j'ai vécu cent ans, tant la douleur m'a usée. Et puis, il me semble qu'on m'attend et que je tarde bien ! »

Parfois aussi, de l'humeur, beaucoup d'humeur, se trahit sous sa parole. « Je suis extrêmement triste et par vous. Ah ! que nous allons mal quand nous sommes séparés. » — « Il faut convenir que vous prenez bien mal votre temps pour douter de mon cœur ; pour douter que mon cœur, ma vie sont à vous ; pour croire que vous ne suffisez pas à mon âme ? Où trouve-t-elle du repos, de la douceur, si ce n'est en

vous? Je suis bien accablée de mes malheurs passés, de mes peines présentes; je le suis plus ici que lorsque j'étais auprès de vous, et cependant avec quel bonheur je pense à vous; comme je retrouve de la joie, de la sérénité dans le fonds de mon âme en arrangeant le reste de ma vie pour vous, avec vous; vous êtes bien le reste de ma vie. Si je ne vous avais pas, je n'aurais plus rien. Dites-vous cela, dites-vous que je le pense sans cesse, sans cesse, et voyez si je ne vous aime pas plus que vous ne pouvez m'aimer? Car vous, vous avez du bonheur sans moi, et moi, je n'ai plus rien sans vous. » — « Je n'ai plus la plus petite envie de Versailles. Je me sens fort sotté d'en avoir jamais témoigné. Cela a l'air d'un caprice. Ah! que j'aurais besoin d'être gouvernée! Pourquoi ne me gouvernez-vous pas? Rien ne me plaît que ce qui plaît à un autre. Mais l'autre, il faut que je l'aime, et je n'aime pas assez M. E..., ni M. A..., ni personne. Personne... que la Normandie. Quelle belle manière d'échapper à la personnalité! Je deviens bête, je crois même que vous le trouvez un peu. Nous nous adressons de sottes lettres, vous ne me dites rien... »

De quelle agitation intérieure témoignent ces cris et ces plaintes! Comment s'y prendra-t-il, lui l'ami, pour verser l'apaisement dans cette âme si prompte à la crainte, à la révolte, au soupçon? C'est ici qu'apparaît dans toute sa grandeur le dévouement d'une amitié sincère auquel celui qui l'a conçue

attache des idées d'éternité. Avec quel esprit, quelle grâce, quelle hauteur, quelle patience il la défend contre l'amie qui lui paraît si prêt de la méconnaître ! D'abord, il tâchera de l'intéresser à ce qui l'intéresse lui-même. Parti pour le Val-Richer, il lui écrit en y arrivant.

« Je suis arrivé ici par le temps le plus noir, la pluie la plus épaisse, les plus sales chemins qui se puissent imaginer. La vallée est verte, fraîche, couverte de fleurs, parée pour recevoir le soleil qui ne vient pas. Ainsi va le monde. Le soleil manque à la verdure, et la verdure au soleil. Aussi quel ravissement quand ils se rencontrent ensemble quelque part, un moment ! En toutes choses, dans la nature ou dans l'âme, nous ne faisons qu'entrevoir la perfection. Mais quand on l'a entrevue, comment peut-on laisser retomber plus bas sa pensée ?

« J'ai très peu dormi en voiture. Je prenais quelque plaisir à veiller pendant que tout le monde dormait autour de moi, comme si j'en avais été un peu moins en voyage, resté un peu plus à Paris ! Que notre cœur est inventif et subtil à se créer des illusions si vaines, si fugitives que la pensée ne peut même les saisir, et pourtant elles plaisent ! Mes enfants ont très bien dormi. Ils se réveillaient pour me demander du sucre, des cerises. Ils dorment profondément depuis trois quarts d'heure, fatigués du voyage, de leur joie ; ils se réveilleront demain en chantant, en sautillant,

comme les oiseaux de ma vallée. Je voudrais vous envoyer, j'aurais voulu vous laisser un de mes enfants. Ah! que de vains désirs! Adieu. Je vais me coucher. Je dormirai. Je suis fatigué. Vous vous couchez aussi en ce moment. Adieu. Dormez, dormez donc... adieu. »

Il est charmant ce tableau familial, et charmante aussi l'image de la vallée qui attend le soleil. Mais la grâce de l'un, le caractère touchant de l'autre ne suffisent pas à bercer la douleur de l'amie, à la consoler de l'absence qui s'annonce longue. Il lui faut mieux et plus; il lui faut de « douces paroles ».

« De douces paroles, répond-il, je ne vous en enverrai jamais, je ne vous en ai jamais dit d'assez douces à mon gré. Vous craignez que je ne sois mécontent. Non je ne suis pas mécontent. Je vous aime trop et je vous connais trop bien pour l'être jamais. Mais je suis triste, triste comme je ne puis pas ne pas l'être. Je vous ai demandé un jour comment on faisait pour avoir de l'humeur sans en avoir contre quelqu'un. Je ne puis admettre qu'à cause de notre séparation vous ayez de l'humeur contre moi... Quand le moment de notre séparation est venu, je ne pouvais hésiter; ma mère, mes enfants attendaient impatiemment la campagne. C'est leur plaisir. C'est un grand bien pour leur santé. Ils y comptaient. Ma mince fortune, dont il faut bien que je m'occupe pour eux, m'y obligeait. Je me suis promis que dans ma vie publique

jamais, même pour mes enfants, les considérations de fortune n'exerceraient sur moi la moindre influence. Raison de plus pour que j'en tienne quelque compte dans la vie privée. Je vous ai quittée en essayant d'étouffer près de vous mon chagrin pour vous aider à étouffer aussi le vôtre. J'ai eu tort. Si vous aviez vu ce qu'il m'en coûtait de vous quitter, votre chagrin fût resté le même; mais une minute d'injustice, une minute d'humeur contre moi eût été impossible.

« Dites-moi que vous n'êtes pas injuste, que votre humeur ne s'adresse pas du tout à moi; qu'elle porte uniquement sur l'imperfection, l'amère imperfection de notre relation, de notre destinée. Dites-moi cela, pensez-le toujours. Et même loin de vous, même sous ce fardeau si lourd de l'absence, je me sentirai le cœur confiant et ferme; je reprendrai mon rêve, le rêve de vous rendre heureuse, heureuse malgré tout ce qui nous manque, malgré mes cruels souvenirs...

« Votre plus grand défaut est de ne savoir vous plaire qu'à ce qui est parfait. Défaut qui me chagrine et me désole. Quand je vous vois repousser avec un si fier dédain tout ce qui est médiocre, ou lent ou froid, ou insuffisant, ou mélangé, tout ce qui témoigne en quelque manière que ce soit de l'imperfection de ce monde, je vous en aime dix fois davantage. Et puis quand je vous vois triste et ennuyée, je vous voudrais

plus accommodante, moins difficile. Je mens, restez comme vous êtes, même à condition d'en souffrir. Je le préfère infiniment. Je vous voudrais seulement pour vous-même, un peu plus de goût pour une occupation quelconque, lecture ou écriture, pour l'exercice solitaire ou désintéressé de la pensée. Vous n'y perdriez rien et vous vous en trouveriez mieux. Mais vous n'aimez que les personnes; il vous faut une âme en face de la vôtre. »

Une autre fois qu'elle était triste d'une phrase relevée dans une lettre de son ami, il lui écrit : « Je n'aurai le cœur en paix que lorsque vous aurez reçu mon démenti à votre tristesse, quelle que soit ma phrase, et à une phrase qui ne méritait certainement pas votre tristesse, mais qui en tout cas ne valait rien, puisqu'elle l'a causée.

« Le cardinal de Retz dit quelque part qu'il y a des situations où l'on ne peut faire que des fautes. Il y en a aussi où l'on ne peut rien dire que de triste ou d'attristant. J'avais bien ce sentiment là en vous écrivant vendredi. Je vous trouvais si abattue, si inquiète et moi si impuissant pour vous guérir, que j'ai été tout à coup à la dernière extrémité de votre mal et du mien. Quand j'aime, je prends toujours au pied de la lettre ce qu'on me dit, et je crois toujours que cela durera. Je n'ai pas l'instinct de se qui se passe. La réflexion seule me l'apprend.

« Et puis résignez-vous à ne me voir jamais résigné

à vos mauvais moments, à ces moments qui me font douter de ce que je suis et puis être pour vous. Je ne veux rien ôter à personne, je ne veux rien envier à personne, j'aime tous vos sentiments : oui, je les aime, et je vous aime, vous, de les avoir tels. Vous ne savez pas pour combien l'état de votre âme, le deuil de votre âme et de votre personne est entré dans l'affection que je vous porte. S'il y a en moi quelque chose de profond, c'est mon aversion pour la légèreté du cœur, pour la promptitude de l'oubli, pour ces sentiments qui dans le vol de notre vaisseau tombent à la mer et s'y abiment avec les créatures qui en ont l'objet. Je déteste cela en moi, quand je l'y trouve, comme dans les autres. Je ne sais comment parviennent à se concilier des sentiments qui existent ensemble dans mon âme; il y a là un mystère que je ne m'explique pas du tout, qui m'a bien souvent tourmenté; mais Dieu m'est témoin qu'ils existent ensemble, et que l'un n'abolit pas l'autre, et que la mémoire de ceux que j'ai aimés est en moi toujours présente et toujours chère. Et quand je rencontre un cœur qui n'oublie point, un cœur où les morts vivent, je me sens à l'instant pénétré pour lui de sympathie et de respect. Vous avez eu pour moi, à ce titre seul, un attrait immense. Et il s'est toujours accru plus je vous ai connu.

« Dans les premiers temps, il a surmonté les doutes qui me venaient à votre sujet, soit de moi-même, soit de ce que j'entendais dire. Plus tard, il m'a fait vous

pardonner ce qui m'affligeait, ce qui me blessait. Il existe aujourd'hui aussi puissant, bien plus puissant que ce jour où j'ai diné à côté de vous chez le duc de Broglie, et où votre regard deux ou trois fois troublé et plein de larmes, au milieu d'une conversation insignifiante, m'a frappé et pénétré jusqu'au fond de l'âme.

« N'ayez donc jamais dans aucun cas, pas une minute, le moindre doute sur mon inépuisable, mon infatigable sympathie pour votre mal. Quand Dieu ne m'aurait pas condamné à le ressentir moi-même, et à le ressentir en ne vous en parlant presque jamais, à cause de vous, je trouverais en moi, dans ma disposition la plus intime, de quoi vous comprendre, et m'unir à vous, et vous en aimer davantage. Croyez-le bien, croyez-le toujours; et en même temps laissez-moi toute mon ambition sur vous, auprès de vous. Résignez-vous à ces exigences, à ces susceptibilités. Je n'y puis rien. Je n'y veux rien pouvoir; si j'y pouvais quelque chose, vous ne seriez pas pour moi ce que vous êtes. Voulez-vous être moins? »

Dans une autre circonstance où elle lui reproche d'avoir insisté pour qu'elle quittât Paris et allât à Baden, il se défend d'avoir voulu l'éloigner de lui et, pour l'en convaincre, il trouve des accents où l'on sent vibrer sa tendresse :

« Je ne sais ce que je vous dirai aujourd'hui. Mon premier mouvement dure toujours. Je vous aime de

cette affection qui domine tout, qui suffit à tout, qui promet immensément, et donne toujours plus qu'elle ne promet; qui ne supprime pas toutes les épreuves, ne guérit pas toutes les plaies, mais qui se mêle à toutes, pénètre jusqu'au fond et répand sur toutes un baume qui les rend toutes supportables. Voilà comment je vous aime. Et je vois à la fois deux choses! l'une, que mon affection ne peut pas pour vous tout ce qu'elle croit pouvoir; l'autre, que vous ne savez pas y croire. Vous êtes malheureuse et injuste.

« Je ne me suis point mépris sur vous. Vous êtes tout ce que j'ai cru, tout ce que je crois toujours. Aujourd'hui comme il y a un an, c'est mon plaisir, mon ravissant plaisir de penser à tout ce que vous êtes, à l'élévation de votre caractère, à la profondeur de votre âme, à l'agrément supérieur de votre esprit, au charme de votre société. Rien de tout cela n'a changé, n'a pâli pour moi depuis le premier jour. Bien au contraire, j'ai eu des doutes que je n'ai plus, j'ai cru à des lacunes qui n'existent pas. Mais je me suis trompé sur les limites du possible. J'ai cru que, malgré l'incomplet de notre relation, malgré la cruauté de votre mal, même sans pouvoir vous donner toute ma vie, je ranimerais, je remplirais la vôtre. Vous m'aviez inspiré avant le 15 juin un intérêt momentané; mais au moment, sérieux et profond. Depuis le 15 juin, ma pensée et mon cœur ne vous ont pas quittée une minute. Vous êtes entrée, et

entrée avec un charme infini, dans les derniers replis de mon âme. Vous m'avez convenu ; vous m'avez plu dans tout ce que j'ai en moi de plus intime, de plus exigeant, de plus insatiable. Je vous l'ai montré comme cela peut se montrer, toujours bien au-dessous de ce qui est ; mais enfin je vous l'ai montré. Et en vous le montrant, à vos émotions, à vos regards, à vos paroles, en vous voyant renaître, et revivre, et déployer devant ma tendresse votre belle nature ranimée, je me suis flatté que je vous rendrais et qu'à mon tour, je recevrais de vous non pas tout le bonheur, mais un bonheur encore immense, un bonheur capable de suffire à des âmes éprouvées par la vie et qui pourtant n'ont pas succombé à ses épreuves qui portent la marque, la marque douloureuse des coups qu'elles ont reçus, et pourtant savent encore sentir et goûter avec transport les grandes, les vraies joies.

« Voilà ce que j'ai cru, ce que je me suis promis. Je n'ai pas de désirs médiocres. Je n'accueille que les hautes espérances. Je sais me passer de ce qui me manque, mais non me contenter au-dessous de mon ambition. Et dans notre relation de vous à moi, mon ambition a été infiniment plus grande que dans tous les autres intérêts où peut se répandre ma vie. Je ne saurais la réduire. Je ne regrette pas d'être ainsi. Et d'ailleurs cela est. Je puis me gouverner, non me changer.

« Comment l'idée que je voudrais vous envoyer à Baden pour me débarrasser de vous, pour ne plus porter le poids de vos faiblesses et de vos peines, a-t-elle pu vous entrer dans l'âme? Je crois vous l'avoir déjà dit, vous avez certainement passé votre vie avec des cœurs bien secs et bien légers. Vous ne pouvez parvenir à croire à une vraie affection. Vous retombez sans cesse dans vos souvenirs de la froideur et de l'égoïsme humain. C'est encore pour moi un mécompte; je m'étais flatté qu'en dépit de votre expérience je vous rendrais une confiance qui est dans votre nature, que je vous ferais trouver en moi ce que vous n'aviez rencontré nulle part qu'en vous-même. Je suis bien orgueilleux, n'est-ce pas? Mon orgueil n'a rien qui puisse vous blesser. Que me dites-vous? Que votre esprit est bien soumis à mon esprit? Est-ce votre soumission que je veux! Je méprise la soumission. Je méprise toute marque, tout acte d'infériorité; je ne me plais que dans l'égalité. Je veux vivre de niveau et en pleine liberté avec ce que j'aime. Je veux sentir à la fois son indépendance et son union avec moi, sa dignité et son abandon.

« C'est à cause de vous seule, c'est en désespoir de moi sur vous et pour vous que je vous ai conseillé d'aller à Baden, croyant deux choses : l'une, que si je suis pour vous ce que je veux être, vous sauriez bien revenir en France; l'autre, que si je ne suis pas cela, il vous importe par-dessus tout d'arranger votre vie

avec ceux qui en disposent matériellement. Dites-moi que j'ai eu tort, et n'allez pas à Baden. Vous ne m'aurez jamais fait un plus immense plaisir. »

On voit que bien qu'ils ne soient entrés en confiance vis-à-vis l'un de l'autre que depuis peu de temps, ce temps, en dépit de sa brièveté, a suffi à Guizot pour faire le tour de cette âme qui s'est donnée à lui avec une sorte de violence et qu'il la connaît bien. Mais cette connaissance qu'il a d'elle éclate avec une évidence plus grande dans une autre lettre qu'il faut citer du commencement à la fin, tant elle met en lumière la haute raison et le don de pénétration de celui qui l'a écrite :

« Vous me demandez si je ne vous trouve pas un peu d'humeur. Oui, Madame, quelquefois. J'ai été quelquefois tenté de m'en choquer. Excepté de ma mère, je n'ai jamais supporté l'humeur de personne. Quand la vôtre m'a apparu, je vous aimais déjà beaucoup, beaucoup. L'affection a contenu la surprise. Et puis, j'ai bientôt reconnu la source de votre humeur. Elle ne vient en vous d'aucun défaut, d'aucun désagrément de caractère ni de susceptibilité, ni de brusquerie, ni d'exigence, ni d'attachement aux petites choses. Vous êtes naturellement très douce, très égale, charmante à vivre. Votre humeur ne naît jamais que du chagrin, d'un grand, d'un profond chagrin; il vous indigne et vous révolte; il s'empare de vous tout entière, et alors ce qui n'est pas en har-

monie, en parfaite harmonie avec l'état de votre âme, vous donne de l'humeur. L'humeur est pour vous l'une des formes de la douleur.

« Je vous aime trop, Madame, pour que cette forme-là ne s'efface pas devant la profonde sympathie que votre douleur m'inspire. Vous avez cruellement souffert. Mais laissez-moi vous le dire : je suis plus fait à la douleur que vous, à la douleur morale comme à la douleur physique. Vos épreuves vous sont venues tard, au milieu d'une vie qui avait été constamment facile, agréable, brillante. Vous n'aviez connu ni le malheur ni la contrariété. Vous n'aviez porté aucun fardeau. Vos émotions mêmes, malgré le sérieux de votre naturel, avaient été assez superficielles et, bien loin d'ébranler toute votre âme, un seul sentiment, le dernier venu, était en vous très puissant et profond. Quand vous avez été frappée, vous avez éprouvé cette immense surprise, cette révolte intérieure qui accompagne les premiers chagrins, les chagrins de la jeunesse ; et comme vous n'aviez plus, pour y échapper, les ressources de la jeunesse, sa mobilité, sa facilité à se distraire, son empressement à jouir de la vie encore inconnue, vous êtes restée sous l'empire de cette impression de surprise et de révolte. La douleur vous a atteinte tard et trouvée jeune pour souffrir. Et vous avez souffert avec l'impatience, avec l'âpreté de la jeunesse. J'ai éprouvé, j'éprouve encore, en vous voyant souffrir, le sentiment

d'un vieux soldat couvert de blessures, qui voit les fatigues, les langueurs, les souffrances d'un jeune homme qu'il aime et qu'il soigne. »

Cette fois, l'amie est vaincue par ce que ce langage lui révèle de sympathie et de générosité. Mais elle ne s'apaise pas, et c'est un cri de souffrance qui vient traverser encore l'expression de sa gratitude.

« Que je vous remercie de me raconter si bien mon caractère! Vous avez mille fois raison dans ce que vous me dites de moi, dans l'explication de mon humeur, surtout dans ce que vous me dites de ce sentiment profond de ma douleur. Voilà ma passion intime, immense : ma douleur. Dieu m'a retiré ce que j'aimais tant, parce que je l'aimais trop. Que serais-je devenue en avançant dans la vie? Je frémisais d'avance en songeant à l'avenir de mes enfants. Quel pays! quel maître! quel père, hélas! Tout cela me donnait des angoisses inexprimables pour eux, pour eux, pas pour moi. Ils n'étaient déjà plus faits pour cette horrible patrie. Ils en ont trouvé une. Ah! Monsieur, et je n'y suis pas avec eux! Dites-moi que j'y serai bien sûr. »

Il le lui dit, et en quels accents! C'est assurément une des pages les plus admirables qu'ait jamais écrites ce grand écrivain, ce grand philosophe, ce grand chrétien.

« Quand de cruelles images vous assiègent, quand vous n'êtes entourée que de morts, faites un effort,

prenez votre élan, sortez de ces tombeaux. Ils en sont sortis, ils sont ailleurs. Nous serons où ils sont. Je me suis longtemps épuisé à chercher où ils sont. Je ne recueillais de mon travail que ténèbres et anxiétés. C'est qu'il ne nous est pas donné, il ne nous est pas permis de voir clair d'une rive à l'autre. Si nous y voyions clair; s'ils étaient là, devant nos yeux, nous appelant, nous attendant, supporterions-nous de rester où nous sommes aussi longtemps que Dieu l'ordonne? Irions-nous jusqu'au bout de notre tâche? Nous nous refuserions à tout, nous abandonnerions tout; nous jetterions là notre fardeau, notre devoir, et nous nous précipiterions vers cette rive où nous les verrions clairement. Dieu ne le veut pas, mon amie; Dieu veut que nous restions où il nous a mis, tant qu'il nous y laisse. C'est pourquoi il nous refuse cette lumière certaine, vive, qui nous attirerait invinciblement ailleurs; c'est pourquoi il couvre d'obscurité ce séjour inconnu où ceux qui nous sont chers emporteraient toute notre âme.

« Mais l'obscurité ne détruit pas ce qu'elle cache; mais cette autre rive où ils nous ont devancés n'en existe pas moins parce qu'un nuage s'étend sur le fleuve qui nous en sépare. Il faut renoncer à voir, il faut renoncer à comprendre. Il faut croire en Dieu. Depuis que je me suis renfermé dans la foi en Dieu, depuis que j'ai jeté à ses pieds toutes les prétentions de mon intelligence, et même les ambitions préma-

turées de mon âme, j'avance en paix, quoique dans la nuit, et j'ai atteint la certitude en acceptant mon ignorance. Que je voudrais vous donner la même sécurité, la même paix ! Je ne renonce pas, je ne veux pas renoncer à l'espérer. »

A la lumière de ce langage de foi ardente, il est aisé de voir à travers quelles vicissitudes matérielles, intellectuelles et morales s'était formée entre la princesse et Guizot la noble amitié qui devait remplir la fin de sa vie et embellir sa vieillesse et comment, à la faveur des plus délicats sentiments qu'ait jamais conçus l'âme humaine, elle trouva dans l'ami qu'elle s'était choisi le secours, le réconfort et l'apaisement dont elle avait désespéré. Comme s'il dépendait de nous de les concevoir et de nous y livrer, ces sentiments qui constituent un privilège portent avec eux leur récompense. Celle qu'a due, pendant tant d'années, Mme de Lieven à Guizot ne lui a laissé que bien peu à désirer. Elle a connu, avec les joies d'une affection tendre, fidèle et payée de retour, celle du dévouement infatigable et réciproque qui en est la forme la plus parfaite, et, après avoir lu les citations qui précèdent, nul ne contestera qu'elle était digne d'en jouir.

III

Quand ils étaient séparés, elle à Paris ou à Baden, lui au Val-Richer, la princesse, quel que fût son chagrin, ne passait pas tout son temps à récriminer et à se plaindre comme on pourrait le croire d'après les réponses que lui faisait Guizot. Il y a dans ses lettres autre chose que des gémissements. Son esprit n'était pas moins aiguisé que son cœur. Elle aimait à rendre compte à son ami des grands et menus faits de son existence quotidienne ; à le renseigner sur les hommes et les choses du moment, allant de droite et de gauche pour se documenter. De là toute une suite de lettres charmantes et piquantes, « pailletées, comme dit Gréville, des pointes les plus délicates », portraits et récits qui font de ces pages écrites d'après nature de véritables pièces historiques, lesquelles, plus d'un demi-siècle après que se sont clos les événements et éteints les acteurs, éclairent encore les uns et les autres d'une vive lumière. C'est ainsi que, le 12 juillet 1839, ayant rencontré Pozzo di Borgo, l'ancien ambassadeur de Russie à Paris, qui de 1815 à 1820 a tenu une si grande place dans les affaires de France, la princesse écrit :

« J'ai vu Pozzo, affreusement maigri, rétréci, rapetissé; les yeux enfoncés dans un cercle de charbon, la parole chancelante, les épaules voûtées, les jambes ployées, les habits trop larges, l'esprit aussi chancelant que la parole. Nous causions seuls dans le premier petit salon de Mme de Boigne. Édouard de Lagrange est entré. Il l'a pris pour le marquis de Dalmatie, lui a parlé du maréchal; puis, M. de Lagrange passé, il m'a dit tout bas.

« — C'est bien le marquis de Dalmatie, n'est-ce pas? en homme qui doute de lui-même.

« Pourtant il m'a parlé longtemps de la dernière affaire à Londres, de ses conversations avec lord Melbourne et lord Palmerston, de tout ce qu'il leur avait dit sur la nécessité de maintenir la paix, tout cela très nettement, très spirituellement comme par le passé, avec verve dans l'imagination en même temps qu'avec faiblesse et trouble dans le langage. Puis en finissant :

« — C'est une campagne de vétérans. Un autre hiver à Londres me tuerait. »

Quatre jours après, c'est encore Pozzo qui fait les frais de sa lettre. « J'ai vu Pozzo deux fois hier, le matin chez lui, le soir chez Mme Apponyi. Chez lui, nous avons très bien causé, lentement, sans bruit. Il ne faut pas que le vent souffle et que le feuillage tremble. Mais à la condition du calme et du silence autour de lui, le rossignol chante encore. Chez

Mme Apponyi, il avait diné, il était fatigué; on remuait dans le salon; la mémoire lui manquait comme la parole. On doit lui mettre aujourd'hui un vésicatoire et des ventouses. Je lui ai demandé qui était son médecin. Il m'a dit Lerminier, qui est mort depuis trois ans. Au fond, il a la conscience de son état.

« — J'ai donné dix ans de ma vie à l'Empereur en passant deux hivers en Angleterre. Je ne puis faire plus. Je ne sais comment l'Empereur me remplacera. Mais c'est assez. »

« Voilà ce qu'il m'a dit hier matin. »

Une autre fois et sans doute avec plus de malice que de vérité dans sa description, elle nous ouvre le salon de la comtesse de Boigne, qui est au chancelier Pasquier ce qu'elle-même est à Guizot. Elle raconte ce qu'elle a vu et entendu :

« J'ai dîné hier chez les Apponyi. Plus tard j'ai été chez Mme de Boigne. Elle est maintenant fixée ici. Rien ne m'a paru plus ridicule que la demi-heure que j'y ai passée. Il y avait M. de Sainte-Beuve (dis-je bien?) Les premières deux minutes, il causait à voix basse avec M. Rossi. Lorsque le chancelier est entré, Mme de Boigne, sans lui dire bonjour ni bonsoir, lui montre M. de Sainte-Beuve et lui dit qu'il soutient les jansénistes. Depuis cet instant, je n'ai plus entendu que Pascal, Arnauld, Nicole, avec un flux de phrases, de sentences d'un côté et de l'autre à tel point qu'il a été impossible de dire un mot ou d'avoir une idée.

Au fond, j'avais bien envie de rire. C'était une véritable exhibition. Je crois que c'est comme cela que l'entendaient ces messieurs. M. Rossi m'a plu; il n'a pas ouvert la bouche. Je l'aimerais tout à fait si je pouvais savoir qu'il a trouvé cela aussi ridicule que moi; mais j'en doute. Quant aux interlocuteurs, je n'ai jamais vu des airs plus satisfaits, et lorsque je suis partie, car je suis partie au beau milieu d'une discussion superbe, je suis persuadée qu'ils se seront dit que j'étais confondue. C'est bien vrai cela, mais pas tout à fait comme ils l'entendent. Savez-vous que c'est bien français. Ne vous fâchez pas, d'autant plus que vous n'auriez pas fait cela. »

La nécessité d'intéresser Guizot quand il était loin de Paris et qu'elle s'y trouvait ramenait ainsi la princesse à ses vieilles habitudes d'ambassadrice, et elle s'y livrait toujours avec joie comme à la distraction qu'on préfère. En revanche elle aimait aussi à être intéressée et lorsqu'elle avait quitté Paris en y laissant son ami, elle exigeait de longues lettres. Elle ne trouvait jamais assez pleines celles qu'il lui écrivait, considérant qu'elle méritait qu'à défaut de nouvelles il lui parlât souvent et beaucoup de lui-même.

« Vous m'écrivez de courtes lettres, lui reproche-t-elle le 28 juin 1839. Je manque d'appétit pour mon dîner; mais j'en ai toujours, toujours un très grand pour vos lettres; songez à cela; vous m'avez promis de me tout dire; mais voici ce qui arrive : quand vous

êtes à Paris, vous avez beaucoup à me dire et vous n'en avez pas le temps. A la campagne, beaucoup de temps et point de nouvelles. Vous êtes un peu dissipé à Paris. Racontez-moi mieux vos journées. Est-ce que par hasard vous feriez des visites comme l'année dernière, dont je n'entends parler que l'hiver d'ensuite? Vous voyez que c'est une vieille querelle que je veux réchauffer. Mais trois petites pages et demie pour deux jours, cela me paraît d'une grande avarice. Comment ne trouvez-vous pas de temps pour m'écrire davantage? On trouve toujours du temps quand on veut. Je vous prie, je vous prie, écrivez davantage. Vous me maltraitez et moi je suis triste, je suis seule, je me fais des dragons. Et si dans ce moment je continuais, je vous dirais quelques sottises. Adieu, je vais me promener. » — « Onze heures. — Je rentre et je suis plus tranquille; mais ne dérangez pas ma tranquillité. Écrivez-moi. Écrivez-moi davantage. Eh bien, de Paris envoyez-moi une lettre tous les jours. Vous aurez honte de ne m'écrire que deux pages; il faudra bien que je vous occupe un peu plus que cela. Ce sera mieux pour vous, pour moi, pour moi surtout. A la campagne vous donnez des leçons à vos enfants, je n'en suis pas jalouse; vous aidez Mme de Meulan à coller des gravures, je n'en suis pas jalouse. Je vous laisse faire. A Paris, sans moi, je ne vous laisse pas tant de liberté; il faut que je vous aie à moi davantage, toujours, quand vous n'avez pas d'affaires. Est-ce

convenu? Je fais partir cette lettre aujourd'hui, hors de ma règle; mais c'est pour que vous soyez plus tôt informé de mes exigences. Ainsi, de Paris, vous m'écrirez tous les jours.

« Promettez-le-moi, je vous en supplie. »

La réponse ne se fait pas attendre :

« Après votre santé, vos reproches. Je les accepte et je les repousse. Moi aussi j'ai été gâté. Je n'ai pas prodigué mon affection et j'ai vu, j'ai toujours vu celle que j'aimais heureuse, très heureuse. Je l'ai vue heureuse à travers les épreuves, sous le poids des peines de la vie. J'ai toujours eu le pouvoir de la soulever au-dessus des vagues; de rappeler le soleil devant ses yeux, le sourire sur ses lèvres; de placer pour elle, au fond de toutes choses, ce bien suprême qui dissipe ou rend supportables tous les maux.

« De quel droit me plaindrais-je que sur vous ce pouvoir me manque souvent? Une heure ou une lettre tous les jours. C'est pitoyable. Parce que je suis avec vous ambitieux, exigeant, ne me croyez pas injuste ou aveugle. Vos douleurs passées, vos ennuis présents, ce qui vous a brisée et ce qui vous pèse, je sens tout cela : je le sens comme vous-même, oui comme vous-même, et je sais le peu, le très peu de baume que je verse dans ces plaies qui auraient besoin que la main la plus tendre fût toujours là, toujours. Je sais de quoi se fait le bonheur; je sais ce qu'il y faut, et à tout instant. Vous ne l'avez pas même par moi. Ma ten-

dresse s'en désolé, mon orgueil s'en révolte, mais je ne m'abuse point et ne vous reproche rien.

« Pourtant ne me demandez pas de changer. Je ne changerai pas. Je ne me contenterai pas pour vous à meilleur marché que je n'ai toujours fait. Je ne prendrai pas mon parti qu'il y ait entre nous tant d'insuffisance et d'imperfection. Ce temps que je ne vous donne pas, il est plein de vous. Ce bien que je ne vous fais pas, je m'en sens le pouvoir. Ce qui manque à votre bonheur ne manque pas à ma tendresse. Ce contraste est poignant. N'importe. Je garderai, avec vous, mon ambition infinie, insatiable, souvent mécontente, et je vous le montrerai, comme vous me montrez ce mal que je ne puis guérir. Voilà la vérité. Déplorons-la ensemble. Pour tous deux, cela vaut mieux que s'y résigner. »

A travers les péripéties de cœur dont nous avons essayé de reconstituer le tableau, le temps s'écoulait, l'année 1839 s'était achevée et, en finissant, trouvait Guizot sur le point d'être envoyé à Londres comme ambassadeur de France par le ministère Soult-Duchâtel, formé le 12 mai précédent, après la chute du cabinet Molé. Le cabinet, on le sait, était tombé sous les coups d'une coalition parlementaire dans les rangs de laquelle on avait vu, non sans surprise, Guizot se jeter. En l'envoyant à Londres, le gouvernement lui donnait tout à la fois un témoignage de confiance en le chargeant d'une haute mission et un témoignage de défiance en l'éloignant de Paris.

Ses éminentes qualités, son passé politique, son expérience, ses études historiques sur l'Angleterre, tout le désignait pour ce grand poste, qui tirait alors une importance spéciale, non seulement de l'état des affaires européennes, mais encore des dispositions des gouvernements étrangers pour celui de Louis-Philippe. Ces dispositions étaient généralement malveillantes. Les puissances autocratiques du Nord boudaient la monarchie de Juillet, et ce n'est guère qu'à Londres où les whigs, c'est-à-dire les hommes de gauche, occupaient le pouvoir, que la France, depuis dix ans, avait trouvé un peu de sympathies et d'appui. Il était donc utile qu'elle y fût représentée par un homme capable d'entretenir ces sentiments, dont la question d'Orient, subitement rouverte par la révolte de Méhémet Ali, pacha d'Égypte, contre le sultan, son suzerain, allait du reste révéler bientôt la fragilité.

Guizot avait accepté avec empressement les fonctions qui lui étaient offertes. Elles lui présentaient cet avantage de l'écarter de la lutte des partis, où le souvenir de son rôle dans la coalition et le discrédit momentané qui en était résulté pour lui de la part des conservateurs ne lui auraient pas permis, il le savait, de faire grande figure. Condamné pour un temps à l'isolement; désireux de faire oublier ce rôle, dont il était loin de se glorifier, il trouvait dans son ambassade une sorte de retraite au terme de laquelle il serait mieux en état de reprendre sa place sur le terrain

brûlant et tumultueux où une fausse manœuvre lui avait aliéné quelques-uns de ses alliés naturels.

La seule objection qui eût pu être faite à sa nomination tenait à ce que, jusqu'à ce jour, l'occasion de s'exercer au métier de diplomate ne s'était pas offerte à lui. Il connaissait mieux le terrain parlementaire que le terrain diplomatique. Les questions extérieures ne lui étaient pas aussi familières que celles qu'engendraient à toute heure les affaires intérieures. Mais les hommes tels que lui, doués d'une intelligence lumineuse et façonnés à la conduite des partis par l'étude du passé, sont rarement inférieurs aux situations dans lesquelles les placent les circonstances. Il était évident que dans le monde nouveau où il allait évoluer, il aurait promptement acquis ce qui lui manquait encore, et personne ne se plaignit de son insuffisance, parce qu'on était convaincu qu'il en atténuerait promptement les effets.

La princesse de Lieven ne pouvait ne pas s'affliger, et s'affligea, de l'événement qui allait la séparer de Guizot. Leur affection réciproque était d'une douceur infinie pour l'un et pour l'autre. C'est vers ce temps qu'elle inspirait à ce fidèle ami des accents tels que ceux-ci : « Mes paroles vous plaisent. Quel plaisir auriez-vous donc si vous voyiez, réellement voir, ce qu'elles essayent de peindre ? Vous avez raison : depuis que le monde existe, on a beaucoup dit sur cela ; chacun des mille millions et milliards de créatures qui

ont passé sous notre soleil a élevé la voix et répété la même chose avec son plus doux accent. Qu'importe la répétition? Tout sentiment vrai est nouveau. Tout ce qui sort réellement du fond du cœur est dit pour la première fois. Et puis, vous savez mon orgueil; en ceci, comme en tout, l'inégalité est immense, la variété infinie. Ces sentiments naturels, universels, que toute créature a connus et racontés à d'autres créatures, ils sont ce que les fait l'âme où ils résident, toujours doux et beaux, car Dieu les a créés tels à l'usage de tous, mais incomparablement plus beaux dans les élus de Dieu, car Dieu a des élus. Ne dites jamais, ne laissez jamais entrevoir ceci à personne, mon amie. Oui, j'ai la prétention de vous dire des choses qu'aucune voix d'homme n'a jamais dites et ne dira jamais. Et que sont les choses que je vous dis auprès de celles que je sens? Mon cœur est infiniment plus riche que mon langage et mes émotions, en pensant à vous, infiniment plus nouvelles, plus inouïes que mes paroles. Laissez-donc ce papier et entrez dans mon cœur. Lisez ce que je ne vous écris pas. Entendez ce que je ne vous ai jamais dit. »

Voilà où ils en étaient trois ans après s'être connus. Il est dès lors aisé de comprendre que leur séparation menaçait d'être un déchirement. Il ne s'agissait plus cette fois d'une de ces absences de quelques semaines, à laquelle tous les ans, la belle saison venue, ils étaient contraints et qui arrachaient, on s'en souvient, tant

de cris de douleur à la princesse de Lieven. Investi d'une fonction importante, Guizot était exposé à la conserver longtemps, des mois, des années peut-être. Quel serait l'effet de cet éloignement? Le caractère des liens qui s'étaient noués entre ces deux êtres d'élection n'en serait-il pas altéré? Leurs ardeurs d'âme n'allaient-elles pas s'éteindre, et les lettres qu'ils s'écrivaient auraient-elles assez d'éloquence persuasive et de force féconde pour conserver à leur liaison tout ce que peut seule donner la présence réelle, condition nécessaire « de cette entière, continue, minutieuse communauté de tout ce qu'on pense, sent, sait, apprend; de cette complète abolition de toute solitude, de toute réticence, de tout silence, de toute gêne, de la parfaite vérité, de la parfaite liberté, de la parfaite union, et grâce à laquelle la vie n'a pas un incident, la journée pas un moment qui ne soit précieux et doux, les plus petites choses ayant l'importance des grandes, les plus grandes le charme des petites ». Qu'est-ce qu'une lettre pour tenir la place d'un tel bonheur!

C'est ce bonheur que l'absence menaçait de détruire en le suspendant alors qu'il battait son plein. Cependant ni la princesse ni son ami ne semblent avoir redouté cette éventualité douloureuse. L'axiome « loin des yeux, loin du cœur » ne pouvait s'appliquer à eux. Ils le considéraient, en ce qui les touchait, comme un mensonge, Guizot surtout, toujours si

plein de foi dans la force de sa tendresse : « L'absence serait aussi trop cruelle, écrivait-il encore, si elle nous enlevait tout, absolument tout empire l'un sur l'autre ; si elle nous mettait tout à fait hors d'état de nous faire l'un à l'autre aucun bien, de nous porter aucun secours. Cela ne se peut pas, cela ne sera pas. Vous vous laisserez soutenir, encourager par moi, même absent. Et l'absence passera ; nous nous retrouverons. Je recommencerai à vous soutenir, à vous encourager, à vous animer, à vous calmer de près, bien près. Quel jour ! quel bonheur ! » La princesse de Lieven se résigna donc au départ de son ami, puisant son courage dans l'espoir de le voir revenir bientôt et dans le projet qu'elle formait déjà d'aller à Londres, l'été venu, pour passer deux mois auprès de lui. Mais la résignation n'alla pas sans larmes, ni sans crainte d'être torturée par l'absence et de voir se justifier ces paroles que tant de fois elle avait dites à Guizot :

« — Ah ! que nous allons mal quand nous sommes séparés ! »

CHAPITRE V

GUIZOT AMBASSADEUR A LONDRES

I

Arrivé à Londres dès les premiers jours de février, Guizot était en train de s'y installer quand le ministère qui l'y avait envoyé fut contraint de se retirer et de céder la place au cabinet Thiers. Il dut alors se demander s'il lui convenait d'appuyer, en conservant son ambassade, la politique de gauche dont les nouveaux ministres étaient les défenseurs. Mais bientôt convaincu par les explications et les instances de Thiers que le nouveau ministère, en ce qui touchait les questions capitales, maintiendrait le *statu quo*, il se décida à rester à son poste, après avoir posé ses conditions et s'être réservé de se retirer si le gouvernement dérivait à gauche.

En Angleterre, le pouvoir était en ce moment, nous l'avons dit, aux mains des whigs. Ils le détenaient depuis dix ans, toujours maîtres de l'opinion,

bien qu'affaiblis par la mort ou la défection de quelques-uns des plus illustres de leur chefs. Lord Melbourne était premier ministre ; lord Palmerston, en sa qualité de ministre des affaires étrangères et grâce aussi à la netteté de ses vues comme à sa puissance de travail et à l'énergie de sa volonté, était, après lui, l'homme le plus important du cabinet. Lord Lansdowne, lord Holland, lord John Russell, lord Clarendon en faisaient également partie. Holland House, la résidence de lord Holland, dont sa femme, remarquable par les plus brillantes qualités de l'esprit, l'aiderait à faire les honneurs, était le rendez-vous ordinaire des hautes personnalités du parti.

Guizot trouva tout de suite dans ce milieu l'accueil le plus favorable et il y fut vite à l'aise. Conservateur dans son pays, il n'aurait pu se plaire parmi les whigs, autrement dit les radicaux anglais, si ceux-ci eussent été animés des mêmes passions que les hommes de gauche français. Mais il n'en était rien. En Angleterre, les whigs ne sont pas moins dévoués à la dynastie que les tories. Leur loyalisme, même dans les débats les plus ardents, évite de mettre en cause la forme du gouvernement et la personne du souverain. Il est même remarquable qu'à cette époque la jeune reine Victoria, dont l'avènement remontait à trois années à peine, préférait les whigs aux tories. Les ayant trouvés au pouvoir quand elle était montée sur le trône, elle avait été heureuse de pouvoir les y

maintenir. Elle s'appuyait sur eux et leur prodiguait les témoignages de sa confiance.

Parmi les affaires qui s'imposaient à la sollicitude du nouvel ambassadeur, il n'en était pas de plus importante ni de plus grave que le conflit qui s'était élevé entre le sultan Mahmoud et son vassal Méhémet-Ali, pacha d'Égypte. Méhémet-Ali s'était déclaré indépendant. Ayant secoué par les armes le joug ottoman, il entendait rester maître des États confiés à sa garde, les transmettre à ses héritiers et ne plus relever que de lui-même. La France avait considéré comme avantageux pour elle de soutenir ses prétentions, tandis que l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse se montraient favorables à la cause du sultan. Cet état de choses s'était aggravé peu à peu. Il menaçait de tourner à l'état aigu et de mettre le cabinet des Tuileries aux prises avec les autres.

C'est de cette situation périlleuse pour le repos du monde que Guizot avait reçu mission de conjurer les effets sans rien sacrifier des prétentions de la France. D'accord avec son gouvernement, il s'attachait à gagner du temps, désireux surtout d'écarter les solutions qui, en donnant tort au pacha d'Égypte, auraient transformé en vaincus ses défenseurs. Il espérait, et Thiers espérait comme lui, que Méhémet-Ali, après avoir, par ses victoires sur les armées turques, déjoué les plans des puissances qui voulaient quand même rétablir le sultan dans tous ses droits de suzerain,

serait encore assez heureux pour conserver son entière indépendance et assurer l'autonomie des États qu'il gouvernait. En attendant que ces graves questions fussent résolues, Guizot se consacrait à étudier les milieux si nouveaux pour lui, où les circonstances l'avaient placé.

Personne ne pouvait mieux l'y guider que Mme de Lieven qui les avait connus et pratiqués durant vingt-deux ans. Aussi ne se faisait-elle pas faute de lui prodiguer des conseils. Le 3 mars, elle lui en donnait de très sensés. « Vous voyez comme je reviens à vous souvent. Il me semble que vous m'avez recommandé de vous redire souvent ce que je vous avais dit souvent déjà ici. Eh bien, restez ce que vous êtes, grave, sérieux, naturel. Défendez-vous de l'enivrement de la situation nouvelle où vous vous trouvez. Rappelez-vous que vous vivez dans une maison de verre. Tout sera remarqué. Les Anglais sont infiniment plus fins qu'on ne l'imagine, et singulièrement observateurs et curieux, tout en ayant l'air de n'y pas regarder. »

L'avertissement était sage. Mais, bientôt, il parut à Mme de Lieven que Guizot n'en tenait pas assez de compte. De sa correspondance quotidienne où il lui racontait par le menu les mille incidents de sa vie à Londres, elle tira cette conclusion qu'il se dissipait, et, trop inconsciente de sa jalousie pour mesurer la place que cette jalousie mal dissimulée tenait dans ses craintes, elle lui écrivit avec la vivacité des pre-

miers jours de leurs relations, presque avec colère.

« 3 avril. — Voici votre lettre. Vous dirai-je franchement? Elle ne me plaît pas du tout. Vous vous lancez en dépit de mes avertissements dans toutes les invitations qu'on vous fait. Qui est-ce qui a jamais songé à aller dîner chez M. M...? Sa femme est tout ce qu'il y a de plus dévergondé à Londres. Les convives, à ce que je vois, étaient à l'avenant. Vraiment mon mari aurait plutôt passé la Tamise à la nage que dîner chez ces gens, et il avait bien moins que vous une réputation de gravité. Si vous acceptez comme cela de dîner chez tout le monde, le vrai monde ne tiendra plus à si grand honneur de vous avoir à dîner chez lui.

« Notez qu'il faut rendre, et je vous défie de composer un dîner convenable où serait Mme M... Les femmes n'en voudraient pas et beaucoup d'hommes non plus. Je suis tout à fait fâchée de ce que vous avez fait là. On parlait l'autre jour de vos succès à Londres et quelqu'un ajoutait :

« — Et même il fait la cour aux femmes.

« — Allons, ajoutait un autre, ne désespérons pas de le voir revenir ici même mauvais sujet.

« En vérité en dînant chez Mme M... vous en êtes tout près. Je vous demande pardon de vous dire si vivement ce que je pense, mais je ne sais pas dire autrement quand j'éprouve de la peine. Et je suis si triste, si triste! Je ne vous répéterai plus : Restez ce

que vous étiez, sérieux et grave. Vous n'y pensez plus. Mon ami, vous allez déchoir et vous me causez une vive peine ! Adieu, adieu. »

La mercuriale était vive, aussi vive que peu méritée. Guizot ne s'en offensa pas. Il mit même son habituelle et patiente douceur à en démontrer l'injustice. Elle lui valut de tendres regrets. « Je viens de recevoir votre lettre. Le cœur m'a faibli en l'ouvrant, et j'ai fondu en larmes en la lisant, en lisant la fin. Des larmes de tendresse, de reconnaissance. Vous êtes si doux, si bon, si indulgent, car j'avais été vive ; mais vous avez si bien compris pourquoi ! Vous avez l'esprit bien grand, bien haut ; jamais votre supériorité ne m'a autant frappée qu'aujourd'hui. Vous ne savez pas tout ce que vous venez d'ajouter à ce qu'il y avait pour vous dans mon cœur. Ah ! si je pouvais vous le dire, vous le montrer, vous seriez content ! »

Il méritait bien ces douces paroles, car lui-même ne perdait aucune occasion de lui en faire entendre. Le 5 mars, au lendemain du cinquième anniversaire de la funèbre journée où Mme de Lieven avait reçu le dernier soupir de ses deux jeunes fils, lui arrivait de son ami une de ces lettres comme lui seul savait en écrire et qui lui apportaient toujours consolation et réconfort :

« Je me lève. Comment aurez-vous dormi cette nuit ? Hier était un triste jour. J'ai le cœur plein de remords d'être loin de vous. Je ne vous ai jamais fait

tout le bien que j'aurais voulu. Vous ne savez pas, vous ne saurez jamais tout le bien que je voudrais vous faire ; mon ambition infinie, insatiable avec vous. Je vous aime trop pour me résigner jamais à me sentir impuissant et désarmé quand je vous vois un chagrin, n'importe lequel, n'importe de quelle date. Non, je ne me résignerai jamais à ce que cela soit, jamais à le croire ; je m'en prendrai toujours à l'imperfection de notre relation, à la séparation de nos vies, à l'impossibilité où je suis de vous donner tout ce que j'ai en moi pour vous ; d'exercer auprès de vous, sur vous, toute cette puissance d'affection et de tendres soins, le seul vrai baume que Dieu ait mis à notre disposition pour les blessures de l'âme. *Dearest*, vous avez beaucoup souffert, et il vous a toujours manqué du bonheur à côté de la souffrance. Il n'y a pas moyen de supprimer la souffrance dans la vie humaine ; elle en est inséparable ; mais le bonheur aussi peut s'y placer, et la destinée la plus rudement frappée, le cœur le plus cruellement déchiré, peuvent contenir en même temps toutes les joies les plus intimes et les plus douces. C'est un mélange de bien et de mal, cette compensation de l'un par l'autre que je voudrais du moins vous voir et vous donner. Près de vous je faisais déjà si peu ! Quoi donc de loin ? »

Dans les lettres de Guizot, à côté des sentiments si hauts qu'il exprime, la physionomie des choses qu'il voit et des hommes qu'il rencontre est mise en relief

avec une charmante vivacité de plume. En débarquant à Londres, il s'est rencontré avec le duc de Wellington. Le héros de 1810, de 1814 et de 1815 a beaucoup vieilli; il n'est plus que l'ombre de lui-même...

« J'ai vu le duc de Wellington, écrit Guizot le 5 mars; triste vue, presque aussi triste que celle de Pozzo; rapetissé de trois ou quatre pouces, maigre, chancelant, vous regardant avec ces yeux vagues et éteints où l'âme qui va s'enfuir ne prend plus la peine de se montrer, vous parlant de cette voix tremblante dont la faiblesse ressemble à l'émotion d'un dernier adieu. Il n'est point moralement dans l'état de Pozzo; l'intelligence est encore là, mais à force de volonté et avec fatigue. Il s'est excusé de n'être pas encore venu chez moi.

« — J'étais à la campagne, j'ai besoin de la campagne. »

La même lettre contient d'autres détails :

« J'ai diné à la droite de la Reine, qui avait son mari à sa gauche. Elle a été très aimable pour moi. Soyez tranquille; pas la plus petite allusion aux affaires. La famille royale, la princesse Marie, Mlle Rachel, Paris, Birmingham-Palace ont défrayé la conversation. La Reine a pour moi les mêmes bontés que Mme la duchesse d'Orléans; elle a lu mes ouvrages. Elle a un joli regard et un joli son de voix; elle a supprimé la retraite des femmes avant les hommes.

Hier, les vieilles mœurs ont prévalu. J'avais à ma droite lady Melbourne, le marquis de Westminster, lady Barham, vingt-huit en tout.

« Après le diner, on s'est établi autour d'une table ronde, dans un beau salon jaune qui m'a fait frémir tout le cœur en y entrant. C'est presque la même tenture que votre premier salon. Deux ou trois femmes se sont mises à travailler. Nous avons causé, sans trop de langueur, grâce à lady Palmerston et à moi, jusqu'à onze heures un quart que la Reine s'est retirée.

« J'ai découvert au-dessus des trois portes de ce salon trois portraits... Je vous donne à deviner lesquels : Fénelon, le tsar Pierre et Anne Hyde, duchesse d'York. Je me suis étonné de ce rapprochement de trois personnes si parfaitement incohérentes. On ne l'avait pas remarqué. Personne n'a pu en trouver la raison. J'en ai trouvé une. On a choisi ces portraits à la taille. Ils allaient bien aux trois places. »

Le 2 avril, c'est une autre observation, qui s'adresse cette fois non aux choses, mais aux personnes, ou, pour mieux dire, aux mœurs anglaises elles-mêmes.

« Maintenant que j'ai vu, laissez-moi vous répéter ce que je n'avais qu'entrevu. Les femmes ici ont bien peu de délicatesse. La prudence n'est ni mon métier ni mon goût; mais il y a des libertés de manières et de langage, des crudités d'admiration pour la beauté et la force physique qui me causent une impression bien déplaisante. L'abandon est charmant quand il

est le privilège et le secret de l'intimité, quand il est inspiré et en quelque sorte arraché par la passion. Mais l'indifférence veut de la réserve, et il n'y a point de grâce à penser et dire tout haut et à toute heure ce qu'on ne sent et ne dit que dans ces moments qui sont les éclairs de la vie,

Cachés et se parlant tout bas quoique tout seuls.

« Mes paroles sont exagérées comme toutes les paroles, mais vous les réduirez à leur juste valeur et vous me comprendrez. »

Les lettres qui suivent nous livrent mieux encore et en des formes assez piquantes les dessous de la vie anglaise :

« 23 mai. — J'ai été hier soir passer une demi-heure au bal chez lady Élisabeth Fielding. J'admire ce qu'on entasse de monde dans des maisons qui sont de vraies boxes. Lady Lansdowne était enfoncée dans un coin d'où elle ne pouvait sortir. Lady Palmerston, entrée au même moment que moi, n'avait pas encore réussi à s'asseoir quand je suis parti. Et elle venait là pour trois ou quatre heures. Au moins, il faudrait des chaises pour les mères. »

« 24 mai. — Je crois qu'on s'est amusé hier chez moi et qu'on a trouvé le diner bon. Mais lady Holland a eu un moment affreux. Elle avait diné la veille à cinq heures pour aller au spectacle; pas déjeuné le matin; elle mourait de faim. Lord Palmerston nous a

fait attendre jusqu'à huit heures un quart. Lady Holland a commencé par l'humeur; puis le désespoir; enfin, l'inanition. Au moment de passer dans la salle à manger, elle a appelé lord Duncannon et s'est recommandée à lui, car elle n'était pas sûre de pouvoir aller jusque-là sans se trouver mal. Le dîner a dissipé l'inanition. Mais je ne suis pas sûr qu'un peu de rancune ne lui ait pas survécu de ce que j'avais attendu lord et lady Palmerston.

« Un très joli petit dîner chez lord Palmerston : Lord et lady Holland, lord et lady Normanby, lord John Russell, lord Leveson et moi. Décidément, on veut me mettre là dans l'intimité. Lady Holland se charge de mon éducation. Il m'est arrivé hier de citer un proverbe anglais : *Hell's way is paved with good intentions* (1). Elle m'a demandé bien bas bien pardon de son impertinence et m'a averti que jamais ici, on n'employait le mot de *hell*, à moins qu'on ne citât des vers de Milton. La haute poésie est la seule excuse. L'autre jour, elle m'avait repris parce que je disais *always* pour *still*. Je l'ai beaucoup remerciée. Je vois que l'inanition n'a pas laissé de rancune.

« Je reviens du drawing room. Immense. La Reine en aura certainement jusqu'à sept heures. J'espère qu'on la décidera à s'asseoir. C'est fort cohue, tant on est pressé pour arriver, pressé quand on y est, et

(1) L'enfer est pavé de bonnes intentions.

pressé en sortant. Le palais est beaucoup trop petit. Pas de place pour les queues, pas de place pour les spectateurs. Il y a une infinie quantité de beauté perdue, choses et personnes. »

« 30 mai. — Le soir, concert chez la Reine ; j'y aurais pris plaisir si vous aviez été là. Nous y aurions animé l'un pour l'autre cette musique belle, mais froide. Tout était froid, chanteurs et spectateurs. Pas de vrai goût pour la musique, pas d'intelligence dans le choix des morceaux. Ils se sont fait chanter là de grandes scènes dramatiques qui ont besoin du théâtre, du mouvement de la scène, du concours passionné du public. C'était très froid, un plaisir de convention. La Reine y prenait un intérêt plus vif que la plupart de ses hôtes. Le prince Albert dormait. Elle le regardait dormir, moitié en souriant, moitié avec impatience. Elle le poussait du coude. Il se réveillait, et, à peine réveillé, il applaudissait de la tête au morceau du moment. Puis il se rendormait en applaudissant et la Reine recommençait. »

Demeurée à Paris pendant que son ami est à Londres, Mme de Lieven ne se fait pas faute, elle aussi, de le tenir au courant de ce qu'elle voit, de ce qu'elle fait, de ce qu'elle dit. Le 28 mai, sa lettre est une véritable chronique politique.

« Écoutez : hier j'ai rencontré Thiers à dîner chez mon ambassadeur. En rentrant dans le salon, il me dit :

« — Je viens de recevoir une dépêche télégraphique de Londres.

« A ce mot télégraphe, ma figure s'illumine, elle disait : « Je suis bien contente. »

« Thiers a été mon voisin de table. Il est fort content des nouvelles de Londres ; il se loue beaucoup de vous. Il dit qu'à vous deux vous faites des merveilles. Il ajoute :

« — J'arrange les affaires de façon qu'il n'y a que M. Guizot qui puisse être mon successeur.

« — Ou plutôt vous les arrangez de façon à les garder toujours pour vous ?

« — Oh ! je vous en réponds ; mais tenez, je suis jeune, je sais bien qu'une fois je les garderai toujours. Je ne sais si cette fois-là est à présent ; c'est possible, cela n'est pas sûr ; nous verrons. Mais si M. Guizot s'ennuyait à Londres, je l'arrangerais ici.

« — Il me semble que M. Guizot s'amuse fort bien à Londres et qu'il aimera à y rester.

« — Oui, mais allez-y : car sans cela, bientôt, il vous fera des infidélités !

« Voilà vous.

« Après cela, il m'a parlé du vote d'avant-hier. Il me dit :

« — J'ai fait une faute, je devais parler. J'ai eu grand tort de ne pas le faire. Je n'avais pas idée que la Chambre voterait comme elle a fait. J'étais ennuyé de parler. Et puis, j'aurais dit des paroles peut-être

trop excitantes. Enfin, j'ai mal décidé et, une fois le vote, je me suis mis dans une grande colère. J'ai dit des choses très dures au président. Je lui ai dit : — « Monsieur, vous ne connaissez pas votre devoir, vous ne savez pas présider. Ce que vous venez de faire est absurde; je répète : absurde. » Je lui ai dit tout cela, là, à sa chaise. J'ai dit des paroles dures à Dupin; j'en ai dit au secrétaire de la Justice, à tout le monde. J'étais en grande colère.

« Il a causé de tout, et m'a beaucoup divertie. Il dit des choses très piquantes. A propos de la responsabilité ministérielle, il dit :

« — C'est l'hypocrisie du despotisme.

« Au fait, hier, il était en train; il n'a fait que causer avec moi; nous avons commencé par Sauzet, nous avons fini à César. Il dispute tout au duc de Wellington et, plus que jamais, il glorifie Napoléon. C'était un dîner de trente personnes. »

Puis, en post-scriptum :

« J'ai envie de vous redire les petits mots entrecoupés entre M. Thiers et moi.

« — Vous êtes très fine, pas plus que moi, mais je crois presque autant.

« MOI. — Vous avez beaucoup d'esprit, mais je pense quelquefois que vous en avez trop. »

« — Cela voudrait dire pas assez?

« — Non, mais, vous abusez. »

« THIERS. — Il n'y a de véritable ami qu'une femme.

Dans les amitiés d'hommes, il y a toujours un peu de jalousie. »

« LUI ENCORE. — J'ai peu à faire avec les étrangers. Nous n'avons rien à nous dire, je suis poli, je pense qu'ils n'ont pas à se plaindre, mais voilà tout. »

Il est historiquement intéressant de citer la réponse que de Londres fait Guizot à cette dernière lettre :

« Votre conversation avec Thiers est charmante. Je suis quelquefois tenté de croire qu'il est embarrassé et se déchargerait volontiers de son embarras pour un temps sur les épaules d'autrui. Nous verrons jusqu'à quel point la fécondité de l'esprit, la dextérité de la conduite et le talent de la parole suffiront au gouvernement. En attendant, il est absurde de se plaindre qu'il ne s'occupe pas des petites affaires. Je suis sûr qu'il s'en occupe plus qu'on n'a le droit de l'exiger dans sa situation. C'est précisément une de ses qualités de pouvoir penser à la fois à beaucoup de choses, grandes et petites, et porter rapidement de l'une sur l'autre son activité et son savoir-faire. »

A citer encore vers la même date les extraits qui suivent. Dans le grave personnage qu'est l'ambassadeur de France, ils révèlent une fraîcheur d'esprit, une jeunesse de cœur que les diplomates avec qui il traite ne lui soupçonnent pas.

« J'aime votre bonheur autant que le mien. Je ne veux pas dire plus. Quel ennui de parler à Londres et d'être quatre jours avant de savoir que vous m'avez

entendu à Paris. Vous voyez bien qu'il faut être juste et se comprendre sans avoir besoin de se parler. C'est vraiment odieux et ridicule de se donner à soi-même des chagrins qui sont parfaitement absurdes, et qu'on découvrira absurdes en quatre jours. Mais, il y a des chagrins qui aboutissent à des joies ravissantes. Je n'ose pas le dire, je ne devrais pas le dire. » — « A cent lieues l'un de l'autre, l'Océan entre nous, rien ne nous échappe, rien n'est inaperçu; nous voyons tout ce qu'il y a, tout ce qu'il n'y a pas, comme si nous nous voyions, si nous nous parlions. On s'aime beaucoup quand on en est là, et quand on s'aime beaucoup, on a tort d'être séparés. »

« Nous avons dîné hier agréablement. La conversation vous aurait plu; vous y êtes venue. M. de Baccourt a raconté une course en calèche que vous aviez faites, vous, la duchesse de Dino, lady Clanricarde, lui, Dedel, lord John Russell, je ne sais qui encore; un orage, une pluie énorme, les trois dames dans le fond de la calèche; lord John en travers, sous le tablier, sur vos pieds, et aussi trempé en arrivant à Richmond que s'il eût été sur le siège. Cela me plaisait d'entendre parler de vous. Pourtant tout ne me plaisait pas. J'ai gardé et je garderai jusqu'au bout les susceptibilités et les exigences du premier printemps; j'en souris moi-même. Et ce que je dis là est presque un mensonge, car je n'en souris pas vraiment, franchement. Ce qui est vrai, ce qui est franc, ce qui s'éveille

en moi naturellement et tout à coup, sans réflexions ni volonté, ce sont les impressions de la jeunesse. Elles ne me gouvernent plus, mais il faut que je les gouverne, car elles sont encore là. »

II

Trois mois après avoir pris possession de son poste, Guizot, à la demande de son gouvernement, avait dû traiter avec le cabinet britannique la question du « retour des cendres de Napoléon ». Ramener de Sainte-Hélène la dépouille de ce grand mort et la déposer sous le dôme des Invalides, où elle demeurerait comme une relique offerte au culte patriotique des Français était depuis longtemps une idée chère à Thiers. Cette restitution solennelle à la France des restes du héros devait, dans sa pensée, compléter ce qu'il avait déjà fait, lors de ses précédents passages au pouvoir, pour rendre au nom de Napoléon tout son prestige : en 1833, en réédifiant au sommet de la colonne Vendôme la statue de l'Empereur ; en 1836, en achevant l'arc de triomphe de l'Étoile, et, depuis, en consacrant les loisirs que lui laissait la politique à retracer l'histoire du Consulat et de l'Empire.

Déjà, avant lui, Béranger avait travaillé à la mise

en œuvre de la gloire impériale, en la célébrant dans ses chansons. Mais c'était de sa part un acte d'opposition contre la royauté des Bourbons. Tout autre était le mobile auquel obéissait Thiers en s'attachant à faire reflourir la popularité autour d'une illustre mémoire. La part qu'il avait prise à la révolution de 1830 faisait de lui le partisan résolu et le défenseur ardent du régime sorti de cette révolution. Il ne songeait donc pas plus à le combattre qu'à l'affaiblir. Convaincu, comme la plupart de ses contemporains, qu'il n'y avait plus en France de bonapartistes, et bien loin de prévoir qu'un jour viendrait où on en verrait surgir de toutes parts pour acclamer l'héritier de l'Empereur, il croyait par sa dévotion napoléonienne (1) prouver aux Français qu'il était le plus patriote des hommes de la monarchie de Juillet et servir par là sa propre politique et ses ambitions. C'est ainsi qu'il fut conduit à reprendre pour son compte en 1840 cette idée du « retour des cendres » qui, par trois fois déjà depuis 1830, s'était posée devant la Chambre par voie de pétition sans qu'il y fût donné suite.

Résolu à se l'approprier, et après s'être assuré du concours du duc d'Orléans, dont elle exalta le patriotisme, il en entretint le roi. Louis-Philippe était naturellement accessible aux idées généreuses et sentimentales. Celle-ci, encore qu'il ne s'en dissimulât pas

(1) L'expression est de M. Thureau-Dangin dans son *Histoire de la monarchie de Juillet*.

les périls, lui sourit. Il y adhéra, entraîné tout à la fois par cette sensibilité, fruit de son éducation, et par la crainte, s'il repoussait le projet, de se faire accuser par l'opposition « de laisser un tel trophée aux mains des Anglais ». Le 1^{er} mai, jour de sa fête, ses ministres étant venus le complimenter, il dit à Thiers :

« — Je veux vous faire mon cadeau de fête. Vous désirez faire rapporter en France les restes mortels de Napoléon : j'y consens. Entendez-vous à ce sujet avec le cabinet britannique. Nous enverrons Joinville à Sainte-Hélène. »

Thiers écrivit aussitôt à Guizot pour l'inviter à ouvrir la négociation avec lord Palmerston. « Si vous réussissez, lui manda-t-il, cela vous fera autant d'honneur qu'à nous et je vous aurai une grande reconnaissance personnelle du succès. » La lettre d'où cette phrase est extraite parvint à Guizot le 7 mai. Il vit Palmerston le même jour et, le 9, il obtenait son consentement. C'est dire que le ministre anglais ne s'était pas fait prier. « Voilà une demande bien française, écrivait celui-ci à son frère, marquant ainsi que ce qu'offrait d'imprudent en cette circonstance la conduite du gouvernement français ne lui échappait pas. Mais il aurait été absurde de notre part de ne pas l'accorder. Aussi, nous sommes-nous fait un mérite de l'accorder promptement et de bonne grâce. » Dans une dépêche officielle à lord Granville, ambassadeur d'Angleterre à Paris, il ajoutait, faisant allusion aux animosités

nationales qui avaient armé jadis l'une contre l'autre la nation française et la nation anglaise : « Le gouvernement de Sa Majesté a la confiance que si de pareils sentiments existent encore quelque part, ils seront ensevelis dans le tombeau où seront déposés les restes de Napoléon. »

Sous ce beau langage, il y avait plus d'hypocrisie que de sincérité. Le ministre anglais se montrait d'autant plus empressé à ne pas nous refuser cette satisfaction un peu vaine, c'est M. Thureau-Dangin qui le fait remarquer, qu'il nous faisait alors échec sur le terrain des réalités — la question d'Orient — et s'apprêtait à nous jouer un méchant tour. Il croyait d'ailleurs que la monarchie de Juillet trouverait là plus d'embarras que de force.

Quoi qu'il en soit, le 10 mai, Guizot faisait connaître à la princesse de Lieven le succès de ses démarches. « Je viens de conclure en trois jours une petite négociation qui fera grand bruit. J'ai redemandé les restes de Napoléon, et on nous les rend. Ils seront déposés aux Invalides. Il y a du plaisir à faire des affaires avec lord Palmerston quand il est de votre avis. Il les mène simplement et rondement. Ne parlez de ceci que quand on en parlera. Probablement, on en parle déjà. Mais, en tout cas, je désire que la publicité ne vienne pas de vous. On m'a promis à Paris une grande popularité si je réussissais. Encore une fois, attendez qu'on en parle. »

Avant même que cet avis fût arrivé à sa destination, à Paris, M. de Rémusat, ministre de l'intérieur, demandait aux Chambres un crédit d'un million à l'effet « de recevoir dignement les restes de Napoléon sur la terre de France ». Après avoir relaté le consentement de l'Angleterre et annoncé que Napoléon serait inhumé aux Invalides et non à Saint-Denis « parce qu'il ne lui faut pas la sépulture ordinaire des rois, mais un monument durable comme sa mémoire », il termina sa harangue par ces mots : « La monarchie de 1830 est l'unique et légitime héritière de tous les souvenirs dont la France s'enorgueillit. Il lui appartenait sans doute, à cette monarchie qui la première a rallié toutes les forces et concilié tous les vœux de la Révolution française, d'élever et d'honorer sans crainte la statue et la tombe d'un héros populaire; car, il y a une chose, une seule qui ne redoute pas la comparaison de la gloire, c'est la liberté. »

En dépit de ce qu'elles présentaient d'un peu vide et de trop théâtral, ces paroles provoquèrent d'abord un immense enthousiasme, grâce sans doute aux mémorables souvenirs qu'elles évoquaient. Mais, la première impression passée, les partis qui avaient paru faire trêve un moment à leurs discordes pour se réconcilier dans la communauté de l'hommage que méritait la mémoire de Napoléon, de nouveau se divisèrent, les partisans du régime s'inquiétant des suites de l'événement au point de vue dynastique, les bonapar-

tistes et avec eux l'opposition de gauche reprochant au gouvernement de ne pas donner à cet hommage assez d'éclat et de vouloir déposer aux Invalides le corps de Napoléon au lieu de le mettre sous la colonne Vendôme, seule place digne de lui.

A côté des difficultés que ces polémiques mettaient en lumière, il en naissait d'autres dont nous trouvons l'écho dans les lettres suivantes que de Paris la princesse de Lieven envoyait à Guizot.

« 13 mai. — Le coup de théâtre a été frappant hier à la Chambre. Mais j'ai cherché votre nom dans le discours de M. de Rémusat sans le rencontrer. Cela m'étonne. Le fait a beaucoup d'éclat. En a-t-on bien pesé la portée? Défendrez-vous à la famille Bonaparte d'assister aux obsèques? Ce serait une inique injustice. En le permettant, cela n'est pas sans danger. Cette cérémonie tombant peut-être dans le moment de nouvelles élections — car vous les aurez — n'est-elle pas un coup monté par la gauche? Enfin, enfin, tout est étrange... M. Molé était donc mieux informé que vous quand il me disait, il y a cinq semaines, qu'on demandait les restes de Napoléon. Vous le niez alors. »

« 14 mai. — On ne parle que des *cendres de Napoléon*. Les ambassadeurs n'admettent pas qu'il soit possible de permettre à la famille d'assister aux obsèques. L'Europe réunie lui a interdit l'entrée du sol français. D'ailleurs, il faudrait un décret de la Chambre pour le permettre. Je trouve également difficile de l'accor-

der et de le défendre. Ce qui est bien sûr, c'est que vous vous êtes créé là de très grands embarras pour l'avenir. Les étrangers ajoutent : « Les embarras sont « pour la France. Qu'elle s'en tire » Granville parle comme cela aussi. Il me paraît fort content de la manière dont lord Palmerston a accueilli tout ceci; en effet, il y a mis une très bonne grâce. On pense généralement que la réhabilitation du maréchal Ney sera une conséquence inévitable. Apponyi se prononce avec force contre cela. Le duc de Noailles dit que ce serait grave en ce que cela casserait l'arrêt de l'un des grands Corps de l'État. »

« 15 mai. — J'ai vu hier matin M. de Bourqueney; il m'a intéressée. Il sait plus que n'en savent les personnes qui me parlent. Après lui, Montrond et le duc de Poix, Montrond étonné de ce qu'ils vont se dire, le Roi et lui, en se souvenant de tout ce qu'ils se disaient sur Napoléon quand ils étaient ensemble en Sicile.

« Je retourne à Bourqueney qui me dit :

« — On est bien content de M. Guizot ici et du « succès qu'a eu sa négociation pour les restes de « Napoléon. Vous devriez, Madame, lui dire tout cela « en lui écrivant.

« — Moi, Monsieur. Mais, je l'ignore. Je n'ai pas « entendu nommer M. Guizot en tout cela.

« — Comment, Madame! M. Thiers me le disait « encore hier au soir.

« — A l'oreille, peut-être, Monsieur. »

« M. Molé est venu hier soir tout rempli du sujet. Il est ému de la chose; mais il trouve que c'est trop tôt; qu'on remue les esprits; que cela se fait avec légèreté, sans en avoir examiné les conséquences. La famille, la Légion d'honneur, le tapage dans les rues, il a tout passé en revue. Il dit que s'il avait cru le temps venu de redemander les cendres de Napoléon, c'est lui, Molé, qui l'aurait fait, mais qu'alors, il aurait autrement qualifié cet acte que ne l'a fait M. de Rémusat. C'est la Révolution, elle toute seule, qu'on honore. Que lui aurait montré Bonaparte comme le restaurateur de la religion, de l'ordre, des lois, de l'autorité et fait tourner tout cela au profit de la monarchie, tandis que M. de Rémusat n'a remué que les passions révolutionnaires... Il critique les Invalides; il veut Saint-Denis, le caveau que Napoléon lui-même avait fait arranger pour sa race. Les Invalides, c'est encore l'enfant de la Révolution et non le monarque. »

Ces lettres, on le voit, reproduisent les critiques que provoquait la manifestation qui se préparait et les craintes qu'elle faisait naître. A ces critiques et à ces craintes, Guizot répondait en déclinant la responsabilité de l'événement où il n'avait été qu'un intermédiaire, mais en revendiquant l'honneur de l'avoir fait aboutir, un peu surpris que son gouvernement affectât de dissimuler la part qu'il y avait eue et s'efforçant de ne pas paraître mécontent du déni de

justice résultant de l'oubli dans lequel, après l'avoir employé, on le laissait volontairement.

« Il y a cinq semaines, écrivait-il le 15 mai, je n'avais pas entendu dire un mot des restes de Napoléon. Thiers m'en a parlé, le jeudi 7 mai, pour la première fois. J'ai vu lord Palmerston le même jour. Il m'a donné, le samedi 9, l'assentiment du cabinet et il a écrit le même jour à lord Granville. J'ai fait savoir la nouvelle à Thiers, le dimanche 10, par le télégraphe. Il a reçu, le lundi 11, mon courrier et communication par lord Granville de la dépêche de lord Palmerston. Il a présenté sa loi le mardi 12, et je lui enverrai probablement, ce soir 15, le règlement détaillé du mode d'exécution et le nom de l'officier anglais qui ira, sur notre frégate, porteur des ordres du cabinet au gouverneur de Sainte-Hélène. Vous avez la chronologie complète de cette affaire. J'ai été chargé de l'arranger ici. Je l'ai fait. Je ne suis pas chargé des conséquences. Du reste, nous sommes, je crois, destinés à vivre sous un horizon couvert de gros nuages qui ne portent pas de tonnerre.

« J'ai été peu surpris de ne pas voir mon nom dans le discours de M. de Rémusat, et je le trouve assez convenable. Il ne devait y avoir dans ce discours, comme il n'y a eu, en effet, que quatre noms : le Roi, Napoléon, la France et l'Angleterre. Ce que j'admire sans en être surpris, c'est l'art avec lequel les journaux ministériels ou de la gauche ont évité de parler de

moi à ce sujet. Cela m'arrivera souvent, même quand on m'aura écrit : — « Réussissez dans cette affaire, et nous vous en laisserons tout l'honneur. »

Et le surlendemain, il complétait sa pensée, se montrant plus rassuré qu'on ne l'était à Paris, en dépit du tumulte dont les éclats lui arrivaient à Londres : « Je comprends tout ce qu'on dit sur les suites des cendres de Napoléon. Il y a beaucoup à dire. Je ne suis pas inquiet au fond. Les pays libres sont des vaisseaux à trois ponts. Ils vivent au milieu des tempêtes; ils montent, ils descendent, et les vagues qui les agitent sont aussi celles qui les portent et les font avancer. J'aime cette vie et ce spectacle. J'y prends part en France; j'y assiste en Angleterre. Cela vaut la peine d'être. Si peu de choses méritent qu'on en dise cela! »

Cependant, dans la même lettre, et quelque sérénité qu'elle exprime, malgré les signes précurseurs de la tempête que les pessimistes disaient imminente, on sent cette sérénité s'altérer par la crainte d'un conflit à Sainte-Hélène entre Français et Anglais : « Je laisse sans réponse les prédictions et les conjectures. Mais une chose me préoccupe, c'est la crainte que les commissaires qu'on enverra là ne se laissent aller à des récriminations, à quelques paroles amères, blessantes. On en est ici préoccupé. L'affaire a très bien commencé en haut, très noblement. Il faut qu'elle se passe bien aussi en bas, dans l'exécution. J'écris à

Paris toutes les recommandations possibles dans ce sens. Un bâtiment léger anglais, le *Delphin*, partira mercredi de Portsmouth pour aller porter à Sainte-Hélène l'ordre de translation. La frégate française aura une copie authentique de l'ordre et des instructions. L'allée et le retour prendront quatre mois. Nous n'aurons rien qu'au mois de novembre. »

L'effort visible de Guizot pour rassurer son amie ne la rassurait pas, et ses inquiétudes se trahissent même sous les bavardages dans lesquels elle semble les avoir noyées. Le 17 mai, elle écrit : « Cette affaire Napoléon me paraît tous les jours plus absurde. Jusqu'à ce qu'une autre affaire me la fasse oublier, je regarderai celle-ci sous toutes ses faces, et elle ne m'en présente pas une qui n'ait son inconvénient ou son danger. Le silence des journaux importants est fort remarquable. Ils n'osent pas blâmer, et approuver tout à fait est difficile. Lord Granville m'a dit que Thiers lui avait parlé depuis longtemps de cette affaire, et il a dit la même chose à M. Molé, ce qui fait dire à M. Molé que vous devriez être un peu étonné d'être le dernier informé d'un projet qui devait passer par vous. Or, M. Molé nie même que vous y ayez été employé. Et il ajoute : — « J'ai bien fait une fois de même à l'égard du général Sébastiani, mais j'avais des motifs de lui faire quelque chose de désagréable. Je ne savais pas que M. Thiers eût de semblables motifs à l'égard de M. Guizot. »

« Je ne sais si je fais bien de vous faire ce rapportage ; je crois toujours devoir tout vous rapporter. Mais vous ferez fort bien de l'ignorer, car cela prouve seulement l'envie, de la part de M. Molé, de vous mettre mal avec M. Thiers. Si les journaux ministériels vous avaient nommé dans cette circonstance, ils auraient empêché M. Molé de tenir ce propos. »

« 18 mai. — Granville est toujours couché. Thiers y est venu et nous avons attendu seuls dans le premier salon. Il était excédé de fatigue, de mauvaise humeur. Quand j'ai vu cela, je n'ai pas été très aimable non plus. J'ai parlé Napoléon. Il m'a dit que cela se passerait grandement, magnifiquement et tranquillement. La famille ? Elle n'a rien à y faire, et si un seul osait se montrer, il serait jeté dans les prisons. Il a été excessivement vif sur ce point.

« Le prince Paul de Wurtemberg était venu le matin, tout gros des catastrophes qu'il prévoit. Il ne comprend pas la folie d'avoir été chercher de gaieté de cœur une occasion de troubles dans les esprits et de désordres sûrs dans les rues. Il en a parlé à Thiers en lui représentant tout cela avec des verres grossissants. Thiers a dit :

« — Je réponds de tout ; mais il n'y a que moi qui le puisse. Sous tout autre ministère, cela pourrait faire une révolution.

« Si cela était vrai, il aurait donc fait un bail au moins de six mois. Et qui sait ? On dit déjà que les

obsèques ne se feront qu'en août prochain. Le prince Paul ajoute :

« — Thiers se croit le cardinal de Richelieu. Rien n'égale sa confiance et son audace. »

« 20 mai. — Montrond est venu hier matin. Nous avons parlé de tout. Je lui ai fait cette question-ci :

« — Entre ces deux versions opposées, celle que Thiers a consenti la translation des restes de Napoléon et arraché avec peine l'aveu du Roi, et celle que c'est le Roi qui l'a imaginé et Thiers obéi, laquelle dois-je croire?

« — Croyez ce qui est le plus vraisemblable. Le fait est de Thiers.

« — Pour vous expliquer ma question, vous saurez que le Roi a dit à Apponyi que c'était son idée à lui. »

Le même jour, Guizot écrit : « Je ne doute pas que M. Molé ne remue ciel et terre pour nous brouiller, Thiers et moi. Il n'est pas le seul. Il est vrai que Thiers a laissé entrevoir le défaut de la cuirasse par le puéril silence de la presse à mon sujet à propos de Napoléon. Je m'étonne que les journaux qui ont envie de nous brouiller ne s'en soient pas déjà avisés. Cela viendra très probablement. Quant à moi, je me suis contenté d'écrire à deux ou trois personnes comme à vous... Je suis pour les Invalides, une sépulture militaire religieuse et exceptionnelle. Les places publiques sont impossibles et inconvenables. Le Panthéon est un lieu commun, profane et profané. La Madeleine serait un

tombeau grec. Saint-Denis est pour les rois de profession. Les Invalides seuls vont bien à l'homme et à la gloire. »

Le lendemain, Guizot insiste pour préciser son rôle dans l'affaire et pour démontrer une fois de plus qu'avant de l'engager on n'a pas pris son avis : « Non, je n'ai pas été consulté sur Sainte-Hélène. On m'a demandé, prié, conjuré de réussir dans une négociation dont on avait fait la première ouverture à lord Granville. On me l'a demandé, le 7 mai; on m'a parlé de grande reconnaissance personnelle. On a fini en me disant : « Réussissez, et nous vous en laisserons tout l'honneur. » J'ai réussi, le 9 mai. Je l'ai annoncé, le 10. On m'a répondu : « Je vous remercie mille fois. « Nous vous reportons la part qui vous est due. » Le ministre de l'intérieur m'a écrit : « *Votre* affaire des restes de Napoléon a fait un effet immense. » J'ai souri de tant de reconnaissance ici, de tant de silence là. Et depuis, je me tiens parfaitement tranquille. »

Trois dernières lettres de la princesse de Lieven achèveront de nous révéler l'état d'âme des principaux acteurs de l'événement et de quelques-uns de ceux qui en sont les témoins.

« 21 mai. — Le Roi a parlé à Apponyi de la translation des restes comme d'un acte de son invention. « — Tôt ou tard, cela aurait été arraché par les pétitions. J'ai mieux aimé octroyer. Il n'y a pas de danger. La famille est sans importance. Le discours de

« M. de Rémusat n'a pas le sens commun. Je lui ai demandé ce que voulait dire sa dernière phrase, la comparaison de la gloire avec la liberté. Il m'a répondu qu'au fond, il n'en savait rien, mais que cela avait fait un bel effet. »

« 27 mai. — Vous verrez que l'affaire de Sainte-Hélène sera une très grosse affaire. Elle a tant de faces ! Vraiment, c'est de la déraison ou de la trahison de l'avoir commencée. Et le Roi qui se vante d'en être l'inventeur ! »

« 31 mai. — M. Molé affirme, contrairement à mon opinion, que les funérailles de Napoléon ne peuvent être faites avec sécurité que par un autre que Thiers. Il est très noir sur tout ce sujet. Son opinion est nécessairement exagérée. Cependant, aujourd'hui, je vous assure que tout le monde est d'accord pour trouver toute l'affaire bien étourdie. Moi, je ne la trouve pas étourdie.

« J'ai vu hier Montrond fort tranquille et content :
— « Tout cela ne sera rien. Il n'y a plus de bonapartistes en France.

« Le Roi a dit aux ambassadeurs :
— « Tout ceci ne me regarde pas ; je ne m'en mêle pas. »

Il y avait — et la suite devait le prouver — beaucoup d'exagération dans les appréhensions d'ailleurs plus ou moins sincères dont ces lettres contiennent la trace. En fait, la cérémonie du retour des cendres

célébrée à Paris, au mois de décembre suivant, ne donna lieu à aucun des incidents qu'avaient prévus avec trop de complaisance des prophètes qui se faisaient à dessein des prophètes de malheur, dont la malveillance calculée n'échappait ni à la princesse de Lieven ni à Guizot.

Au milieu de ces préoccupations purement politiques l'amitié ne désarmait pas, ne renonçait à aucun de ses droits. Elle se faisait entendre dans les lettres quotidiennement échangées et toujours aussi vive, aussi susceptible, aussi vibrante. C'était au moment où la princesse se préparait à partir pour Londres, sous le prétexte « de vendre ses diamants et de voir ses amis, » alors qu'un seul l'attirait et l'appelait. A la veille de son départ, elle lui adressait encore cette déclaration passionnée :

« Que votre parole est puissante ! Et quand je pense qu'outre cette parole puissante il y aura bientôt cette voix, ce regard, qui agissent sur moi si fortement, je me sens bien petite de me laisser aller à des moments de tristesse, de doute, où vous me voyez si souvent.

« Je rentre et l'on me remet votre 384. Il y a vos inquiétudes. Ah ! ne les regrettez pas, ne regrettez pas de les avoir exprimées. Elles m'ont fait tant de plaisir ! Je me sens le cœur plus large, plus libre. Le retard de ma lettre vous avait donné du chagrin, presque de l'angoisse. Je suis si contente ! voyez cet atroce égoïsme ! hâissez-moi bien, car je jouis vivement de

vos peines quand c'est à moi qu'elles s'adressent. Nous nous sommes souvent dit que nous ne savions pas rendre tout ce qu'il y a dans notre âme. Jamais je n'ai tant senti l'insuffisance de mes paroles. Mais vous verrez quand vous m'entendrez ! De près, il me semble que je serai bien éloquente. »

Et enfin, en apprenant, dix jours plus tard, qu'il était invité à Windsor, elle lui recommandait d'y penser à elle : « Pensez à moi à Windsor. Il n'y a pas un coin de ce château et de ce parc où je ne me sois pas arrêtée. Si vous avez l'appartement où il y a un salon en haute lisse faisant face au long *walk*, c'est le mien. Le canapé vert, à la gauche de la cheminée, dans le salon de la Reine, est celui où j'ai passé tant de soirées à côté de Georges IV et de Guillaume IV. Que Windsor va vous plaire ! Mais je ne vous envie pas Ascott. Cela me faisait mourir d'ennui. »

A l'improviste, un obstacle inattendu parut devoir se dresser devant ce voyage dont elle se promettait tant de joie. M. de Brunnow, l'ambassadeur de Russie en Angleterre, lui « fit faire les messages les plus plats et les plus insolents » à l'effet de lui démontrer les graves inconvénients qui pouvaient résulter de sa présence à Londres. Il lui exposait l'embarras en lequel il allait se trouver vis-à-vis de la cour de Russie, en recevant bien la princesse de Lieven et vis-à-vis de la cour d'Angleterre, en la recevant mal. En même temps, il lui faisait dire par lady Palmerston « que

quand on a beaucoup d'esprit, il faut faire des sacrifices aux sots ». Jamais démarche déplaisante ne fut plus mal accueillie que celle de M. de Brunnow. « Mais, vraiment, je n'ai pas besoin qu'il me reçoive du tout, écrivait la princesse à Guizot. Qu'ai-je besoin de M. de Brunnow? Il est pour moi parfaitement imperceptible. Il l'a été jusqu'ici, et plus que jamais cette espèce le demeure à mes yeux, car je n'ai plus besoin de personne; vraiment il y a de quoi rire de toutes les bêtises qu'il a dites à ce pauvre Alexandre. Il me fait recommander d'être bien pour lui, dans mon intérêt; l'Angleterre aura les yeux sur nous deux pour examiner chaque geste, chaque parole!... Non, c'est trop bête! Ce qui ne le sera pas, c'est nos causeries à nous. Imaginez tout ce que nous aurons à nous dire. »

Après cette mercuriale à Brunnow, lady Palmerston reçut aussi son paquet : « Soyez sûre, ma chère, que je ne retarderai pas mon arrivée. Je ne dois compte de mes mouvements à personne. MM. les diplomates en seront pour leur peine. Je ne me mêle pas de leurs affaires; ils feront bien de ne pas se mêler des miennes. » — « Enfin, n'y songeons plus, disait-elle à Guizot en achevant le récit de ces incidents. Je suis très résolue et j'irai, à moins que vous ne me disiez non. Je vous prie de ne pas me dire non. »

Quelques jours plus tard, à la mi-juin, elle arrivait à Londres.

III

Dans cette question du *retour des cendres*, qui passionnait l'opinion, l'orgueil national trouvait son compte. La gloire impériale que le peuple français faisait sienne exaltait son enthousiasme et lui donnait une confiance plus grande dans sa force, en un moment où les péripéties de la question d'Orient lui démontraient à toute heure qu'il n'en avait jamais eu plus impérieusement besoin. Ces péripéties allaient se précipiter en mettant en lumière, sous les formes les plus propres à irriter le sentiment national, la malveillance de l'Europe.

La politique du cabinet anglais, dirigée par lord Palmerston dans une pensée hostile à la France; cette politique, dont quelques-uns de ses collègues, lord Holland notamment, partisan déclaré de l'alliance française, s'efforçaient d'atténuer les conséquences possibles, semblait s'appliquer à contrecarrer la nôtre. Tandis que le ministère Thiers, favorable aux prétentions du pacha d'Égypte, se prodiguait pour dénouer le conflit par une entente directe entre le sultan et Méhémet-Ali, qui ne paraissait pas impossible, lord Palmerston, résolu à ne pas laisser cette réconciliation

s'opérer sans son concours, avait pris vivement parti pour Mahmoud. Il entendait qu'avant tout Méhémet-Ali désarmât et reconnût les droits de son suzerain. Il ralliait à sa manière de voir non seulement l'Autriche et la Prusse, mais encore la Russie, en dépit des vieilles rivalités existant en Orient entre cette puissance et l'Angleterre. Pour faire échec au gouvernement de Louis-Philippe, le tsar Nicolas abdiquait ses vieilles rancunes contre Albion; il consentait, en entrant dans le concert qui nous était hostile, à se mettre à la remorque des Anglais. Son ambassadeur M. de Brunnow, qui venait d'arriver à Londres, avait reçu l'ordre formel de marcher d'accord avec lord Palmerston.

Ainsi, l'Angleterre et la France se trouvaient face à face sur le terrain oriental, l'Angleterre avec la volonté d'y exercer sa suprématie, d'imposer au sultan des conditions qui auraient humilié la France; celle-ci non moins résolue à ne pas subir cet abaissement. Dès le mois de juin, lord Palmerston, après avoir constaté que la France ne se prêterait pas à ses desseins pour le règlement de la question d'Orient, cherchait à se passer d'elle, dût-il l'offenser en procédant par exclusion, et avait eu l'habileté de rallier à ses vues les trois grandes puissances du Nord.

La négociation qui se poursuivait à Londres en vue de cet accord, bien que les négociateurs l'eussent entourée de mystère, n'en fut pas moins soupçonnée

par Guizot. Quotidiennement, il en recueillait les indices; il en avait averti son gouvernement. Mais il était loin de penser que l'accord se ferait à l'exclusion de la France. Il supposait qu'après une entente complète sur tous les points les négociateurs lui révéleraient ce qu'ils avaient résolu, et lui demanderaient de s'y associer en lui disant : « C'est à prendre ou à laisser. »

Il attendait cette communication, sans comprendre encore que la malveillance de lord Palmerston se proposait un but différent, celui de régler le conflit en dehors de la France, et en usant au besoin de violence envers le pacha d'Égypte. Thiers commettait de son côté une erreur analogue en s'obstinant à ne pas croire à la possibilité d'une entente entre la Russie et l'Angleterre. Confiant dans la force militaire du pacha, rebelle à l'idée que l'Angleterre oserait soutenir par les armes les revendications du sultan, il restait convaincu que, tenu en respect par Méhémet-Ali, le sultan se résignerait à toutes les conséquences des défaites que son vassal lui avait infligées.

C'est en ces circonstances et alors qu'une révolution de palais à Constantinople venait, en entraînant la chute du grand vizir Khosrew, l'implacable ennemi de Méhémet-Ali, de favoriser la pacification directe que n'avait cessé d'espérer Thiers, qu'on apprenait tout à coup qu'une convention avait été signée à Londres, le 15 juillet, par laquelle l'Angleterre, la

Russie, l'Autriche et la Prusse « s'engageaient envers la Porte à lui donner l'appui dont elle aurait besoin pour réduire le pacha et à protéger au besoin Constantinople contre les entreprises de ce dernier ». A la suite de la convention, un acte séparé énumérait les conditions accordées par le sultan au pacha. Il était dit, en outre, que la convention serait exécutée sans délai.

En éclatant en France à l'improviste, cette nouvelle y provoqua une émotion indignée dont les Français d'aujourd'hui ne sauraient se faire une idée exacte qu'en se rappelant celle qu'y provoqua, à une date récente, l'affaire de Fachoda. Cette émotion allait s'accroître encore par la mise à exécution du traité du 15 juillet : le bombardement de Beyrouth par les Anglais, la prise de Saint-Jean-d'Acre et les revers des Égyptiens en Syrie. On fut alors à deux doigts de la guerre. La France s'y prépara. Sous l'empire d'une conviction qui était alors commune à tous les Français et qu'exprimait le langage des journaux comme celui du Roi et de ses ministres, les Chambres s'empresèrent de voter des crédits considérables en vue des armements que la nécessité nous imposait.

Au moment où avait été signé le traité du 15 juillet, la princesse de Lieven était à Londres. Établie à Stafford-house, chez le duc de Sutherland, et Guizot à Hertford-house, siège de l'ambassade de France, ils se voyaient tous les jours. Ils ne s'écrivaient donc pas,

et la correspondance est muette quant à ces événements au cours desquels ils étaient ensemble. Il n'en est pas davantage question dans les lettres que la princesse écrivait alors à la comtesse Apponyi, avec qui ses relations étaient devenues d'autant plus intimes que le fils de l'ambassadrice d'Autriche allait épouser la fille du général Alexandre de Benkendorff. Ces lettres sont vides en ce qui concerne la politique. Elles ne parlent que des plaisirs et des distractions de Londres :

« La dissipation ici est très grande et je n'y vois pas de terme. On dit que le Parlement ira jusqu'au 10 août. Mais je n'y pourrai pas tenir et je compte aller m'établir à la campagne de Sutherland, tout près de Londres. Je ne serai pas assez loin pour que mes fidèles ne viennent pas me voir tous les jours. Lady Clanricarde est fort animée politiquement; son esprit a embrassé cette route d'une manière très exclusive; elle est pleine d'esprit. Lady Jersey est un peu vieillie, lady Palmerston tout à fait jeune et heureuse. » — « J'ai vu la Reine plusieurs fois à diner et à des concerts. Elle me plaît, et même sa conversation, qui est simple, convenable et ce qu'il faut pour une femme de vingt ans et une reine. » — « Au fond, je serai charmée de m'en retourner, car vraiment, malgré toutes les satisfactions du cœur que j'ai ici, la vie de Londres est trop fatigante pour que ce soit un plaisir bien fait pour moi. Ce mélange de veilles, de chaleurs me gâte beaucoup mon plaisir. Tous les jours, ces

maudits grands diners qui commencent à huit heures et demie, c'est trop fort. J'en suis très maigrie et il me faut du repos. La semaine prochaine, je vois un peu de relâche et j'en profiterai. » — « Je continue mon Londres parce que personne n'a encore commencé la campagne. Le Parlement sera prorogé le 11. Le 12, j'irai faire un séjour de château chez lord de Grey avec les Palmerston, les Clanricarde et autres. Et puis, je verrai, je ne ferai rien de lointain. Mais, il me faut la campagne. Au reste ici, je suis au milieu d'un beau jardin, entre deux parcs et dans le plus beau palais de l'Europe. C'est vraiment une merveille. J'ai l'air d'une princesse enchantée... car je suis seule... Je regrette Paris. Le mouvement doit y être fort curieux, à en juger par les journaux. Je suis sûre que votre mari pense à moi et à mon mauvais goût d'aimer les événements. » — « J'ai été malade, je suis malade, je me drogue, je me soigne et je ne vois rien pour les correspondances. Je compte partir dans les premiers jours du mois prochain. Je ne ferai plus de visite de campagne et je viens d'écrire ma circulaire d'excuses. J'irai seulement chez le duc de Wellington, qui est près de l'endroit où je m'embarque. »

Les lettres d'où sont extraits les fragments qui viennent d'être reproduits ont été écrites du 4 juillet au 24 août, c'est-à-dire pendant la crise dont nous avons indiqué les causes. Il n'y est fait cependant

aucune allusion, si ce n'est dans les deux dernières. Le 1^{er} août, la princesse dit : « Ici certainement, on n'a pas envie de la guerre; en France, on ne la craint pas. Dieu nous en préserve! » Le 24 août, elle ajoute : « La politique est une abominable chose, telle que nous la voyons depuis six semaines. Cependant, il y a ici quelques symptômes de meilleures relations avec la France, au moins un très grand empressement pour l'ambassadeur, grande envie de la paix, enfin de bons dehors. Je suppose qu'il y a plus que les dehors. »

La princesse ne se trompait pas. Les premières fureurs s'apaisaient. L'Autriche et la Prusse regrettaient l'injure faite à la France et témoignaient du désir de la réparer. Lorsqu'au commencement de septembre la princesse quitta Londres et rentra à Paris, il y avait partout de sérieux efforts en faveur de la paix. Néanmoins, très inquiète à la pensée que si une guerre éclatait où la Russie serait l'alliée de l'Angleterre, elle-même, en sa qualité de sujette russe, serait obligée de quitter la France et de s'éloigner de son ami, la princesse, dans les lettres qu'elle lui écrivait, révélait tour à tour ses craintes et ses espoirs. Le 12 septembre, après avoir reçu la visite du comte de Kisseleff, ambassadeur de Russie, et du comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche, elle écrivait à Guizot : « Mes ambassadeurs ne croient pas à la guerre. Ils sont très modérés, très calmes; une fort bonne attitude. Ils se louent toujours du Roi. Ils ne se plaignent pas de

Thiers. Apponyi dit seulement qu'il a des vivacités étonnantes et que si l'on faisait comme lui, on se battrait déjà. Cependant, il ne lui attribue pas non plus l'envie de la guerre. Enfin, le langage est convenable. Bulwer (1) a peur véritablement, car je crois qu'il essuie de fréquentes bourrasques. Il cherche à expliquer et justifier Napier (2). Mes ambassadeurs sont plus francs. Ils disent tout bonnement que c'est une action honteuse. Ah! par exemple, ils détestent lord Palmerston. »

Le lendemain 13, elle rend compte d'une conversation qu'elle a eue avec son amie Mme de Flahaut, à qui, depuis quelques jours, elle battait froid à la suite d'un propos malicieux tenu par celle-ci sur Guizot, et qui avait donné lieu entre elles à un échange d'explications écrites :

« J'ai fait ma promenade avec Mme de Flahaut; je suis avec elle comme avec lady Palmerston, bien et pas comme avant. Elle a recommencé des explications sur la lettre. Je lui ai dit que je n'y pensais plus. Elle voulait dire et elle a dit pendant une demi-heure trente mille mensonges. Je les ai écoutés probablement comme on écoute des mensonges, car elle m'a dit :

« — Je vois que vous ne croyez pas un mot de ce que je vous dis.

(1) Chargé d'affaires d'Angleterre à Paris.

(2) L'amiral anglais Napier, qui avait pris sur lui de bombarder Beyrouth sans en avoir reçu l'ordre de son gouvernement.

« J'ai souri et je l'ai assurée que la réponse écrite m'avait parfaitement suffi, et voilà qui est fini. Elle a bavardé, bavardé sur les affaires, bien, dans le sens raisonnable. Après cela, elle m'a dit qu'il y avait une question curieuse à éclaircir, que le ministère disait que vous n'aviez pas su un mot du traité et ne lui en aviez rien dit jusqu'après sa conclusion ; que vos amis, c'est-à-dire une partie de vos anciens amis, disaient que vous aviez toujours été d'opinion qu'il se conclurait et que vous en aviez averti, et souvent. Et elle m'a interrogée. J'ai répondu facilement qu'à Londres on disait et croyait que vous le saviez et que vous l'aviez dit. »

Le 16 septembre, elle laisse là les préoccupations de la politique pour n'écouter que son cœur et exprimer le chagrin que, rentrée en France, elle éprouve d'être loin de Guizot : « J'ai vraiment des moments de grand mépris pour moi et pour vous. Je trouve si intolérablement absurde que nous soyons séparés, vous seul à Londres, moi seule à Paris, chacun au milieu de millions d'habitants, seuls, bien seuls. Eh bien, voyez-vous cet abominable égoïsme qui fait que je vous aime mieux à Londres qu'au Val-Richer ! Je vous veux comme moi, sans compensation, sans distraction, sans plaisir ; pensant à juin, juillet, août ; rêvant à octobre, un doux passé, un charmant avenir, n'est-ce pas ? Mais, il faut qu'il vienne cet avenir. Il faut que nous allions à lui, bien décidés à le conquérir ? »

Le 24 septembre, Mme de Lieven, non encore convaincue que la guerre n'aura pas lieu, est reprise de ses inquiétudes quant à la possibilité pour elle de rester à Paris et elle les exprime avec véhémence.

« Dans un mois, dites-vous, la crise doit être résolue ; mon Dieu, qu'arrivera-t-il ? Ne me flattez pas qu'il y ait aucun moyen de me faire rester à Paris ou en France. C'est impossible. Je ne puis être la seule Russe qui reste en pays ennemi. Jugez donc quelle horreur si la guerre éclate ! Et je la crois plus probable que le contraire. Elle est dans la marche des événements créés par le 15 juillet et dans l'attitude que la France a prise en conséquence. Elle est surtout dans l'intérêt de Thiers. Il est impossible s'il ne remporte pas un triomphe moral en faisant modifier le traité ou s'il ne fait pas la guerre. Il n'y a pas d'autre alternative. Comment espérer qu'on lui fournisse la première ? Je n'y crois plus. On est trop engagé et vous avez trop menacé. Et les puissances se diront qu'il y a bien plus d'avantages pour elles à commencer de suite qu'à attendre, car aujourd'hui vous n'êtes pas encore prêts. Dans six mois, vous le seriez trop. Tout cela a été horriblement mal mené. Il y a des torts de tous les côtés. Mais il ne s'agit plus de cela... Et cependant est-il possible de faire la guerre pour quelques pachalicks ? Vraiment, c'est fou ; mais le monde est fou. »

Le 25, elle est plus calme, elle commence à se ras-

surer. « Apponyi a eu un long entretien hier matin avec Thiers. M. de Metternich s'emploie à arranger. Thiers le trouve long et métaphysique. Il voudrait que cela allât plus vite. Il a été un peu menaçant, un peu doux et toujours un peu drôle. Apponyi, au fond, était moins inquiet hier que ces jours derniers. Tout le monde se demande : « Mais comment ! dire qu'on va « faire la guerre ! Pourquoi ? » Je crois que vraiment, quand le moment suprême arrivera, le ridicule pourrait bien tuer le danger. Que Dieu m'entende !... Les petits États envoient des déclarations de neutralité. Je veux dire Sardaigne et Suède. Les pauvres Allemands n'oseront pas l'être. La Confédération en décidera autrement. »

Pendant ce temps, Guizot conserve plus de sang-froid que son amie. Il ne partage pas ses appréhensions ; il ne croit pas à la guerre, et ses lettres, où ce qui préoccupe si fort Mme de Lieven tient relativement peu de place, témoignent de sa confiance dans le maintien de la paix. Il est vrai que dans le milieu où il vit à Londres, et notamment à Holland-house, on aime la France et on ne veut pas la guerre. Il semble même qu'on évite d'en parler, témoin cette lettre qui nous montre lady Holland sous le jour le plus attrayant et le plus sympathique.

« 14 septembre. — La politique n'a pas tenu grande place hier dans notre quatuor. Lord Holland était tout littéraire et lady Holland toute mélancolique.

Lord Holland m'a montré de ses vers, une longue pièce de vers. Devinez sur quoi... Sur le dictionnaire de Bayle... Bayle ne s'est jamais douté qu'il ferait une telle passion. Pour lady Holland, elle déplorait sa solitude, les longues heures de solitude de ses journées. Elle ne lit tant que parce qu'elle est seule. Nous nous sommes récriés. Personne n'est moins seul qu'elle. Elle a persisté; elle a parlé de l'isolement de la vieillesse, de tous les amis qu'elle avait perdus.

« — Quand je me sens trop seule, quand la tristesse me gagne, je viens dans cette bibliothèque; j'y rappelle tous ceux que j'y ai vus. Je remets Romilly (1) sur cette chaise, Mackintosh ici, Horner là, tous mes amis, de bien aimables amis.

« Elle était vraiment émue et presque éloquente. Je vous répète que c'est la femme de ce pays qui a le plus d'esprit. Elle m'a répété les déclarations les plus tendres et demandé de mes nouvelles. »

A citer encore cette autre lettre où Guizot, peu de jours après le départ de la princesse de Lieven, lui avoue combien la séparation lui a été cruelle et combien il souffre de son absence. Ce n'est pas l'homme politique, le diplomate qui parle ici. C'est l'ami.

« Vraiment, vous me manquez trop. J'ai travaillé hier tout le jour, je viens de dormir toute la nuit. Dès

(1) Ce personnage et les deux dont les noms suivent sont célèbres en Angleterre, Romilly comme orateur, Mackintosh comme philosophe et historien, et Horner comme géologue.

que je cesse de travailler ou de dormir, je tombe dans le vide. C'était si charmant de vous voir deux fois le jour en réalité et tout le jour en perspective. Par ma fenêtre, de la table où j'écris en ce moment, mes regards enfilent Duke-street, jusqu'à Grosvenor-square et Mount-street. C'était l'un de mes deux chemins, précisément la moitié du chemin entre Hertford-house et Stafford-house. Il n'y a plus de Stafford-house, il n'y a plus de chemin. Hertford-house est une grande maison sombre et froide dans un désert.

« Ne me croyez pas pourtant quand je vous dis que vous me manquez trop. Je ne le pense pas. C'est un lieu commun que je dis bêtement, comme le dirait quelqu'un qui me regarderait. Quoi de plus naturel, quoi de plus juste que de sentir à ce point votre absence, l'absence d'une intimité comme la nôtre? C'est tout au plus si j'en jouis assez vivement quand elle est là, si je la regrette assez profondément quand elle a disparu.

« Je vous ai dit souvent, jamais assez, à quel point je trouve le monde médiocre, les affections, les esprits, les relations, les conversations. Je n'en deviens point misanthrope; je me résigne sans humeur. Mais quand je sors de là, quand j'entre dans une autre sphère où tout me plaît, me convient, me suffit, me satisfait pleinement, c'est une joie inexprimable, une joie fière et reconnaissante; c'est le cœur épanoui, l'esprit à l'aise, la vie libre; c'est l'air pur du matin,

le soleil du midi, le plein vent dans les voiles; c'est tout facile, doux, vrai, grand, harmonieux au lieu de tout petit, gêné, factice, commun, incomplet. Non, vous ne me manquez pas trop et je dois bien au bonheur dont j'ai joui de sentir le vide que je sens... Nous retrouverons notre bonheur, n'est-ce pas? »

Quelques jours après, la politique reprenait ses droits, et une dernière lettre de Guizot nous révèle à quel degré la situation, tant à Paris qu'à Londres, était encore troublée à la date du 25 septembre.

« Vous voyez le travail de Paris et de Londres pour nous brouiller, Thiers et moi. L'animosité personnelle devient très vive ici. On se dit convaincu que Thiers veut la guerre. Je nie, je repousse très haut, très ferme. On persiste. On couvre sous cette conviction sa propre obstination. Cela fait une situation de plus en plus périlleuse et délicate. Je dis périlleuse quoique le fond de ma pensée ne soit pas changé. Je ne crois pas à la guerre. Je n'y crois guère plus que je ne la veux. Je la trouverais absurde comme un effet sans cause est absurde. Jamais je ne consentirai à voir dans Beyrouth et Damas une cause suffisante à un si immense effet. Et quoique l'absurde ne soit pas banni de ce monde, cependant il n'y est pas puissant à ce point. Mais, quand on rase de si près le bord, il est impossible, même en ne croyant pas à la chute, de ne pas avoir le sentiment du péril. Et puis, les passions des hommes sont, elles seules, une cause, une cause

qui, dans un moment donné, à propos d'un incident imprévu, peut tout emporter soudainement. C'est là le vrai danger, celui que j'ai constamment mis, que je mets constamment sous les yeux des gens qui ont créé cette situation parce qu'ils n'ont pas voulu y croire. Ils commencent à y croire. Ils commencent à entrevoir la guerre comme possible et, ne voulant pas s'en prendre à la situation qu'ils ont faite, ils s'en prennent à quelqu'un qui la veut, disent-ils, qui travaille sous main à l'amener. Et je passe mon temps à combattre leurs conjectures sur les intentions et leur sécurité sur la situation. »

Cette lettre est une des dernières que Guizot ait écrites de Londres à la princesse de Lieven. Au moment où il l'écrivait, le cabinet Thiers succombait sous le poids des fautes commises par lui au cours de la crise ouverte par les affaires d'Orient et était acculé à la démission par suite d'un grave dissentiment avec le Roi quant aux armements militaires, que celui-ci jugeait suffisants et que Thiers voulait activer. Ce dissentiment éclata entre Louis-Philippe et ses ministres, peu de jours avant la rentrée des Chambres, fixée au 28 octobre, sur la rédaction du discours du trône. Dans les derniers jours d'octobre, le cabinet était démissionnaire, et Guizot, rappelé à Paris, acceptait, dans le ministère Soult, le portefeuille des affaires étrangères, avec le ferme dessein de travailler énergiquement au maintien de la paix.

La nouvelle de son retour paraît avoir jeté Mme de Lieven en une véritable ivresse. Quelques jours avant, dans une lettre de lui, elle avait pu lire : « Je ne voudrais jamais, jamais vous quitter. Si vous pouviez voir tout ce qu'il y a dans mon cœur, si profond, si fort, si éternel, si tendre, si triste ! » Elle même répliquait : « Maintenant, je voudrais la tranquillité, la paix du cottage, votre amour, le mien, rien que cela. Ah ! mon ami, c'est là le vrai bonheur. Et nous n'y arriverons jamais ! » Il y aurait eu cependant un moyen d'y arriver. Ils étaient libres l'un et l'autre ; ils pouvaient se marier et il semble bien que ce mariage eût comblé les vœux de Guizot. Le bruit a toujours couru que la princesse n'y voulait consentir qu'autant qu'elle aurait gardé son titre et le nom de son premier mari, combinaison à laquelle Guizot se refusa parce qu'il la jugeait humiliante pour lui. D'autre part, on racontait vers la même époque que Mme de Lieven se promenant un jour en voiture au bois de Boulogne, avec son amie la comtesse de Nesselrode, celle-ci lui avait posé cette question.

— Ma chère, on dit que vous allez épouser Guizot. Est-ce vrai ?

Et la princesse d'éclater de rire et de s'écrier en se renversant sur les coussins :

« — Oh ! ma chère, me voyez-vous annoncée Madame Guizot !

Il ne nous est pas permis de mettre en doute l'au-

thenticité de ces paroles. Mais elles s'accordent bien mal avec ce qu'on sait du dévouement passionné que ne cessa de prodiguer la princesse à son ami et, encore qu'on ait raison de dire que le cœur de la femme est un abîme insondable de contradictions et de caprices, elles ne contredisent pas la possibilité d'un mariage religieux contracté à Londres, et tenu rigoureusement secret, d'autant plus explicable qu'ils appartenaient tous deux à la religion luthérienne. Cette hypothèse ne paraîtra pas invraisemblable quand on aura lu ces quelques lignes tracées par Mme de Lieven, la veille même du jour où elle attendait Guizot : « Demain ! demain ! que le dimanche est un beau jour ! (Le 30 août était un dimanche.) Demain, huit semaines révolues depuis que nous nous sommes donnés bien solennellement l'un à l'autre, pour cette vie, pour l'éternité ! »

Voilà de graves et significatives paroles dans lesquelles, sous le voile de mystère qui les couvre, il est bien difficile de ne pas voir une allusion à un engagement éternel, pris sinon devant les hommes, du moins devant Dieu. Quel il fut ? Nous l'ignorons puisque Guizot lui-même a démenti l'hypothèse qu'elles autorisent. Au lendemain de la mort de son amie, il écrivait à lord Aberdeen : « Il me revient que quelques personnes, en Angleterre comme en France, croient et disent que nous étions mariés en secret. Si ce propos-là vous arrive, je vous prie de

le démentir absolument. Rien de secret ne nous eût convenu, ni à l'un ni à l'autre. De plus, je n'aurais jamais épousé personne sans lui donner mon nom, et elle tenait au sien. Nous avons raison tous deux. »

Pendant les années qui vont suivre, la princesse de Lieven et Guizot ne se quitteront guère. Ils goûteront dans sa plénitude le bonheur d'un beau rêve réalisé, dont nous avons décrit déjà les douceurs et les ivresses et sur lequel il n'y a pas lieu de s'attarder. Ce qu'il convient seulement d'en retenir, c'est que durant cette période et jusqu'au jour où la mort ravira à Guizot son amie, leurs lettres deviendront plus rares. Vivant maintenant tout près l'un de l'autre, ils sont dispensés de s'écrire ; on ne s'écrit pas quand on peut se voir et se parler tous les jours, plusieurs fois par jour. Lorsque encore ils seront amenés, par des séparations accidentelles et brèves, à renouer leur correspondance, leurs lettres n'exprimeront plus au même degré la tendresse passionnée des années antérieures. Ce n'est pas qu'ils soient moins attachés l'un à l'autre ni que leur affection ait perdu de sa force. C'est qu'elle est entrée dans la période de la possession définitive. Ils ont acquis la certitude de son indestructibilité. Trop d'occasions leur sont quotidiennement offertes de s'en prodiguer verbalement les témoignages pour qu'ils soient encore à en protester quand ils s'écrivent.

CHAPITRE VI

LA REINE VICTORIA EN FRANCE

I

A dater du mois de novembre 1840, les lettres qu'échangent encore la princesse de Lieven et Guizot ne sont plus que le récit des événements qui s'accomplissent quand ils se trouvent séparés et dont une ancienne et douce habitude les dispose à s'entretenir. Tel est plus particulièrement le caractère de leur correspondance, du 31 août au 5 septembre de l'année 1843, durant le voyage que fit en France la reine Victoria. Ce voyage est un des grands événements du règne de Louis-Philippe. Il marque l'apogée du cabinet Guizot. Il représente le prix des efforts faits par ce ministre pour effacer le souvenir des dissentiments qui s'étaient élevés, en 1840, entre l'Angleterre et la France et substituer aux défiances longtemps entretenues à dessein par le cabinet Palmerston ce régime de « l'entente cordiale » auquel on ne peut reprocher que de s'être établi au prix de

concessions parfois un peu humiliantes pour le patriotisme français.

A cette époque, le gouvernement de Louis-Philippe est encore l'objet de la malveillance de l'Europe. Les souverains légitimes qui règnent à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Berlin persistent à considérer le roi de 1830 comme un usurpateur, comme un intrus. Sous des formes qui varient suivant les circonstances, ils le tiennent en suscipion. Le tsar Nicolas en donne la preuve à toute heure. Le roi de Prusse allant à Londres évite de passer par Paris. La France ne peut véritablement compter que sur l'Angleterre, et encore ne sait-elle bien dans quelle mesure elle y peut compter. C'est en ces circonstances que la jeune souveraine qui règne à Londres depuis quatre ans se décide tout d'un coup à venir visiter à Eu la famille royale.

Dès le mois de juin, elle fait part à ses ministres, lord Aberdeen et sir Robert Peel, de son projet, qu'ils approuvent. Elle leur demande de le tenir secret jusqu'à la fin de la session parlementaire, afin de conjurer les manœuvres qui pourraient l'entraver. Le secret est bien gardé et c'est seulement dans la seconde quinzaine d'août que le roi Louis-Philippe, installé à Eu, est averti du dessein de la Reine. La nouvelle le comble de joie. Cette visite va faire cesser l'interdit dont il est l'objet de la part de l'Europe, et sans espérer encore que l'exemple de la souveraine anglaise aura

des imitateurs, il est convaincu que l'événement va lui donner plus de force, de crédit et d'influence.

Il en fait part à Guizot, qui se repose au Val-Richer des fatigues de la session récemment close. Le 26 août, il lui écrit : « Je vous conseille de venir au plus tard jeudi afin que nous puissions bien nous entendre et bien causer avant la bordée. » A ce moment, la princesse de Lieven réside aux environs de Versailles, au cottage de Beauséjour, où elle a pris ses quartiers d'été. C'est là qu'elle apprend la grande nouvelle. En songeant au profit qu'en retirera le ministère dont son illustre ami est l'âme et le bras, elle est ivre de satisfaction. En attendant qu'elle reçoive de lui les détails de la visite royale dont, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, il sera le témoin obligé, à côté du Roi, elle recueille, grâce à ses rapports avec les diplomates accrédités à Paris, et lui transmet les informations propres à lui révéler les sentiments que leur suggère la résolution de la Reine. Ce sentiment, c'est du dépit. A l'exception de l'ambassadeur russe, M. de Kisseleff, qui entretient avec la princesse de Lieven, sa compatriote, des relations amicales et que son attachement dispose à se réjouir de ce qui la réjouit elle-même, ils sont tous ou presque tous plus ou moins mécontents.

Le représentant de l'Autriche, le comte Apponyi, dissimule à peine son humeur. Le 30 août, Mme de Lieven étant allée le voir, il l'accueille par ces mots :

— Elle vient donc, cette petite reine! Caprice de petite fille. Un roi n'aurait pas fait cela.

— Pourquoi donc, s'il en avait eu l'envie? réplique la princesse piquée au vif.

— L'envie ne lui en serait pas venue.

— Possible. Ce n'en est pas moins un grand événement qui fera beaucoup d'effet partout.

— Je ne crois pas, reprend l'ambassadeur autrichien. On dira que c'est une fantaisie de petite fille.

— Fantaisie acceptée par des ministres qui ne sont pas des petites filles.

— Oui, ils sont très plats et tremblants devant elle.

— En tout cas, voilà, parmi les souverains de l'Europe, le plus considérable peut-être et celui qui ne se dérange jamais qui vient faire visite au Roi. C'est un grand précédent.

Le comte Apponyi hausse les épaules et ricane :

— Le Roi se trompe bien s'il croit pour cela que les autres feront autrement qu'ils n'ont fait jusqu'ici. Personne ne viendra.

— On se passera mieux des autres visites puisqu'on aura eu celle-ci. En vérité, voilà bien du dépit, ajoute Mme de Lieven. On m'avait bien dit que messieurs les diplomates étaient mécontents.

Le comte Apponyi devient rouge, essaye d'atténuer l'effet de ses premières paroles.

— Moi, je ne suis pas mécontent, déclare-t-il. Nous sommes si bien avec l'Angleterre, nous sommes si

sûrs d'elle que nous serons bien aises de cette visite.

« Il est vraiment trop bête, écrivait Mme de Lieven à Guizot en lui envoyant le compte rendu de cet entretien... Ce qui est bien sûr, c'est que l'humeur de l'Europe sera grande, et cela doit bien vous prouver que le continent, sans exception, est malveillant pour ici. Gardez l'Angleterre, c'est votre meilleure pièce. »

En sortant de l'ambassade d'Autriche, elle allait à l'ambassade d'Angleterre et y recueillait une note bien différente. « J'ai vu les Cowley; ils sont dans le troisième ciel. Les lettres de Londres, hier, de Henry Gréville, disaient que la Reine ne passerait à Eu qu'un jour et qu'elle viendrait décidément à Paris... — « Vraiment, plus on songe à cet événement, plus on le trouve grand, immense. Soyez-en bien content et pas trop orgueilleux. Accueillez-bien la Reine, soignez bien le prince; vous ne sauriez trop faire dans ce genre. »

Comme, ce même jour, elle est en velléité de visites, elle se rend chez le comte Molé, Molé la victime de la coalition de 1838, non encore consolé de l'injustice de sa chute, gardant quelque rancune à ceux qui se sont unis pour le renverser et à Guizot peut-être plus qu'aux autres, parce qu'il ne l'avait pas cru susceptible de se prêter à des alliances équivoques, à des compromissions louches. Mme de Lieven tient à savoir ce qu'il pense de cette visite royale qui va consolider son rival. Elle s'attend à le trouver aussi mécontent

que l'ambassadeur d'Autriche. Mais elle est bien vite détrompée. Le comte Molé est un patriote. Il considère l'événement comme heureux pour son pays, et il s'en réjouit. « Il était évidemment m'attendant de pied ferme, mande à Guizot Mme de Lieven. Il n'y avait personne. Pendant la première demi-heure, on chercha tous les sujets indifférents. J'étais fort déterminée à ne pas parler de la reine d'Angleterre pour voir jusqu'où il pousserait le mauvais goût de ne pas faire mention de la chose qui le préoccupait le plus. Enfin je nomme le duc d'Ossuna, que je venais de voir. M. Molé me demande s'il m'avait parlé du voyage de la Reine. — « Non », ce qui était vrai; alors il dit :

« — Pour mon compte, je suis enchanté de ce voyage, c'est un excellent événement. Et puis mon plaisir est double, par le dépit que cela cause à certaines gens. C'est même fort drôle.

« — Comment? qui?

« — Oh! d'abord le faubourg Saint-Germain. Ils en crèvent : et puis on en crève dans toutes les langues. Hier, à la soirée des Apponyi, c'était impayable. Ces pauvres diplomates! Quand je disais à l'un d'eux, et je me suis donné le plaisir de le dire à chacun : — « Ah! bien, la reine d'Angleterre arrive; » on me répondait par : — « Avez-vous lu le *National*? — Non, Monsieur, Je ne le lis jamais. » — Tout ce que j'ai pu obtenir d'eux c'était ceci : « C'est un grand événement » ; et puis ils baissaient la tête avec un air capable. En

vérité, c'est trop peu déguisé et tous étaient comme cela. Évidemment c'est une grande déroute, mais c'est trop le montrer.

« — Vous souvenez-vous, Monsieur le comte, d'une petite confidence que vous m'avez faite, il y a quelques années? Vous me disiez : le corps diplomatique n'a pas d'esprit.

« — Oh! pour cela c'est vrai. Eh bien! la seule personne convenable dans le salon Apponyi était le duc de Noailles. Il me dit : « C'est un événement très important, un grand raffermissement pour la dynastie, « et je comprends que le Roi et toutes les personnes qui « lui sont attachées en soient fières et contentes. »

Entre ces racontars dont Mme de Lieven se fait l'écho, c'est de celui qui concerne Molé, dont il connaît les sentiments peu bienveillants à son endroit depuis des événements qui ont divisé le parti conservateur, que Guizot est le plus touché. Néanmoins, dans l'opinion exprimée par l'ancien ministre quant à la visite de la Reine, il voit plus encore une preuve d'esprit que l'expression d'une conviction. « Molé a de l'esprit, répond-il à son amie, je le savais. Mais l'humeur le lui ôte quelquefois. L'humeur de tous les autres m'amuse infiniment. L'enfantillage m'étonne toujours un peu. Pourquoi avoir de l'humeur quand on ne peut et ne veut rien faire? Soyez tranquille, je ne serai pas trop orgueilleux. Mais je vois bien tout ce que ceci vaut. »

Il y avait quelque injustice à traiter aussi légèrement l'opinion de Molé. Elle était sincère autant qu'était ardent le patriotisme qui la lui inspirait. On n'en saurait douter quand on lit la lettre qu'après la visite de la Reine il écrivait au baron de Barante, alors ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg :

« Je pense de la visite de la reine d'Angleterre tout ce que vous pensez; seulement, elle m'a un peu surpris. Je savais que l'idée en était venue depuis longtemps et que cette jeune Reine avait eu le bon goût de prendre dans le gré le plus tendre nos princesses. C'est, soyez-en sûr, un événement que cette visite, et un événement des plus heureux. Le charme est rompu et le sentiment même le plus septentrional l'a bien senti. Il fallait voir à Paris le dépit et même la rage concentrée de la diplomatie et l'accent lugubre de tel personnage, répétant le mot adopté : « C'est un événement. » Loin que cette visite rende les affaires plus faciles entre les deux pays, je parie qu'elle rendra la Chambre plus ombrageuse et le pays plus défiant. Mais le continent changera de ton et pour peu que notre intérieur ne lui paraisse pas trop révolutionnaire, les rapports avec lui seront différents. »

Sur ces entrefaites, Mme de Lieven apprend que l'ambassadeur russe, comte de Kisseleff, qu'elle croyait entièrement acquis à sa manière de voir, a fait chorus avec ses collègues les plus malveillants du corps diplomatique. L'un d'entre eux ayant offert de parier

qu'au dernier moment la Reine se raviserait et ne viendrait pas, Kisseleff a commis l'imprudence de s'associer à ces propos. Et la princesse de le mander aussitôt à Beauséjour afin de lui donner à entendre qu'il s'engage dans une mauvaise voie.

« Kisseleff est venu hier à Beauséjour avant mon départ. Je voulais lui dire que le corps diplomatique se conduisait très sottement et lui insinuer par là la convenance de dire et de faire autrement. Il s'est avoué coupable des paris ; il les regrette extrêmement. Je l'ai rassuré. J'ai dit que, quoiqu'on les sût, on n'y ferait pas attention. Mais il faut qu'il règle son langage. Il a affirmé, et je le crois, qu'il dit à tout le monde en parlant de ce voyage : « C'est un très grand événement ; » et lorsqu'on lui jette à la face « la petite fille », il dit : « Une petite fille qui est un roi, qui arrive flanquée de ses vaisseaux de ligne et accompagnée de son ministère : c'est le gouvernement, c'est l'Angleterre. » Je l'ai loué et exhorté à continuer. Quand on a de l'esprit, c'est comme cela qu'il faut faire. Je voulais sérieusement rendre service à Kisseleff, et je suis sûre de mon fait en faisant ressortir que tous ses collègues sont des sots. »

II

Pendant ce temps, à Eu, tout se préparait, sous la direction personnelle du Roi, en vue de donner à la réception des visiteurs d'Angleterre un éclat digne de la cour de France. Louis-Philippe qui avait déjà auprès de lui sa femme, ses filles : la princesse Louise, mariée au roi des Belges, et Clémentine, mariée au prince Auguste de Cobourg, mandait en toute hâte ses fils : le duc d'Aumale, le prince de Joinville et le duc de Montpensier. Seul, le duc de Nemours était dispensé de venir. Il commandait alors le camp de Plélan en Bretagne; il y dirigeait de grandes manœuvres. On n'avait pas cru possible de les interrompre. D'autre part, le roi veillait lui-même à tous les détails de l'installation; faisait arriver de Paris des canons, des invalides pour les servir; « de l'argenterie, de la porcelaine ». Afin de parer à l'insuffisance des logements, il ordonnait de dresser dans le parc du château une douzaine de baraques en bois, sur les toits desquelles on jetait de la toile à voile goudronnée et qu'on meublait d'une soixantaine de lits envoyés de Neuilly. « Ce sera une espèce de *smala* où le duc d'Aumale donnera l'exemple du coucher, comme il a donné celui de charger la *smala* d'Abd el-Kader. »

Le 31 août, dans une lettre à son amie, Guizot trace de ces préparatifs le tableau le plus vivant : « Je quitte le Roi pour vous écrire. Il vient de me promener dans la *smala*, dont il est épris comme si c'était celle d'Abd el-Kader et qu'il l'eût prise lui-même. Il est singulièrement jeune, parfaitement heureux de ce qui arrive par les grandes raisons et par les raisons jeunes ; charmé de bien arranger et montrer son palais comme de veiller aux intérêts de son trône. Il aura de très bonnes conversations, très franches avec lord Aberdeen, s'entend. Avec la Reine pas un mot de politique, à moins qu'elle ne le provoque.

« La Reine arrivera samedi, toujours *vind. and weather permitting*, qui sont excellents en ce moment. Galanterie du ciel bien nécessaire, car on n'entre pas au Tréport comme on veut. Le prince de Joinville est parti hier pour Cherbourg, où il est allé attendre la Reine, qui n'y sera que demain dans la journée, et seulement pour voir le port et prendre un pilote. On est convaincu ici qu'elle n'ira pas à Paris. Rien de ce qui est venu d'elle ne donne lieu de le supposer. On s'attend à trois jours de séjour. Un grand déjeuner dans la forêt pour un jour ; magnifique promenade. Un spectacle pour un autre jour.

« Il y a eu bien des incertitudes quant au spectacle. Duchâtel s'est plaint qu'on ait choisi le Gymnase, d'abord parce que c'est le seul théâtre qui n'ait pas voulu fermer aussi longtemps que les autres à la

mort de M. le duc d'Orléans ; ensuite parce qu'il est devenu ennuyeux. Le Roi a trouvé qu'il avait raison et le Gymnase est congédié. A sa place l'Opéra-Comique et le Vaudeville, votre ami Arnal.

« La grande calèche dans laquelle le Roi ramènera la Reine du Tréport est vraiment belle et de bon goût. Place pour les deux familles royales au complet.

« La Reine sera au rez-de-chaussée, dans l'appartement des Belges, convenable et tout plein de curieux portraits. On met dans sa chambre un très grand lit, un lit anglais. Les tapis sont ôtés. Le Roi me demande si je suis d'avis de les remettre. Je dis que non. Il fait chaud et les parquets sont très beaux, beaucoup plus beaux qu'aucun parquet anglais.

« La *smala* est vraiment un village de tentes en bois, qui seraient somptueuses en Afrique. Le duc d'Aumale et le duc de Montpensier, qui arrivent demain, y logent. Le duc de Nemours ne revient pas. On a pensé qu'il ne devait pas quitter son camp, laisser là dix mille soldats oisifs et dans l'attente, et toute la population en mécompte. Je crois qu'on a eu raison.

« C'est lady Canning et miss Leeds qui accompagnent la Reine. Lord Aberdeen a mon appartement ordinaire. J'en ai un bien plus petit et plus simple, mais très suffisant près du sien. La ville est pleine, archi-pleine, surtout d'Anglais qui viennent de Dieppe, du Havre et de Boulogne, même de Southampton et

de Brighton. Un petit cabinet, place pour un lit et une chaise, se loue 25 francs pour une soirée. Le Roi a été obligé de louer quarante chambres dans la ville.

« Je vous conte tout pêle-mêle, comme tout est et se fait sous mes yeux. Pourtant, tout est à peu près prêt, et si la Reine arrivait demain, elle serait reçue convenablement.

« Je suis arrivé à neuf heures, après une nuit très belle et très douce. J'ai assez dormi et pensé à vous tour à tour, peu à la Reine d'Angleterre. La Reine des Belges m'a dit à déjeuner qu'un des plaisirs qu'elle se promettait de son voyage était de me revoir.

« La Reine est encore ébranlée de l'accident du pont (1). La chance était vraiment affreuse, et sans la vigueur et la présence d'esprit du second postillon, on ne conçoit pas ce qui eût pu les sauver. La Reine se méfiait de ce pont et ne se souciait pas d'y passer.

« — Je dirai mon *meâ culpâ* toute ma vie de ne l'avoir pas fait descendre, m'a dit le Roi.

« Le petit Paris n'a pas eu peur du tout, ni du coup de canon qu'il venait de tirer. Cela a plu au Roi. Mme la duchesse d'Orléans y était, et aussi le duc de

(1) Allusion au péril qu'avait couru, quelques jours avant, la famille royale en traversant, dans une voiture attelée de quatre chevaux, le pont qui reliait le Tréport à Mers, au-dessus d'une écluse. Deux des chevaux franchirent le garde-fou et si l'attelage et la voiture ne suivirent pas, ce fut grâce à la présence d'esprit du second postillon qui coupa les traits. On trouve le récit de cet accident dans une lettre de la duchesse d'Orléans, citée dans l'ouvrage que lui a consacré la marquise d'Har-court.

Chartres, le prince et la princesse de Cobourg, le duc d'Aumale, tous, excepté Madame.

« — Nemours a bien failli être Roi, m'a dit la Reine à déjeuner. Dieu se plait à entr'ouvrir et à refermer l'abîme. »

« Le Roi est allé se promener. Je lui ai demandé la permission de vous écrire. La poste part à deux heures. Il me reprendra à son retour. Adieu! Adieu! Quel beau temps! J'ai voyagé jusqu'à huit heures et demie dans un brouillard énorme. Le soleil a lui sur Eu au moment où j'approchais. En dix minutes, le brouillard a été balayé... Voilà la musique qui annonce le départ du Roi pour la promenade. On a fait venir de Londres le *God save the queen* et la musique du régiment l'apprend. On a aussi la marche saxonne du prince Albert. »

Une question bien autrement importante que toutes celles dont la réception de la souveraine anglaise au château d'Eu obligeait le Roi à se préoccuper, c'était de savoir si elle irait à Paris. Lors d'une récente visite de l'Empereur de Russie en France, la seconde, nous avons vu la même question se poser, émouvoir l'opinion et provoquer avec les polémiques les plus ardent les incidents les plus inattendus. Rien de pareil en 1843. L'opinion ne se passionne pas au même degré. La perspective d'une alliance anglaise ne cause aucune excitation, n'allume aucun enthousiasme. L'émotion n'est vive que dans les milieux offi-

ciels où, tout comme en 1901, on ne désire pas — et pour des causes analogues — que les hôtes royaux honorent Paris de leur visite.

« Je me lève, écrit Guizot à Mme de Liéven le 1^{er} septembre; j'ai bien dormi. J'étais fatigué, hier soir. Je dors dans ma voiture comme il y a vingt ans, et ma voiture est beaucoup meilleure qu'il y a vingt ans. Mais, j'ai vingt ans de plus. Je suis très reposé ce matin.

« La Reine ira-t-elle à Paris? *That is the question.* Personne n'en sait rien. Sébastiani, qui est arrivé hier de Londres, dit oui. La Reine des Belges persiste à dire non. En tout cas, le Roi lui proposera et insistera. C'est mon avis comme le sien. Nous en tremblons pourtant. Des cris de polissons, un coup de scélérat, tout est possible en ce temps et de notre temps. Nous avons fini hier, le Roi et moi, par nous troubler beaucoup l'un et l'autre en en parlant. Cependant la conclusion est restée la même. Il faut proposer et insister convenablement. Si elle ne veut pas, c'est bien; si elle veut, nous ferons comme si nous ne craignons rien, et tout ira bien.

« Si elle veut, le Roi lui offrira deux logements : Saint-Cloud ou les Tuileries, à son choix. Aux Tuileries, l'appartement de la duchesse de Nemours, en y joignant celui de la Reine des Belges, qui y touche. Ce sera bien. Mais Saint-Cloud serait mieux, plus beau, plus gai et plus sûr. Comme elle voudra. Je suis

ravi qu'elle vienne. Je serai très heureux quand elle sera partie.

« Elle est très aimable, car elle veut l'être beaucoup. Elle a dit aux princes que depuis longtemps, elle était décidée à mettre le pied sur un bâtiment français avant tout autre et à entrer dans le palais du Roi avant tout autre. Les récits de Sébastiani sur son gouvernement sont aussi bons que ceux de l'intérieur de la famille sur elle-même : Peel, Aberdeen et le duc de Wellington excellents, parlant de l'épreuve qu'ils viennent de faire de nous et de notre politique en Espagne comme d'un fait décisif; Peel parlant de moi en termes qui font dire à Sébastiani : « C'est un « ami que vous avez là. »

Une autre question préoccupait aussi le Roi et son entourage : « Le Roi ira-t-il en mer au-devant de la Reine, pas loin, mais enfin en mer, en rade du Tréport? Il le veut, et il a raison. On s'y oppose beaucoup autour de lui. On me demande de m'y opposer. La Reine des Belges m'en a conjuré hier. On a l'esprit frappé des accidents. L'entrée du Tréport est difficile et il y a peu d'heures dans la journée où elle soit possible. Le Roi pourrait se trouver retenu dehors avec la Reine Victoria. Les deux souverains hors de chez eux et ne pouvant rentrer chez eux ni l'un ni l'autre, il y aurait à rire. Pourtant je suis de l'avis du Roi. La prudence est bonne et aussi la crainte de faire rire. Mais on ne ferait rien si on ne savait pas

courir la chance de faire rire et pleurer. Et puis vraiment, il n'y aura lieu ni à l'un ni à l'autre. En soi, la chose me paraît simple et convenable.

« Le prince de Joinville a un autre petit ennui. Ses deux steamers, le *Pluton* et l'*Archimède*, ne marchent pas aussi bien que le steamer de la Reine, qui est un bâtiment fort léger sur lequel on a mis une énorme machine de la force de 450 chevaux. Il craint de ne pouvoir la suivre de Cherbourg au Tréport. La princesse de Joinville est bien gentille, grave comme un bonnet de nuit en l'absence de son mari. Elle ne peut pas s'y habituer. Elle a quatre heures de leçon par jour, histoire, géographie, littérature, français, dessin. »

A côté de ce trait sur la princesse de Joinville, il convient de placer la jolie silhouette que, dans la même lettre, Guizot nous trace d'elle et le récit de l'incident qui lui donne l'occasion de le faire :

« Je viens d'avoir un rare honneur. J'entre dans la salle à manger. La Reine prend la princesse de Joinville à sa droite, et me fait signe de me mettre à côté d'elle. Mme du Rouvre, à qui je donne le bras et qui n'a pas vu le signe, me dit : « A côté de la princesse « Clémentine. » Je n'en tiens compte et me mets à côté de la princesse de Joinville.

« — Mais non, non, me dit Mme du Rouvre.

« — Mais si, dit avec un peu d'impatience la princesse de Joinville, la Reine l'a dit.

« — C'est qu'en général on ne met personne à côté d'elle ; elle ignore tant toutes choses !

« En effet, je ne l'ai jamais vue qu'entre deux princes ou princesses. On a fait une exception pour moi ; la Reine l'a voulu et la princesse en avait envie. J'ai causé. Parfaitement naïve, ignorante, vive, se tenant bien droite, le ton un peu brusque, elle attendait que je lui parlasse et se tournait vers moi un peu impatientée quand j'étais quelque temps sans lui parler. A tout prendre, j'en ai reçu une impression agréable. On a trop peur de ses ignorances. »

Guizot laisse là sa lettre. Quelques heures plus tard, au moment de la fermer, il y ajoute ce qui suit :
« Pour le coup, ceci pour vous seule. Décidément la Reine des Belges insiste pour qu'on ne presse pas la Reine de venir à Paris. Elle en aurait envie, mais elle ne peut guère. Elle a promis de ne pas s'éloigner des côtes. On se croirait obligé de nommer une espèce de conseil de Régence si elle s'enfonçait bien loin. L'insistance l'embarrasserait. Elle craindrait que le refus ne fût une maussaderie. Voilà le dernier état de la question. »

Empruntons encore à cette lettre-journal quelques détails et d'abord cette description de l'appartement qu'on a préparé pour les augustes visiteurs, description qui fera sourire, tant s'y manifestent la simplicité de goût de la famille royale et le caractère un peu bourgeois de l'installation.

« L'appartement de la Reine est bien arrangé : un bon salon avec un meuble de beau Beauvais; fond rose et des fleurs, d'un travail admirable. Un bon cabinet pour le prince Albert en velours cramoisi. La chambre à coucher — j'oublie la couleur — grande et très pleine de meubles. Un lit immense, jaune, je me souviens, en face de la cheminée. Au fond du lit, un grand portrait de la Grande Mademoiselle à plus de cinquante ans, grosse, forte, le nez en l'air, quoique long, l'air hautain et étourdi, bien comme elle était. Des portraits dans toutes les pièces. En face du lit de la Reine, à droite de la cheminée, le père de l'empereur Napoléon et M. de Lafayette. A gauche, trois princes de la maison de Bourbon, anciens. Je ne sais lesquels. Après la chambre de la Reine, son cabinet, pas grand, fort joli. Beaucoup de petits comforts inspectés par le Roi avec un soin incroyable. Il était bien encore en colère hier parce que les serrures n'avaient pas bonne mine. Elles auront bonne mine.

« J'ai vu hier Mme la duchesse d'Orléans bien triste. Je la trouve un peu engraisée, mais fatiguée et le teint échauffé. Bon et beau naturel, soyez-en sûre. Elle viendra un peu le soir dans le salon de la Reine. Ce sera sa rentrée dans le monde. Le comte de Paris est à merveille gras, gai, l'œil ferme et tranquille. Le duc de Chartres bien grêle et bien vif. Je l'ai vu hier au Tréport. Le comte d'Eu sur les bras de sa nourrice, un superbe enfant.

« Le camp de Plelan va très bien. Parmi les légitimistes bretons l'ébranlement est général, et la masse de la population accourt au camp avec avidité. Les curés, très puissants là, se rallient tous. Le duc leur convient. Et les soldats aussi plaisent au peuple. La Bretagne n'avait rien vu de pareil depuis on ne sait combien d'années. Les comédiens de Vannes sont venus s'établir au camp. On s'amuse utilement. A propos des comédiens, nous aurons ici lundi l'opéra-comique et le vaudeville, *Jean de Paris* et les *Deux Voleurs*. Qu'est-ce que les *Deux Voleurs*? Arnal y est-il?

« Il faut pourtant que j'écrive à d'autres. Nous serons probablement convoqués tout à coup après le déjeuner, pour nous rendre au Tréport. Dès que la flottille de la Reine sera en vue, trois coups de canon l'annonceront. Nous endosserons notre uniforme, nous monterons dans les calèches et Dieu sait quand nous reviendrons, à quelle heure je veux dire. Les approches, la marée, le débarquement, les cérémonies, rien ne finit. Cette lettre-ci partira donc sans que je puisse rien y ajouter, par le courrier de deux heures. Mais je vous écrirai ce soir par l'estafette. Il n'y avait rien à faire du télégraphe. On n'aurait pu aller le rejoindre qu'à Boulogne, à vingt-huit lieues d'ici. »

« Il fait toujours très beau et bon vent d'ouest. La Reine, la nôtre, avait grand'peur que l'autre Reine n'arrivât cette nuit. Le danger est passé.

« Les Cowley sont arrivés hier à trois heures. J'ai été les voir sur-le-champ en revenant du Tréport, où j'étais allé, avec Mackau, m'assurer de tous les préparatifs. Ils ont l'air bien contents. Mais lord Cowley, qui avait dit abord le contraire, dit que la Reine n'ira pas à Paris; qu'elle ne le peut pas, cette fois. Nous verrons bien. Je crois qu'elle n'ira pas.

« Le corps diplomatique de Londres ne voulait pas croire au voyage. Là aussi on pariait, Brunnow comme Kisseleff. Lord Aberdeen y a été très favorable, quoiqu'il souffre beaucoup en mer. »

Telle que nous connaissons la princesse de Lieven, il n'est pas douteux qu'elle devait prendre à ces récits le plus vif intérêt. Ils lui offraient, entre autres satisfactions, celle d'alimenter ses entretiens et les correspondances qu'elle entretenait avec nombre de membres du corps diplomatique. On en retrouve l'écho dans ses lettres à Barante publiées depuis. Mais ce qu'elle n'a dit ni à lui ni à d'autres, c'est que, parmi ces innombrables détails par la confidence desquels Guizot l'associait incessamment à sa vie, il en était un auquel il n'attachait pour sa part aucune importance, qui l'avait subitement jetée dans une véritable angoisse et la faisait trembler pour les jours de son ami. La preuve en est dans la lettre qui suit, en date du 2 septembre :

« Je vous en prie, pas de galanteries en mer. Que le Roi n'aille pas au devant. La bonne grâce serait

quand elle approchera et lorsque son bâtiment sera en rade, c'est-à-dire en parfaite sûreté, que le Roi monte en bateau ouvert pour la recevoir. Il est clair qu'il faut un bateau dans tous les cas. Je ne connais pas votre Tréport; mais s'il est fait comme d'autres ports, le bateau à vapeur n'arriverait pas jusqu'au bord. Il faut toujours se mettre en chaloupe pour aborder. C'est donc chaloupe que je voulais dire, et encore j'ai bien envie de m'en dédire. Je ne suis pas le moins du monde de votre avis sur ces sortes d'entreprises. Là où il y a la plus petite chance d'un très grand malheur, il faut s'abstenir, traduction littérale d'un dicton anglais. Que le Roi reste chez lui. Et surtout, pour Dieu! que vous y restiez. Je n'aime pas toutes ces aventures. Ah! ce que je voudrais qu'elle fût déjà là! Votre lettre me fera trembler jusqu'à demain, et puis je recommencerai. Vous me rendez très *nervous* par cette chance d'une promenade en mer. Si la Reine n'est pas arrivée demain quand vous lirez ceci, suivez mon conseil : je vous en conjure, écoutez-moi! »

Et comme si ce n'était pas assez de cette supplication un peu puérile, Mme de Lieven y ajoute ce post-scriptum qui donne la mesure de ses alarmes :

« Je me suis dit souvent que dans la vie on ne sait jamais de quoi on se réjouit, de quoi on s'afflige. Nous nous sommes si réjouis de l'arrivée de cette Reine! Dieu sait s'il n'en sortira pas un malheur! Je ne crois

pas du tout à des accidents à Paris, c'est impossible. Ce que je crains, c'est vous qui êtes un écervelé avec vos idées d'aller au-devant d'elle en mer. Je suis en grand train de brutalités, tant je suis en colère, inquiète, malheureuse. Je n'ai plus de *good sense* du tout.

« Je suis fort d'avis qu'il faut inviter la Reine à venir à Paris, mais je ne vois pas pourquoi insister. D'ailleurs, par Aberdeen, vous saurez bien si cela convient. Vous ferez la politesse, mais il doit bien savoir à l'avance s'il est bon que la Reine l'accepte.

« N'allez pas en mer, n'y allez pas. Je voudrais vous crier cela aux oreilles, d'ici au moment où je saurai la bonne nouvelle qu'elle est à Eu. Encore une fois adieu, et n'y allez pas. Adieu! »

Lorsque ces recommandations parvinrent à Guizot, la reine Victoria venait d'arriver à Eu. Partie de Southampton le 28 août, accompagnée du prince Albert, son époux, et de son ministre des affaires étrangères, lord Aberdeen, elle s'arrêtait les jours suivants dans divers ports anglais de la Manche et gagnait ensuite le Tréport. Elle y était attendue et le Roi se tenait prêt à se porter à sa rencontre aussitôt que son yacht serait signalé. Dans la soirée du 2 septembre, Guizot écrivait à la princesse de Lieven :

« Je rentre dans ma chambre. Vous saurez, vous seule, mes premiers mots de récit. Il y a des choses auxquelles je sacrifierais de grand cœur le plaisir que

je viens d'avoir. Il y en a, mais pas beaucoup. A cinq heures un quart, le canon nous a avertis que la Reine était en vue. A cinq heures trois quarts, nous nous sommes embarqués, le Roi, les princes, lord Cowley, l'amiral de Mackau et moi, dans le canot royal, pour aller au-devant d'elle. Nous avons fait en mer un demi-mille. La plus belle mer, le plus beau ciel, la terre couverte de toute la population des environs. Nos six bâtiments sous voiles, bien pavoisés. Pavillons français et anglais saluèrent bruyamment, gaiement. Le canon couvrait à peine les cris des matelots. Nous avons abordé le yacht. Nous sommes montés. Le Roi ému, la Reine aussi. Il l'a embrassée. Elle m'a dit :

« — Je suis charmée de vous revoir ici.

« Elle est descendue avec le prince Albert dans le canot du Roi. A mesure que nous approchions du rivage, les saluts de voix et de canons redoublaient, s'animaient. Ceux de la terre s'y sont joints. La Reine, en mettant pied à terre, avait la figure la plus épanouie que je lui aie jamais vue; de l'émotion, un peu de surprise, surtout un vif plaisir à être reçue de la sorte. Beaucoup d'embrassades et de *shake hand* dans la tente royale. Puis les calèches et la route. Le *God save the queen* autant que de *Vive la Reine! Vive la Reine d'Angleterre!* que de *vive le Roi!* Rien n'y a manqué, si ce n'est une porte du parc par laquelle le Roi voulait que l'on entrât et qui ne s'est pas trouvée commode

pour huit chevaux. Il a fallu prendre la grande porte et raccourcir un peu la promenade. En arrivant, salut général des troupes dans la cour du château. Tout cet entourage anglais avait l'air très content, très, très. Nous avons diné à huit heures un quart et on vient de se séparer.

« J'ai commencé avec lord Aberdeen. Il est presque amical. Voilà ses premières paroles :

— « Je vous prie de prendre ceci comme un indice assuré de notre politique et sur les questions d'Espagne, et sur toutes les questions. »

« Nous avons touché à toutes, en nous disant que nous les coulerions toutes à fond. Je ferai, pour mon compte, de la politique très ouverte, très franche, et je crois qu'il en fera autant. Brunnow et Neumann (1) lui ont presque fait des remontrances officielles sur ce voyage. Il s'est un peu fâché et un peu moqué.

« Point de Paris. Elle restera ici jusqu'à jeudi. Il faut qu'elle soit à Brighton jeudi 7, à deux heures. Demain, jour tranquille; strict *sabbath*. Lundi, promenade, et *luncheon* dans la forêt. Mardi, musique. Mercredi, spectacle. Arnal est arrivé. Voilà les premières vues. Moi, je commencerai demain mes conversations. J'ai fait un memorandum superbe. »

Et comme si Guizot tenait à glisser parmi ces détails la note sentimentale et prouver à son amie que même

(1) L'ambassadeur de Russie à Londres et le chargé d'affaires d'Autriche.

à cette heure où tout est pour lui émotions, préoccupations, soucis, il est sensible à sa sollicitude, il la rassure quant à ce voyage en mer dont elle s'est tant effrayée.

« Voici le numéro 3. Qu'il me plaît, malgré votre peine, à cause de votre peine ! Je me le reproche. Pardonnez-le moi ; mais aimez-moi comme vous m'aimez. C'est tout ce que j'aime au monde, tout ce à quoi je tiens vraiment au fond. Vous avez vraiment eu tort d'être si inquiète. Je n'aurais pas risqué César et sa fortune, et bien plus que la fortune de César. Nous n'avons fait d'ailleurs que ce que vous-même jugiez nécessaire : un mille en rade dans le canot royal. C'était charmant : dix-huit rameurs, tous beaux jeunes gens en chemise blanche, pantalons blancs, l'air si gai sous la sueur qui ruisselait de leur front ; la mer aussi sereine, aussi bleue que le ciel. Et vous étiez inquiète ! En ce moment-là, je pensais à vous ; je vous plaçais dans ce canot ; je vous faisais monter avec moi, à bord du yacht de la Reine. Vous aviez un peu peur, peur pour vous. Moi, je n'avais pas peur. Je tenais votre bras et j'étais heureux. Que tout ce qui se passe dans la vie extérieure est peu de chose à côté de ce qui traverse et remplit l'âme ! »

III

L'opinion publique en France, nous l'avons dit, assistait sans surexcitation à ce qui se passait à Eu. Elle n'y était pas indifférente, ne pouvant se méprendre quant aux conséquences que promettait d'avoir, au point de vue de la paix européenne, la visite de la Reine d'Angleterre. Peut-être même l'orgueil national trouvait-il à cette démarche un motif de satisfaction. Mais l'expression de cette satisfaction était dépourvue d'enthousiasme. L'attitude générale témoignait du désir de répondre avec courtoisie à un bon procédé, et c'était tout. Ce que disait Guizot à la princesse de Lieven des populations normandes qui avaient accueilli la reine Victoria à son arrivée en France nous paraît décrire avec vérité les dispositions de la grande majorité des Français :

« Il faut croire à la puissance des idées justes et simples, écrivait-il. Ce pays-ci n'aime pas les Anglais. Il est normand et maritime. Le Tréport a été brûlé deux ou trois fois, et pillé je ne sais combien dans nos guerres. Rien ne serait plus facile que d'exciter une passion qui nous embarrasserait fort. On a dit, on a répété : « La Reine d'Angleterre fait une politesse

« à notre Roi ; il faut être bien poli avec elle. » Cette idée s'est emparée du peuple et a tout surmonté, souvenirs, passions, partis politiques. Ils ont crié et ils crieront : *Vive la Reine !* et ils applaudissent le *God save the queen* de tout leur cœur. Il ne faudrait seulement pas le leur demander trop longtemps.

« Ce n'est pas qu'une autre idée simple et plus durable, la paix, le bien de la paix, ne soit devenue et ne devienne chaque jour très puissante. On la voit au-dessus du peuple, parmi les petits bourgeois et parmi les réfléchis, les honnêtes du peuple. Elle nous sert beaucoup en ce moment. Quand on veut avoir la paix, il ne faut pas se dire des injures et se faire la grimace. Cela aussi était compris hier de tout le monde sur cette rive de la Manche. Il y avait vraiment beaucoup de monde. »

Voilà la note juste. Elle rend exactement la physionomie de la réception faite par la foule à la souveraine anglaise. Il y avait plus de chaleur de la part de la famille royale, des personnages de la cour et des membres du gouvernement. Là, ce n'est pas seulement l'orgueil qui était flatté. On attendait du voyage des résultats effectifs et pratiques, la solution des difficultés diverses qui s'élevaient entre les deux pays. Le Roi y voyait la consolidation de sa dynastie, le ministère celle de son existence. Aussi, ne négligeaient-ils rien pour convaincre la royale visiteuse et son entourage du prix qu'ils attachaient à l'amitié dont, en ce

moment, elle leur apportait par sa présence une preuve éclatante.

Louis-Philippe, sa femme, ses enfants se prodiguaient afin de l'en convaincre, tâche relativement facile, étant donnés les sentiments d'affection qu'elle professait pour eux et le véritable culte dont la sainte compagne du roi des Français, Marie-Amélie, était l'objet de sa part. Guizot, de son côté, redoublait d'efforts pour donner une conviction analogue au ministre anglais Aberdeen. Ces deux hommes d'État, dès leur première rencontre, s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par la communauté des goûts, des pensées, des manières de voir; par un désir pareil de concorde et d'entente.

Les questions qui rendaient cette entente nécessaire étaient nombreuses, et quelques-unes d'une nature particulièrement délicate comme, par exemple, le droit de visite établi au profit de l'Angleterre par les conventions de 1831, dont la France demandait la revision à l'effet de faire abolir ce droit, et la situation de la jeune reine d'Espagne, Isabelle, maintenant en âge d'être mariée et dont les Anglais soupçonnaient le roi des Français de vouloir faire la femme d'un de ses fils, ce qu'ils jugeaient inadmissible. Il y avait en tout cela bien des causes de malentendus, bien des éléments d'irritation que, de très bonne foi, Guizot et Aberdeen s'attachaient à dissiper, avec le visible souci et le ferme espoir d'y réussir. Au milieu des préoccupations d'éti-

quette, dans les manifestations incessantes d'un réciproque désir de se plaire, on voit éclater ces préoccupations politiques qui sont en réalité la véritable raison d'être du voyage dont la reine Victoria a pris l'initiative et qui a si fort charmé le roi Louis-Philippe. Les lettres de Guizot à Mme de Lieven nous les font en quelque sorte toucher du doigt et nous y associent en les glissant entre mille détails plus ou moins pittoresques, plus ou moins piquants.

Le 3 septembre, à midi, le fidèle ministre de Louis-Philippe, toujours préoccupé de ne rien laisser ignorer à son amie de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, reprend une lettre qu'il a commencée le matin, au saut du lit, et y ajoute ce qui suit :

« Je reviens du déjeuner. Hier, j'étais en uniforme, en grand uniforme. J'y avais fait mettre Mackau, lord Aberdeen, lord Liverpool. Le Roi et les princes et tous les autres sont venus dîner en frac. Et le Roi m'a dit, après dîner, que la Reine l'aimait mieux. Pour la commodité du prince Albert, je présume. Ils ont tort. Quand on ne veut plus se gêner en haut, il ne faut pas s'étonner qu'on ne se gêne plus en bas.

« Hier, à dîner, à côté de lady Canning, moins jolie que je ne l'avais laissée ; des sourcils trop noirs et qui se rejoignent. Ce matin, à déjeuner, lady Cowley. Elle m'a dit qu'elle allait vous écrire pour vous dire ce qu'on (moi) ne vous disait pas, les toilettes, les bêtises. Est-ce que je ne vous en ai pas dit ? Elle m'a parlé de

vous avec un intérêt assez vrai et un vrai respect. La Reine la traite bien. Elle me paraît très contente.

« Les Anglais qui entourent la Reine se préoccupent, en ce moment même, à ce qu'on vient de me dire, du lieu, de la manière dont se feront aujourd'hui, pour elle et pour eux, les prières. Le lieu, ils n'en manqueront pas; on arrangera une salle du château. Mais la manière, je ne sais ce qu'elle sera si la Reine n'a pas amené de chapelain. Je suis ici, je crois, le seul protestant, et point chapelain.

« Je vais causer avec lord Aberdeen à une heure, et il ira chez le Roi à deux. Vos préceptes sont excellents et je les mettrai en pratique. Demain, pendant la grande promenade de la forêt, je m'arrangerai pour l'avoir près de moi et lui vider mon sac. Je le trouve fort enclin à comprendre que le prince de Metternich ne veut plus avoir d'affaire et que tout le monde ne peut pas être aussi fatigué que lui.

« Il y a deux mois que la Reine était décidée à ce voyage et en a parlé à lord Aberdeen et à sir R. Peel, qui l'ont fort approuvée en lui demandant de n'en point parler jusqu'après la clôture du Parlement. Voilà leur dire. Ils ajoutent que l'opposition, Palmerston surtout, y était contraire, et eût travaillé à le faire échouer si on eût parlé. »

Dans la soirée, il complète ces détails :

« Un mot, puisque j'ai une lettre de lady Cowley à vous envoyer, un seul, car je suis très fatigué et je

meurs de sommeil. Ce matin, une promenade d'une heure et demie, par un mauvais chemin, pour arriver à un joli point de vue

« Avant la promenade, une très bonne conversation avec lord Aberdeen sur l'Espagne. L'affaire ira. Ce soir, une bonne aussi sur toutes choses. Dans le salon de la Reine, salon sévère comme le *sabbath*, on a regardé des images et fait des patiences. M. le duc de Montpensier y excelle. A dîner, en revanche, la reine Victoria s'était parfaitement amusée; le Roi l'a fait rire tout le temps, je ne sais avec quoi. Moi, j'ai amusé lady Cowley. Si j'avais le temps, elle m'aimerait.

« Adieu, adieu. Dieu nous garde ce beau temps la semaine prochaine, pour notre dîner de Saint-Germain. Quel plaisir! »

Le lendemain, c'est par la politique que débute la lettre quotidienne : « Aberdeen a causé hier avec le Roi. C'est-à-dire le Roi lui a parlé une heure. Aberdeen a été très, très frappé de lui, de son esprit, de l'abondance de ses idées, de la fermeté de son jugement, de la facilité et de la vivacité de son langage. Nous sommes montés ensemble en calèche au moment où il sortait du cabinet du Roi. Il était visiblement très préoccupé, très frappé, peut-être un peu troublé, comme un homme qui aurait été secoué et mené très vite, en tous sens, à travers champs, et qui, bien que satisfait du point où il serait arrivé, aurait besoin de se remettre un peu de la route et du mouvement.

« — *The king spoke to me in very great earnestness* (1), m'a-t-il dit.

« Et je le crois, car en revenant de la promenade j'ai trouvé le Roi très préoccupé à son tour de l'effet qu'il avait produit sur Aberdeen. Il m'a rappelé en descendant de calèche pour me le demander :

« — Bon, Sire, lui ai-je dit ; bon, j'en suis sûr. Mais lord Aberdeen ne m'a donné aucun détail : il faut que je les attende.

« Il les attend très impatiemment. Singulier homme ! le plus patient de tous à la longue et dans l'ensemble des choses ; le plus impatient, le plus pressé, au moment et dans chaque circonstance. Il est dans une grande tendresse pour moi. Il me disait hier soir :

« — Vous et moi nous sommes bien nécessaires l'un à l'autre. Sans vous, je puis empêcher du mal ; ce n'est qu'avec vous que je puis faire du bien.

« Il fait moins beau aujourd'hui. J'espère que le soleil se lèvera. Nous en avons besoin surtout aujourd'hui pour la promenade et le *luncheon* dans la forêt. Le Roi a besoin de refaire la réputation de ses chemins. Il a vraiment mené hier la reine Victoria par monts et par vaux, sur les pierres, dans les ornières. Elle en riait et s'amusait visiblement de voir six beaux chevaux gris pommelé, menés par deux charmants postillons et menant deux grands princes dans cet étroit, tor-

(1) Le roi m'a parlé avec une grande chaleur.

tueux et raboteux sentier. Au bout, on est arrivé à un très bel aspect du Tréport et de la mer. Aujourd'hui, il en sera autrement. Les routes de la forêt sont excellentes. Au reste, il est impossible de paraître et d'être, je crois, plus contents qu'ils ne le sont les uns des autres. Tous ces Anglais s'amuse et trouvent l'hospitalité grande et bonne.

« J'ai causé, hier soir, assez longtemps avec le prince Albert. Aujourd'hui à midi et demi, la Reine et lui me recevront *privately*. Ce soir, spectacle. Débat entre le Roi et la Reine (la nôtre) sur le spectacle. La salle est très petite. *Jean de Paris* n'irait pas. On a dit : *Jeannot et Colin*. Beaucoup d'objections. Le Roi a proposé *Joconde*. La Reine objecte aussi. Le Roi tient à *Joconde* : il m'a appelé hier soir pour que j'eusse un avis devant la Reine. Je me suis refusé. On est, du reste, dans l'indécision. Il faudra pourtant bien en être sorti ce soir.

« Adieu : j'attends votre lettre. J'espère qu'elle me dira que vous savez l'arrivée de la Reine et que vous n'êtes plus inquiète. Je vais faire ma toilette en l'attendant. Adieu. Adieu.

« *Midi*. — Merci mille fois de m'avoir écrit une petite lettre, car la grande n'est pas encore venue, et si je n'avais rien eu, j'aurais été très désolé et très inquiet. A présent j'attends la grande impatiemment. J'espère que je l'aurai ce soir.

« Ce qui me revient de l'état des esprits à Paris me

plaît beaucoup. Tout le monde m'écrit que la Reine y serait reçue à merveille. On aurait bien raison. Je regrette presque qu'elle n'y aille pas. Pourtant cela vaut mieux.

« Voilà le soleil. Adieu, adieu, adieu. Je vais chez la Reine et de là chez lord Aberdeen. Adieu cent fois. J'aime mieux dire cent que mille, c'est plus vrai. Adieu ! »

De son côté, la princesse de Lieven ne perd pas son temps. Éclairée par son ami sur ce qui passe à Eu, elle en discute avec lui, le conseille, lui ouvre avec un grand sens politique et une rare entente de l'intérêt français des directions précises et claires. Cette Russe sait à merveille que la France n'a rien à espérer de la Russie et que le tsar Nicolas n'aura jamais que mauvais vouloir pour le souverain « usurpateur » qui règne sur les Français. Aussi, est-elle toute à l'alliance anglaise et seconde-t-elle de tout son effort le cabinet des Tuileries, qu'elle défend envers et contre tous depuis que Guizot le dirige. Elle ne peut rien pour apaiser la malveillance de celui de Saint-Pétersbourg, et son rôle a surtout consisté à exercer son influence sur l'ambassadeur qui le représente à Paris, afin d'atténuer les effets de ses dispositions qu'elle déplore. Maintenant, c'est sur l'Autriche et la Prusse qu'elle s'efforce d'agir. Le comte Apponyi qui représente le premier de ces pays ; le comte d'Arnim, qui représente le second, sont venus la voir à Beauséjour. La lettre dans laquelle elle

rend compte à Guizot de l'entretien qu'elle a eu avec eux nous la montre dans son rôle d'Égérie.

« Ils sont venus de bonne heure. J'étais dans les bois avec Pogenpohl, qui me tient fidèle compagnie pour la promenade et pour le dîner. Nous avons eu encore de la causerie avant le dîner à nous trois. Vraiment, Apponyi est impayable. Il me dit :

« — Maintenant on ne pourra plus dire que c'est un caprice de petite fille puisqu'elle ne vient pas à Paris. »

On était tout juste *lui*, il y a trois jours. C'est de moi qu'ils ont su qu'elle n'y venait pas, car en ville on l'attend encore. Tous les deux m'ont dit avec bonne grâce :

« — C'est plus flatteur, puisque c'est personnel. »

« Enfin le ton était tout à fait changé... Mais j'arrive à l'essentiel. Tous deux m'ont parlé du mariage espagnol (1). Vous ne serez pas sorti de votre voiture en arrivant à Paris qu'ils seront là pour vous presser au sujet du mariage don Carlos. Arnim en a reçu l'ordre formel de sa cour. Apponyi s'est longuement étendu sur le fait. Bon pour tout le monde. Bon pour l'Espagne, puisque cela confond et réunit les droits et écarte les dangers d'une guerre civile que ferait naître un prétendant. Bon pour l'Angleterre, pour la

(1) Il s'agissait d'un projet conçu, je crois, par Metternich et qui consistait à faire épouser la reine Isabelle par don Carlos, l'héritier de la branche aînée des Bourbons d'Espagne, prétendant au trône.

France, qui veut un Bourbon; pour toutes les puissances, puisqu'elles sont d'accord sur la convenance et l'utilité de ce mariage. Bon encore pour l'Espagne, puisque c'est la seule combinaison qui lui assure la reconnaissance immédiate de la Reine par les trois cours. Enfin rien de plus correct, de plus irréprochable, de plus désirable.

« J'ai dit :

« — *Amen*. Mais deux choses : l'Espagne voudra-t-elle? Et don Carlos voudra-t-il?

« — Pour l'Espagne, nous en sommes presque sûrs. Pour don Carlos, c'est difficile. Mais si l'Angleterre et la France voulaient seulement concourir, l'Espagne serait sûre, et on pourrait l'emporter à Bourges. Au reste, ajoute Apponyi, je vous dirai que lord Aberdeen est excellent et qu'il a dit à Neumann qu'il était tout à fait pour le mariage de don Carlos.

« — En êtes-vous bien sûrs?

« — Parfaitement sûrs...

« Nous sommes revenus à la visite de la Reine, à l'effet que cela ferait en Europe. Ils en sont tous deux curieux. Au fond, ils conviennent que cela ne plaira pas; que c'est comme une consécration de la dynastie et que certainement pour ce pays-ci c'est un grand événement. Nous avons parlé de la Prusse, et moi j'ai parlé du peu de courtoisie des puissances envers ceci. Apponyi s'est révolté :

« — Comment? Au fond la France nous doit bien

de la reconnaissance. Si nous ne lui avons pas fait de visites, au moins l'avons-nous toujours soutenue, toujours aidée. Le solide, elle l'a trouvé en nous.

« — C'est vrai, mais les procédés n'ont pas été d'accord. Les princes français ont été à Berlin, à Vienne : d'ici, on a toujours fait des politesses. On n'en a reçu aucune en retour et, depuis quelque temps, vous devez vous apercevoir que le Roi est devenu un peu roide sur ce point.

« Alors Arnim est parti...

« — Le Roi a été très impoli pour nous. C'est une grande impolitesse de n'avoir envoyé personne complimenter mon Roi quand il s'est trouvé, l'année dernière, sur la frontière. Nous avons trouvé cela fort grossier et M. de Bulow l'a même dit à M. Mortier.

« — Mais votre Roi n'avait pas été gracieux six mois auparavant. Il a passé deux fois à côté de la France sans venir ou sans accepter une entrevue.

« — Oh ! cela, c'est Bresson (1) qui a gâté l'affaire. Il a agi comme un sot. Il a voulu forcer la chose et il l'a fait échouer par là.

« Je vous répète tout. Ensuite, rabâchant encore sur Eu, Apponyi me dit :

« — Au moins, la Reine ne donnera certainement pas la Jarretière au Roi. C'est cela qui ferait bien dresser l'oreille dans nos cours !

(1) Le comte Bresson représentait la France à Berlin.

« — Pourquoi ne la donnerait-elle pas ?

« — Vous verrez que non.

« Ils ont ensuite parlé de la Légion d'honneur au prince Albert comme d'un *matter of course*. Je crois que j'ai expédié mes visiteurs dans tout ce qu'ils m'ont dit de plus immédiat.

« Faites donner la Jarretière au Roi. Vous avez tous les moyens pour faire comprendre que cela ferait plaisir ici. Commencez par donner le cordon rouge au prince. Mandez-moi que vous n'oubliez pas cette affaire, car c'est une affaire.

« Direz-vous quelque chose à Aberdeen de vos dernières relations avec ma cour ? Il ne faut pas vous montrer irrité, mais un peu dédaigneux, ce qu'il faut pour qu'il sache que vous voulez votre droit partout. Cela ne peut faire qu'un bon effet sur un esprit droit et fier comme le sien. J'espère que vous êtes sur un bon pied d'intimité et de confiance et qu'il emportera l'idée qu'il peut compter en toutes choses sur votre parole. Faites quelque chose sur le droit de visite. »

C'est le 5 septembre que Mme de Lieven envoie ces informations et ces conseils à Guizot. Le même jour et le lendemain, lui-même complète en deux lettres le récit de la visite de la reine Victoria :

« Elle m'a reçu hier. Le prince Albert d'abord. La Reine s'habillait pour la promenade. Avec l'un et l'autre, conversation parfaitement convenable et insignifiante, la Reine très gracieuse pour moi, je pour-

rais dire un peu affectueuse. Elle m'a beaucoup parlé de la famille royale, qui lui plait et l'intéresse évidemment beaucoup. Je venais de recevoir un billet de Duchâtel, qui regrettait qu'elle n'allât pas à Paris, où l'accueil serait excellent, brillant. Elle en a rougi de plaisir. Ceci m'a plu.

« Un seul mot de quelque valeur :

« — J'espère que de mon voyage il résultera du bien.

« — Madame, c'est à vous qu'on le rapportera.

« Le soir, lord Aberdeen s'est fait valoir à moi de n'avoir pas assisté à mon audience de la Reine. Elle l'en avait prévenu.

« — Notre règle voulait que je fusse là ; mais j'ai dit à la Reine qu'avec un aussi honnête homme je pouvais bien la laisser seule.

« Je lui ai garanti l'honnêteté de ma conversation. Sous son sombre aspect, lord Aberdeen est, je crois, aussi content que la Reine de son voyage.

« — Il faudrait absolument se voir de temps en temps, me disait-il hier. Quel bien cela ferait !

« Nous avons causé hier de Taïti et de la Grèce. Taïti n'est pour lui qu'un embarras ; mais les embarras lui pèsent plus que les affaires. C'est un homme qui craint beaucoup ce qui le dérange, ou le gêne ; ou l'oblige à parler, à discuter, à contredire, et à être indiscret. Il voudrait gouverner en repos.

« Évidemment, la session n'a pas été bonne à Peel ;

Aberdeen m'a dit que sa santé en était ébranlée.

« — Pauvre sir Robert Peel! m'a dit le prince Albert, il est bien fatigué.

« On en parle d'un ton d'estime un peu triste et d'intérêt un peu compatissant, comme d'un homme qui n'est pas à la hauteur de son rôle et qui pourtant est seul en état de le remplir.

« La promenade a été fort belle. Quelques belles portions de forêt, quoique très inférieures à Fontainebleau et à Compiègne. Mais les forêts sont nouvelles pour les Anglais. Un beau point de vue du mont d'Orléans, où le *luncheon* était dressé, et là, autour des tentes comme sur la route, beaucoup de population accourue de toutes parts, très curieuse et très bienveillante.

« De la musique le soir : Beethoven, Gluck et Rossini ; très peu de chant ; quelques beaux chœurs. On n'avait pas pu venir à bout de s'entendre sur l'opéra-comique. Au vrai, les acteurs voulaient jouer *Jeannot et Colin*, et n'avaient apporté que cela. Le Roi n'a pas voulu, et il a eu raison. Mais il fallait qu'ils eussent apporté autre chose.

« L'amiral Rowley a diné ; son vaisseau *le Saint-Vincent* était venu saluer le château. Bonne figure de vieux marin anglais bien ferme sur ses jambes et très indifférent.

« Le duc de Montpensier a beaucoup de succès auprès de la Reine. Hier, pendant le dîner, il la faisait

rire aux éclats. Il est le plus gai, le plus causant, de beaucoup. On voit que tout l'amuse.

« Mme la duchesse d'Orléans était de la promenade, et au *luncheon* à la gauche du Roi. Avec elle le comte de Paris, qui a infiniment gagné. Il a une physionomie sereine et réfléchie. Son précepteur m'en a bien parlé.

« Décidément, Mme la princesse de Joinville est charmante. Tout le monde vous le dira. Charmante de tournure et de physionomie. La mobilité d'un enfant, avec la gravité passionnée d'un cœur très épris. Elle prend, quitte et reprend les regards de son mari vingt fois dans une minute sans jamais s'inquiéter de savoir si on la regarde ou non, sans penser à quoi que ce soit d'ailleurs. Et cela avec un air très digne ; ne paraissant pas du tout se soucier si elle est princesse, et l'étant tout à fait.

« Le Roi fait aujourd'hui présent à la Reine de deux grands et très beaux gobelins, quinze pieds de large sur neuf de haut : *la Chasse* et *la Mort de Méléagre*, d'après Mignard, et d'un coffret de Sèvres qui représente la toilette des femmes de tous les pays. C'est un présent très convenable.

« *Une heure.* — Le présent vient d'être fait et vu de très bon œil. Les deux tableaux sont vraiment beaux. Ils ont été commencés, il y a trente ans, encore sous l'Empire.

« *6 septembre.* — Vous avez beau mépriser la mu-

sique instrumentale, vous auriez été entraînée hier par un fragment d'une symphonie de Beethoven que les artistes du Conservatoire ont exécutée avec un ensemble, une précision, une vigueur et une finesse qui m'ont saisi, moi qui ne m'y connais pas. Et cette succession de si beaux accords, si nouveaux et si expressifs, étonne et remue profondément. Tout le monde, sçavants et ignorants, recevait la même impression que moi. Je craignais que ces deux soirées de musique n'ennuyassent la Reine. Il n'y a pas paru. Ce soir, le vaudeville et Arnal. Nous avons trois pièces, mais nous n'en laisserons jouer que deux. Ce serait trop long.

« Avant le diner, une petite promenade au Tréport, toujours plein de monde, et toujours un excellent accueil. Avant la promenade, la visite de l'église d'Eu, les statues couchées sur les tombeaux, les comtes d'Eu d'un côté, leurs femmes de l'autre, et le caveau assez éclairé par des bougies suspendues au plafond pour qu'on vit bien tout, assez peu pour que l'aspect demeurât funèbre.

« Les Anglais sont très curieux de ces choses-là. Ils s'arrêtaient à regarder les statues, à lire les inscriptions. Notre Reine et Mme la duchesse d'Orléans n'y ont point tenu ; elles étaient là comme auprès du cercueil de M. le duc d'Orléans. Elles sont remontées précipitamment seules, et la protestante comme la catholique sont tombées à genoux et en prières dans

l'église, devant le premier autel qu'elles ont rencontré. Nous les avons retrouvées là en remontant. Elles se sont levées précipitamment aussi, et la promenade a continué.

« J'ai eu hier encore une conversation d'une heure et demie avec Aberdeen. Excellente sur la Servie, sur l'Orient en général et la Russie en Orient, sur Taïti, sur le droit de visite, sur le traité de commerce. Nous reprendrons aujourd'hui l'Espagne pour nous bien résumer. Le droit de visite sera notre plus embarrassante affaire.

« — Il y a deux choses, m'a-t-il dit, sur lesquelles notre pays n'est pas traitable, et moi pas aussi libre que je le souhaiterais : l'abolition de la traite et le propagandisme protestant. Sur tout le reste, ne nous inquiétons, vous et moi, que de faire ce qui sera bon. Je me charge de faire approuver sur ces deux choses-là. Il y a de l'impossible en Angleterre et bien des ménagements à garder.

« Je crois pourtant que nous parviendrons à nous entendre sur quelque chose. Il a aussi revu le Roi hier, et ils sont tous deux très contents l'un de l'autre.

« La marée du matin sera demain à dix heures. On pourra sortir du port de dix heures à midi. Ce sera donc l'heure du départ. Nous ramènerons la Reine à son bord comme nous avons été l'y chercher. Il fait toujours très beau.

« Vous auriez ri de nous voir hier tous, en revenant de la promenade, entrer dans le verger du parc, le Roi et la Reine Victoria en tête, et nous arrêter devant des espaliers pour manger des pêches. On ne savait comment les peler. La Reine a mordu dedans comme un enfant. Le Roi a tiré un couteau de sa poche :

« — Quand on a été, comme moi, un pauvre diable, on a un couteau dans sa poche. »

« Après les pêches sont venues les noisettes et les poires. Les noisettes charmaient la princesse de Joinville, qui n'en avait jamais vu dans son pays. La Reine s'amuse parfaitement de tout cela. Lord Liverpool rit bruyamment. Lord Aberdeen sourit *slyement*. Et tout le monde est rentré au château de bonne humeur.

« *Midi et demi*. — Nous venons de donner le grand cordon au prince Albert, dans son cabinet. Le Roi lui a fait un petit *speech* sur l'intimité de leurs familles et des deux pays. Une fois le grand cordon passé :

« — Me voilà votre collègue, m'a-t-il dit en me pressant la main ; j'en suis charmé.

« Je crois que la Jarretière ne tardera pas beaucoup : je vous dirai pourquoi je le crois. »

La Jarretière ne vint que l'année suivante. Le Roi la reçut à Windsor des mains de la Reine, à qui il était allé rendre la visite qu'elle lui avait faite au château d'Eu. Cette visite avait contribué à raffermir le ministère Guizot. Elle était aussi un grand bien pour la

monarchie. Mais elle ne conjura pas dans la mesure où on l'avait espéré les difficultés si graves qui se dressaient entre l'Angleterre et la France. On sait combien ces difficultés passionnèrent l'opinion et avec quelle violence et souvent quelle injustice l'opposition d'alors les exploita contre le gouvernement de Juillet.

CHAPITRE SEPTIÈME

LES DERNIÈRES ANNÉES

En dépit des griefs très légitimes qu'elle était en droit de nourrir contre l'empereur Nicolas, la princesse de Lieven, à l'époque où nous sommes de l'histoire de sa vie, semblait les avoir oubliés. Était-ce seulement par suite d'une disposition naturelle à l'indulgence ou du prestige qu'exerçait toujours sur elle son souverain, encore qu'elle eût été la victime de ses caprices? Était-ce, au contraire, qu'elle eût reçu réparation? Sa correspondance ne nous fournit, à cet égard, aucun détail révélateur. Elle nous permet seulement de constater que, dès ce moment, elle est à Paris l'informatrice de la cour de Russie. Elle expédie régulièrement à l'Impératrice, sous le couvert de la comtesse de Nesselrode, les renseignements qu'elle recueille. A l'heure du déjeuner, l'Impératrice les communique à l'Empereur. Souvent, après en avoir entendu la lecture, l'Empereur emporte la lettre pour la relire et en faire son profit.

Personne à Paris, ni dans le personnel gouverne-

mental, ni dans le corps diplomatique, n'ignore les rapports que la princesse entretient avec sa cour. Elle ne les cache pas. Loin de les cacher, elle affecte d'en parler et s'attache à prouver par la manière dont elle en parle qu'elle ne mérite pas qu'on l'accuse de pratiquer l'espionnage comme quelques malveillants le prétendent. Si elle était une espionne, elle dissimulerait le goût passionné qu'elle a pour les nouvelles ; elle recourrait à la ruse pour s'en procurer et on la verrait jouer la comédie pour tirer aux gens les vers du nez. Mais, ce n'est pas ainsi qu'elle procède.

« Elle voulait que son salon, où Guizot tenait naturellement la première place, fût ouvert aux politiques étrangers ou français, de passage ou en résidence, qui pouvaient lui apporter d'un point quelconque d'Europe ce que Saint-Simon, parlant d'un ministre disgracié, appelle le *fumet d'affaires* dont elle ne pouvait se passer. » Le duc de Broglie, qui fait cette remarque (1), ajoute : « Malgré la bienveillance dont elle m'honorait, ma conversation lui paraissait plus intéressante le jour où mes relations avec le ministre des affaires étrangères me permettaient de lui apporter quelques informations qu'elle ne pouvait obtenir autrement. »

Ainsi s'explique l'influence que durant si longtemps elle a exercée, et exercée, depuis sa liaison avec

(1) Dans son dernier ouvrage : *Un bienfait de la monarchie*.

Guizot, au profit de la France. Pendant toute la durée du gouvernement de Juillet, cette Russe a été le partisan résolu de l'alliance franco-anglaise. Elle connaissait les défiances instinctives que son Empereur nourrissait contre Louis-Philippe. Elle savait qu'elles resteraient invincibles et, pour que la France n'en souffrit pas, elle poussait à l'alliance anglaise. Louis-Philippe détrôné et Napoléon III proclamé, elle modifiera sa tactique. En 1852, elle travaillera à rapprocher le cabinet de Saint-Pétersbourg de celui de Paris et ce sera pour elle une cause de chagrin de comprendre bien vite qu'elle opère sur un terrain ingrat et stérile et d'être contrainte de renoncer à l'idéal qu'elle a poursuivi.

En 1844, sous le ministère Guizot, ses efforts tendent à un double but. D'une part, elle pousse aux solutions les plus favorables à son pays de naissance et, d'autre part, elle use de tout le crédit qu'elle a gardé sur les hommes d'État d'Angleterre pour leur démontrer la nécessité de vivre avec la France sur le pied d'une entente cordiale. Elle sert ainsi la cause de la paix et la politique de son illustre ami. Elle contribue à la grandeur de son pays d'adoption.

C'est en cette même année qu'au mois de juin l'empereur Nicolas vient visiter l'Angleterre. Jalouse d'être tenue au courant de toutes les circonstances de ce voyage, la princesse sollicite des détails, de ses amis et de ses amies de Londres. Au fur et à

mesure qu'ils lui arrivent, elle les communique à Guizot, à Barante, à d'autres encore, sans oublier son Impératrice, à qui elle fait passer toutes les lettres intéressantes qu'elle reçoit. Le premier ministre d'Angleterre, lord Aberdeen, est au nombre de ses correspondants. Elle est dans le ravissement lorsqu'elle apprend par cette voie et peut répandre de tous côtés « que la visite de l'Empereur à Londres a eu le plus grand succès, que tous les rangs de la société ont été charmés de lui, qu'il est un homme remarquable ». En transmettant ces appréciations à ses correspondants français, elle souligne cette phrase significative de lord Aberdeen : « Nos amis à Paris n'ont nul motif de regretter cette visite, car je crois que nous nous en trouverons mieux tous. »

Lord Aberdeen est pour elle à cette heure un ami très sûr et un correspondant très précieux. On a vu qu'au début de leurs relations, en 1833, elle le jugeait durement. Elle lui trouvait des pensées « basses et lâches » parce qu'il n'était pas au degré où elle l'eût voulu l'homme de la politique russe. Mais, depuis qu'elle n'agit plus exclusivement au profit de cette politique et que son action est plus désintéressée, elle sait gré à lord Aberdeen de vouloir du bien à Guizot et de s'être fait, lui aussi, l'instrument de l'entente cordiale entre l'Angleterre et la France.

Du reste, elle aime quiconque est pour Guizot. Plaire à celui-ci est le plus efficace moyen de lui

plaire à elle. L'affection qu'elle lui porte, quoique entrée dans la période de la possession entière, complète et définitive, n'a rien perdu de son caractère passionné, et s'il est vrai qu'aucune femme, en aucun temps ni dans aucun pays, n'a été autant qu'elle la confidente intime de personnages éminents et remarquables, il est également vrai que parmi ceux-ci il n'en est pas qui ait inspiré un attachement égal en ardeur à celui qu'elle a voué à l'homme qui s'est fait le compagnon fidèle de sa vie. Leurs existences s'étaient alors véritablement confondues; ils étaient tout l'un pour l'autre et si l'on veut mesurer l'étendue et la profondeur de leur intimité, on le pourra faire en lisant l'exquise nouvelle qu'elle inspira à Balzac sous ce titre : *Les Secrets de la princesse de Cadignan*. Avec une déformation intentionnelle, Guizot y figure sous le nom de d'Arthez. Le passé de Mme de Lieven, qui en est l'héroïne, y est volontairement dénaturé. Mais nous la retrouvons tout entière dans la tendresse qu'inspire à la princesse de Cadignan son enthousiaste et sensible adorateur.

C'est de cette époque de la vie de Mme de Lieven qu'est datée une lettre écrite par elle à son amie lady Granville, où nous trouvons le piquant récit d'une rencontre survenue dans sa chambre entre Thiers et Guizot, l'un chef de l'opposition, l'autre premier ministre : « Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis quatre ans et demi. Il y a eu un moment de stupéfac-

tion. J'ai éclaté de rire ; ils ont pris le parti de rire avec moi et ils sont restés une heure et demie à causer ensemble le plus agréablement du monde, abordant tous les sujets : situation ministérielle, situation parlementaire, le présent, l'avenir ; décidant qu'il n'y a plus pour la France que Thiers ou Guizot, Guizot ou Thiers : tout cela se disant avec une indépendance et une liberté d'esprit parfaites. C'était évidemment une jouissance pour chacun d'eux, et moi j'ai été parfaitement amusée. »

La bonne humeur dont fait preuve en ce court récit la princesse de Læven s'accorde assez mal avec ce que nous dit d'elle, dans ses souvenirs inédits, la duchesse Decazes qui, l'ayant connue à Londres, en 1820, la fréquentait à Paris : « Elle ne perdait jamais de sa gravité, écrit la duchesse ; je l'ai vue sourire, mais jamais rire. » Elle ajoute « qu'elle ne gênait pas la gaieté des autres ». Tandis qu'ils s'amusaient, elle causait à voix basse avec les hommes sérieux. Elle préférait les apartés aux conversations générales et si, d'aventure, elle y prenait part, c'était avec l'incessant souci de ne rien trahir de ses préoccupations accoutumées.

Un soir, à Paris, la duchesse vint la voir. Il y avait dans le salon une douzaine de personnes avec qui la princesse causait d'une façon très animée. La duchesse croit que quelque grave question est sur le tapis. Elle s'approche, écoute et tombe des nues en

constatant que la princesse parlait... de la supériorité du panier d'autrefois sur les jupes d'aujourd'hui.

« Elle faisait une description très habile de l'un et de l'autre, et ce sujet si peu en harmonie avec les grands intérêts politiques du moment avait été précisément choisi par elle pour ne pas laisser en choisir un autre. »

Mais, ces affectations de gravité, signalées avec complaisance par une jeune femme spirituelle et malicieuse, à qui la princesse ne semble pas avoir été très sympathique, ne révèlent qu'un côté de sa nature. Ce n'est pas uniquement sur des traits de ce genre qu'il la faut juger, bien qu'il convienne de les mettre en lumière afin que dans la reconstitution de cette curieuse physionomie aucun élément d'appréciation ne fasse défaut. Nous en dirons autant des remarques qu'inspirent à la duchesse Decazes ce qu'elle appelle les « préjugés aristocratiques » de Mme de Lieven. En signalant ces préjugés, elle observe que la princesse comprenait l'aristocratie non comme on la comprend dans le faubourg Saint-Germain, mais comme on la comprend en Angleterre. « Être le duc de Noailles ou le duc de Montebello était la même chose pour elle. Mais si vous n'aviez pas de titre, si vous n'étiez ni ministre, ni député, vous n'étiez rien, rien. » A l'appui de cette observation, la duchesse raconte l'anecdote que voici. La princesse partait pour les eaux d'Allemagne, où elle devait rejoindre l'empereur de Russie. Désirant ne pas voyager seule, elle cherchait

un compagnon. M. Dumon, l'ancien ministre — ceci se passait sous Louis-Philippe — lui proposa son gendre, M. Trubert. La princesse accepta et n'eut qu'à se louer des prévenances et des attentions que lui prodigua ce dernier durant ce long voyage fait en voiture et en tête-à-tête. N'empêche qu'en arrivant à destination elle lui dit fort lestement et sans embarras :

« — Votre position, mon cher monsieur, ne me permet pas de vous présenter dans mon monde. Je pense donc que nous devons nous dire adieu. »

Sur cette jolie impertinence elle le quitta, et ils ne se revirent plus. C'est du moins la duchesse qui nous le révèle. Mais peut-être, après se l'être laissé conter, a-t-elle négligé de contrôler l'exactitude du récit.

Quoi qu'il en soit de ces travers, ils n'empêchaient pas la princesse de Lieven de conserver ses amis. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, elle pouvait avec raison se flatter de posséder encore et de voir réunis dans son salon presque tous ceux qu'elle avait connus dans sa jeunesse ou à son arrivée en Angleterre, en 1812, et que la mort ne lui avait pas pris. A Paris où elle vivait huit mois par an; à Londres où elle allait souvent; aux eaux d'Allemagne, dans les châteaux de France et d'Angleterre où on l'invitait, elle les retrouvait, toujours heureuse de leur fidélité autant qu'ils étaient heureux de la constance de son souvenir.

Partout d'ailleurs, chez elle ou chez les autres, on

lui rendait les mêmes hommages qu'à une reine. Ce n'était ni pour sa jeunesse ni pour sa beauté; elle avait alors soixante-trois ans, une figure ravagée, vieillie encore par le lourd bonnet en dentelles, jeté sur ses cheveux blancs, et par la toilette dont elle s'était fait une habitude : une robe de velours noir ornée, au corsage, du chiffre des demoiselles d'honneur de l'Impératrice de Russie. C'était sans doute aussi parce qu'elle était l'amie du premier ministre qu'on était assuré de rencontrer chez elle tous les jours, plusieurs fois par jour, s'y reposant du tracas des affaires. C'était surtout pour la grâce de son accueil et pour ce qu'elle représentait d'un passé en train de mourir et où elle avait brillé au premier rang. Elle en connaissait toute l'histoire, tous les personnages, tous les souvenirs; elle en était elle-même le souvenir vivant. Au mois d'août 1847, elle allait se rendre en Angleterre chez lady Holland. Elle devait y rencontrer Mme de Flahaut. Et lady Holland d'écrire : « De telles étoiles peuvent-elles briller dans le même firmament? » Sa vie n'avait jamais été ni plus respectée ni plus brillante, encore qu'elle ne sût pas toujours la défendre contre l'ennui.

Cependant l'année 1848 venait de commencer; on touchait à la crise décisive et les événements semblaient revêtir une physionomie tragique. « Je comprends que Mme de Lieven soit dans une sorte de fièvre, écrivait le 4 février au baron de Barante la

duchesse de Sagan. Je me souviens d'un de ses accès trop fréquents d'ennui dans lequel elle demandait quelque grande dislocation, bouleversement, complication pour se désennuyer. Comme elle doit s'amuser en face de l'Europe de 1848! » La duchesse de Sagan se trompait. La princesse de Lieven était trop directement intéressée dans la crise pour y voir cette fois une distraction. Ce que l'orage qui noircissait le ciel menaçait d'emporter, c'était le gouvernement que depuis près de huit années dirigeait Guizot et ce n'est pas sans raison qu'elle tremblait, en constatant la violence des attaques dirigées contre son ami.

Bientôt, les événements se précipitèrent. Dès que commencèrent les émeutes, ne se jugeant pas en sûreté chez elle, elle demanda l'hospitalité au prince d'Arenberg d'où elle alla chez le comte de Sainte-Aulaire. M. Guizot venait plusieurs fois par jour, soit du ministère, soit de la Chambre, lui apporter des nouvelles. Dans l'intervalle de ses visites, il lui envoyait des petits billets pour la tenir au courant et la rassurer. Cédant aux prières de ses amis, il alla passer chez l'un d'eux la nuit du 23 au 24 février. Durant toute cette nuit, les angoisses que montrait la princesse en pensant à lui ne peuvent se comparer qu'à celles qu'elle éprouvait pour elle-même. Elle passa deux jours chez la comtesse de Sainte-Aulaire :

— Elle fut vraiment très bonne femme et ses in-

quiétudes me touchèrent, disait plus tard celle-ci qui ne l'aimait pas.

Le 24 février, le comte Apponyi, ambassadeur d'Autriche, vint trouver la princesse. Il lui offrait un asile dans sa maison protégée par le drapeau autrichien et conséquemment inviolable. Elle ne consentit à l'y suivre que lorsqu'elle se fut assurée que M. Guizot était parti et ne pourrait plus venir la voir. A quelques jours de là, elle le rejoignait en Angleterre. Le 29 mai, elle était à Richmond, découragée, ne sachant que décider pour son avenir. « Je me refuse à la nécessité de faire mon lit en Angleterre, mandait-elle à Barante; cela ne me plait pas. Et cependant, quelle perspective que je puisse retourner de sitôt en France ou même que je le veuille, car il m'est resté une affreuse terreur de votre pays. En attendant, la fumée et la vie de Londres me sont devenues si odieuses que j'ai fui et je resterai ici; on peut m'y atteindre. J'irai quelquefois regarder mes amis. Je me repose; mais je m'ennuie. » Au mois d'octobre, ces dispositions s'étaient modifiées à l'exemple de celles de Guizot. Ils songeaient à rentrer à Paris et la princesse venait de renouveler le bail de son appartement de la rue Saint-Florentin. Néanmoins, et comme ils s'étaient installés à Brighton, ils décidèrent d'y prolonger leur séjour.

Le vieux Metternich, victime lui aussi d'une révolution et comme Guizot chassé de son pays, résidait à

Brighton avec sa femme. « Je suis allée avec Clément voir la princesse de Lieven, écrit Mme de Metternich dans son journal. Nous y avons trouvé M. Guizot, qui croit Louis-Napoléon capable de rétablir l'ordre. » Au mois de janvier, elle dit encore : « Nous voyons beaucoup la princesse de Lieven. Elle nous tient au courant de tout ce qui se passe à Paris. Elle est en train de se convertir à Napoléon. » Lisez que c'est M. Guizot qui s'y convertit, car la princesse n'était que son écho. Et un peu plus loin : « Guizot, que j'ai vu chez la princesse de Lieven, parle d'une manière charmante... Mais il se fait illusion... Il est convaincu notamment qu'un beau discours bien entraînant pourrait sauver le monde. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il se croit probablement l'orateur destiné à accomplir ce prodige. »

Du reste, dans la partie de ce journal relative au séjour de Brighton, il est à tout instant question de la princesse et de son ami. C'est chez elle que Metternich fait la connaissance de l'historien Macaulay; par elle qu'il a des nouvelles de la cour de Russie, qu'il est tenu au courant de ce que pense de l'insurrection hongroise lord Palmerston et qu'il apprend la déception qu'a causée à John Russell la victoire des Autrichiens sur les insurgés.

De ce que Mme de Metternich dit de Mme de Lieven il est piquant de rapprocher ce que dit celle-ci du ménage autrichien : « Vu les Metternich; elle

grosse, vulgaire, naturelle, bonne, d'un usage facile; lui plein de sérénité, de satisfaction intime, d'interminables bavardages, bien long, bien lent, bien lourd, très métaphysique, ennuyeux quand il parle de lui-même et de son infailibilité, charmant quand il raconte le passé et surtout l'empereur Napoléon. » Dans cette lettre adressée à Barante le 19 janvier 1849, la princesse annonce qu'elle va se rendre à Paris pour reprendre ses affaires, s'amuser ou s'attrister de celles de la France. Elle est préparée à y rester toute sa vie ou à en partir dans les vingt-quatre heures. Mais le choléra, dont elle avait horriblement peur, lui fit ajourner son départ. Ce fut seulement à la fin d'octobre qu'elle se réinstalla rue Saint-Florentin où la nouvelle de son retour et de celui de Guizot ramena promptement les habitués de son salon. Quoique son ami eût perdu le pouvoir et qu'il fût évident qu'il ne le recouvrerait plus, la princesse de Lieven n'en conservait pas moins son ancien prestige dans la société diplomatique. On savait qu'elle était restée la correspondante personnelle de l'empereur Nicolas. « Elle adresse ses rapports à l'Impératrice. » C'est Metternich qui le mentionne dans ses souvenirs.

L'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République et le coup d'État de décembre obligèrent la princesse à un redoublement de savoir-faire et d'habileté. Tous ses amis, Guizot en tête, étaient parmi les vaincus, et au lendemain de ces événements.

toujours avide d'informations de première main, elle avait ouvert son salon aux triomphateurs. Pour recevoir ceux-ci sans perdre ceux-là et pour les obliger tous à se rencontrer autour d'elle, il fallait un tact, une légèreté de main dont bien peu de femmes eussent été capables. Elle ne fut pas inférieure à cette tâche. On vit vainqueurs et vaincus lui faire leur cour et s'entretenir sous ses yeux sans marquer les uns envers les autres de trop vives défiances. Ses réceptions du dimanche réunissaient tout ce qui comptait à Paris dans la politique et la diplomatie. On y causait librement. Arrivé le premier, Guizot partait le dernier. Quant à elle, déjà très souffrante, elle ne se levait guère de son canapé. Mais, de sa place, elle témoignait par son attention à ce qui se disait, par ses prévenances, par sa parole, de l'activité de son esprit.

Dès l'avènement du prince Louis à la présidence et comme si elle eût prévu les hautes destinées réservées au neveu du premier Napoléon, elle s'était donné pour objectif un rapprochement entre la France et la cour de Russie. Ce rapprochement, un des plus ardents partisans du prince, le comte de Morny, le voulait comme elle. Il était devenu le familier de la princesse, la flattait, l'adulait et attachait à son opinion le plus grand prix.

Un familier de Farnborough a entendu l'impératrice Eugénie raconter que peu de temps avant son

mariage, alors qu'elle était déjà fiancée, quoiqu'on ne l'annonçât encore qu'en secret, Morny insista pour qu'elle fit une visite à la princesse de Lieven.

— Il faut la mettre dans votre jeu, lui dit-il. Personne ne peut contribuer mieux qu'elle à disposer en votre faveur les cours de l'Europe.

La future souveraine y alla. Elle a gardé le souvenir d'une « grande vieille femme, maigre, sèche et dure ». Le fait est que la princesse ne conservait plus au même degré sa grâce captivante d'autrefois. Elle se confondit en révérences, et Mlle de Montijo ne put se dissimuler que celle qui la recevait avec de tels égards n'ignorait plus à quelles grandeurs était destinée sa visiteuse. Le duc de Broglie assistait à l'entrevue. « Je ne puis oublier, raconte-t-il, que ce fut dans ce salon que j'eus pour la dernière fois l'occasion de saluer la belle étrangère que j'avais connue autrefois comme jeune secrétaire d'ambassade à Madrid, et qui devait être appelée quelques jours après au rang d'impératrice. La nouvelle circulait déjà et tenait tous les regards fixés sur elle, bien que le fait fût encore incertain. Mais quand je vis la maîtresse de la maison se placer sur une chaise basse auprès du sofa où elle avait fait asseoir la jeune beauté, je compris que le choix était fait et que je n'avais pas de temps à perdre pour lui offrir mes hommages si je ne voulais pas être confondu avec la foule des courtisans en espérance qui faisaient pro-

blement la même observation que moi. » A la même date, 22 janvier 1853, le comte de Sainte-Aulaire écrivait au baron de Barante : « Notre future impératrice était dimanche chez Mme de Lieven, point embarrassée de prendre la première place, de passer la première aux portes, et tout cela, dit-on, de fort bonne grâce. »

Par malheur, l'espoir qu'avait conçu Mme de Lieven de voir sa cour se rapprocher du nouveau gouvernement de la France était gravement compromis. Les difficultés qui devaient aboutir à la guerre apparaissaient. Les rapports diplomatiques tournaient à l'aigre et les conférences de Vienne destinées à en conjurer les effets allaient échouer. Il ne semble pas que Mme de Lieven, en ces circonstances, ait été très clairvoyante ni que les avis qu'elle envoyait à l'Empereur se soient inspirés d'une connaissance très exacte de la véritable situation du gouvernement français. Son rôle reste enveloppé de quelque mystère. Nous en savons assez, cependant, pour la soupçonner d'avoir subi très exclusivement l'influence des hommes politiques qui, après avoir été tout sous le gouvernement de juillet, n'étaient plus rien maintenant. C'est une disposition naturelle des vaincus de croire que le régime qui les a renversés et qu'ils combattent n'a pas plus de solidité qu'il n'aura de durée. A force d'entendre dire autour d'elle que le régime impérial n'avait pas de racines dans le pays et qu'il était trop

fragile pour résister à une guerre étrangère trop longtemps prolongée, et qu'en conséquence il céderait plutôt que de prendre les armes, elle avait fini par le croire. C'est dans ce sens qu'elle écrivait à sa cour. Elle poussait à la résistance. « Napoléon ne tirera pas l'épée », disait-elle, appuyée dans ces dires par deux ou trois autres femmes de la colonie russe de Paris. L'ambassadeur de Russie, comte de Kisseleff, professait une opinion diamétralement opposée, la défendait dans ses rapports, énumérait ses raisons et s'efforçait de convaincre son souverain de la probabilité de guerre. Entre ces deux opinions, l'empereur Nicolas adopta celle qui flattait sa passion. Un blâme fut envoyé à l'ambassadeur; il n'osa plus rien dire. La politique russe se fit plus arrogante et plus résistante et finalement les hostilités furent ouvertes, justifiant ces mots de l'impératrice Eugénie, dont le maréchal de Castellane fait mention dans son journal :

— C'est cette ambassade de femmes qui a fait la guerre.

Le mot était vrai. Mais il convient d'ajouter que Mme de Lieven fut douloureusement frappée en voyant se produire un résultat qui déjouait ses prévisions et qui eut pour premier effet de la contraindre à quitter Paris. Sa santé, ses goûts, ses habitudes, tout enfin contribuait à lui rendre ce déplacement très pénible. Comme la plupart de ses compatriotes établis en France, elle alla se fixer à Bruxelles. C'était à la fin

de février 1854. « Elle est partie bien triste, raconte encore Sainte-Aulaire. Elle m'a écrit quelques lignes lamentables. Son salon était notre dernière ressource pour la causerie politique. » De Bruxelles elle suivit avec angoisse les péripéties de la guerre, dont elle appelait ardemment la fin. C'est là qu'elle apprit les défaites, la mort de son souverain et enfin la paix. Au commencement de 1856, elle était rentrée à Paris : « Son salon reprend son importance diplomatique. Je suis convaincu qu'après les mères dont les fils étaient à l'armée, personne ne jubile plus parfaitement que Mme de Lieven... Elle n'a pas encore grand monde, assez pourtant contre l'ennui. »

Elle venait d'entrer dans l'avant-dernière année de sa vie et dans la soixante et onzième de son âge. Depuis longtemps, nous l'avons dit, sa santé déclinait. Mais elle n'avait rien perdu de son intelligence, de son esprit, ni de la vivacité de son cœur. Elle allait même gagner en courage, car longtemps épouvantée par l'idée de la mort, tout à coup, à la veille de l'heure suprême, elle cessa de s'en effrayer, montrant à son fils Paul de Lieven et à Guizot un visage ferme et rasséréiné, surtout après qu'elle eut communiqué des mains du pasteur Cuvier « assise dans son lit, recueillie, sereine, simple avec tristesse ». A la fin de la cérémonie, son fils s'étant détourné pour pleurer, elle eut un éclair de joie maternelle, et prenant la main de Guizot lui dit :

— Il a du cœur. Ayez toujours de l'amitié pour lui, je vous le demande.

Le même jour, ayant appris qu'un de ses amis les plus chers, M. de Meyendorf, venait d'arriver à Paris, elle lui écrivait : « Quelle joie et quelle misère ! Vous arrivez et je pars pour si loin ! Venez me voir ; vous serez peut-être à temps. » Il vint dans la soirée. Elle le reçut une minute, seul avec elle.

— Je croyais mourir ce soir, lui avoua-t-elle ; ça n'a pas réussi.

Une lettre de Guizot au baron de Barante — écho de son cœur « à la fois trop plein et trop fermé » — nous trace un émouvant tableau de la mort de Mme de Lieven (1) : « La nuit du dimanche au lundi fut pénible ; point de force pour expectorer. Tout le mal a été là. Le lundi matin, je la trouvai bien plus faible et bien plus altérée encore, mais toujours également sereine, parlant très peu, mais s'occupant des plus petites choses, y compris le menu du diner pour son neveu Benckendorf et sa nièce, arrivés la veille de Stuttgart. Vers midi, elle dit à Oliffe (son médecin) : « Si je ne mourais pas cette fois, ce serait dommage : je me sens bien prête. » Le soir, vers dix heures, elle me fit signe d'approcher et me dit : « J'étouffe...

(1) C'est à propos de ce récit adressé à Barante que Guizot lui écrivait le 15 mai suivant : « Faites-moi un triste plaisir auquel je tiens. C'est à vous que j'ai écrit avec le plus de détails sur les derniers moments de Mme de Lieven. Envoyez-moi, je vous prie, une copie de ma lettre. Je veux garder une trace exacte de tout. »

« mon éventail! » Je le lui donnai, elle essaya de s'éventer elle-même. On lui posa un sinapisme sur la poitrine. Quand elle commença à le sentir, elle fit signe qu'elle voulait écrire. On lui donna son crayon et du papier. Elle écrivit très lisiblement : *How long must it remain* (1). Et quelques moments après, elle me dit : « Allez-vous-en, allez-vous-en tous, je veux « dormir. » Nous sortîmes, son fils, son neveu et moi. Au bout d'une heure, on vint me chercher. Elle n'était plus. Je suis convaincu qu'elle s'était vue mourir et qu'elle n'avait pas voulu que nous la vissions mourir.

« Une heure après sa mort, son fils me remit une lettre d'elle écrite et cachetée la veille au soir, au crayon : « Je vous remercie des vingt années d'affection et de bonheur. Ne m'oubliez pas. Adieu, adieu. « Ne refusez pas ma voiture le soir. » Son testament a contenu le commentaire de ces derniers mots. Elle me disait souvent : « Je ne regrette point que vous ne « soyez point riche, cela me plaît. Mais, je ne me ré- « signe pas à ce que vous n'ayez pas une voiture. » Elle m'a légué 8,000 francs de rente viagère, une voiture.

« Le lundi matin, elle dit à son fils : « Point de « funérailles, des prières dans ma chambre et tout de « suite le chemin de fer pour la Courlande. » Elle a toujours voulu être transportée auprès de ses deux fils morts à Saint-Pétersbourg en 1835, dans un château

(1) « Combien de temps dois-je le garder? »

de famille, près de Mitau. Elle m'avait montré, je ne sais plus en quelle année, le dessin de leur tombeau. Elle est partie vendredi 30. Elle doit être arrivée à présent... Je m'étonne du plaisir que je prends à vous dire tout cela. Si vous étiez là, peut-être vous en dirais-je encore plus; peut-être moins. Je ne sais. »

Le même jour, Guizot écrivait presque dans les mêmes termes à lord Aberdeen, le plus fidèle des amis qu'avait conservés Mme de Lieven en Angleterre. Ceux qu'elle avait en France apprirent avec émotion la nouvelle de sa mort. En l'annonçant à sa sœur, Barante lui disait : « Voici encore une mort qui m'afflige sensiblement et un vide qui ne sera point rempli. Sans être dans la complète intimité avec la princesse de Lieven, j'avais beaucoup de goût pour sa société; j'étais en sympathie d'esprit et de jugement avec elle : c'était une personne d'une haute raison et d'un caractère noble et sûr. »

A citer aussi ce jugement de la duchesse de Sagan, nièce de Talleyrand, encore une femme qui mériterait qu'on écrive l'histoire de sa vie : « Quand vous retournerez à Paris, mon bien cher ami, vous y sentirez, vous aussi, le vide qu'y laisse, je ne dis pas précisément la personne, mais le salon de Mme de Lieven. Cependant, il serait injuste de ne pas lui faire à elle-même une large part. On n'attire que par la grâce : elle n'avait que bel air; on n'attache que par le cœur : il ne dominait pas en elle. Mais on peut, à part cela,

intéresser l'esprit, exciter la conversation et soutenir la curiosité ; c'est ce qu'elle savait très bien. Elle était fort mêlée à quelques-unes des années les plus remplies de ma vie ; et, ne fût-ce que par le lieu où elle vient de finir (1), sa mort ne saurait me laisser sans une certaine émotion. Vous en avez eu quelque peu aussi. D'ailleurs, ces disparitions successives, en comblant de plus en plus le large gouffre du passé, ne nous réservent plus que tout juste la place qui nous est réservée à nous-mêmes. »

Il n'est pas tout miel ce jugement. Il ne s'inspire que trop de la malice féminine, du souvenir probable d'anciennes rivalités, des préventions qu'en raison même de sa supériorité Mme de Lieven inspirait aux femmes, et enfin de l'ignorance de divers côtés intimes de sa vie où elle prouva que chez elle le cœur égalait l'esprit. Il marque du moins la place qu'elle avait tenue dans le monde et le vide que laissait sa perte. En fait, elle est unique dans les temps où elle a vécu, et peut-être, faut-il remonter jusqu'à la princesse des Ursins pour trouver une femme à qui elle puisse être comparée au point de vue de l'action exercée sur les hommes mêlés aux grands événements de leur siècle.

Ce que ne disent pas les lettres où il est fait allusion à sa mort et ce que doit retenir et mentionner son historien, c'est qu'elle avait demandé qu'on la cou-

(1) Mme de Lieven était morte à l'hôtel de la rue Saint-Florentin, dans la chambre où Talleyrand avait rendu le dernier soupir.

chât dans son cercueil vêtue de sa robe de velours et son diadème au front. « Je connais quelqu'un, raconte la duchesse Decazes, qui l'a vue ainsi, ayant dans les mains un crucifix d'ivoire. » Ce crucifix entre ses doigts était le symbole de l'apaisement enfin recouvré après les agitations de sa vie. Mais, ce n'est pas seulement à la mort qu'elle le devait. De son vivant, et du jour où elle avait connu Guizot, l'amitié, de plus en plus, avait contribué à la mettre en possession de ce bien précieux, réalisant l'espoir que lui avait exprimé jadis, au début de leur liaison, cet admirable ami lorsque, lui confessant que depuis qu'il « s'était renfermé dans sa foi en Dieu, en jetant à ses pieds toutes les prétentions de son intelligence » il possédait la paix et la sécurité, il s'écriait : « Que je voudrais vous donner la même sécurité, la même paix ! »

Ce fut son bonheur à elle de les recevoir de lui sous la forme d'un dévouement incessant et tendre, et son honneur à lui d'avoir toujours été à la hauteur de l'attachement qu'il avait inspiré et partagé.

Au cours de la publication dans la *Revue des Deux Mondes* de diverses parties de ce livre, on m'a fait observer que les familles nobles de Russie n'emploient que rarement la particule, les noms nobles en ce pays ne provenant pas de propriétés comme en France et en Allemagne, et qu'en conséquence j'aurais dû écrire prince Lieven et comte Benckendorff.

Je n'ignorais pas cet usage, et si je ne m'y suis pas conformé, c'est qu'à l'époque où vivaient mes personnages il était exceptionnel. En ce temps-là, où les nobles russes parlaient peu leur langue et l'écrivaient encore moins, on leur donnait communément la particule et eux-mêmes se la donnaient. Sur celles des lettres de la princesse à son frère, dont l'adresse a été conservée on lit, écrit de sa main : « Général de Benckendorff » et lorsque dans son *Journal* elle fait allusion à son mari, elle l'appelle toujours : « M. de Lieven ».

C'est ainsi d'ailleurs que font tous ceux qui dans leurs mémoires ou dans leur correspondance ont parlé d'elle : Metternich, Chateaubriand, Talleyrand, Charles Gréville, Guizot, Barante, Molé, le chancelier Pasquier, le duc de Broglie, Sainte-Aulaire, Bacourt, la duchesse de Dino, lady Granville, la duchesse Decazes; tous ses amis enfin, français ou étrangers. Il m'a paru qu'un tel ensemble de témoignages pouvait être opposé à un usage de date plus récente et que, dans un récit de la vie de Mme de Lieven, il convenait de lui laisser son nom tel qu'on l'écrivait de son vivant, avec son assentiment. C'est sous ce nom qu'elle est entrée dans l'Histoire et qu'en conséquence elle y doit figurer.

E. D.

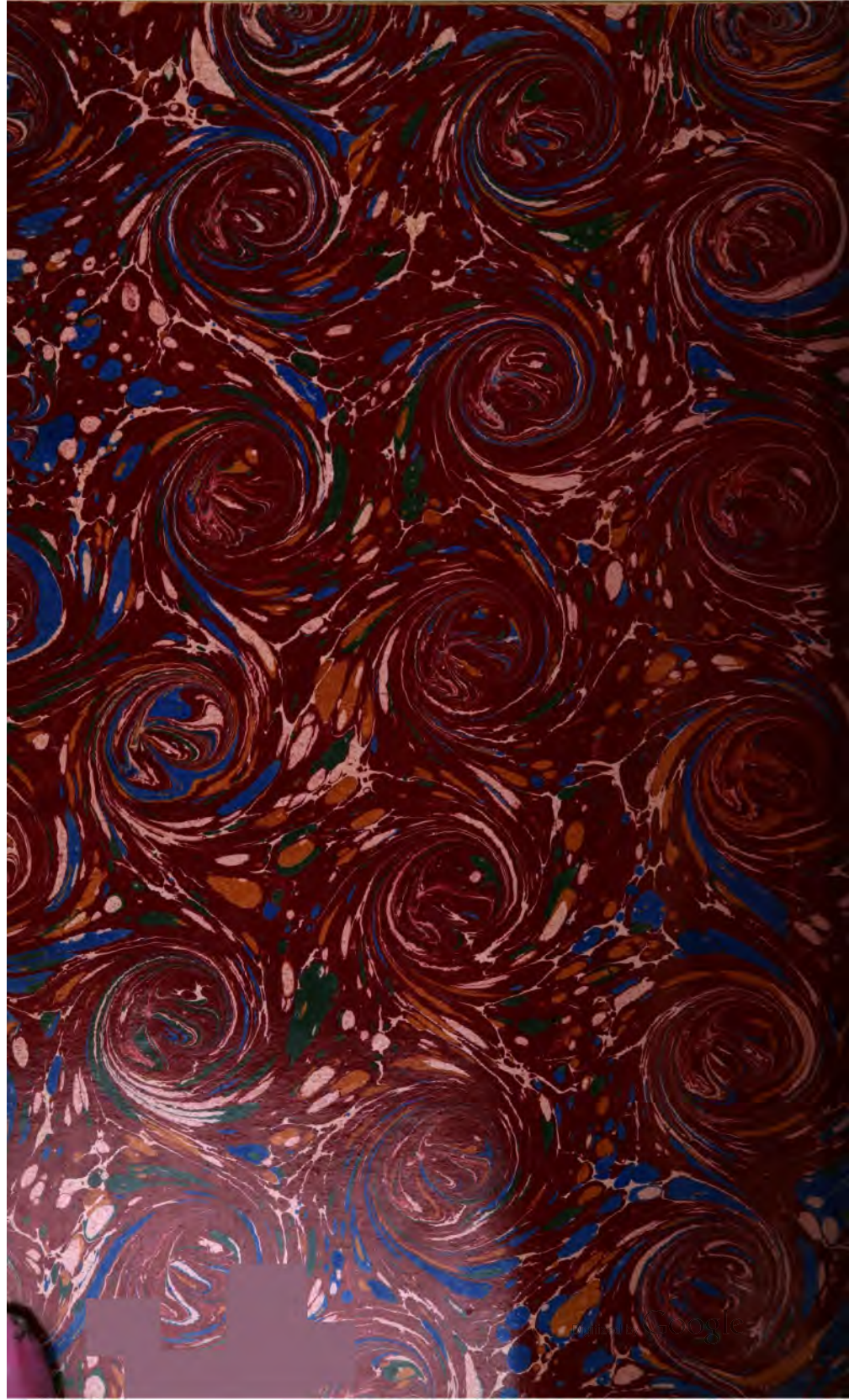
TABLE DES MATIÈRES

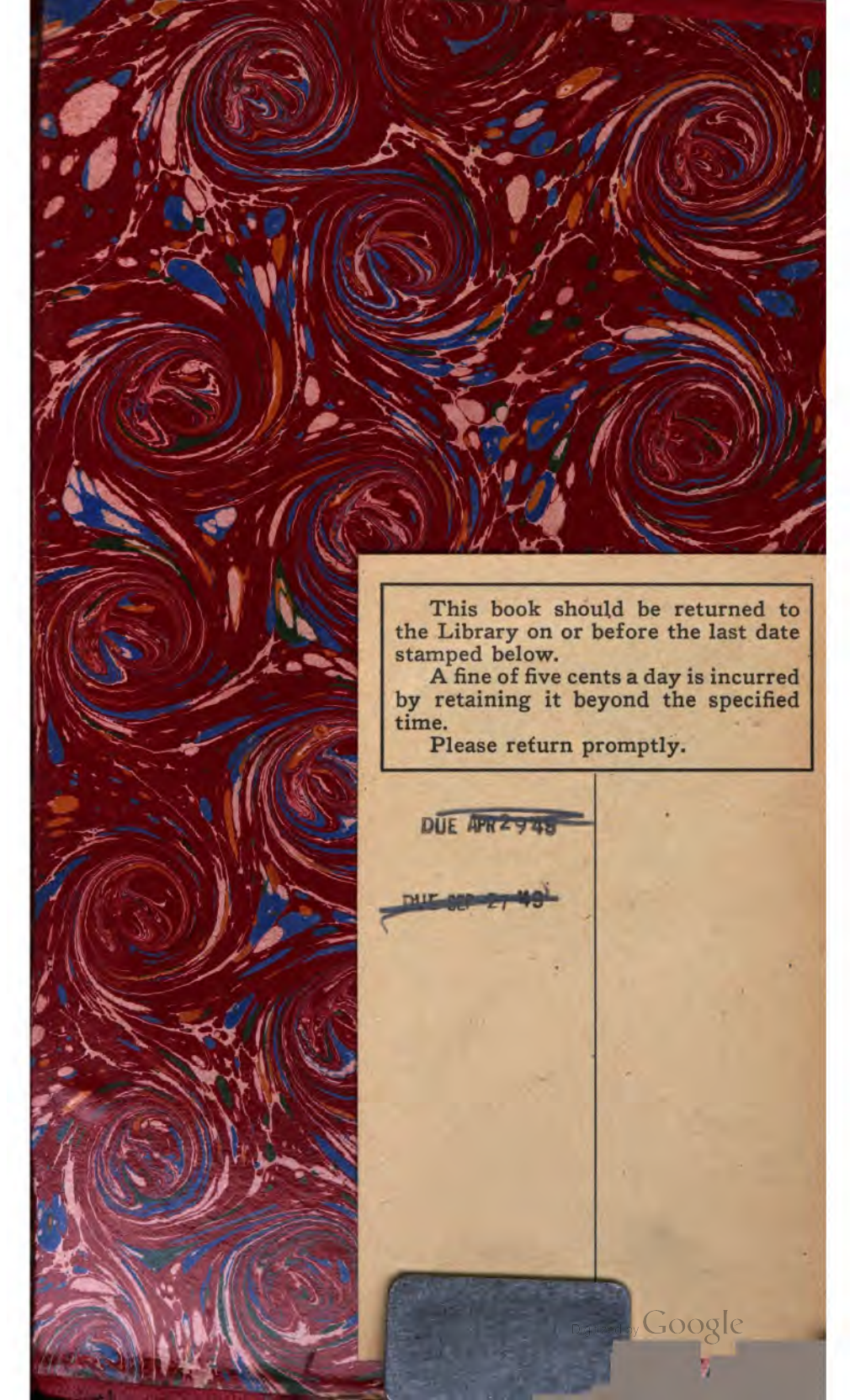
INTRODUCTION	1
CHAPITRE PREMIER	
A la cour de Russie.....	9
CHAPITRE II	
A la cour d'Angleterre.....	78
CHAPITRE III	
De Londres à Paris	142
CHAPITRE IV	
La princesse de Lieven et Guizot.....	231
CHAPITRE V	
Guizot ambassadeur à Londres.....	274
CHAPITRE VI	
La reine Victoria en France.....	326
CHAPITRE VII	
Les dernières années.....	372

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C^{ie}

8, rue Garancière





This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

~~DUE APR 29 48~~

~~DUE SEP 27 49~~

